BOTTEGHE OSCURE

Edita a cura di

MARGUERITE CAETANI

Redattore: Giorgio Bassani

BOTTEGHE OSCURE

QUADERNO XVI

Via delle Botteghe Oscure, 32
ROMA MCMLV

DISTRIBUTORI
DI *BOTTEGHE OSCURE*

ITALIA

ALDO GARZANTI, Editore
Via Spiga 30, Milano

FRANCIA

LIBRAIRIE LA HUNE
170, Boulevard Saint-Germain, Paris VI

GRAN BRETAGNA

HAMISH HAMILTON, Ltd.
90, Great Russell Street, London, W.C.1.

STATI UNITI

FARRAR & STRAUS
101 Fifth Avenue, New York 3
(Trade)

GOTHAM BOOK MART
41 West 47th Street, New York City
(Subscription and Retail)

NOTICE

Beginning with the succeeding issue, XVII, Spring, 1956, *Botteghe Oscure will be distributed in the United States by* The Noonday Press, 17 Union Square, New York City 3, N.Y.

INDICE

HENRI MICHAUX

VACANCES

SOUS LE NUAGE CIRCULAIRE

J'étais en haute montagne, face à la Zugspitz. Un nuage s'arrêta audessus de moi, qui marchais lentement. Je m'arrêtai aussi. Nous nous arrêtames. Les arbres étaient arbustes sans plus. Les herbes d'été, très siliceuses, fortes et dures, sans peine soutenaient le papier que j'avais tiré de ma poche. Il semblait que le nuage était posé sur un espace audessus de moi comme le papier sur les tiges inflexibles.

Cependant que, tête en arrière, je le considerais, il rappela en mon fond quelque chose, l'objet que j'avais le plus vu, ou c'était lui qui me voyait, car il était — lorsqu'il apparaissait — toujours à la verticale, immense, circulaire, et, en mon enfance venait chaque nuit, semblant profiter que j'étais jeune, inexperimenté, sans personne, pour m'appuyer.

Car, malgré toute sa puissance, sa façon de faire fi de tout, il ne pouvait paraitre que de nuit, lorsque les distractions de la journée passée je coulais à fond. Alors il venait, droit sur moi.

Je ne bougeais plus. Lui non plus, ne bougeait plus. Tout à coup (est-ce qu'il laissait tomber ou se préparait à laisser tomber quelque chose?) je savais que si je ne me réveillais à l'instant même, je n'existais plus. Il me detruisait complêtement.

Sans doute, j'arrivais à me réveiller et très vite, ma vie en dépendant, malgré la fascination, malgré la torpeur... mais j'aurais pu une fois n'être pas assez vite.

Et puis petit à petit, avec l'age, devenant habile, fuyant les émotions, (les émotions tôt ou tard conduisant au face à face), mes nuits se sont faites désertes.

Cependant, sans avoir songé à tout cela, j'étais sous le nuage d'en face la Zugspitz, j'étais en grande sueur et comme dans l'attente d'un immense drame à venir, un drame que je connaissais, que je reconnaissais... lorsque les vents contradictoires qui le retenaient sur place, ayant changé légèrement, emportèrent, et bougrement vite, le nuage qui m'avait tenu fasciné et suant comme sous un fardeau considérable.

RENCONTRE

Un chien me rencontra près du lac. Il m'appela. Je ne le connaissais pas. Je n'avais rien pour lui. Je lui répondis par de bonnes paroles. Il me suivit. Il gratta mon imperméable de ses pattes. Je devins silencieux. Il pleuvait. Par ce temps même un loup, est transi. J'allongeai le pas. La distance entre nous grandit, tandis que de côté et d'autre il furetait. Au dela d'un carrefour, je me trouvai seul. Il m'avait abandonné.

Je rentrai lire. Parfois entre les pages le proche passé me revenait vivement à la memoire. C'était court, comme avait été la rencontre. Une heure passa. J'entendis un gémissement. Très faible. Je connaissais ce gémissement. J'ouvris la porte. Il était là, couché, la tête entre ses pattes, la confiance dans sa tête. Et derechef, faute de biscuit, de bonnes paroles. Il ne paraissait pas désirer entrer dans la chambre. Nous étions dans l'annexe. Il n'était que je sache à personne habitant l'annexe. Venait-il du village?

Porte fermée (il faisait froid dans le couloir), j'avais des repentirs. Et si je l'adoptais? Mais ne suis-je pas un chien moi-même et cherchant on ne sait quoi?

Deux heures après, je sors pour aller diner. Il est là. La

confiance est là devant ma porte, la confiance, éternel maillon de toute chaine. Voilà donc ce que stupidement j'ai fait. Mes bonnes paroles, il les a prises pour un acte d'adoption. Je ne dis plus rien. Nous descendons les degrés de l'escalier. Il pleut. C'est bien ça: il croit à une convention, comme si je l'avais déja signée. Je me dirige vers la salle de restaurant. Soit, je laisse au sort le soin de décider. J'ouvre la porte. Largement. Tiens, il n'a pas suivi. La porte nous sépare. Je reviens sur mes pas. Il y aurait lâcheté à me tirer d'affaire et d'hésitation grâce à une porte que moi je sais ouvrir et non lui. Je le cherche. Il n'est pas dans l'entrée. La cuisine l'aura interceptée. J'y vais, tout à coup commandé par notre étrange alliance. Il n'y est pas. On ne l'a pas vu. On ne le connait pas. Ni au bureau, ni dans l'hotel on ne le connait. Je me tais. Ce que j'ai dit a paru étrange. On me questionne. Je réponds évasivement. Moi même, je me questionne. Enfin ce chien, pourquoi se voulait-il près de moi, sans plus? Une erreur de sa part? Ou que voulait-signifier?

VACANCES

Devant ma chambre auvergnate, il passe souvent des vaches. A côté est une autre chambre, occupée par des voix. Des voix pleines d'assurance. Des voix qui ont passé par le Conservatoire. Sur un vieux répertoire, elles se sont usées. Elles aiment encore à y faire de la gymnastique. Dehors, il pleut. Sans arrêt. Sans arrêt, les chanteurs puisent dans le puit de l'Operette et de l'Opera Comique parfois même du cafcons, à grands seaux grinçants des airs d'autrefois qu'ils croient réjouissants. Parfois une femme se lève et sort. Une voix toulousaine fait alors défaut. Bientôt c'est le retour, et des duos tantôt avec ténor, tantôt avec baryton reprennent avec vigueur.

La montagne en face en a fait et en a subi du gigantesque. Autrefois elle renversait ses terrains comme rien. Maintenant

elle est toute calme, incapable d'une secousse à renverser un bébé. Les estivants en profitent.

Les groissiers d'à côté continuent, en despotes, l'occupation de l'espace aux sons. Ils malaxent leur nougat d'Occidental. Parfois ils s'arrêtent un peu, attendant un nouvel afflux de souvenirs vocaux.

On entend alors, venant d'un tout petit bassin naturel aux rares, mourantes vagues, alimenté par un torrent grand comme une orvet, un « chut » d'une extrême retenue, suivi d'un souffle plus discret encore, plus effacé, modulé diversement, selon la grosseur du caillou rencontré, selon l'ampleur du creux formé par les racines d'un saule ou d'un vieil osier. Il y a un instant d'arrêt, et le souffle infime s'éteint, pendant que l'eau revenue couvre le vide avec le son tamisé d'une indicible satisfaction. Pas un homme, pas un être n'aurait pareille délicatesse pour inviter à se taire, et à retrouver dans les délices, la merveilleuse musique de base. Mais *vain* est le signe, complètement vain. Le Conservatoire a bouché les oreilles.

ECHTE UNGARISCHE BLUTIGELS

... et toujours je revenais dans cette Neuhaustrasse, où dans une vitrine de pharmacien ces êtres qu'on voyait mal, qu'on eût pu prendre pour des serpents, s'ils n'avaient été si plats et rubanés, vivaient d'une vie à part et tout à fait étrange dans le soir éclairé de cette ville trop gaie, où des hommes habillés drôlement, se rassemblaient sur des bancs, par grandes tablées, dans des cafés comme Versailles, pour boire de la bière.

Mais indifférentes aux hommes qui passaient, aux autos, aux nocturnes plaisirs en commun qui à cette heure se préparaient, ces sangsues — car c'en était — séparées par le verre du bocal de l'agitation citadine, séparées par leur organisme fou de sang de la jouissance par la bière, restaient fixées aux parois transparentes.

Les unes dansaient mollement, les autres, la plupart, sans bouger, serrées comme lézards, se livraient au repos et à la méditation ou rêvaient d'un corps blanc, grand comme un étang, mais rouge dès qu'on en a percé la peau, si rouge, si délicieux, si fortifiant.

Est-ce qu'aucune ne suce jamais le sang d'une autre, match à qui sucera le plus vite, à qui sucera à fond, à qui sucera jusqu'à l'étourdissement, à qui sucera à mort? Je ne sais. Je ne sais jamais rien de ce que je voudrais savoir.

Tranquille était leur danse souple, façon feuille flottante de sagittaire, sauf en trois ou quatre, jamais plus, qui folles de vitesse soulevant la tête à la manière d'un serpent naja, puis l'abaissant, la relevant encore, vite, vite, follement, prodigieusement vite, paraissaient, dans une perpetuelle, mysterieuse prosternation, adresser humbles et vaines prières à leur dieu indifférent qui les oubliait dans la vitrine de cette strasse aseptique.

Elan extraordinaire, rapidité extraordinaire, dévotions extraordinaires. Petit était le bocal, mais grave comme une Collegiale.

Parfois une du groupe des tranquilles, tout à coup, lâchant le petit mur de verre, décollait prestement, filait en souplesse comme une anguille n'a jamais filé, ni surtout pas un phoque, ni une loutre n'a ondulé, montrant en éclairs les rayures jaunes et vertes de son dos nerveux de panthère admirablement lisse (l'autre face est de couleur unie) et glissait, ruban dangereux et passionné dans le lac du petit bocal mal éclairé. Une vague envie me venait... mais je ne suis pas un cheval. D'ailleurs, je ne m'étais pas rendu si loin, à des centaines de lieues de chez moi, pour rester le nez à la vitre d'une boutique de pharmacien. Je m'en détachai donc, me hâtant dans la direction de la brasserie que l'on m'avait specialement recommandé de visiter, où, dans de grandes salles boisées pour le rebondissement des rires et des propos joyeux, l'atmosphère étant chaude, et dense la joie d'être ensemble et comme frères, la bière, à tous commune, étendait son pouvoir et son volume dans les corps humains qui ne sont pas

infinis. Il y avait de continuelles allées et venues. La musique tombant de l'estrade se répandait, chaud champignon de sons, voguait entre les oreilles satisfaites, orgues sur la plénitude des vessies.

Moi, cependant, ne goûtant pas la boisson qu'est-ce que je faisais là? Le temps de me faire la leçon et j'étais parti, marchant à grandes enjambées vers le bocal de mystère de la Neuhausstrasse, derrière la vitrine aux médicaments, savamment éclairée, mais pas autant que je l'aurais voulu, ni qu'il l'aurait fallu, et je me collais le visage à la vitre froide de l'autre coté de laquelle le désir et l'attention me portait tumultueusement.

Quelle femme à portée de main, ou seulement à portée de regard ondulera jamais, en quelque lieu que ce soit, si nerveuse, si merveilleuse, si totalement incompréhensible?

CHASSE DANS UNE GARE

C'était à la gare St. Lazare. Un moineau cherchait vainement en ce jour de Pâques à attraper un virevoltant insecte que je ne pus, à cette distance, identifier, et que, sans la chasse de l'oiseau et sans de ci delà un rajon de soleil, je n'aurais jamais apercu.

Le grand voleteur poursuivait le tout petit qui feintait, chutait, se retournait, se relevait et soudain lui moucheronnait le dos. Alors le passereau ulcéré s'arrêtait, se perchait sur l'ornement ridicule d'un montant de fer mille neuf cent, en basculant follement sa tête ébouriffée qui ne craint pas les vertiges auriculaires.

Mais un insecte ne va pas loin, même dans la liberté. Un rayon décroché dans une éclaircie subite le demasquait. Le moineau, l'espoir revenu, le reprenait en chasse, plongeait, filait, virait, toujours trop fort, brutalement pour l'insecte qui, lui, fait ça très glissando, et sans perdre la tête, qu'il a pourtant si petite qu'elle échappe à ma vue. La poursuite continue, éveillée sans doute par la faim matinale. Cette fois, on

va l'attraper le petit, quand sur son rail inflexible, le rapide du Cherbourg entrant en gare à cinquante kilomètres à l'heure, soulève providentiellement l'insecte, le derobant à son poursuivant surpris, tandis que doucement prenant de la vitesse, mon train m'emporte fatigué, mais décidement allègre vers les vacances, la vie sauve, les vacances encore une fois.

LES PLATEAUX DE LA BALANCE

Je vais à la mer hors saisons pour être seul, mais il fait froid, trop froid. Il s'ensuit un bourdonnement insupportable dans ma tête, le bourdonnement du problème que j'agite « si je reste, ou si je vais m'en aller ».

Les voix de la nature se mêlent en mille murmures à mon embarras.

Voilà pourquoi mes voyages sont si fatiguants. Sur les deux plateaux de la balance, les poids sont constamment changés, déplacés, replacés, déplacés, replacés, si bien que je vois venir le soir comme si j'avais dans la journée, soulevé des tombereaux ou poussé aux roues. Quels tombereaux? Quelles roues? Est-ce que je sais, moi? ...et je m'abats sur le lit, anéanti.

Cependant les poids changent encore de plateau, mais doucement, à partir de ce moment, doucement. Je les retrouverai, arrêtés, le lendemain « dans l'ordre » de la fatalité.

A demain, donc .....

DIRECTION: INDES

Toujours hésitant, avant d'aller aux Indes pour la deuxième fois, je m'entretiens constamment avec moi-même, me poussant tantôt à y aller, tantôt à n'y aller pas, et m'en faisant un monde, pays somme toute nouveau, où n'est plus mon ami, où son fils gêne du père, comme d'un enfant d'autrefois, un enfant lourd, arrière, enténébré, me va gêner aussi.

En attendant, je vis un jour avec le « oui », le lendemain avec le « non » — avec l'argent du voyage, hélas jamais — et j'y envoie des gens.

Tous ceux que je vois flaner, je les envoie là-bas, je les y pousse. Je les assoiffe de l'Inde et ils ne savent plus comment vivre, s'ils n'y volent au plus vite.

S'il n'en est pas parti un plus grand nombre, c'est que le formidable aimant de l'Hindoustan n'agit pas également sur tous. Tous, néanmoins seront poussés et je les rendrai envoutés et anxieux, comme moi, pour l'Inde que je ne verrai peut-être jamais plus.

Il est vrai aussi que j'ai peur, ou aversion, ou malaise, car il y a partout — et je ne dois pas l'oublier, — en quelque pays ou l'on pénètre une sorte de tension superficielle qu'il faut forcer. Désagréable! désagréable! Vous avancez et la résistance est là, contre vous, ne cédant pas, comme le public d'un bar, où vient d'entrer un buveur d'eau ou un pasteur.

J'ai pourtant tellement besoin de voyager. Ah, si je pouvais vivre en télésiège, toujours avançant, toujours en de nouveaux pays, progressant sur des espaces de grand silence.

LA NUIT VENUE, DANS AVILA

... et j'entrai dans un merveilleux irréel. En effet, Avila, où j'étais arrivé dans le soir, à cette heure tardive, sous un ciel bourré d'étoiles, comme un dessin de fou, pur plateau hautement fortifié, était composé de quatre absurdités.

D'abord, elle était entourée de tous côtés par la mer. Une mer de lait. Sans doute, des faits dans ma mémoire entrent en rebellion, se mettent à discuter. La mer, en ces lieux! N'empêche, la mer est là, entourant de tous côtés la noble ville, fermé de rempart, où je marche dans les hauteurs.

Les bruits de la ville sortent et ne reviennent pas, l'abîme autour les garde.

Deuxième absurdité. Par moments, d'une sorte de baie

qu'on devine viennent des croassements de grenouille. Des grenouilles dans la mer!

Troisième absurdité. Au loin, la grande barrière de glace de l'Antarctique.

Quatrième absurdité. Entre sept et neuf heures du soir, vingt mille perroquets paraissent, habillés en hommes et un plus grand nombre en femmes, jacassent, puis disparaissent tous ensemble dans les pierres.

Passé dix heures, vous avez l'Antarctique pour vous seul. Vous pouvez en profiter jusqu'au lendemain. Mais la cuisine épaisse comme du goudron que vous venez d'avaler vous blige à regagner l'hotel et à soigner votre ventre comme un enfant. Les bonnes paroles ne suffisent pas. Il faut le rentrer.

Non, on ne peut faire cela. Déjà on revient sur ses pas. Il serait fou de se détacher du spectacle inoui (dont on ne veut savoir l'explication, si explication il y a) qui — sait-on jamais? — pourrait n'avoir pas de lendemain.

L'air est pur et glacé, immobile, destiné a la contemplation et parfaitement sec.

Sur la tête, le ciel d'Arabie, le ciel qui fit les astronomes de la Chaldée, un ciel où toutes les étoiles qu'on peut voir à l'oeil nu sont là, là au dessus des ramparts de cette ville haute, de cette ville sans vis à vis, de cette ville-plateau qui — pas d'autre issue — vous projette sur Dieu.

Le matin, cartes consultées, on s'aperçevra que se sont les crètes enneigées de Monts Gredos, un des plus beaux spectacles qui soient.

Ah, toutes ces villes basses de par le monde, où l'on vit enfoui dans les autres, dans les échos et les rebondissements continuels des paroles vaines, dix mille fois marié, traversé, retenu, piegé! De toutes, celle-ci en un soir ne dégageait, me lavait, me débarrassait, guérissant la vieille plaie. Je respirais, je montais. Je vivais en hauteur sur cet autel admirable, unique, où d'autres en d'autres temps, sachant y faire (y répondre) eussent offert un sensationnel sacrifice.

Moi-même ne devais-je pas...? Mais qui choisir comme offrande? Je voyais seulement un mulet et trois ânes, qui par

les ruelles se dirigeaient vers la grande porte des muletiers. Le ciel accepterait-il un âne en offrande? Douteux! Et je ne vois pas de vaches. Car si même la surface qui s'étale au pied de notre plateau n'est pas la mer, elle est, sauf un jardinet ou deux entr'aperçus dans la brume basse du soir, elle est un désert. Donc, pas de vaches. Quelques chèvres. Pas assez, pour la dalle immense du sacrifice.

Restent les vierges, offrande de choix, en tous temps. Mais des vierges bavardes, qui vont au cinéma, qui sont allées au cinéma, qui ne rêvent que d'aller au cinéma voir des garçons langoureux aux baisers fondus et gluants...

Mieux, à n'importe quel dieu offrir le silence, le silence à présent total, monastériel dans l'air froid sous mille étoiles, face à l'antarctique.

Le silence.

NOTRE PAUVRE REINE

Etrange est notre sol, étrange est notre air. Il nous retire notre chaleur. Il nous retire nos couleurs. L'eau qui nous permet de vivre. Nous fait lentement mourir.

Nos maisons sont petites, nos pièces sont des armoires. Les étrangers se demandent comment nous pouvons y loger. Que répondre? C'est le logement qui nous convient, je suppose.

Nous arrivons jamais à nous sentir grands. Le vent est là. Dès que nous mettons le pied dehors, il est là, le vent qui griffe nos âmes. Il n'excite pas. Seulement il retire les forces. Défaut qui va s'ajouter à nos autres défauts.

Ici, se place l'histoire de notre reine. Nous avions pensé nous sauver de notre misérable condition, en ayant nous aussi une reine, une reine de rêve, exempte de nos maux. Miracle: Trouvée, elle accepta. L'intronisation se fit dans la ferveur, dans des fêtes sur l'eau, dans l'odeur d'anguille fumée, gratuite ce jour là par ordre de la Reine et abondant et le peuple était heureux. Peut-être y eut-il exagérations, à cause

de l'odeur du poisson qui est tenace, qui tenait toute la ville jusqu'à la robe du couronnement et ne s'en alla pas d'une semaine entière. Sur grand place, une couronne, une énorme couronne et telle que, se trouvant dessous, par milliers il y avait encore de la place. Comme les pauvres en grandeur, nout étions heureux de cette royauté.

Et puis du temps a passé. Un temps pas très considérable et puis c'est arrivé. Comment est-ce arrivé? Comment cela a-t-il pû se faire, et ne l'a-t-on pas pû empêcher? Enfin, il fallut s'écraser contre le mur: La Reine avait contracté notre mal. Terrible le grossissement. Atroce la prolifération. Mais nous n'avons rien dit.

D'autres peuples ont eu plus de chance avec leur reine. Ici tout est difficile. Nous ne sommes pas un peuple de ténors.

Mais telle qu'elle nous l'aimons notre grosse, laide reine.

JACQUES DUPIN

GRAND VENT

Nous n'appartenons qu'au sentier de montagne
Qui serpente au soleil entre la sauge et le lichen
Et s'élance à la nuit, chemin de crête,
A la rencontre des constellations.
Nous avons rapproché des sommets
La limite des terres arables.
Les graines éclatent dans nos poings.
Que le fumier monte à dos d'hommes jusqu'à nous!
Que la vigne et le seigle répliquent
A la vieillesse du volcan!
Les fruits de l'orgueil, les fruits du basalte
Mûriront sous les coups

La chair endurera ce que l'oeil a souffert,
Ce que les loups n'ont pas rêvé
Avant de descendre à la mer.

LES AIGUILLES

Il a neigé pour que je tremble et que je crie
Sans que mon amour le soupçonne.
Il a neigé. Tous les morts se ressemblent.

Les moulins ne voient pas que le grain devient noir
Tant la rivière les fascine.
Dans les arbres émondés de Décembre
Les oiseaux sont plus près des hommes que du ciel.
Je chasserai le cygne de ma page
Pour épouser la naissance du cygne.

LA TRÊVE

Le temps rectifiera la trace de nos luttes
Donnant une raison, un toit, à mes poussées de fièvre.

Je l'ai poursuivi, combattu pied à pied,
Etranglé dans chaque noeud de mon poème,
Enfanté à chaque rupture.

Aujourd'hui nous faisons route ensemble
Comme le fleuve et le rideau de peupliers.

Les chiens qui dorment dans ma voix
Sont toujours des chiens enragés.

LE PARTAGE

Une larme de toi fait monter la colonne du Chant,
Une larme la ruine, et toute lumière est inhabitée.

La corde que je tresse, la rose que j'expie,
N'ont pas à redouter de lumière plus droite.

Le peu d'obscurité que je dilapide en montant
C'est de l'air qui me manque à l'approche des cîmes.

Par le versant abrupt, la plus libre des routes,
Malgré le timon de la foudre et mes vomissements.

LA DÉESSE PAR EXCELLENCE

Ce n'est pas le vent de la mer ni mes imprécations qui gonflent ses cheveux, qui font jaillir hors de ses voiles un corps d'une beauté inavouable, et qui se donne à tous, tous les jours, et ne se reprend pas.

Si tu l'affrontes elle s'enlise. Si tu rampes à ses pieds, sa corolle se fend. Le venin gicle. La contrebande de dentelles s'achève en somnolences entre les lignes.

On ne la rêvait pas si grande. On ne l'attendait pas si tôt. Elle est commise à la visitation des camps. Au perfectionnement des luxures. A l'achèvement sans douleur.

De la foule adorante et lovée le coeur va s'ouvrir à son fer de lance, va consommer le pollen fatal. Je n'ai plus la voix sèche des adolescents qui guettent les détonations. Les grands nuages, ses vassaux, s'appuient sur mon épaule qui éclate. Greffé sur un autre néant qui me garde, je suis debout, je marche en fraude.

RENÉ CAZELLES

L'AN NOUVEAU

Je retrouve enfin le pays de la solitude et de la grâce. Le mal passe. J'oublie. Certes personne ni rien ne suffisent. Les mondes n'ont pas cessé de s'affronter. Mais leurs poitrines vont se fendre, leurs eaux vont s'unir. La terre chante et gémit sous la force radieuse qui la soulève. Voici mes anneaux de saleté. Gardez les. Et gardez vos châteaux, gardez l'or de vos prophètes, gardez vos enfants idiots. La vie ne se maintient que si on lui permet de détruire.

Sans doute le bonheur autrefois s'est arrêté là, sous la tuile de ces bergeries désertes. Aujourd'hui je marche allègrement sur les branches brisées de l'olivier. J'oublie. Les noeuds se défont. Comme la ligne qui plonge dans l'onde et s'imagine ramener le poisson bleu de nos désirs. Parfois j'entrouve le jardin du vide. Des visages calmes, détendus me sourient. Au delà retentissent les frémissants matins de la mer, tournent sans fin les battements du triangle. Ce n'est plus la mort qui règne mais ta chaleur, o Père poussiéreux.

RENÉ CAZELLES

LE GRAND ÂGE

Nous marchions dans la solitude heureuse des mondes. Ceux qui nous avaient précédés avaient eu l'élégance de ne rien détruire. Leurs pas s'étaient inscrits, puis avaient disparu sous la sérénité géologique de ces lieux. Les sommets étaient encore couverts de glace. A leur base s'élançaient de hautes forêts. Là-haut, nous apercevions parfois la trace des sacrifices offerts aux esprits des monts. Tu me montrais dans les lointains, des barres de brumes bourdonnant de je ne sais quel bonheur rêvé. Il pleuvait par instants. Mais ce n'était qu'un nuage rapide et rafraichissant. Avions-nous, réellement déjoué les ruses de l'Eternel? Derrière nous, à jamais détruits, gisaient nos jeux cruels. L'aigle qui nous suivait depuis la brisure de l'horizon et qui tournait sans répit au-dessus de nos fronts, marquait seul l'espace que nous franchirions, des marges du sable au bleu de la moisson. Nous ne cherchions plus à vaincre ni à expliquer; tout juste à ordonner le chapelet des fatalités. Certes, nous sentions bien fermement, sous le pouls grondant ou apaisé du ciel, l'aveugle balancement des menaces. Mais confiants, peu à peu, nous nous écartions de notre ancienne passion farouche et stérile, de son dénouement au bord du vide. Maintenant vraiment nous faisions face. L'évidence d'être nous soutenait. Le soir, autour des feux, renaissait sur tes lèvres l'invocation millénaire: O grande figure qui n'a pas d'angles, grande étoile jamais achevée, grande voix qui ne sait pas parler, grand regard plein de rires et de larmes, solitaire devant qui recule le tourment dévorant et sacré, mystère qui ne livre pas son secret mais seulement sa chaleur, signe en marche vers sa fin, royaume à naître, présence pénétrable...

Le givre couvrait le sol. De nouveau toutes les chances étaient réunies. Notre fils allait naître, enfant de la matière, tandis qu'à l'orient, bon présage, s'éveillait le souffle géant des chantantes poussières.

LA VOIX INCONNUE

Enfant, j'ai couru vers les prairies où coulaient la sève terrestre et d'immenses nuages roses. Les fleurs qui dansent dans l'eau blanche de l'Artuby, vous souvenez-vous mère, mère lamentable et chérie, je voulais les changer en autant de forêts, de forêts imaginaires où j'aurais pénétré sans fin, jusqu'à l'épuisement du temps. Et vous, consentante, vous me promettiez pour plus tard la radieuse solitude des amants. Mais en vérité je suis aveugle. A peine si je touche à l'informe sourire des choses. Les ombres de la grande caverne me guettent. Je n'ai hauteur que dans la défaite. Toujours les cendres, le froid, ce bourdonnement de guêpes. Père me fait misère, et je reste penché sur un trou vide, la face tournée vers l'ange, ne l'atteignant jamais (autrefois son aile devait être un fleuve au dos large, aussi sûrement qu'au-delà de ce mur d'étoiles mortes s'étend l'espace plein de péril, mais libre).

* * *

Cependant mes songes n'auront pas cédé ni la fièvre qui brûle mes tempes. Le secret que je cherche n'est pas un secret. Un jour dans l'obscure cité une fenêtre s'ouvrira. Il aura plu la veille. Le ciel sera moins gris; ton visage me frôlera et je saurai à la merveilleuse complicité de nos regards que tout peut recommencer. Plus loin, marchant toujours à travers un monde en jachère et le souffle des brumes, je retrouverai dans l'herbe ton coeur piétiné. N'existe-t-il point une brèche quelque part? Ce coeur meurtri d'où, malgré le brouillage du faiseur de poussière, me parvient, dans son allègre jeunesse, la voix inconnue.

MAURICE BLANCHOT

LE CALME

Si je réfléchis sur l'événement qui se produisit, je devrais dire qu'il se confond presque pour moi avec le calme qui me permit d'y faire face. Calme saisissant, tout proche de ce mot qui venait de si loin: non pas tout à fait à ma mesure, et même extraordinairement hors de moi, mais cela ne me gênait pas, j'en avais ma part, il me touchait, il me repoussait même légèrement comme pour me maintenir au bord de cet instant où il me faudrait être calme.

J'y appliquai ma pensée, et bien qu'il n'y eût pas entre nous de rapport véritable, j'eus l'impression d'un espace auquel je me sentais lié par une attente, des précautions, des doutes, une intimité, une solitude qui auraient peut-être convenu à un être vivant: humain? Non, pas encore humain, plus exposé, moins protégé et cependant plus important et plus réel, mais comme cet espace m'était étranger, ce qui me liait m'était inconnu. Je savais seulement que je lui devais des égards, et même cela, je ne le savais pas, car je lui devais peut-être aussi une sauvage absence d'égards.

Il s'y ajoutait une autre impression. Cet espace, tout en paraissant infiniment distant et étranger, m'offrait comme une voie d'accès immédiat. Il me semblait que, si je réussissais à être calme, à être à la mesure de ce calme et à être en moi ce qu'il était hors de moi, je resterais en équilibre non

seulement avec toutes mes pensées, mais avec la pensée immobile, grave et solitaire, à l'abri de laquelle les miennes continuaient de s'exprimer si légèrement.

Il suffisait d'attendre. Mais attendre... Avais-je fait les pas décisifs? Ne devais-je pas me pencher d'une manière plus vivante sur cet événement tout proche, dont je me sentais surveillé, par lequel, sans doute, je me surveillais moi-même, veillais sur le calme qui était confié à ma négligence? Et pourtant je jouissais déjà, et comme malgré moi, de cet état nouveau. Jamais je n'avais été aussi libre, et les pensées aussi, sauf cette grave pensée immobile, étaient plus libres, plus légères, presque trop légères, me livrant à un esprit de légèreté qui risquait de ne pas me laisser longtemps au niveau de moi. Si je l'avais voulu, j'aurais pensé tout. Mais de cela, je devais précisément me garder, — me garder de l'impression encore plus attirante que nous pensions tout, que toute pensée était la nôtre.

Je n'affirmerai pas que cet espace fût déjà nettement délimité, mais il pouvait l'être, je le sentais, et qu'il le serait dès que j'y serais entré, du moins le serait peut-être, un doute demeurait: le doute était puissant sur chacun de mes pas, non seulement pour me repousser, mais pour me faire progresser. S'il n'y avait eu entre lui et moi une incertitude qui nous protégeait l'un et l'autre, s'il n'y avait eu ma faiblesse, la sienne, ma faiblesse si différente de la sienne, si supérieure à moi, si décidée et si sûre, je n'aurais pu même pressentir la pensée assez vaste pour nous contenir tous deux.

Mais je ne doutais pas de l'espèce de présence qu'il constituait. Depuis que j'étais là, je l'observais, je l'éprouvais, je pesais légèrement sur lui, mon front pesant sur mon front, et ce qui me retenait, c'était je ne sais quoi de trop facile, dans cette approche, qui le laissait sans défense et moi sans décision. C'était trop simple. C'est cette facilité qui m'avait peut-être si longtemps détourné: un geste et toujours à ma portée. Je ne pouvais que m'en étonner et m'y soustraire.

Quelque chose m'avertissait que le doute devait toujours

être égal à la certitude, et la certitude de même nature que le doute.

Il fallait attendre, le laisser prendre force à cette attente, s'affirmer à mon contact et m'exténuer par ce calme. Il lui fallait trouver des limites qui ne fussent pas trop étrangères aux miennes, ni non plus trop strictes: qu'il se referme, mais sur moi. Son instabilité, c'est de cela que je m'effrayais tout à coup, et pourtant je ne redoutais pas moins une netteté qui l'eût trop rapproché de moi. Familier, il m'aurait fait plus peur qu'étranger.

Tout était si calme que, n'eût été la pression douce, continue, qui s'exerçait sur moi, pression extrêmement légère et extrêmement ferme que je n'étais pas sûr de ne pas exercer sur lui par ma résistance et par la direction de mon attente, j'aurais pu me croire parvenu déjà à quelque but — ultime peut-être, l'un des buts ultimes. Pourtant, le calme paraissait aussi s'interposer entre nous, non pas, il est vrai, comme un obstacle, ni une distance, mais comme un souvenir.

Calme dangereux, je m'en rendais compte à nouveau, et comme un danger pour lui-même, menacé, menaçant, pourtant inébranlable, indestructible, c'était définitif, mot qui ici paraissait opaque, mais léger.

Il faisait noir, il faisait froid. L'attente (le calme) me donnait le sentiment que là-bas, sur l'un des côtés que je ne pouvais situer que là-bas, il y avait une ouverture sur une région différente, encore plus vaine et plus hostile, que nous redoutions pareillement l'un et l'autre.

L'espace était fuyant, rusé, effrayé. Peut-être n'avait-il pas de centre, c'est pourquoi il me désorientait par la fuite, la ruse, la tentation. Il se dérobait, il se dérobait sans cesse, cependant pas toujours: brusquement, j'avais devant moi une évidence affamée, une avidité dernière à laquelle il me fallait échapper, comme s'il eût été attiré, en moi, par le pressentiment de ce centre qu'il n'avait pas ou par ce calme qui m'attendait. Impression terrible qui me faisait aussitôt reculer. Mais, moi aussi, je devenais rusé, j'apprenais à ne pas me contenter de lui, à ne pas revenir à moi. Je ne désespérais

jamais, je rôdais inlassablement; j'avais perdu toute coutume, toute voie; je n'avais de ferme que la pensée immobile qui nous enveloppait et peut-être nous protégeait.

Et pourtant j'avais entrevu des possibilités, reconnu les endroits où tout devenait plus dense, plus réel. C'était comme une pente qu'il suffisait de suivre, une pente qui partait du calme et conduisait au calme. De chaque côté, il y avait des images brillantes, une rumeur qui ne cessait pas. Cette rumeur me rendait ivre, peut-être fou. Elle me semblait immobile, haute et lisse, hauteur qui me repoussait vers le bas, parole que ne touchait pas le silence. C'était puissant et vide, autoritaire et docile. Cela se prononçait très loin d'ici, très loin même de l'espace, et comme au-dehors, là-bas dans la région vaine, et pourtant aussi en moi.

Sentiment que je ne devais à aucun prix me servir de l'agitation de cette parole, ni y adhérer. Mais je me tenais sur la crête de l'étroite ivresse, resserré contre un fantôme de légèreté, maîtrisant un sentiment de douleur, de joie, ne le maîtrisant pas. Cela était léger, joyeux, d'une légèreté prodigieuse, cela se laissait voir plutôt qu'entendre, sphère brillante, sphère qui se confondait avec sa surface, s'accroissait sans cesse et était calme en sa croissance. Agitation de parole nullement confuse, — et quand elle se tait, elle ne se tait pas: je pouvais m'en distinguer, seulement l'entendre, tout en m'entendant en elle, immense parole qui disait toujours « Nous ».

L'espèce d'ivresse qui jaillissait d'elle, venait de ce «Nous» qui jaillissait de moi et qui, bien au delà de la chambre où l'espace commençait de s'enfermer, m'obligeait à m'entendre dans ce choeur dont je situais l'assise là-bas, quelque part vers la mer. C'est là-bas que nous étions tous, dressés dans la solitude de notre unité, et ce que nous disions ne cessait de louer ce que nous étions:

« Qu'y a-t-il maintenant hors de nous? » — « Personne. » — « Qui est le lointain et qui est le prochain? » — « Nous ici et nous là-bas. » — « Et qui le plus vieux et le plus jeune? » — « Nous. » — « Et qui doit être glorifié, qui vient vers nous,

qui nous attend? » — « *Nous.* » — « *Et ce soleil, d'où tient-il sa lumière?* » — « *De nous seuls.* » — « *Et le ciel, quel est-il?* » — « *La solitude qui est en nous.* » — « *Et qui donc doit être aimé?* »

« *C'est moi.* »

Réponse mystérieuse, murmure étrange qui nous trouble: la voix est faible, grêle comme un crissement de lézard. La nôtre a l'ampleur et la force de mondes ajoutés aux mondes, mais elle est silencieuse aussi. L'autre a quelque chose d'animal, de trop physique. Imperceptible, elle nous ébranle. Bien qu'elle soit comme rituelle, l'entendre est une inquiétante, une sublime surprise.

Sentiment d'immense bonheur, c'est cela que je ne puis écarter, qui est le rayonnement éternel de ces jours, qui a commencé dès le premier instant, qui le fait durer encore et toujours. Nous demeurons ensemble. Nous vivons tournés vers nous-mêmes comme vers une montagne qui vertigineusement s'élève d'univers en univers. Jamais d'arrêt, pas de limite, une ivresse toujours plus ivre et toujours plus calme. « *Nous* »: ce mot se glorifie éternellement, il monte sans fin, il passe entre nous comme une ombre, il est sous les paupières comme le regard qui a toujours tout vu. Il est l'abri sous lequel nous nous pressons, ne sachant rien, les yeux fermés, et la bouche aussi est fermée. Comment cependant nous voyons les choses, cet étrange soleil, ce ciel terrible, c'est ce qui ne nous préoccupe pas. L'insouciance est le don qu'on nous a fait et, dès le premier instant, c'est déjà une chose très ancienne: le sentiment de cette altitude, immense colonne dont le haut et le bas, confondus, mettent à notre portée une croissance infinie. Oui, cela va toujours plus loin. C'est toujours plus indestructible, toujours plus immobile: l'éternité s'accomplit, mais s'accroît sans cesse. Une telle découverte s'accepte tout de suite. Pas de commencement et pourtant l'essor d'un perpétuel éveil. Pas de fin, mais une aspiration toujours comblée et toujours désirante. Cette pensée ne pèse guère sur nos épaules, elle n'a rien de solennel, ni de grave, elle

est la légèreté même, elle nous fait rire, c'est là notre manière de la parcourir. La frivolité est ce que nous avons de meilleur. Nous louer nous-mêmes d'être frivoles nous bouleverse: c'est comme si on touchait en nous à un centre inconnu.

Parfois, le ciel change de couleur. Noir, il devient plus noir. Il s'élève d'un ton comme pour indiquer que l'impénétrable a encore reculé. Je pourrais craindre d'être seul à m'en rendre compte. Tout, prétend-il, nous serait commun, sauf le ciel: par ce point passe notre part de solitude. Mais il dit aussi que cette part est la même pour tous et qu'en ce point nous sommes tous unis jusque dans notre séparation, unis là seulement et non ailleurs: ce serait le but ultime. Ce qui le prouve, c'est que chaque fois que le noir devient plus noir par une nuance qui ne peut être communiquée qu'au coeur de nous-mêmes, ce que chacun dit alors secrètement, pour donner réalité à ce signe, s'élève de toutes parts en un même cri commun qui seul nous révèle ce que nous avons fait entendre à nous seuls. Cri terrible, apparemment toujours le même. Ce qui est terrible à son degré le plus haut ne change pas, et pourtant nous savons qu'il varie imperceptiblement pour répondre à la variation insensible du ciel. C'est en cela qu'il est terrible.

Nous ne supporterions pas que le ciel ne fût qu'un point. De là viendrait cette pensée qui est étendue sur moi, qui m'enveloppe et me protège comme un voile. « *Mais s'il n'était pas un point, s'il n'était aussi infime que la pointe la plus aiguë d'une aiguille, comment pourrais-je le supporter? Veux-tu dire que le ciel s'enfonce en nous comme une pointe d'aiguille?* » — « *C'est cela, c'est bien cela.* »

Ce serait donc cette pointe qui perce dans le plus lointain de mes souvenirs. Il règne le plus grand calme. C'est un moment unique. Certainement, nous atteignons là à quelque chose qui n'était pas espéré, qui arrive à l'improviste, qui survient au moment où le contraire était attendu: on se lève (si on était couché); on s'immobilise, si on courait (peut-être était-on en fuite); ou, pour mieux dire, on s'arrête et on penche la tête comme pour réfléchir. De cela, il est vrai,

je ne me souviens pas. La parole nous en entretient, l'image nous le montre, la mémoire ne le rencontre pas, nous nous agitons inutilement derrière nous-mêmes. Pourtant, je me souviens de beaucoup de choses, — de tout peut-être, mais non pas de ce moment, et dès que je me porte vers lui, par un mouvement plus audacieux, je me heurte à cette pointe extrêmement fine et prodigieusement lointaine: ce point noir que nous appelons le ciel, cet unique point changeant, toujours plus noir et plus aigu, qu'on trouve tout à coup devant soi et qui ne serait là que pour nous inviter à reculer, à rentrer au sein du calme d'où notre légèreté nous a aussi éternellement fait sortir.

Qu'est-ce donc qui nous retirerait du calme? Pourquoi, une seule fois atteint, l'équilibre est-il à nouveau et comme à jamais perdu? D'ou vient cette impression qu'il nous faut veiller tous autour de cet instant de calme, ce froid moment dont le souvenir nous est pourtant étranger? Pourquoi savons-nous cela dont il n'est pas de savoir? La question insensiblement nous soulève, nous jette l'un sur l'autre, est le balancement de nous-mêmes, balancement sans fin d'un jour heureux.

Bonheur de dire toujours Oui, d'affirmer sans fin. Nous avons pourtant connu d'autres jours. Là-bas, dans le passé, il semble que nous marchions plus vite, que les uns auprès des autres nous nous glissions plus furtivement. Vers quel lieu? Pourquoi cette hâte? Parfois, nous nous regardons comme si un souvenir était entre nous, non pas un souvenir: un oubli, contact d'un instant, tourment, espoir qui trace un cercle et nous isole. Est-ce le passé? ce visage tout à coup visible?

Nous avons connu ces jours, ils ne sont pas d'hier, ils sont éternellement ceux qui viennent, ceux qui ne passent pas, et la joie de cette clarté qui vient de nous, et la surprise d'avoir percé le mur et, par tous les chemins, sans erreur et sans doute, d'aller joyeusement vers nous-mêmes. Pourquoi tout cela aurait-il changé? Pourquoi ce qui a été dit, l'éter-

nel, cesserait-il d'être dit? « *Mais rien n'a changé. C'est seulement qu'il te faut aussi connaître l'éternité au passé. Tu dois t'élever assez haut pour pouvoir dire: Cela était. Telle est la mission qui t'est maintenant réservée.* »

Je ne crois pas à cette parole, mais je n'ai pas non plus le pouvoir de lui échapper. Elle dit quelque chose de plus qu'elle ne dit, qui la rend plus attirante que forte. C'est comme si je devais l'entendre, elle aussi, au passé, et je sens que ne pas la croire, c'est tomber plus vite qu'elle sur la pente qu'elle a déjà creusée.

Esprit de légèreté, il ne faut pas le trahir. Quand on s'en écarte, c'est alors que le sentiment de la constante pensée devient le sentiment d'une surveillance immobile. Elle abrite encore, mais elle pèse aussi — « légèrement » — cela ne saurait peser plus que la gravité vers laquelle nous nous laissons tomber. Et où tomberions-nous, si nous tombions un peu plus? Si nous étions capables de devenir terriblement, coupablement pesants? Cette question n'est-elle pas déjà le poids qui pourrait nous précipiter, par la chute, dans la réponse?

La réponse est que peut-être nous retomberions dans le calme d'où l'on ne sort que par légèreté, parce qu'en lui toute chose devien infiniment légère, trop légère pour y demeurer.

« *Mais n'ont-ils pas peur de dire, d'entendre dire qu'ils sont morts?* » — « *Non, pourquoi aurions-nous peur? C'est rassurant, au contraire.* » — « *Cela prouve leur insouciance, leur frivolité sans limite.* » — « *Mais c'est précisément cela, la mort, être léger.* »

Je me demande pourquoi en de tels dialogues semble se cacher un profond souci.

Pensée immobile, celle qui m'enveloppe et peut-être me protège, intraitable pensée qui ne réponds pas, qui es seulement là, toi qui ne t'élèves pas, pensée grave, solitaire, en qui sans doute se cache, extrêmement fine et prodigieusement lointaine, la pointe qui sans cesse, sans violence, mais avec une froide autorité, m'invite à reculer dans l'oubli. Avec toi qui ne réponds pas, je veux parler. Cela m'est permis. Je parlerai calmement, lentement, sans m'interrompre, et même si je ne

parle pas, même si je n'ai pas de rapport avec cette parole qu'il m'est donné d'exprimer. Pourquoi tout n'est-il pas fini? Pourquoi puis-je te questionner? Pourquoi es-tu là comme un espace où je demeurerais encore et avec lequel je me sens lié? Tu n'es même pas silencieuse, indifférente à tout, même au silence, et quand je me porte vers toi, par un mouvement qui me surprend: contact froid, intime, étrange, — comme si je ne devais pas, je ne pouvais pas penser à moi.

Pourquoi me laisses-tu croire que si je le voulais, tu pourrais devenir visible? Pourquoi me laisses-tu te parler par des mots d'intimité qui m'écartent de tous? Est-ce que tu me protèges? Est-ce que tu me surveilles? Pourquoi ne pas me décourager? Ce serait facile, un signe, une pression plus ferme, et je serais prêt à dire: « Soit, tu le veux, je renonce ». Mais tu es seulement là, et les mots qui vont jusqu'à toi vont à un mur qui me les renvoie pour que je les entende. Un mur, un vrai mur, quatre murs qui délimitent ma résidence et en font une cellule, un vide au milieu de tous. Pourquoi? Quel est ce rôle que je dois jouer? Qu'attend-on de moi? Ne suis-je, n'étais je pas entré dans le calme? Qu'est-ce qui m'a retiré du calme? Est-ce que le calme pourrait-être détruit? Et pourquoi, s'il est détruit, continuons-nous de veiller autour de lui, cet instant, ce froid moment dont nous ne nous souvenons pas? Et est-il vrai que tous veillent: peut-être rien qu'un seul, peut-être personne, peut-être ne veillons-nous sur rien, peut-être sommes-nous tous encore au sein du calme, là où nous allons et venons sans arrêt, toujours plus instables, plus remuants, et c'est pourtant la respiration d'un profond repos.

« *Calme, calme, que me veux-tu* » — « *Oui, questionne, cela plaît au calme.* »

Pourquoi ce mot?

GUY LÉVIS MANO

IL N'Y A PAS PLUS SOLITAIRE QUE LA NUIT

I

Ce sont gestes que la muraille suscite dans le
sursis des gravitations disparates
Ce sont gestes qui ont continence inacceptée
desseins qui s'élarguent
Ce sont gestes qui ont faim de gestes qui jaillissent
de la caverne entraille
et que la nuit favorable constelle

Ce sont des gestes qui paissent les rives le long des
fleuves des mythologies et des merveilles
et qui seront charriés dans les ressacs ou basculés
dans les volcans morts

Des gestes éclatés dans le ventre de la plus
enceinte nuit de la solitude
nourris aux brasiers des perspectives remuantes
que les demandes et les élans effleuraient sans
chair
Gestes qui crevassent d'horizon les murs rien que
les murs

Eprouvant qu'il n'est pas de veines dans les briques
et de brûlure dans la route du sang

C'est un forjet quémandeur d'écho
c'est une nation de veines au sang compressé assiégée
sans assiégeant
C'est la veine de la main et la veine du sexe qui
serpentent la question et font réponses au
silence

Ce sont des gestes que la nuit favorable constelle

Les manchettes des journaux pompent la vie la sienne
la mienne et les autres
Les Constellations s'écrasent contre les montagnes
Les navires en détresse et le capitaine maître après
Dieu que Dieu tue
Et l'homme qui veut la plus altière cime et que la
cime renvoie sans pieds
Et le mal de la mort qui abreuve le vivant

Qu'importe l'ascension de cette goutte de sang
vers les yeux pour leurrer le désert
cette goutte qui devient sang de blessure et se fige
pour ne pas devenir sel de larme
parce que le sable céleste n'a qu'empreintes et
mirages et n'a pas de liesse pour les marches
nuptiales
et que les murs cèlent l'ascension des gouttes de
sang d'homme

Ce sont gestes qui ont continence prolongée et que
la nuit favorable constelle

II

J'ai pris à la nuit moins qu'elle n'offrait
parce que mes yeux étaient requis et mes mains
buissonnaient en chemin
A la nuit j'ai pris plus qu'elle n'offrait
parce que mes yeux la dépouillaient et que l'ombre
sustente plus que la clarté
et parce que la rue est vacante et le passant riche
d'être l'unique dans son miroir
et que la clémence est dans la lune et non dans le
soleil pour la peine de l'homme

Et parce que candide est la quête hors l'éclat
et que la main qui a touché y perd l'aventure

III

Il savait des choses dant la nuit seule connaît le
langage
et il les semait dans sa nation attentive silencieuse
hâve occulte
qui était son raisin et sa farine

Et ces choses privées qu'il savait étaient la rosée de
ses prés et au lever l'assèchement de la rosée

La forêt l'accueillait la nuit et l'orée se faisait
muraille au matin

Et ces choses étaient l'orange juteuse pour l'heure
jachère pour la clameur de la gorge taciturne
et pour la soif de sa nation qui le voulait
homme-roi

Le laurier de longue verdeur ne frémissait pas de
sa connaissance et de sa requête debout et de son
geste multitude et immobilité

Quand la mémoire l'avait rejeté ce qu'il savait
demeurait
Et il le savait dans sa peau et devant sa peau
Il le savait à mesure de l'ignorance

Et cela prenait coeur dans son silence comme une
goutte ailée de miel pour se poser sur la bouche
épouse

ANDRÉ DU BOUCHET

AU DEUXIÈME ÉTAGE

En pleine terre, toujours au milieu de la terre, je sors des brindilles, des fenêtres, à travers l'intervalle des pierres, comme une maison, dans l'air qui bat les murs de cette maison sans goût.

Ce qui est tangible et noir entre les deux fenêtres, comme le mur où j'ai fini. Tout flambe, tout recommence au delà.

J'étais soutenu par la chambre dont je disposais.

Le ciel derrière l'arbre comme un ongle blanc, et la gorgée de terre que nous avons bue d'un trait. J'ai plongé deux fois dans la terre, jusqu'à l'horizon. Ce vide bourgeonnant, ce foyer sans reflet, comme une fenêtre.

Les murs retrouvés en déménageant, la pierre nue, ce feu que la fatigue renie, comme deux brindilles, les croisées sans éclat, rempli de ciel, environné de bois, dans l'épaisseur ravinée.

A la seconde apparition de la terre, j'entre dans le front blanc qui me domine, et que je ne remarque pas à côté de moi. Ce front au dessus de ma tête, très haut.

Tout rosit jusqu'au sol. Tout est chaleur, et pièce de feu.

Ce feu comme une aile blanche, partout où l'air souffle. Par cette trouée.

Je traverse l'image de la maison. Je ne m'imagine pas réduit aux murs. A l'étendue de la chambre. Ailleurs, le feu s'est resserré. La distance nous répare.

Comme le corps de la terre que l'étendue répare. Nous sommes aérés, dispersés, séparés,

Il y a devant nous une montagne, un morceau d'air formé par un fil.

Des papiers de tous les feux jusqu'au jour délavé. Ta voix aux fins éclats comme de la pierre. Cette terre qui s'étend sur toi comme une main.

Partout ou le ciel remplace le mur, l'air, la plâtre nu, au pied des pierres.

Cette calotte sauvage, — sans air, sans arbres, qui se calque sur la terre grossière, approximation grossière de la terre.

La partie claire et blanche où le nuage se déchire, où nous allons. Le genou contre la porte de bois, et cette gorgée de terre, cette toux. A l'endroit du champ vide, je me suis plusieurs fois déchiré.

Ce mur qui suffira pour tenir le soir. Quelques brins du souffle serrés contre le front.

Grand champ obstiné

embolie.

Tout commence à la montagne inachevée, à un moment de terre perdu.

PEINTURE OBLIGÉE

En allant profondément, on trouve d'autres surfaces. Ce papillon de terre dont une aile est formée par le champ, tête sans regard, tête enfoncée dans les terres, et cette excavation, comme de l'eau sur la poussière.

Je suivais le jour jusqu'à l'épuisement, blanc aride, au blanc poussiéreux.

Rêvant à la terre, au temps vide qu'il faut pour traverser les terres.

Ce qui est oblitéré compte presque plus que ce qui demeure.

J'apprends lentement à mesurer le corps qui nous sépare. Le coup qui donne son poids au ciel, l'espace défait. J'ai duré au moins autant que le jour, papillon glacé.

Matière froide

éparse

matinée froide
éparse

tout s'est refait
déchiré
ce qui est aujourd'hui

d'un autre registre

sous ces froides tentures

sur le plateau des terres

Au début de la poitrine froide et blanche où ma phrase se place, au dessus du mur, dans la lumière sauvage.

A la fois le vent et le corps de la pierre, bec par où la terre se dessine, ou plutôt disparait.

Dans l'immense feu blanc qui me sert de chambre, l'air manque, l'air demeure aride.

Paroi d'air
au dessous de la terre soulevée

hors des atteintes de l'air

tout est détruit

comme un peu d'air
dans une main ouverte

montagne

presque rien

montagne
dont nous suivons la montée
vert-de-grisée.

Le visage de la terre, comme ce papillon qu'on déchire.

Ce papillon qui tombe en poussière entre les mains du vent.

ANDRÉE CHÉDID

L'ÉTUDIANT ET SON TÉMOIN

Un matin, si vous en avez le loisir, vous pourrez m'entendre plaider dans un de ces petits tribunaux du vieux Caire. Mon père eût souhaité me voir plutôt juge; j'aurais aimé adoucir ainsi sa vieillesse, mais je sentais bien que cette vocation ne serait jamais la mienne. Oui, du temps où j'étais étudiant en droit, il m'advint une curieuse aventure qui devait me confirmer dans ce refus.

Certains après-midi, nos cours terminés, je quittais mes camarades pour rentrer seul. J'aimais ces longs retours silencieux. Un ou plusieurs livres sous le bras, je déambulais, lentement, le long de la corniche qui borde le fleuve. Plus loin, je flânais sur le pont, me penchant parfois au-dessus du parapet pour regarder l'eau qui frémit. Je m'engageais ensuite dans l'allée des flamboyants, levant parfois la tête pour m'emplir les yeux de leur incarnat; et toujours, j'ignorais résolument les voitures qui clacksonnaient pour me faire regagner le trottoir. Du même pas tranquille, je me dirigeais vers le jardin des grottes.

Ce jardin me ravissait. Il était tout en caprices. Le regard ne s'y ennuyait jamais! Des chemins de gravier ou de sable ocre menaient à des terre-plein bordés d'iris et de glaieuls blancs: une passerelle faite de branches d'arbres se suspendait fragilement au-dessus d'un ruisseau; plus bas, un parterre

de fleurs rares surprenait par son coloris, ardent comme le soleil.

Que j'étais bien! Je m'asseyais sur un banc, et j'y restais des heures pour suivre une rêverie.

Le centre du jardin était occupé par les grottes; là, je n'avais jamais pénétré, mais ceux qui en sortaient m'en racontaient parfois les merveilles.

A travers des plaques de verre qui protégeaient les aquarium, ils avaient contemplé le monde ondoyant des profondeurs. Ils avaient, disaient-ils, vu des bancs de poissons minuscules, « plus petits qu'un doigt de nouveau-né », dont on pouvait cependant distinguer la crête, le bec toujours ouvert, les branchies, le dos tacheté. D'autres, de taille plus grande, se mouvaient gracieusement dans la soie souple et colorée de leurs nageoires. L'anguille brune qui se promenait avec adresse dans le bac paraissait narguer les visiteurs. Le poisson torpille ressemblait à un « morceau de chair informe »; les enfants lui tiraient la langue. Le silure chat, à tête plate, avait des moustaches en aiguilles à tricoter. L'hippocampe, promenant sa microscopique dignité entre les coraux et les éponges, se déplaçait comme un automate, de bas en haut.

Attentif, j'écoutais..., et pourtant, je n'ai jamais été tenté d'entrer dans la grotte. Ce que mes yeux me font voir me laisse toujours sur ma faim. Mon père dit de moi que j'ai « l'imagination trop gourmande ».

Ce jour dont je vous parle, l'air était léger, teinté de bleu, un temps d'entre-deux saisons. L'enivrant parfum des granulations me chatouillait agréablement les narines, et je me retenais d'éternuer. Plus tard dans l'année, lorsque les mois s'engouffrent dans le plein été, on peut contempler les fleurs, mais non plus en sentir l'arôme; il semble alors que la poussière couche un mince voile sur tout ce qui respire, et que les choses vivantes communiquent moins bien entre elles.

Oui, j'aimais ce jardin; m'y retrouver me donnait un sentiment de paix, cette autre image du bonheur.

A ma gauche, un étang à la forme imprécise se tapissait de larges feuilles molles et de nénuphars; plus près, une haie de pois de senteurs frissonnait à la moindre brise, ou l'aurait dite prête à éclater en mille papillons. Derrière moi, le banyan séculaire s'agrippait au sol de toutes ses branches noueuses tandis qu'un palmier, la tête au vent, ne se préoccupait guère de ses lointaines racines.

Mon livre d'économie politique me pesait sur les genoux, mais je me sentais incapable d'en feuilleter les pages. La vue d'un peu d'eau, de l'herbe, d'un oiseau en plein vol ou qui sautille sur le gazon, suffisait à m'emplir l'esprit. En de pareils moments, moi qui suis pourtant avide de savoir, je me demandais à quoi il servait de tant apprendre, puisqu'enfin il semblait si simple de vivre et d'être heureux.

A l'occasion des dernières fêtes, mon père m'avait offert un costume neuf que j'étrennais ce jour-là. Nous n'étions pas riches; mon père tenait une modeste épicerie dans la vieille ville, mais quand il lui arrivait de réaliser un bon chiffre d'affaires, c'était à moi qu'il songeait en premier. J'étais son seul enfant; ma mère était morte en couches, et lui ne s'était jamais remarié.

Mon oncle Boulos, le frère aîné de mon père, m'avait fait don, cette fois, d'un magnifique porte-feuille en cuir rouge, dans lequel il avait discrétement glissé un billet de dix livres. L'oncle Boulos avait six filles auxquelles, malgré sa réputation de générosité, il ne donnait jamais un sou. « Entre des doigts de femme, affirmait-il, l'argent fuit comme la farine ». Mes cousines ne manquaient de rien, mais elles ignoraient l'usage d'un porte-monnaie. J'étais le seul garçon de la famille, celui qui perpétuerait le nom; de plus, j'allais accéder à une profession libérale. Pour toutes ces raisons, je jouissais d'une série de privilèges, ce dont mes cousines ne m'en ont jamais voulu. Dès qu'elles reconnaissaient mon coup de sonnette, elles dévalaient l'escalier. J'entends encore leurs pas précipités le long des vieilles marches en bois; poussant de petits cris, elles se jetaient alors à mon cou et me suppliaient

de rester le plus longtemps possible ou tout au moins de partager un de leurs repas.

Vous ai-je dit que mon oncle tenait un restaurant de spécialités Alépines, et qu'il traitait souvent des affaires avec mon père? Tous deux s'entendaient fort bien. Je me souviens cependant, cela remonte à ma première enfance, de quelques scènes violentes qui éclataient entre les deux frères, de préférence après un dîner chez l'un ou chez l'autre. Mon oncle s'échauffait brusquement et à propos d'un rien (« Tout d'un coup, le sang me gonfle les oreilles », nous expliquait-il après). Il repoussait violemment son siège qui grinçait sur les carreaux grèges de la salle à manger et, se dressant sur ses courtes jambes, il invectivait mon père, appelant la colère de Dieu sur lui et sur ses descendants; les injures se bousculaient dans sa bouche. Ensuite, il menaçait de ne jamais remettre les pieds chez nous. Malgré la fréquence de ces éclats, nous en demeurions chaque fois atterés, mes cousines et moi. Mon oncle se saisissait enfin du premier objet qui lui tombait sous la main, une poterie, un verre plein, un tabouret, sa chaise; et, lançant d'autres imprécations, il fracassait la chose contre le sol, mais toujours à bonne distance, comme si un reste de bon sens devait nous protéger, ensemble, de sa fureur.

Le fracas de l'objet, on ne savait pourquoi, apportait instantanément la détente. Il me semblait alors qu'une grande vague, qui aurait l'aspect lisse et blanc d'un drap déplié, venait de lentement se dérouler au-dessus de nos têtes. On n'entendait plus rien.

Au milieu de nos regards pétrifiés, l'oncle Boulos, laissait mourir les secondes. Puis, confus et se tournant de droite à gauche, il frottait doucement ses semelles sur les carreaux, avant de se jeter dans les bras de mon père toujours très digne et silencieux.

— Mon jeune frère chéri, soupirait mon oncle. Mon jeune frère chéri, répétait-il d'un ton paternel et vibrant, d'autant plus étrange qu'entre leurs deux âges, on pouvait à peine faire le compte de treize mois.

Ensuite, c'était moi qu'il cherchait des yeux. Les visages de mes cousines doucement s'éclairaient. Mon oncle me découvrait, terré près d'un fauteuil ou tapi derrière les pans du rideau en peluche rouge. Il avançait vers moi, se baissait et me tirant à lui, il me soulevait de terre pour m'embrasser sur les joues. Quand il m'avait reposé sur le sol, il sortait une pièce neuve de son gousset et me la tendait avec ce sourire qui cherche à se faire pardonner. Il ne devait pas se sentir quitte pour autant, car il me promettait aussitôt un festin à la table d'hôte de son restaurant.

Mon oncle était l'homme le moins tortueux du monde, et nous ne pouvions nous empêcher de l'aimer. Je savais bien que si, un jour, je devenais avocat, c'était en partie pour le plaisir qu'il en aurait lui aussi.

J'avais bien vite décidé de ce que je ferais avec les dix livres de mon oncle. J'aimais la musique, j'aimais surtout le chant : j'achéterais donc un gramophone.

Je les voyais à l'avance, tous ces soirs à venir! A califourchon sur ma chaise, au seuil de notre boutique, je me balancerais en écoutant des mélodies. Le ciel serait d'un bleu-noir d'ardoise neuve et les étoiles, une à une, viendraient s'y inscrire. Mon gramophone aurait une manivelle et un cornet en forme de liseron géant : je n'imaginais rien de plus accueillant pour la voix que cette grande fleur ouverte.

Les voisins quitteraient leurs boutiques, trainant leur siège ou portant une carpette enroulée sous le bras, pour venir s'asseoir dans la ruelle avec nous. Peut-être que Gobran, le tailleur, approcherait lui aussi accompagné de sa fille Rose. Rose... j'aimais ce nom tout en pétales. Nous écouterions ensemble, Rose et moi; j'etais certain qu'elle goûterait ces mélodies. La musique dresserait un mur de suavité qui nous isolerait des autres; parfois nos regards se croiseraient, parfois nous les tournerions vers les étoiles, pour les compter, en soupirant. Tout ce futur tournoyait délicieusement dans ma tête, et c'était déjà un peu le vivre que d'y songer.

Mais voilà que je m'éloigne encore de mon récit. C'était un mercredi, je crois: le jardin était désert, il allait être midi. Au bout d'un moment, un gros homme vint s'asseoir sur l'autre bord du banc. Il croisa ses jambes avec effort, et j'admirai sa bottine jaune, au cuir luisant et souple, boutonnée sur le côté. Se tournant vers moi, l'homme me sourit. Il composait chaque geste avec une extrême tranquillité, comme s'il avait l'éternité devant lui. Il étira ensuite ses deux bras, pour les passer de chaque côté de la barre qui nous servait de dossier. Sa jaquette s'entr'ouvrit et sur un gilet je remarquai, curant d'une poche à l'autre, une épaisse chaîne en or. Je me dis que l'homme devait avoir une cinquantaine d'années et que c'était probablement un petit rentier qui retrouvait, chaque jour, des loisirs à sa mesure.

Peu après, il ferma les yeux et, sa tête dodelinant sur sa poitrine, j'eus l'impression qu'il somnolait.

Qu'il faisait bon et quel silence! On entendait jusqu'à un frottement d'ailes, jusqu'au pépiement du moineau, jusqu'au froissement d'une feuille qui touche au sol. Jamais le vert de gazon ne m'avait semblé aussi vert. Je ne sais si le mot « vert » évoque, pour vous, quelque chose? Pour moi, il suffit de ce seul mot, pour me sentir flotter entre des berges sans fin, tandis que de longues feuilles souples me caressent le visage; et je me laisse glisser, glisser à fleur d'eau, vers je ne sais quoi de perpétuel et d'heureux.

Pourtant, ne vous méprenez pas, je ne rêve guère pour échapper à la vie. J'aime la vie. Je vous ai dit, n'est-ce pas, combien la mienne était douce? Je n'avais pas de graves soucis, j'avais toujours été aimé, j'avais toujours trouvé mille raisons d'aimer les autres; que faut-il de plus pour le bonheur? Mais les rêves de chacun surgissent on ne sait d'où, et l'on ne peut s'empêcher de s'y attacher, d'y revenir comme s'il vous apportaient un frisson de plus, un second souffle.

Plus tard, une femme débouchant d'une petite allée latérale, passa devant notre banc.

C'était une de ces femmes, telles qu'on en voit dans nos pays, enveloppées des pieds à la tête d'un tissu noir que l'on dirait taillé d'une pièce. Aujourd'hui, elles ne se recouvrent que rarement la face; mais le voile, qui s'enroule autour de leur visage, tombe si bas sur le front qu'il est souvent impossible de distinguer leurs traits et plus difficile encore de leur donner un âge. Elle marchait, cette femme, comme elles marchent toutes: les épaules rejetées en arrière, la tête très droite avec cette grâce, jamais édulcorée, qui fait songer à l'allure fière et grave des grands arbres. Près de notre banc, elle sembla hésiter une seconde, puis elle s'éloigna.

Mon livre d'économie politique pesait, sur mes genoux de tout le poids de ses mille cinq cent pages. Economie politique?... Quel était donc le sens de ces deux mots? Si quelqu'un, à cet instant m'avait brusquement posé la question j'aurais été bien incapable d'y répondre. L'étudiant appliqué que j'étais, n'avait plus rien de commun avec celui qui participait à la vie du jardin. J'étais absent de l'heure, je me sentais lavé du dedans, libéré de tout. Un brin d'herbe, en cet instant, avait plus d'importance pour moi que le savoir des hommes.

Peu après, la femme revint, sa démarche était plus lente. A quelques pas de nous, elle jeta un coup d'oeil sur mon voisin qui sommeillait; puis, sur moi. Elle vint alors s'asseoir entre nous deux, mais tout au bord du banc, comme si elle cherchait à prendre le moins de place possible. Elle ne bougea plus, et je retrouvai ma rêverie. Je ne me souviens pas d'avoir fermé les yeux, je les tenais, il me semble, mi-clos, car je garde encore la sensation du jour papillotant à travers mes paupières. Des mintes s'écoulèrent dont je ne conserve qu'un vague et plaisant souvenir. A un moment donné, il me sembla qu'on avait remué à côté de moi; une impression à laquelle je ne m'attachais pas.

Longtemps après, la femme se redressa; je la vis debout comme une ombre. Aux mouvements de sa tête, je devinais qu'elle s'inquiétait de savoir si c'était vers la droite ou la

gauche qu'elle devait se diriger. Sa décision prise, elle partit devant elle et s'éloigna rapidement du côté de la grille. J'allais m'abandonner à mes pensées et à leur balancement, lorsque je m'entendis familièrement appeler par mon voisin:

— Tu n'as rien remarqué? demandait-il d'un ton vif.

Je ne comprenais pas, et je suivis du regard sa main levée en direction de la femme.

— Elle t'a volé! reprit-il d'une voix pressante, et il me montrait encore la femme comme pour m'exhorter à la poursuivre.

— Quoi?... Qu'est-ce que vous dites?

Je ne comprenais toujours pas. On venait de m'arracher à un autre univers; ce retour brutal m'était presque douloureux.

— Je te dis que cette femme vient de te voler quelque chose, insista-t-il.

Il s'échauffait en parlant et mon mutisme semblait l'agaçer.

— Tu ne t'en es même pas aperçu! Mais regarde au moins pour voir s'il ne te manque rien.

Dans la poche extérieure de mon veston, je me mis à chercher mon portefeuille neuf. Mon père m'avait déconseillé cette poche « la moins sûre » disait-il; mais j'éprouvais un tel plaisir à y glisser de temps en temps la main pour tâter le cuir frais que je ne l'avais pas écouté. Cette fois, ma main ne sentit que la rugosité du tissu; d'un bond je me levai, je retournai entièrement ma poche... rien! Toutes mes poches, je les visitai; rien non plus.

— Mon portefeuille! m'écriai-je.

Je n'allais pas tarder à regretter cette trop hâtive parole.

— Tu vois, conclut mon voisin satisfait, je savais bien que je ne pouvais pas me tromper.

Là-dessus il se croisa les bras et me fixa, comme s'il attendait de moi une décision énergique:

— Le poste de police est tout près, dit-il, je t'accompagnerai.

Un instant après, il reprit d'un ton ferme:

— Je serai ton témoin.

Je souhaitais me donner le temps de la réflexion; l'évènement m'était tombé dessus si brusquement que j'en éprouvais une sorte d'hébétude. Mes idées se chevauchaient; d'une part, la perte de ce portefeuille, entraînant celle du gramophone, la difficulté d'aborder Rose, la peine de mon oncle, me contrariait; et dans le même instant, toute cette affaire me sembla dénuée d'intérêt.

Ce n'était pas, me disais-je, parce qu'un objet (et ce n'était qu'un objet après tout, puisque, tout ce qui s'y attachait dépendait, uniquement, de moi) avait séjourné une semaine au fond de ma poche que je ne pouvais plus m'en passer. Le sens de la propriété m'a toujours fait défaut, mes doigts étaient faits pour ne rien retenir. Lorsque j'étais enfant, tout me glissait des mains; aux jeux de balles, j'étais réputé pour ma maladresse et mes camarades se disputaient à qui ne m'aurait pas dans son camp. Tout ce qui m'appartenait m'a toujours apparu comme un prêt; la vie aussi du reste, dont le dieu — cet ultime propriétaire — ne se trouve peut-être nulle part. Parfois j'imaginais ma chambre dépouillée de ses meubles, de ses livres, de mes vêtements et je n'en éprouvais aucune douleur; non par indifférence — certains objets me paraissaient, au contraire, attrayants, agréables — mais par un farouche amour de liberté, vis à vis de tout. Non, je ne suis jamais parvenu à attacher un très grand prix aux choses, était-ce parce que je n'avais pas connu la vraie misère? Dans un monde que nous mêmes traversons si hâtivement, il m'a toujours paru déraisonnable de s'agripper à ce qui n'avait aucune réalité en soi, rien que celle que nous voulons bien leur donner.

— Eh, bien? interrogea mon voisin qui commençait à perdre patience.

« Et si, de plus, cette femme était innocente? » pensais-je. « Pouvais-je jurer que c'était elle qui m'avait dérobé ce portefeuille?... Et même si cela était, ce mot de « Voleuse » parviendrais-je à le prononcer? » La saisir ensuite par l'épaule, la traîner au poste de police..., je savais bien que j'en serais

incapable. A l'homme qui ne me quittait pas du regard, je suggérai timidement:

— Peut-être l'ai-je perdu ailleurs?

— Etait-il rouge? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je en baissant la tête.

— Alors c'est bien ça. J'étais sûr de ne pas m'être trompé.

Puis, s'enhardissant, il se dressa sur ses jambes, battit le sol du pied et m'empoignant par le bras:

— Elle a dû quitter le jardin, mais nous la rattraperons ensemble.

Je sentais bien qu'il avait adopté cette affaire et qu'il ne me lâcherait plus.

— Je suis libre, ajouta-t-il comme pour me rassurer; et il répéta qu'il me servirait de témoin.

Je ne pouvais qu'acquiescer. Comment lui dire d'ailleurs que ce portefeuille ne m'était, déjà, plus rien? Tout ce qu'il faut taire aux autres de peur de les choquer! Au nom de l'ordre et de la justice, cet homme venait à mon aide, comment lui expliquer que le seul risque de me tromper ou de maltraiter un être dont j'ignorais les raisons secrètes m'était plus intolérable que le sentiment d'avoir été lésé?

— A nous deux, nous la rattraperons, confirma-t-il.

Il avait tout pris en mains avec une solide conviction, J'essayai alors d'invoquer un prétexte en faveur de la femme:

— Je m'en serai aperçu si c'était elle.

— Ces gens-là sont malins, très malins, observa-t-il.

Puis, me lorgnant du coin de l'oeil, il semblait suggérer que moi, assurèment, je l'étais beaucoup moins.

Nous avancions maintenant dans l'allée ocre et je jetais un regard mélancolique, autour de moi, à toute cette fraîcheur si tôt perdue. J'étais un peu comme ces exilés qu'on arrache à leur terre. Où m'entraînait cet homme? Vers la ville et son grincement?

La grille franchie, nous aperçûmes, au loin, la femme comme un morceau de nuage détaché du ciel.

Les doigts de mon voisin se crispaient sur ma manche.

Nous avançâmes. Gras et rubicond, l'homme parfois s'arrêtait pour reprendre souffle, il soulevait alors sa coiffe écarlate pour s'éponger le haut du crâne avec un mouchoir bistre aux larges bords, tandis qu'entre ses dents il injuriait la femme. Celle-ci remonta une rue, puis une autre; mais jamais nous ne la perdîmes de vue. Enfin, elle parvint à un grand boulevard qu'elle traversa pour gravir le trottoir d'en face, celui qui longeait le fleuve.

Je ne sais si je paraissais calme; mais mon sang bouillonnait. « Voleuse!... Voleuse!... », le mot retentissait entre mes tempes, j'en détestais l'insulte. Il me semblait revoir le visage de Tewfick, allongé et triste, avec son teint le lune vieillie.

Peu d'heures pénibles ont marqué mon enfance, mais celle-ci, jamais je n'ai pu m'en délivrer.

Assaad, le marchand de tissus qui tenait boutique à côté de mon père, avait à son service depuis toujours un vieux domestique nommé Tewfick. Tewfick était long, osseux, vêtu de sombre; il me faisait penser à ces réverbères, encore debout dans certains quartiers délabrés, et qui ont, au soir, derrière leur cage de verre deux point jaunes luisants comme des yeux. Cuisinier, cocher, commissionnaire, Tewfick faisat tout dans la maison de son maître. A la tombée du jour, il s'amenait dans notre ruelle pour s'asseoir sur un tabouret bas au milieu des enfants qui l'attendaient, et se mettre à raconter de longues et pathétiques histoires. Ah! combien nous aimions les entendre! Et comme Tewfick nous était cher de toutes les larmes qu'il nous a fait verser. Oui j'ai pleuré, moi aussi, pour les filles vendues à l'aube, pour les vieillards agonisants, pour l'enfant délaissé, pour l'âne malade, pour le chameau transpercé d'une flèche.

Un jour, dans le tiroir de sa table de chevet, Assaad ne retrouva plus sa montre en or. Tout le quartier en fut informé. Le marchand de tissus ayant vainement cherché partout, vers midi ses soupçons se portèrent sur Tewfick. Malgré ses trente-cinq années de fidélité, celui-ci fut dévêtu et sa

chambre fouillée en présence des voisins. J'assistais à cette scène, je n'étais qu'un petit garçon alors, mais jamais rien n'effacera ce souvenir. Les yeux du vieil homme avaient perdu toute lueur, tandis qu'il se laissait faire en hochant lentement la tête. Je ne sais ce qui m'avait retenu, ce matin-là, de courir vers lui pour me jeter à ses genoux et lui demander pardon pour nous tous.

La montre fut introuvable.

Le lendemain, Assaad tapotait l'épaule de son vieux domestique en affirmant que, malgré tout, il croyait à son innocence. Tewfick sourit d'un faible sourire; mais depuis ce jour il semblait sans cesse au bord des larmes. Jamais plus il ne nous raconta une de ses belles histoires, et lorsque les enfants l'approchaient, il les chassait d'un lent mouvement des mains, comme une nuée de moucherons.

Serait-ce, à présent, mon tour de jouer au justicier?

Mon voisin me poussait par le bras pour me faire avancer plus vite. La parole l'essoufflait; à peine s'arrêtait-il alors, le temps de reprendre haleine.

Devant nous la femme, plus proche maintenant, semblait un roseau noir longeant le parapet. Qui était-elle? Quel était son visage, ses motifs, sa détresse peut-être? Cette poursuite me devenait odieuse comme une partie de chasse où tout l'avantage, sans risque, est au seul chasseur. Mon compagnon haletait. Avisant tout à coup un banc au bord du trottoir, je le persuadais de s'asseoir car il était à bout de forces et risquait le pire à s'épuiser ainsi.

— Je continue sans vous, lui assurais-je.

— Tu la ramèneras de force?

— Je la ramènerai.

— Il faut que tu aies un témoin, insista-t-il. On ne sait jamais avec ces gens-là, elle a pu se débarasser du portefeuille.

— Vous êtes mon témoin, confirmai-je.

Puis l'ayant, en deux mots, remercié, je le quittais en hâte.

Enfin délivré, je traversai l'avenue. J'eus soudain l'im-

pression qu'il me poussait des ailes. Entre l'homme et moi, des autos roulaient à toute allure formant un solide écran; j'ai souhaité qu'elles ne s'arrêtent pas de circuler, ces voitures, et que toutes celles de la ville viennent défiler, avec elles, durant ce temps.

J'approchais de la femme sans m'inquièter à présent de la manière de l'aborder. Devant l'inévitable, je me fiais souvent à une grâce de la dernière seconde. Parvenu à ses côtés, je prononçai, je ne sais plus quelle phrase, qui fit qu'elle s'arrêta pour se retourner vers moi. Au même instant, il me sembla que les autos avaient soudain cessé de rouler et que le regard de mon témoin se plantait entre mes deux épaules.

Pour me répondre, la femme leva son visage vers le mien; de loin, elle m'avait paru plus grande à cause de sa façon de marcher. Il n'avait aucun trait particulier, ce visage, sauf cette bienveillance qui est le signe du peuple de mon pays. Dans mon pays, ceux qui n'attendent rien de la vie ont cet air de patience et de noble douceur qui est comme un voile de beauté.

Je fus tenté, mais cette envie se dissipa aussitôt, de dire: « Pourquoi as-tu pris ce portefeuille? ». Au fond de moi-même, j'ai toujours été persuadé qu'on pouvait tout dire et tout demander, si les paroles traduisaient vraiment le désir de se mettre à la place de l'autre. Peut-être cet échange nous aurait-il servi à tous deux? Mais on n'a pas le temps, on ne prend jamais le temps de se comprendre; et que pouvais-je faire aujourd'hui avec ce regard dans le dos?

Je me penchais donc un peu plus pour simuler une discussion alors que je questionnai la femme à propos d'une ruelle, la priant de m'en indiquer le chemin. Elle ne dut pas reconnaître en moi le jeune homme du banc et, tout en me répondant, elle continuait de sourire comme si, elle, rien ne la pressait. Sa peau me parut très usée, avec sur les pommettes ces craquelures qui ressemblent aux fines mailles d'un filet de pêcheur.

Il ne me restait plus à présent qu'à la soustraire le plus

rapidement possible à la vue de l'homme qui ne tarderait pas, si les choses se prolongeaient, à nous rejoindre. La corniche où nous nous trouvions aboutissait à un rond-point d'où rayonnaient plusieurs avenues et que coupait une importante ligne de tramway. A mon soulagement, je vis la femme me saluer et, traversant la rue, disparaitre au premier tournant. Durant un moment je couvris son départ. Puis, je me retournai.

Debout devant son banc, mon compagnon agitait ses deux bras à la fois, m'expliquant, sans doute, qu'il ne comprenait rien à ce manège et qu'il accourait à mon aide. Oubliant toute fatigue, les coudes au corps, il se précipita vers moi. Je revois encore ses bottines jaunes martelant l'asphalte, une, deux, une, deux... Jamais elles n'avaient dû subir un tel traitement.

Je me sentais acculé et jetai un regard perdu autour de moi. Par bonheur, un tramway arrivait. Sans réfléchir je sautai sur le marchepied tout grouillant d'hommes et d'enfants, m'accrochant tant bien que mal à la barre de fer. Mon compagnon courait toujours, sa jaquette lui battait les flancs. Je lui criai que j'avais récupéré le portefeuille. Il continua cependant de courir. J'appréhendai le moment où, m'atteignant, il m'obligerait en me tirant à lui, à mettre pied à terre pour lui fournir une dernière explication. Ah! que j'aurais souhaité, d'une chiquenaude aider ce vieux tramway à démarrer.

Enfin, dans un bruit de ferraille, il s'ébranla.

Le tram roula d'abord lentement. Le bras levé je fis encore signe à mon témoin, portant plusieurs fois la main à mon front pour le remercier. Les maisons et les arbres commençaient de défiler à une bonne cadence.

Au loin, l'homme n'était plus qu'une tache brune: la jaquette ouverte, la coiffe écarlate, les bottines jaunes doucement s'estompaient. J'avais pourtant l'impression qu'il courait encore...

LENA LECLERQ

EN ATTENDANT LA PLUIE

Temps doux, temps gris
sur les montagnes endormies,
vent gris, vent doux qui sent la pluie.
La houle des collines roule jusqu'à la ville
l'étrange écume de ses fleurs et de ses fruits
quelques-uns de ses fils et des filles aussi.
Nous ne sommes pas heureux ensemble
loin l'un de l'autre nous dormons
inquiets et séparés.
Ce n'est pas pour l'aridité du coeur
ni pour des paroles enrobées de sel
ni pour des pensées closes sur des ténèbres
nous ne sommes pas heureux ensemble.
Pour l'humble dévotion peut-être,
pour la mélancolie d'anciennes surprises
et la douceur de n'être plus voyageurs,
pour la fraîcheur des draps des grand'mères,
nous ne sommes pas heureux ensemble
pour l'attente peut-être écoutée dans l'autre
pour le geste arrêté devant cette attente
et la crainte de décevoir,
comment savoir?

La mort n'est pas loin devant nous
sa voix tiède dans le vent défait les feuilles
la maison soupire entre ses deux sapins
qui se tendent les bras et s'effleurent parfois
de cent milliers de doigts tendres et chuchotants
en attendant la pluie.

UNE JEUNE FILLE MALADE

A Laurence Bataille

Dormeuse pâle et moite de sa vie,
elle souriait toujours,
et parlait de tout, de rien,
et de châteaux entrevus dans les campagnes,
avec le cristal mouillé d'un oiseau qui rêve.

Une enfant de la nuit
proie d'une longue maladie
s'enchante, s'ennuie, s'étonne et se soumet,
éteinte à demi.
Son âme glisse vers ceux qu'elle aime
avec un bruit de neige qui tombe sur les plaines.

Ce soir-là ses cheveux roulaient sur ses épaules,
défaits, drôles comme s'ils avaient pleuré,
et dans la chambre où elle était malade
mettaient encore un peu plus d'inquiètude.

ANDRÉ CORBOZ

HAUTE ÉPOQUE

MOI QUI VOUS PARLE

Moi qui vous parle, j'ai troqué mon écharpe d'avalanche contre une poignée d'olives. L'espoir me somme telle une langue de feu, et les cheveux de la nuit ne prévalent plus contre mon regard. Un aigle blanc me précède et m'éclaire. Les forêts s'ouvrent devant moi.

Moi qui vous parle, je ne sais plus ce que sont les soifs: tendez vos mains, et j'y déposerai la requête du sel!

Que l'oiseau croisse dans la société de l'oiseau!

En ces temps, je m'essaie aux récitatifs de la gloire. Une main de pierre tourne les pages de mon chant, et je répète d'une bouche dure le conseil des cascades. Vêtu de la lingerie des neiges, je ne connais que la mâchoire des hautes roches. Ma nourriture est l'offrande des marmottes. Si j'hésite encore entre le bruissement de mon sang et celui de cette eau glacée et fortifiante où l'on entre de plain-pied, c'est que je parcours le jour d'une marche lente, me confiant dans l'amitié de l'herbe rase, et prends aussi avis des noisetiers et prête attention au peuple des fruits sauvages, au campement

des chanterelles. J'envie pourtant le vol libre des rameurs aériens.

« Grands rapaces jaune paille (c'était mon chant), que votre ricochante ironie escorte cette marche misérable, encadrez mes pas de diphthongue! Rapaces de pierraille et d'eau de roche, sacrez d'une plume oblique cette marche dans l'enfilade des herbages, moi qui m'avance avec des bottes de torpeur! »

Aujourd'hui, traversant la nuit de part en part avec le seul bagage des étoiles, je décide de bousculer cette Guyane d'oiseaux de proie et un vent bleu d'anémones approuve ce dessein.

Fin de la nuit, fin d'une vie. La recherche des passages, celle qui redouble de tâtonnements à l'approche d'une charité perverse et sans cesse remise, s'impatiente au chambranle des refuges, genoux usés. Quand la respiration se fait plus crispée, l'aube insinue à la base du ciel son ongle poli comme fer de hache et fait sauter le coffre des tenèbres; et chaque jour, ah, je salue l'aurore et son aisance d'actrice extrêmement rousse, je salue son port d'orchidée, son teint d'impératrice de Perse! Je la salue larguant le jour, déversant son charroi de gravats! Et trébuche dans ses cratères! Et je piétine tant de manne friable! J'étincelle d'un rire désert, pendant que les avalanches au pas de charge sautent leurs seuils à pieds joints, que la ruée des torrents cogne sous mon front, fissurant les vantaux de l'esprit!

Ah, celui qui adore, le voilà strié de grandes phrases jaillies des lointains, avec leur train d'images et leurs hautes

flammes en épi, dans le halètement des souffles immédiats! Je m'efforce contre la pierre meulière de l'apparence, dos au mur, face au mur. Coincé entre deux tables de grès. Sous le froissement du plumail de fer de l'altitude, labouré des griffes tenaces de l'évidence!

Frais brasier, je quitte ton domaine de grands vents. Parvenu à la cassure des terrasses, en un lieu d'où l'on a regard sur les établissements des hommes, sur leurs viviers, où l'espérance coule largement, j'entreprends d'en descendre le lent fleuve d'air. Le tumulte des races n'est pas mon lot, mais bien les orgues de la faim, qui sifflent leur appel de moulin et de saxifrage à travers le sexe laineux des forêts.

J'abandonne un pays d'annales rongées des eaux. Issu de l'éternité calcaire, tout cousu de refus, j'entre enfin dans les territoires du feuillage.

Ces pays descendent vers la grille des épices. Eventaire des routes, je feuillette des graviers, je m'engouffre dans le filigrane de l'amour pour illuminer la refonte du désordre. A mi-chemin des terres grasses du silence, celles qui sont vouées à la salubrité des hautes luttes sans substance, j'épouse ton pain noir, ton vin couleur de chêne, ô Enracinée! Sur tes espaces d'infinies collines, sur le seuil du repos des graines comme à la source d'une reptation d'eaux folles à travers prés, me voici debout dans les hospices de la lumière.

Comment désigner d'un doigt exact le contour de la franchise quand l'effort ploie ses fourches au fond du corps? La marche bienheureuse fait osciller les pendules du sang: profitable semonce à l'intérieur des chairs! Ma doublure céleste

est concernée par ces dérives de moraines, ces appels d'air, ces jets vivaces vers la fraîcheur et la paresse. Ah cessez de vous colleter, la Continue et la Passagère, que votre double face se rejoigne au faîte de l'être dans la sérénité verdoyante de juillet!

Je ratelle vos oublis, liasse des songes dénouée, je progresse sous les sentences du zénith, et j'ajoute à ces collines de quoi répondre au mouvement des astres: la lenteur.

Respirer dans l'alternance, tâche du sage. Les gens d'ici combattent la décadence temporaire des fleurs à force de sourires adossés aux fenêtres. Immobiles, assis sur leur ombre, ils se claquemurent dans l'arbitrage des chiens errants. Leur insistance a raison des pires arrêts du hasard; ils ont foi dans l'extinction d'antiques traités de toile bise, qu'ils apostillent de crachats. Ils sont de la race perpétuelle des herbes enfantines. J'aime cette force sans fêlure.

Menue monnaie, je donne congé à l'appâtement des oiseaux! Si de telles terres s'effritent à l'appel de leur nom, les cités du doute habiteront l'homme.

Rigueur déboisée, je traverse parfois tes villes propices aux causeries. L'injure orne tes linteaux. « Assez de prophéties, loqueteux, et avale ce vin de mélèze ». Ces hommes abandonnent aux seuls joueurs de boule sous les mails le soin de la mesure et du coup d'oeil. Que répondre? J'attends. Je me réserve. Effondrement révélatoire, le sable irrespirable ne tarde pas à leur ravir cet allongement tiède, leur délice.

Il m'est interdit d'user d'un langage net et dur, car on déteste mes angles vifs. Je m'efforce donc de substituer aux

chiffres un système de palpitations et de hennissements qui reste encore à découvrir. « J'ignore s'il respire ou s'il dérive » dit-on de moi. Piètre résultat! Je réclame l'immunité de mon baillage sanguin, et il est attesté qu'une voix m'interpelle encore par saccades. Suis-je parti pour la fuir ou la suivre, cette raison appartient à l'oubli. Elle me happe au coin momentané des rues de craie et de vin rose, me frappant de l'interdit extérieur. Distraction...

Il faut m'entendre malgré moi, car ma bouche est encombrée encore d'une fureur de torrent. Si le ton de mes paroles ne peut être à jamais que celui de l'accablement, soyez certains qu'il n'y entre aucune parcelle de la vanité des oiseleurs. Ecoutez et lisez, cela suffit. La fatigue m'a fait l'âme excavée et mon corps n'est plus qu'un puits où nichent des renards.

Mais je m'éprends des villes avec violence. J'aime leur rumeur centrale, leur obstination, qui communiquent à ras de terre avec les canaux du sang. J'y trouve sans cesse une nécessité feuilletée qui se propage, dont le regard successif n'emprunte rien au pelage des chacals. Tout, d'ailleurs, s'y fige peu à peu: veuillez bien vous souvenir combien leur apparence rend tenace.

Leur approche s'annonce par une journée de brasier. Les tours de céramique, sur l'échiquier des déserts dressées, se font de plus en plus nombreuses, et l'espérance nous suit à perdre haleine, couverte d'ardoise rouge. Une dernière levée de terre, une ultime touffe de ces buissons à fleur cuivrée que je n'ai vus nulle part ailleurs, découvre enfin en contre-

bas la ville serrée comme un bouquet, debout dans sa flaque de liqueur brûlée. Prends le bras du désir, qu'il te conduise aux témoignages du bronze et de l'amertume. Tu ne peux résister aux larmes.

Toutes les villes sont de papier. Au demeurant, harnachées de pierreries, avec des quais aux assises profondes mais à fleur d'eau, et sabrées d'avenues bleues. Villes aux senteurs d'orgeat et de résine gommeuse, au goût de chair jeune et de poussière marine! Je n'entre jamais sans avoir baisé le drapeau de soie qui préserve du parjure. Sitôt franchis les murs émaillés, je me connais une âme de palimpseste. Le voyage et l'alphabet respirent enfin dans le boxe des anges. A trancher des strates de mémoire vive, je mets à nu des inscriptions: au lieu de déchiffrer, j'efface! Plus je découvre et plus j'oublie! Un allègement verdoyant recouvre jusqu'à mes oreilles, et toute parole neuve est désormais perçue au travers d'une épaisse couche d'absence et de laque noire.

Gestes de noyé, dira-t-on. C'est là confondre angle de site et pressentiment. Un simple regard en arrière le convaincrait qu'une tache de sang escorte sa tête à la façon des auréoles...

Un vent venu de tonnerre finit par me hacher les mains et le ruissellement d'échos cesse de m'étreindre. Signe irrécusable, la voix qui murmurait au coin des rues de verre, j'en connais tout le discours avant même qu'elle ait dit trois mots. Sa lassitude me gorge de feuilles sèches. C'est en vain qu'elle s'efforce d'être neuve. Elle a beau varier le ton, croiser ses attaques, il n'y a plus de surprise. Le fleuve de mes oiseaux déserte mes bassins. Ces espaces calcinés ne l'attirent plus.

J'accélère, je la précède: peine perdue. Elle me rattrape de son haleine de tilleul; elle chuchote dans des sursauts de feu bas qui bourgeonne; elle retient son souffle. J'essaie de faire diversion, je chantonne. Je m'intéresse aux arbres. Elle, elle répète, répète, jusqu'à ce que j'entende, que je réponde. La ville devient intenable, ravagée d'éclats de faux, de crissements tournoyants.

Je la quitte, je l'abandonne. Le ciel jaune propose l'ouest. L'aube respire à peine que m'en voilà déjà très loin.

Ma porte ouvre aujourd'hui sur une cavalcade de vallons feuille morte, et, tandis que j'écris ces lignes, ma demeure sert de borne au brouillard; elle départage les territoires de l'ombre rose et ceux des écharpes légères de la nuit. Devant tant d'immanence bien étale, ne comptez plus sur moi pour renverser la tapisserie des chardons.

Les grêlons de mars n'ont pas roulé de votre main que vous butez déjà dans l'immense piège d'huile de l'automne: car l'ordonnance des saisons dans ces contrées n'est pas fixe et immuable, et leur durée même est sujette à surprise.

Elles parcourent le pays par pans capricieux, traversant les vallées obliques en tranches irrégulières, dédaigneuses de la supplication des princes. Hivers brûlants!

Le vent compulse encore les paperasseries de l'automne, et l'on en est déjà à la troisième récolte de cerises; des hordes de frelons, issus du poudroiement des archives de l'été, reviennent parfois des Hauts-Plateaux qu'il neige depuis vingt jours: silence somptueux! Ce sucre mortel... — ou bien c'est une pluie serrée et chaude, qui saoûle l'herbe, pendant que le

canton voisin combat, sous tes yeux, dans un éblouissement d'ailes blanches.

Quelques-uns ont charge de rendre arrêt sur la saison qui se prolonge hors des normes, décrivant sa nature et supputant sa probable durée. Car il arrive que l'une s'obstine, donnant encore de beaux feux, pour s'effondrer enfin dans la plus atroce pourriture: ils décrètent alors le jeûne.

Je quitte toujours ces provinces avant les cris des femmes, me mêlant aux forains, aux vendeurs d'eau à flanc de mule. Maintenant, je marche apaisé, laissant de grands duels d'éclairs s'ensevelir à ma droite. Voici d'autres terres; j'entre dans un troupeau de collines mauves, d'où la vigne est absente. La nuit sera-t-elle douce, la spacieuse?

Les âmes s'étirent jusqu'aux limites de la mousse: elles se sentent poreuses. Pluies! Pluies! Que votre musique d'eau douce nous confine au silence pour des mois! Dans le plaine trottine un carré d'averse.

JEAN CAYROL

TROIS CONTES

CEINT DU CORDON DE SON ORDRE

Il arriva par un jour de pluie.

Certaines maisons trop vieilles laissaient tomber l'eau avec un bruit de pas. La route était déserte; une seule lumière, celle du Bal. La musique arrivait, par le vasistas, à envahir la campagne, une musique un peu lourde, lente.

Personne ne l'attendait à la gare qui se referma sur le dernier train; les lumières s'éteignirent; les employés se réfugièrent au fond d'une pièce où flambait un grand feu. Ils ne parlaient pas; ils écoutaient la pluie sur les rails.

Quand il fut dehors, avec sa petite valise aux fermetures éclatées, il ne sut où se diriger. Il avait bien l'adresse à la main. Il se souvenait de la maison que longeait une ruelle tortueuse avec des hautes herbes noires, desséchées par le froid.

Un café était ouvert. Autour du comptoir, des personnages aux gestes demesurés; le vin devait être bon à en juger par les mines réjouies des buveurs.

Il n'était pas sûr de lui; il avait encore son pardessus neuf mais, dessous, ce n'était que du papier journal plié sur sa poitrine. Il portait des gant à sa main, ostensiblement. Il ne pouvait les enfiler car les deux étaient pour la main gauche. On ne pouvait les porter que bien pliés l'un sur l'autre.

La pluie paraissait très irritée autour des toitures et les flaques s'élargissaient, prenaient tout la chaussée. Si une auto était passée, elle ne pouvait que l'éclabousser entièrement.

Il aurait bien voulu n'être pas seul à descendre à cette station mais personne ne le suivait. Il avait fait le voyage avec une vieille femme indécise qui n'avait de cesse de rassembler d'étonnants paquets autour d'elle, de ne pas les perdre de vue, de les compter. Elle l'avait regardé avec suspicion mais s'était rassuré en voyant l'étoffe de son pardessus, les gants, sa pâleur.

Il avait tenu lui aussi sa petite valise sur les genoux bien que le compartiment soit vide. Il n'aimait pas prendre plus de place qu'il ne devait.

A un arrêt, un chien monta brusquement dans le wagon, vint le flairer, puis, satisfait, redescendit et se perdit dans la brume que formait la pluie intarissable.

Les trottoirs étaient trop boueux; il marcha au milieu de la route, s'avança jusqu'au café. Il eut envie de frapper mais quelqu'un le vit et vint lui ouvrir.

Un épais chien noir s'étalait sur une marche; il mit le pied dedans. Le chien hurla.

Il referma la porte doucement. Il voulait secouer son pardessus mais il ne pouvait le déboutonner. Il frappa sur les revers et ses mains furent mouilles. Il n'avait pas de mouchoir. Il les fourra dans ses poches pour les essuyer. En passant devant une glace, il vit ses cheveux collés contre les tempes; sa barbe n'avait pas trop poussé. Il se souvenait de la refléxion du coiffeur:

« Vous avez le poil fuyant ».

On lui fit une place près du comptoir et se laissa apporter un verre de vin.

« Le soleil tombe en morceaux ».

Un homme lui parlait. Il mit du temps à s'en apercevoir. Il hocha la tête. La première gorgée de vin lui parut ignoble; il eut envie de la rejetter. La pluie frappait sur les carreaux par rafales.

« Un vrai temps de saison ».

C'était toujours le même homme qui lui parlait; il avait rapproché son verre; sa figure était enfouie dans un énorme cache-col. Il portait une casquette de montagne avec des oreilles relevées sur le côté.

« Retirez donc votre pardessus; la patronne va le faire sécher ».

Et avant qu'il ne put faire un geste pour le retenir, l'homme, avec délicatesse le lui enleva.

Il apparut demi-nu. Les yournaux tombèrent sur la plancher. Il portait toujours la corde de chanvre qui flottait autour du cou et il la mit comme une ceinture autour de la chemise.

« Vous venez pour l'église, Père? »

Il fit signe que oui; c'était la première fois qu'il commençait à avoir chaud. Il enleva doucement du duvet noir qui était resté collé à son épaule: elle saignait.

La patronne avait apporté un morceau de pain, du jambon, une belle assiette à fleurs. Quand elle vit le sang couler d'une plaie aiguë, elle courut vers la cuisine et rapporta un linge qui sentait bon la lavande, de l'eau de vie naturelle. Elle nettoya la plaie.

« On dirait que c'est un bec d'oiseau qui vous l'a fait ».

Il ne répondit pas. Il regarda le pain longuement et comme chacun croyait qu'il priait, les têtes se détournèrent de lui.

Il murmura:

« Merci ».

Les gens du comptoir ne parlaient plus; ils avait envie d'écouter; l'un d'eux commença à parler:

« L'église est toute vermoulue, Père, mais il y a de quoi la restaurer; on a gardé les matériaux. Vous trouverez le ciboire chez Madame Pigeon; c'est elle qui le garde. Elle est très honnête. On pourrait lui confier ses propres affaires. Nous avons recueilli quelques chasubles dans des panières qui sont dans un grenier bien sec. Il n'y a que le doré qui a résisté ».

Il mangeait lentement: la première bouchés depuis des jours. La corde lui avait fait très mal; il pouvait difficilement avaler. Il devait pousser chaque bouchée jusqu'au fond de la gorge, avec précaution. Il se mit à sourire devant tous les

visages qui le contemplaient. Il avait eu assez de ciel au dessus de lui; jamais il ne pourrait l'oublier et cette monstrueuse nuée qui s'était effondrée comme un chignon qui se défait: le portrait de sa mère. Le ciel, pendant un instant, lui avait ressemblé.

Il avait levé les yeux vers le plafond; chacun se tut; un enfant s'approcha et lui prit la main.

« Regarde-nous. Il y a longtemps que personne ne nous a regardé ».

L'enfant avait l'air implorant.

Le voyageur passa la main sur le jeune front et comme l'enfant crut qu'il allait le bénir, il s'agenouilla.

Il prit dans sa petite valise trois statuettes baroques, aux visages boursoufflés et coloriés grossièrement, trois statuettes en mie de pain. On voyait des empreintes sur le ventre des bonshommes. Il referma sa valise qui ne contenait plus rien. L'enfant repartit dans un coin et, à plat ventre sur le sol, fit avancer les statuettes; l'une d'elle perdit une jambe et l'enfant resta interdit. Le voyageur prit une boulette de mie et ses doigts agiles, trop longs, refirent une jambe avec soin: puis il dessina le mollet et, avec les dents de sa fourchette, traça les doigts de pied. L'enfant le regardait émerveillé; une allumette fit l'ossature et la statuette se tint à nouveau debout.

La patronne avait apporté deux oranges. Le voyageur pela avec lenteur un des fruits, et la lame du couteau fit naitre deux longues oreilles, des pattes fragiles; une bête était née, plantureuse, d'une peau dorée. La patronne se fâcha avec l'enfant et le gronda d'importuner le dineur.

« Père, pardonnez-lui; on n'a pas le temps de s'amuser avec lui, alors il abuse toujours ».

Quand il eut fini de manger, un cercle s'était formé autour de lui; on lui alluma une cigarette.

« Vous commencez quand, Père? »

Il se leva mais ne put tenir sur ses pieds; il vacillait comme sous un vent très fort; on fut obligé de l'asseoir.

« Père, il vous faut reposer; vous allez rester ce soir avec

nous; on va préparer une chambre; vous avez juste le clocher devant vos yeux; il y avait une pendule autrefois; vous verrez le trou; pour la cloche, il n'y a plus de corde: des paysans l'ont pris.

Puis regardant gentiment celle que le voyageur portait maintenant autour des hanches, la femme ajouta:

« C'est une corde comme ça qu'il faudrait mais elle n'est pas assez longue pour s'y pendre ».

Le voyageur suivit la patronne qui montait pesamment un escalier de bois, soufflait à chaque marche. Il tenait par sa mince poignée la petite valise. La chambre était spacieuse, honnête, les draps encore humides sous la main.

« Excusez-moi, je les ai repassé encore mouillés ».

Elle ouvrit l'armoire pour lui montrer la propreté des rayons. Il y avait un vase de porcelaine avec des grand lys en métal argenté.

« Il vient de l'église: je l'ai mis là pour orner; là-bas, il se perdait: autant moi qui l'ai, n'est-ce pas? »

La voyageur approuva mais restait debout, la tête penchée sur le côté comme si elle était trop lourde à porter, à retenir.

« Il faut dormir, Père, pour demain ».

Elle s'en alla sur la pointe des pieds. Quand la porte fut fermée, il s'aperçut que son pardessus était installé sur le dossier d'un fauteuil, les gants posés sur l'accoudoir, les journaux sur la table de nuit prêts à être lus. Il les connaissait par coeur. Il ôta ses souliers couverts de boue et ses deux pieds apparurent un peu recroquevillés, tachés de sang, de jus d'herbes. Il versa de l'eau dans une petite bassine, y trempa ses pieds. La pluie tombait toujours; il éteignit l'électrécité et ouvrit le volet. Quelques lumières dansaient sous les trombes d'eau; le vent était plus violent, devait s'engouffrer sous les tuiles de la toiture qui geignait comme un vieux navire. Il fut obligé de refermer la fenêtre car il commençait à avoir le vertige et pourtant il n'était qu'à quelques mètres du sol. La pluie était rentrée et avait mouillé le plancher: il prit une serviette et pompa doucement les gouttelettes.

Il ne savait comment faire pour dormir, s'étendre sur un

lit; il restait debout inlassablement. Il devait encore y avoir du monde dans la salle du café car le brouhaha ne cessait pas; les voix fusaient, s'interpellaient. Quelqu'un essaya de faire « chut » mais il ne fut pas entendu. On devait penser au voyageur.

Et soudain, on frappa à la porte. Il se précipita vers elle:

« Je suis prêt, me voici ».

Sa voix était halentante; il murmura:

« Déjà ».

La patronne était décoiffée; elle répétait: « Mon Dieu, Mon Dieu! »

Elle l'entraina rapidement, le fit passer dans la cuisine, s'arrêta sur le seuil d'une pièce.

« C'est là, Père ».

D'abord il ne vit rien puis ses yeux s'habituèrent à l'obscurité; il distinguait un lit de camp, un corps étendu.

L'enfant.

Il se tordait comme un ver, criait, tentait de se lever mais retombait en proie à un étouffement grandissant.

« Ça l'a pris à votre arrivée, Père; la médecin est trop loin; on va atteler le cheval mais guérissez-le ».

Il craignait d'avancer; à quoi bon!, mais les consommateurs arrivaient et poussaient le voyageur dans la chambrette. Il dut s'incliner vers le corps ahurissant de l'enfant qui se déformait, s'étirait, bondissait pour retomber dans une immobilité éffrayante.

Les statuettes gisaient sur une chaise et le chien noir qui l'avait accueilli vint les flairer et en croqua une. On le chassa à coups de pied.

« Père, faites quelquechose ».

Le voyageur n'osait pas toucher l'enfant surpris par le mal; il voulait cacher ses mains il n'avait pas de poche le long de sa chemise de bure; il les pétrissait sur son ventre. L'enfant, à un moment, le reconnut et eut un regard implorant; sa petite main se tendait vers le groupe muet.

« Le médecin le guérira », murmura-t-il.

Il voulut sourire à l'enfant mais une douleur se fit dans son épaule blessée; il grimaça.

Et, brusquement, il s'élança loin de la chambre, fendit le groupe qui se tenait devant la porte, traversa le café, fit claquer la porte d'entrée. La pluie n'avait pas cessé. Il se mit à courir, pieds nus, dans la boue glacée. Mais il se sentait poursuivi; les consommateurs que grossissait la foule venue du Bal se mettaient en chasse.

« Attrapez-le, vite, attrapez-le; il ne faut pas le laisser s'échapper... il n'est pas plus Père que nous ».

Le voyageur était à bout de souffle; l'église se dressait devant lui toute luisante comme un casque bosselé, un torrent d'eau sur les marches. Il était déjà cerné. Il se laissa faire; pendant un instant, il eut le visage de l'homme qui l'avait accueilli sous ses yeux, rajeuni par la rage, les yeux fous.

« Le petit guérira, je vous le jure ».

Ce furent ses dernières paroles, celles que les hommes pouvaient encore entendre sans se mettre en colère, des paroles inutiles, un peu passées, sans importance. L'homme rageur avait enlevé la corde de chanvre qui retenait la robe de bure, la passa au cou du voyageur d'un geste précis, presque gracieux et tout recommença comme avant.

Les buveurs pouvaient revenir à leur place, boire leur vin sans mémoire, parler du bonheur.

La pluie avait cessé: plus besoin de cette image légère de barreaux, de ces pétillantes cordelettes; plus besoin de cette ombre grinçante de l'amour. On avait un vrai mort qui tournerait sous le premier soleil du matin comme une girouette, en attendant le Père.

LES YEUX DOUX

Midi sonna dans une église lointaine. Quel temps! Le printemps était encore léger mais les arbres tremblaient sous le poids des bourgeons qui éclataient. A peine le ciel était-il

teinté. Les hommes portaient leur pardessus sur l'épaule, d'une façon avantageuse. Quel regal! Les boulangeries sentaient la brioche chaude, le pain un peu acidulé; des jeunes gens mordaient déjà le pain qu'ils avaient acheté sans se soucier des autres. Chacun rêvait à des plats aux violentes couleurs; on avait faim surtout mais c'était une faim agréable à supporter, pétillante. Lucien s'était arrêté devant un magasin pour hommes. Deux vitrines où trainaient mollement des chemises de toutes sortes, des cravates surtout belles ensemble, des blousons pour garden-party, des pochettes généreuses, tout un arsenal de l'homme de goût. Lucien n'était plus maître de ses désirs; il fixait intensément cette débauche de lingerie voyante et éphémère. « C'est en changeant tous les jours de chemise qu'on est un homme heureux », pensait-il. Il commença à choisir mais il fut vite débordé. Ses yeux papillonnaient devant ce luxe confus, ces parures où les initiales devenaient glorieuses, vedettes. Il pouvait s'appeler Lucien rien que pour une chemise ou une cravate. A un moment, son regard quitta ces mille colifichets et il se vit dans la vitre tel qu'il était; les cheveux en désordre, le veston ouvert immodérément, et son visage maigre, pâlot, maladif. Il n'avait jamais remarqué comme aujourd'hui la dissymétrie de sa figure. Il avait un côté rieur, aimable, plaisantin; l'autre côté était peu appétissant; un oeil éteint, une joue plus épaisse, la commissure des lèvres tombante, désabusée. Mais il fallait voir l'ensemble, ne pas trop s'inquiéter de paraitre ce qu'il n'était pas au fond, n'est-ce pas?

Il pistait dans la vitre les autres visages qui se penchaient autour de lui pour contempler l'étalage rutilant mais la comparaison ne fut pas en sa défaveur.

« J'ai un type », pensa-t-il. Il reprit sa contemplation. A ce moment, le patron du magasin vint sur le pas de sa porte. Il avait l'air accueillant, serein. Il respirait largement et Lucien sentit qu'il avait envie de faire la causette, d'entrer en conversation. Il dévisageait les passants, sourit à une femme qui passait, salua un confrère qui sortait de son magasin, en

face. Le contentement était sur sa figure, une amabilité à fleur de peau. Lucien n'y tint plus, s'approcha du patron qui s'éf-façа devant la venue d'un client dont il espérait un argent facile. Lucien était dans le magasin froid, silencieux, désert. Les comptoirs étaient nets; rien ne trainait. Et Lucien était un peu décountenancé devant ce vide. Il s'attendait à un dé-sordre merveilleux dans lequel il aurait pu plonger ses mains; il désirait se gaver de soies, de popeline, de tissus légers et friables comme dans une pâtisserie où l'appétit s'accroit au fut et à mesure qu'on goûte à tous les gâteaux étalés, mi-robolants.

Lucien ne sut que dire mais le patron était déjà près de lui, avec un lot de cravates étourdissantes. Lucien en tira deux comme des cartes d'un jeu. Ce n'étaient pas les plus bel-les à son gout mais il ne pouvait les refuser. Le patron con-fectionnait d'un gestes désinvolte, étourdissant, un noeud, fai-sait mouser la soie, et promenait la cravate toute faite au bout de ses doigts, à une certaine hauteur. Puis ce fut au tour des chemises. Des cartons s'ouvraient, se refermaient autour de lui.

Le patron lui demanda le numéro de son encolure. Ce fut pour Lucien un moment d'angoisse. Il ne l'avait jamais su. Peu importait l'ouverture du col puisqu'il ne portait jamais de col fermé. « J'ai beaucoup grossi », murmura-t-il. Il ne voulait pas une chemise trop collante sur son corps. Il aimait ce qui était ample. Trois chemises apparurent sous ses yeux dans un papier de cellophane. On ne pouvait les distinguer; elles devaient être précieuses, rares car le patron les tint à respectueuse distance des yeux de Lucien. « Celles-ci vous iront comme un gant ». Vint le tour des costumes de bain. Com-ment refuser, laisser croire qu'on ne se baigne jamais, qu'on déteste l'eau, la mer, qu'on n'à jamais vu une vague? Le pa-tron lui imposa un maillot de laine avec une ceinture assortie. Lucien rougit à la pensée que le patron pouvait lui demander de l'essayer. Mais l'on passa de suite à une autre série d'arti-cles: les blousons. Quel choix! Il y en avait en velours, en

suédine, en cuir, d'une étoffe écossaise cossue. Lucien fut obligé d'enlever sa veste pour en essayer un. Il n'osait se regarder dans une glace. Est-ce que la reprise de sa chemise allait être vue? Mais le patron baissait les yeux, lui mit le blouson délicatement comme si sa chemise était fragile. Bien sûr qu'elle était fragile; elle ne tenait plus aux poignets. Quelle affaire de l'enlever tous les soirs! Lucien ne savait jamais s'il pourrait la remettre le lendemain. Deux blousons le tentaient mais comment choisir? Comment trouver un défaut à l'un d'eux? Lucien se pavanait dans le magasin avec le blouson bleu ciel. Sa pâleur paraissait normal avec cette teinte à peine esquissée. Mais il craignait que le soleil ne fît fondre l'adorable couleur. Le second faisait plus sérieux, plus travailleur. Il était en velours côtelé. Il l'avantageait, comme on dit. Les épaules étaient un peu tombantes mais il avait une poitrine plus large; il jouait du muscle sous l'étoffe. Il se décida pour le blouson pastel. L'élégance voulait qu'il ne recherchat pas la durée, le degré de résistance de l'étoffe. Il se laissait aller à toutes les fantaisies. Il était dans ce magasin pour le plaisir. Enfin on passa aux chaussettes. Il n'avait que l'embarras du choix. Lucien savait qu'on portait le pantalon assez relevé et non « cassant » sur le soulier. Il avait appris cela, le matin même, d'un copain qu'il avait rencontré. Il devait prendre des chaussettes qui fissent honneur à l'ensemble. Et ce fut facile. Deux paires multicolores l'emportèrent sur les autres.

Devant lui, s'étalaient déjà tous ces achats, en vrac. Le patron virevoltait autour de lui, lui parlait du beau temps, de la chance que les jeunes gens ont de pouvoir ressembler au printemps en portant des vêtements aussi agréables, se plaignait des augmentations, prenait sa tête dans les mains. On l'aurait cru sincère et Lucien l'écoutait sans répliquer, en mâchonnant un bout de cigarette. Le patron sentait bien que son client avait terminé son choix: c'etait le douloureux moment précurseur de la note. Lucien avait mis une cravate neuve. Il endossait le blouson bleu ciel. La demie de midi sonna; il avait toute l'après-midi devant lui. Que de choix dans ses

promenades! Le cinéma ne l'enthousiasmait pas; il préférait les quais, le long de la Seine. C'est là où il avait l'impression d'être libre, d'être comme tout le monde. Pour flâner, il faut avoir envie de dormir et il espérait trouve un petit coin du côté de la Cité pour s'allonger jusqu'au soir. Il plierait le blouson, le poserait sur une feuille de journal; il enlèverait sa cravate en défaisant le noeud et la garderait dans une poche intérieure.

« Voulez-vous que je vous fasse un paquet? »

Lucien releva la tête: il était déjà parti à la recherche d'un endroit ombreux. Le paquet était volumineux mais tout le renouveau de la saison, il le portait sous le bras; ça sent bon une étoffe neuve qu'un pauvre corps n'a pas touché.

Lucien n'avait plus qu'à payer. Mais il n'eut pas le temps de tirer son portefeuille bourré de billets. La police était là, à la porte, narquoise, regardant Lucien embarrassé avec son paquet, essayant encore de crâner devant le patron ravi de cette bonne aubaine. Un Inspecteur assez jeune prenait le bras de Lucien et le paquet s'ecroula sur le plancher; le papier était fragile et les chemises, les chaussettes, le slip. Lucien n'avait plus rien à dire. Et les policiers riaient comme des camarades soudain retrouvés. Lucien rit avec eux. C'était la fin.

Le panier à salade attendait modestement dans une petite rue adjacente. Il revint en prison. Le printemps n'avait été que de peu de durée. Lucien haussa les épaules; c'est tout ce qui lui restait à faire, puis plaisanter avec ces messieurs.

UNE VIE DE CENDRE

La campagne était fraiche, pimpante; au loin les collines sages se faisaient douces, à peine remuantes.

Les journées allongeaient et Gilles moins soucieux que d'habitude flânait dans cette matinée promise aux sifflets des oiseaux, au roulis des charrettes, au monologue du cantonnier.

« Ici, personne ne m'ennuira », pensait Gilles.

Il entendait les gens s'affairer en bas; la cuisine devait retrouver ses bruits, sa chaleur; le grand cuisinier assis devant la table de bois tout blanc à force d'être lavé composait son menu; un silence respectueux l'entourait. Dans la salle du café, ce n'était qu'une rumeur bienveillante, une sorte de roucoulement humain. On buvait les premiers alcools; on fumait les premières cigarettes. Que demander de plus à la vie?

Gilles s'était relevé sur les coudes et contemplait sa chambre paysanne qui sentait le miel chaud, une légère haleine de linge; un tableau champêtre était au dessus de son lit: un paysage de ruines que le peintre avait laissé envahir de sensibles liserons et d'herbes rassurantes. Des assiettes formaient une sorte de panoplie pacifique: elles étaient décorées de gaillardes alsaciennes et de buveurs à bonnet rond dans un frémissement tricolore. Voilà ce qu'il restait de la guerre, une porcelaine fragile aux franches couleurs du souvenir; elle finit toujours sur les murs, la guerre.

Gilles était satisfait de son inspection; les meubles d'un bois sobre, le lavabo haut sur pattes, les deux chaises à médaillon, tout cela le remplissait de joie. Il s'étira sur son lit et, soudain, vit sur le drap un peu de poussière grise. Gilles pâlit.

Il bondit, pieds nus, sur le plancher, comme s'il avait aperçu une bête, quelque immondice. Puis il se rapprocha et, d'un doigt prudent, toucha le monticule de poussière. Oui c'était bien de la poussière, une poussière d'une finesse extrême, comme du pollen; elle n'avait aucune odeur, disparaîssait au bout de ses doigts.

Ça recommençait. Mais était-ce de la poussière? Plutôt de la cendre; au soleil, elle semblait miroiter comme du sable mais ce n'était pas du sable.

Il reprit son vieux et interminable monologue.

« Voyons, la dernière fois que j'ai découvert cette matière impalpable, c'était il y a trois mois, devant mon bureau. J'ai l'habitude de travailler la tête baissée sur le papier; quand je la relevais, il y avait un minuscule tas de cette sorte de

cendre au bas de la lettre que j'écrivais. Puis *cela* m'est arrivé quatre fois encore jusqu'à ce matin.

Au restaurant, la servante m'avait houspillé: « voyons, monsieur Gilles, quand vous fumez, ne laissez pas la cendre sur la nappe; vous avez un cendrier à côté du vase de fleurs; vous nous aviez habitué à plus de propreté de votre part ». J'avais fui. Puis ce fut au théâtre. Ma voisine qui portait une extraordinaire robe blanche s'était aperçue d'une trainée grise sur le tissu. Quelle scène, mes aïeux! « Vous êtes un dégoûtant personnage, monsieur, vous savez bien qu'il est interdit de fumer dans une salle de spectacles... Je vais vous dénoncer à l'ouvreuse ». J'avais essayé de répondre, bien maladroitement d'ailleurs. Alors elle avait tiré ma belle pochette qui sortait, immaculée, de ma poche et, d'un coin, avait enlevé cette cendre qui s'était volatilisée. Elle s'était rassérénée. « Heureusement qu'il n'y a pas de taches, autrement... ». J'avais fui. Ce fut ensuite dans une conversation avec mon copain Honoré que la *chose* était revenue. Je me souviens des mots qu'il avait prononcé: « Tu pourrais te brosser, tu es couvert de poussière, si tu voyais les revers de ton veston, c'est incroyable. Fais attention! Un homme qui n'est plus tout à fait jeune doit être méticuleux sur le chapitre de la présentation ». J'avais encore fui. La quatrième fois, ce fut pire. J'avais rencontré une charmante fille d'abord facile; j'aimais sa petite main potelée, son corps en forme de cacahuète, ses cheveux indisciplinés. Bref, ça avait fini comme on peut se l'imaginer... Et quand on ralluma la lampe de chevet, la jolie compagne s'était écriée: « tout de même, vieux, tu aurais pu te laver les cheveux, le drap et ma chemise sont couverts de pellicules ». J'avais fui comme d'habitude... Et aujourd'hui...

Gilles avait envie de pleurer mais on pleure mal quand on est seul; son chagrin ne servait à rien dans des circonstances aussi exceptionnelles.

« Il faudrait que je vois un médecin; il m'expliquera ». Expliquer quoi? Gilles haussa les épaules.

« Un prêtre, peut être? ».

Ça pouvait mal finir; il n'y a pas loin du prodige à la Maison de Santé. On n'a jamais entendu dans notre bonne société qu'un homme ait pu avoir des pertes de cendre. On perd son sang, on perd ses cheveux, on perd ses dents, on perd ses illusions mais pas cette étonnante poudre sombre. Il y a, bien sûr, la parole de l'Eglise et Gilles se la remémorait « quia pulvis es... ». Mais, nous n'étions pas au Mercredi des Cendres. D'ailleurs, il ne croyait à rien; il n'avait pas le temps de croire au fond de son bureau, avec ses chiffres, ses additions, ses registres.

« C'est peut-être une nouvelle maladie apportée par les nuages radio-actifs; je suis un héros inconnu de la Science ».

Gilles s'habillait avec lenteur; il ne souffrait pas; jamais il ne s'était senti aussi dispos. Le plus simple était de ne plus penser à cette naissante infirmité; il n'avait qu'à surveiller l'arrivée de la poussière. Mais d'où venait-elle? Elle tombait de son corps comme lorsqu'on remue les cendres d'un foyer et qu'elles se déposent d'une manière invisible sur les êtres et sur les choses. D'où venait-elle? Comment se formait-elle? Où se cachait-elle?

Gilles descendit vers le bar. Ne pas penser surtout. Il commanda son petit déjeuner. Il avait faim et les tartines rondes et le bol dodu et le beurre piquant comme une herbe nouvelle lui donnaient un farouche appétit. Devant lui, près d'une réserve de bouteilles, une vieille était assise, noire et sèche comme un brandon. Elle le fixait d'un regard léger, trop pâle. Gilles mangeait de plus en plus lentement devant ces yeux qui ressemblaient à deux bourgeons. « Quelle drôle de vieille! » se dit-il.

Dès qu'il eut fini la dernière bouchée, il vint vers elle.

« Alors, grand-mère, on se repose? ».

La vieille hochait la tête et, à chaque mouvement, il tombait de son visage agacé une poussière qui voltigeait autour d'elle.

« Qu'as-tu mon petit? Ça ne va pas? ».

Gilles restait bouche bée.

« C'est ainsi, mon petit ».

Il avait posé sa main sur le visage clair et d'un blanc insoutenable, promenait ses doigts sur les joues.

« Ne m'enlève pas ma poudre, petit ».

« Vous êtes comme... fardée ».

« C'est la vie qui m'a fardée... Approche, je vais te dire un secret. Un grand amour, ça brûle le coeur jusqu'à la fin: ça t'est arrivé, hein? »

Gilles se souvenait, se souvenait avec célérité. Il n'avait plus qu'à se saouler pour oublier ce rappel foudroyant d'où jaillissait, souriante, affectée, le visage de celle qui ne lui avait laissé qu'une mémoire leste comme un tisonnier au fond de son coeur.

ELIZABETH BOWEN

A DAY IN THE DARK

Coming into Moher over the bridge, you may see a terrace of houses by the river. They are to the left of the bridge, below it. Their narrow height and faded air of importance make them seem to mark the approach to some larger town. The six dwellings unite into one frontage, colour-washed apricot years ago. They face north. Their lower sash windows, front steps and fanlit front doors are screened by lime trees, making for privacy. There are area railings. Between them and the water runs a road with a parapet, which comes to its end opposite the last house.

On the other side of the bridge picturesquely rises a ruined castle — more likely to catch the tourist's eye. Woods, from which the river emerges, go back deeply behind the ruin: on clear days there is a backdrop of Irish-blue mountains. Otherwise, Moher has little to show. The little place prospers — a market town with a square, on a main road. The hotel is ample, cheerful, and does business. Moreover Moher is, and has been for ages, a milling town. Obsolete stone buildings follow you some way along the river valley as, having passed through Moher, you pursue your road. The flour-white modern mills, elsewhere, hum.

Round the square, shops and pubs are of many colours — in the main Moher looks like a chalk drawing. Not so the valley with its elusive lights.

You *could*, I can see, overlook my terrace of houses — because of the castle, indifference or haste. I only do not because I am looking out for them. For in No. 4 lived Miss Banderry.

She was the last of a former milling family — last, that is, but for the widowed niece, her pensioner. She owned the terrace, drew rents also from property in another part of the town, and had acquired, some miles out of Moher, a profitable farm which she'd put to management. Had control of the family mills been hers, they would not have been parted with — as it was, she had had to contend with a hopeless brother: he it was who had ended by selling out. Her demand for her share of the money left him unable to meet personal debts: he was found hanged from one of the old mill crossbeams. Miss Banderry lived in retirement, the more thought of for being seldom seen — now and then she would summon a Ford hackney and drive to her farm in it, without warning. My uncle, whose land adjoined on hers, had dealings with her, in the main friendly — which was how they first fell into talk. She, a formidable reader, took to sending him serious magazines, reviews, pamphlets and so on, with marked passages on which she would be dying to hear his views. This was her way of harrying him. For my uncle, a winning, versatile and when necessary inventive talker, fundamentally hated to tax his brain. He took to evading meetings with her as far as possible.

So much I knew when I rang her doorbell.

It was July, a sunless warm afternoon, dead still. The terrace was heavy with limes in flower. Above, through the branches, appeared the bridge with idlers who leaned on the balustrade spying down upon me, or so I thought. I felt marked by visiting this place — I was fifteen, and my every sensation was acute in a way I recall, yet cannot recall. All six houses were locked in childless silence. From under the parapet came languidly the mesmeric sound of the weir, and, from a window over my head, the wiry hopping of a bird in a cage. From the shabby other doors of the terrace, No. 4's stood out, handsomely though sombrely painted red. It opened.

I came to return a copy of *Blackwoods*. Also I carried a bunch of ungainly roses from my uncle's garden, and a request that he might borrow the thistle-cutter from Miss Banderry's farm for use on his land. One rose moulted petals on to her doorstep, then on to the linoleum in the hall. « Goodness! » complained the niece, who had let me in. « Those didn't travel well. Overblown, aren't they! » (I thought that applied to her.) « And I'll bet, » she said, « *he* never sent those! » She was not in her aunt's confidence, being treated more or less like a slave. Timed (they said) when she went errands into the town — she dare not stay talking, dare not so much as look into the hotel bar while the fun was on. For a woman said to be forty, this sounded mortifying. Widowed Nan, ready to be handsome, wore a cheated ravenous look. It was understood she would come into the money when the aunt died: she must contain herself till then. As for me — how dared she speak of my uncle with her bad breath?

Naturally he *had* never thought of the roses. He had commissioned me to be gallant for him any way I chose, and I would not do too badly with these, I'd thought, as I unstrangled them from the convolvulous in the flowerbed. They would need not only to flatter but to propitiate, for this copy of *Blackwoods* I brought back had buttery thumbmarks on its margins and on its cover a blistered circle where my uncle must have stood down his glass. « She'll be mad, » he prophesied. « Better say it was you. » So I sacrificed a hair ribbon to tie the roses. It rejoiced me to stand between him and trouble.

« Auntie's resting, » the niece warned me, and put me to wait. The narrow parlour looked out through thick lace on to the terrace, which was reflected in a looking-glass at the far end. Ugly though I could see honourable furniture, mahogany, had been crowded in. In the middle, a circular table wore a chenille cloth. This room felt respected though seldom entered — however, it was peopled in one way: generations of oil-painted portraits hung round the walls, photographs overflowed from bracket and ledge even on to the centre table. I was faced, wherever I turned, by one or another member of

the family which could only be the vanished Banderrys. There was a marble clock, but it had stopped.

Footsteps halted heavily over the ceiling, but that was all for I don't know how long. I began to wonder what those Banderrys saw — lodging the magazine and roses on the table, I went to inspect myself in the glass. A tall girl in a sketchy cotton dress. Arms thin, no sign yet of a figure. Hair forward over the shoulders in two plaits, like, said my uncle, a Red Indian maiden's. Barbie was my name.

In memory, the moment before often outlives the awaited moment. I recollect waiting for Miss Banderry — then, nothing till she was with me in the room. I got over our handshake without feeling. On to the massiveness of her bust was pinned a diamond-studded enameled watch, depending from an enameled bow: there was a tiny glitter as she drew breath. — « So he sent *you*, did he? » She sat down, the better to take a look at me. Her apart knees stretched the skirt of her dress. Her choleric colouring and eyeballs made her appear angry, as against which she favoured me with a racy indulgent smile, to counteract the impression she knew she gave.

« I hear wonders of you, » said she, dealing the lie to me like a card.

She sat in reach of the table. « My bouquet, eh? » She grasped the bundle of roses, thorns and all, and took a long voluptuous sniff at them, as though deceiving herself as to their origin — showing me she knew how to play the game, if I didn't — then shoved back the roses among the photographs and turned her eyes on the magazine, sharply. « I'm sorry, I — » I began. In vain. All she gave was a rumbling chuckle — she held up to me the copy of *Blackwoods* open at the page with the most thumbmarks. « I'd know *those* anywhere! » She scrutinized the print for a line or two. « Did he make head or tail of it? »

« He told me to tell you, he enjoyed it. » (I saw my uncle dallying, stuffing himself with the buttered toast.) « With his best thanks. »

« You're a little echo, » she said, not discontentedly.

I stared her out.

« Never mind, » she said. « He's a handsome fellow. »

I shifted my feet. She gave me a look.

She observed: « It's a pity to read at table. »

« He hasn't much other time, Miss Banderry. »

« Still, it's a poor compliment to you! »

She stung me into remarking: « He doesn't often. »

« Oh, I'm sure you're a great companion for him! »

It was as though she saw me casting myself down by my uncle's chair when he'd left the room, or watching the lassitude of his hand hanging caressing a dog's ear. With him I felt the tender bond of sex. Seven, eight weeks with him under his roof, among the copper beaches from spring to summer turning from pink to purple, and I was in love with him. Such things happen, I suppose. He was my mother's brother, but I had not known him when I was a child. Of his manhood I had had no warning. Naturally growing into love I was, like the grass growing into hay on his uncut lawns. There was not a danger till she spoke.

« He's glad of company now and then, » I said as stupidly as I could.

She plucked a petal from her black serge skirt.

« Well, » she said, « thank him for the thanks. And you for the nice little pleasure of this visit. — Then, there's nothing else? »

« My uncle wants — » I began.

« You don't surprise me, » said Miss Banderry. « Well, come on out with it. What this time? »

« If he could once more borrow the thistle-cutter...? »

« 'Once more!' And what will he be looking to do next year? Get his own mended? I suppose he'd hardly go to that length. »

His own, I knew, had been sold for scrap. He was sometimes looking for ready money. I said nothing.

« Looking to me to keep him out of jail? » (Law forbids one to suffer the growth of thistles.) « Time after time, it's the same story. It so happens, I haven't mine cut yet! »

« He'd be glad to lend you his jennet back, he says, to draw the cutter for you. »

« *That* brute! There'd be nothing for me to cut if it wasn't for what blows in off his dirty land. » With the flat of her fingers she pressed one eyeball, then the other, back into her head. She confessed, all at once almost plaintively: « I don't care to have machinary leave my farm. »

« Very well, » I said haughtily, « I'll tell him. »

She leaned back, rubbed her palms on her thighs. « No, wait — this you may tell my lord. Tell him I'm not sure, but I'll think it over. There might be a favourable answer, there might not. If my lord would like to know which, let him come himself. — That's a sweet little dress of yours, » she went on, examining me inside it, « But it's skimpy. He should do better than hide behind *those* skirts!

« I don't know what you mean, Miss Banderry. »

« He'd know. »

« Today, my uncle *was* busy. »

« I'm sure he was. Busy day after day. In my life, I've known only one other man anything like so busy as your uncle. And shall I tell you who that was? My poor brother. »

After all these years, that terrace focuses dread. I mislike any terrace facing a river. I suppose I would rather look upon it itself (as I must, whenever I cross that bridge) than be reminded of it by harmless others. True, only one house in it was Miss Banderry's, but the rest belong to her by complicity. An indelible stain is on that monotony — the extinct pink frontage, the road leading to nothing but those six doors which the lime trees, flower as they may, exist for nothing but to shelter. The monotony of the weir and the hopping bird. Within that terrace I was in one room only, and only once.

My conversation with Miss Banderry did not end where I leave off recording it. But at that point memory is torn across, as might be an intolerable page. The other half is missing. For that reason my portrait of her would be incomplete

if it *were* a portrait. She could be novelist's material, I daresay — indeed novels, particularly the French and Irish (for Ireland in some ways resembles France) are full of prototypes of her: oversized women insultated in little provincial towns. Literature, once one knows it, drains away some of the shockingness out of life. But when I met her I was unread, my susceptibilities were virgin. I refuse to fill in her outline retrospectively: I show you only what I saw at the time. Not what she was, but what she did to me.

Her amorous hostility to my uncle — or was it hostility making use of a farce? — unsheathed itself when she likened him to the brother she drove to death.

When I speak of dread I mean dread, not guilt. That afternoon, I went to Miss Banderry's for my uncle's sake, in his place. It could be said, my gathering of foreboding had to do with my relation with him — yet in that there was no guilt anywhere, I could swear! I swear we did each other no harm. I think he was held that summer, as I was, by the sense that this was a summer like no other and which could never again be. Soon I must grow up, he must grow old. Meanwhile we played house together on the margin of a passion which was impossible. My longing was for him, not for an embrace — as for him, he was glad of companionship, as I'd truly told her. He was a man tired by a lonely house till I joined him — a schoolgirl between schools. All thought well of his hospitality to me. Convention was our safeguard: could one have stronger?

I left No. 4 with ceremony. I was offered raspberry cordial, Nan bore in the tray with the thimble glasses — educated by going visiting with my uncle, I knew refusal would mark a breach. When the glasses were emptied, Nan conducted me out of the presence, to the hall door — she and I stopped aimlessly on the steps. Across the river throve the vast new mills, unabashed, and cars swished across the tree-hidden bridge. The niece showed a reluctance to go in again — I think the bird above must have been hers. She glanced behind her,

then, conspiratorially at me. « So now you'll be going to the hotel? »

« No. Why? »

« 'Why?' » she jibed. « Isn't he waiting for you? Anyway, that's where he is: in there. The car's outside. »

I said: « But I'm taking the bus home. »

« Now, why ever? »

« I said I would take the bus. I came in that way. »

« You're mad. What, with his car in the square? »

All I could say was: « When? »

« I slipped out just now, » said the niece, « since you want to know. To a shop, only. While you were chatting with Auntie. » She laughed, perhaps at her life, and impatiently gave me a push away. « Get on — wherever you're going to! Anybody would think you'd had bad news! »

Not till I was almost on the bridge did I hear No. 4's door shut.

I leaned on the balustrade, at the castle side. The river, coming towards me out of the distances of woods, washed the bastions and carried a paper boat — this, travelling at uncertain speed on the current, listed as it vanished under the bridge. I had not the heart to wonder how it would fare. Weeks ago, when first I came to my uncle's, here we had lingered, elbow to elbow, looking up-river through the green-hazed spring hush at the far off swan's nest, now deserted. Next I raised my eyes to the splendid battlements, kissed by the sky where they were broken.

From the bridge to the town rises a slow hill — shops and places of business come down to meet you, converting the road into a street. There are lamp posts, signboards, yard gates pasted with layers of bills, and you tread pavement. That day the approach to Moher, even the crimson valerian on stone walls, was filmed by imponderable white dust as though the flour-bags had been shaken. To me, this was the pallor of suspense. An all but empty theatre was the square, which, when I entered it at a corner, paused between afternoon and evening. In

the middle were parked cars, looking forgotten — my uncle's was nearest the hotel.

The hotel, glossy with green creeper, accounted for one end of the square. A cream porch, figuring the name in gold, framed the doorway — though I kept my back to that I expected at any moment to hear a shout as I searched for the independence of my bus. But where *that* should have waited, I found nothing. Nothing, at this bus end of the square, but a drip of grease on dust and a torn ticket. « She's gone out, if that's what you're looking for, » said a bystander. So there it went, carrying passengers I was not among to the scenes of safety, and away from me every hope of solitude. Out of reach was the savingness of a house empty. Out of reach, the windows down to the ground open upon the purple beeches and lazy hay, the dear weather of those rooms in and out of which flew butterflies, my cushions on the floor, my blue striped tea mug. Out of reach, the whole of the lenient meaning of my uncle's house, which most filled it when he was not there... I did not want to be bothered with him, I think.

« She went out on time today, more's the pity. »

Down hung my hair in two weighted ropes as I turned away.

Moher square is oblong. Down its length, on the two sides, people started to come to the shop doors in order to look at me in amazement. They knew who I was and where he was: what should *I* be wanting to catch the bus for? They speculated. For, for any extraordinary action there is a reason. All watched to see what I would do next — as though a sandal chafed me I bent down, spent some time loosening the strap. Then, as though I had never had any other thought, I started in the direction of the hotel.

At the same time, my uncle appeared in the porch. He tossed a cigarette away, put the hand in a pocket and stood there under the gold lettering. He was not a lord, only a landowner. Facing Moher, he was all carriage and colouring: he wore his life like he wore his coat — though, now he

was finished with the hotel, a light hint of melancholy settled down on him. He was not looking for me until he saw me.

We met at his car. He asked: « How was she, the old terror? »

« I don't know. »

« She didn't eat you? »

« No, » I said, shaking my head.

« Or send me another magazine? »

« No. Not this time. »

« Thank God. »

He opened the car door and touched my elbow, reminding me to get in.

BURNS SINGER

SONNETS FOR A DYING MAN

I

To talk to you in all moralities,
Each to its true end mastered, till all one
Their intertwining helpful verities
Collapse across the gesture of your pain,
And then begin, replete in my whole tongue,
Each blind persuasion searched and hidden in
Its language luminously, at last begin
To tell you that, impossibly as you clung
To what you could not keep, what clings to you
Claws at its own ghost also yet to be
Created by your death, that though it try
To filch the pain which you are living through
It cannot take it: nothing can undo
The immortality of the day you die.

II

My children, come. Read in this book at bed
Time of the times you cannot, and my dear
Procession through the uprisen words I've said
Hear of the fall at springtime from the year.

Loud though it buds, exactly to a head,
Springtime is time to hush and overhear
Perpetual ambush, treading on the dead
Spit of another springtime, disappear.
For to that fall it is I'll alter your
Words from the words uprising through my mouth
Unripened in procession: they'll fall for sure
When, and exactly then, they've said their truth.
Words of my mouth and children of my name
Come down from springtime for the springtime came.

III

Break words with me: what little silence may
Still live in minds and minds communicate
That will I give you, or at any rate
The palpable image of what I cannot say.
Break silence with me: let the interplay
Of breath and breathing agonies relate
Another quietness to a better state
Than this slow parting will allow today.
At this breath taking let us both believe
What we have disbelieved, but not because
Of any terror or of any laws.
Let us break up all words that do not grieve.
But let us keep the truth, the truth that keeps
Us both alive when either of us sleeps.

IV

Not more than quietly that a loud land
Take back its thunder from a threatened sky
And you by heartfelt rigour understand
Why the grave dust should not be asking: Why?
But actual quiet yet, and a clear command
To wheesht away and hush each wild reply,

The eye that angered at the sight of sand,
The bones that hollered: Mud can never die.
Thus to accept: yes, quietly to have found
Life at the end of life by dying as
The least of things and least preposterous
Of the infinities that robe you round,
Not more than quietly let your loud lives lie
Down in the grave that overhangs the sky.

V

These words outdistance us. Voices run down
On slates that echo with the things we said
And splash new blood till chimneys streaming red
Beacon the traffic from another town.
The sun is in them and the damp clouds frown
Fertile from out of them upon a head
That, though it lives, can understand the dead
Who whisper in the sea and do not drown.
Not mine alone but many lives have brought
These words to life and live again as I
Search to return them to the simple thought
That will extravagantly multiply
Your life through death and ravel up the knot
That binds their utterance to eternity.

VI

Because it's here (out there arrivals spin
Identities beyond us) and it's now we feel
Throngs thudding out of water to begin
Quietness in us and we find them real,
Because it's here at last, and because we can't
Draw a breath nearer now it's reached us and
It come here searching us is off the scent
Of what in all ourselves we understand,

We're more alive for it, for learning how
It's come that long way from us to fetch down
Familiar vengeance, and it lets us know,
As best we can, what never can be known
And can't be seen until, now that it's here,
We watch it reach us as we disappear.

VII

This place has come to you. It's lost your way
And now, maneating on their nightly scout,
Contours instead of colours set you out
Upon a map that bumps up to betray
Your stillness to you as you stand at bay
And hear the wilderness (or did you shout?)
Howl for a road to light it towards your doubt
Which it will have devoured before the day.
It creeps diminishing within you till
It is yourself and you, an open door,
Flap in the wind at nothing: sea and sky
Have disappeared within the earth you fill
Who now learn what you may have guessed before,
You do not know the world in which you die.

VIII

From all your worlds with all their repetition
To the discovery when they stopped and fell,
Love was the unconditional condition
Of peace in heaven or of hope in hell.
This world has worlds that are its worlds apart
Where centuries prolong a summer fable
Into that inmost miracle of the heart,
The love whose listening is irrevocable.
From all your deaths all songs are lullabies
To the awakening when all deaths have gone

Down into darkness and the dark worlds dawn.
From all your deaths love floats its worlds, and cries
To you to follow by the million on
A fugue of footprints of immense replies.

IX

Come into exile, prisoner, from the vault
Where memories draw your blood and the blood dissolves
Your features. Used as a butt, your every fault
Made critical hostage by your congested selves,
You, like a rascal's puppet, dandle on
Spurs, snakes, and fire. Cut into ghosts, your flesh
Inflamed, burnt hollow, your very mind is drawn
Apart, its thoughts taught tortures, turned to trash.
And yet if once Prince Exile call you home,
Your hopes his mild disciples, but your cage
Miraculously otherwise and rare,
Your rascal selves rally, and you become
Precious to them, and they revolting rage
Down hours and arteries to defend despair.

X

I close your door behind me carefully
And walk into myself upon your bed
In the thick street where the remaining sky
Skims the horizon from a chimney's head.
Rocks stuck together build up to a dome.
Snow scuffles off the mainroad under wheels.
You melt out bloodlessly and become the home
Of my own being till my blood congeals.
Men go inside the stones and disappear.
The roofs are white-washed, turning brown, like snow,
And as that goes this city too must go.
There is another roof beneath us here

In the maneating landscape in your room
Which I will not leave till I reach the tomb.

XI

Your voice turns in me like a talking knife:
Your blood rusts mine: your bones have turned to teeth:
Your lungs inhale the remnants of my life:
And I am murdered by your whispered faith.
And yet I live, and you are still betrayed.
I'm more than anything that man in me
Who would forget you and who has arrayed
My selves against their own infinity.
Your enemy within me takes his turn
At talking. I am that man he'd gladly burn
And he is my accuser. You two meet
And with one voice you both accuse me: yet
You each know that as every hour was born
I stole my life to lay it at your feet.

XII

Keening away in quietness as best
I, the intruder, can, at your last hour,
When, being lost, you, by discovery blest,
Like an old pirate finding a new shore,
Lag, though outdistancing all that went before,
Upon a land beyond what you had guessed,
Within the body that will find your rest,
Far, far, behind the person that you are,
I recognise the stranger: I reply
Across the ghost at his occasional
Polite beck of the hand: I give you all
The things we give the dying: and then I,
Smoothing your sheets as quietly as I may,
Find that I've said the things I cannot say.

XIII

You who crop up between the world and me,
You the king gooseberry with the ace of spades
Who ride in silent riot as in raids,
If sores were weapons, vikings rode the sea:
You with the snoop-looks, here to disagree,
Or spoil the whisky, sap the lemonade,
Or to dissect the corpse from an old maid
Who wobbles outdoors on a spending spree:
You who when most I want to be alone
Come interloping with one bottle more
Of bitter stuff that turns the blood to bone
And makes dust burn where muscles bulged before:
You who are dying of the life I live,
If you can read these verses then forgive.

XIV

For all its rich bravado there's the skull,
Big bones and little, thick thin flat curly ones,
Fastened together in a poor white ball:
And underneath it lies the skeleton's
Facsimile of a man. Though the man can't
Cry any longer or deny the truth
This represents him, and for all its scant
Structural pieties he is this beneath.
The baffled mother scrapes her little son
Into a vase. The battlefield looks land
Until you notice blistered corpses in
Ditches, at back of dykes, half under sand.
The son looks up to see his mother frown
At caterpillars crawling through the skin.

XV

The old man dozed. The hospital quietened.
Nurses went whispering past his unmade bed:

While Mr. Childs, who has no stomach, yawned
And those with papers put them by, unread.
It went all right till tea-time. Then the trays
Trickling like iron water through the ward
Wakened the old man and in prompt relays
The nurses gathered to be reassured.
The old man wakened but to what old tales
Of overwork or underpay or hate
We'll never know. By now it is too late.
But Mr. Childs, who has no stomach, swore
The old man rose and tried to shout before
His eyes went slimy with the look of snails.

XVI

This, I suppose, is what they mean by death,
The senses clogged, the air inhaled upon us:
Your chest is snatched at, torn by your own breath,
While doctors search you for exotic faunas.
Fix the glass slide in flame, stain, and remark
That chain of streptococci under oil.
You look up like a dog that wants to bark
While they transmit your heartbeat through a coil.
Merciful monster, doctor with a serum,
Look at your own eyes in my instrument
And then correct your inferential theorem
About what death is, or rather what you meant.
All you intended was, of course, no lie:
Admit it though, you didn't mean *to die.*

XVII

The things our ignorance tries to reconcile
With a bright good imagined in the summer
As something of a spiritual tremor
Or in the winter as an icicle,

Remain in contradiction all the while:
For though there is the dream there is the dreamer
Who seeks and sucks from them his every humour,
Nor was the world invented by his smile.
It is hard fact and fertile with its proofs
Of what is possible within it and
Impossible for us to understand.
It is a rabble of self-evident truths
With no invention added, no demand
For a new meaning from the one at hand.

XVIII

Shadows are fruit let fall by the cramped sun:
Its permanent orbit, blazing pedestal,
Contracted by criss-crossing to a cell
In which we watch it prowling while we run.
We run to reach new systems which have none
Of its or our spry littleness. We call
Our lives out after us. They sell, dispel
The place they were alive in, and are gone.
That, of course suicide, is how we live.
In our immensities we disappear.
As if they'd struck and been quenched in a tear
Planets burn black to us which cannot give
More light than that we knew when from the sun
Ripe shadows rained hard on us as we fell.

XIX

Even as at first, when every world loomed damned
Over us, hang over, avalanche ready to fall,
There came Christ, and the Bhudda came, and they calmed
Those they led inwards to a still higher hill,
So doubt redeemed us. When our experience
Made nonsense of itself and let us think

Each thought mere thought, it gave us a defence
Against the unthinkable, a blot on invisible ink.
The process was — we knew we could not know —
Different from knowledge. The world was our surprise
And when it came to peer into our eyes
We thought that we were learning, and we learned slow.
We learned too late. God, like an iceberg, was
Already neck-deep in our godless laws.

XX

The certainty in the forest wears a green colour:
Blue wisdoms rise from water: and the sky knows
Principles penetrating tall rainbows:
Man learns by doubt: his certainties are hollow.
The seasons also understand one another:
They keep to precedence and, though they alter, no
Quirk in the weather alters how they go:
If man finds means he makes his brothers follow.
Man's moral exactitudes never iron out.
Brainy vitality splits him open to thought:
Then skulls creep out like beetles and turn white.
His red blood's all the metaphor he has
Ever for certainty, and that he must lose
Whenever it is certain that it was.

XXI

High tiding anchors us. This world is never
So well away aboveboard that it lifts
Us beyond topmost and the dark spills over:
A talisman will hold us lest it drifts.
High heaven banks down at us. We shoal whenever
Its peaceful progress takes us with its gifts
Or heave up steadily till its ocean shifts
Our names for sure upon a solid river.

Not then away, skull. Hug the grave's earth, bone.
World wounds are bandaged by an unwinding sun.
Lie safe beyond all notion that your size
Mimics these infantile infinities.
Let me who have been doing and have done
Lie down beneath a low wall hung with cries.

XXII

Who the dead are or how to learn their habits
Remain not questions but mere nonsense spelt
Carefully out to us by the way we felt
When we first learned that we must die like rabbits.
Dreams changed to nightmare: now the mind exhibits
Reason perhaps, more likely panic, and
Corruption by an inchtape into titbits
Is all that it pretends to understand.
Its dead are joined by slipknots through the bone:
The pink lank worms have tied them idly fast,
Just as the reasonable live men guessed:
And if a world escapes it's quite unknown,
Since what has perished, having perished, is
Not matter subject to analysis.

XXIII

Is it perhaps a telephone unanswered,
A sun in trouble, or a star on heat,
The B.B.C. truncating bits of Hansard,
Or is a ghost howling beneath the street?
I do not know what it can be you hear.
I know that you are listening, and I try,
By listening also, not to interfere
With your supreme unshared perplexity.
What words can say to me the words have said.
Out there where nothing happens since you are

No longer there for things to happen to
And there's no way of telling what is true
You cannot find me any image for
Our knowledge of our ignorance of the dead.

XXIV

Weigh anchor into windfall and lurch at last
Up the ribbed ocean, green swell and unruly foam
Combed back in curls beneath you as you climb
On keels in wool and what you're drenched in dressed.
Its purl or plain, its odd or even twist,
Takes your blood nevertheless away towards home
From a heart weighed up more heavy against its doom
Than ever that sailor in a hornpipe lost.
It's worlds away now that the heart's cable croaks
Down to its hold in coils, and it's underneath
The weighed-up world that you with grinning teeth
(Rib-bones for jersey, silence for your jokes)
Will plunge however wind falls, odd or even,
While priests puff prayers to blow your corpse to heaven.

XXV

What man will speak it all? What man is dead
In his completeness and with not a part
Of this stark world forgotten, but fit to start
An argument with the almighty figurehead?
Proudly his own, he might give God his body:
But his intelligence would, by trim statistics
In the emergency, be always ready
For any trickery in God's linguistics.
Who would let sheep judge shepherds? Who would say
Let only convicts sentence criminals?
Or the insane alone treat sanity?
Yet to what court is it that man appeals?

God — the good criminal, the mad lamb,
Who drowns all protests with the words — « I am. »

XXVI

This emphasis is older than creation:
That of the uncreate the most valued part
Tugs innocently onward till it start
Solidity from zero's desolation.
The earth pours flowers up that were nowhere sown;
Traditions peel away; and thoughts run free
From something earlier than their memory:
Absurd of course, but things become unknown.
Then the mind alters us, till in the end
Even a past foolishness can somehow amend
Retrospect into prospect: and when we die
We suffer intellectual agony
Foreseeing centuries in which to spend
The time we wept in yet have no tears to dry.

XXVII

Memory moves against us from opposites
Attacking where we are; or it undoes us
Gingerly, by remembering what we lose as
The vectors of ourselves; and nothing fits
Safely without it, and nothing is beyond
Its reach to change, yet nothing alters it
Except by a diminishing from the complete
Past, the imperfect burial, the open ground.
Thus when we watch it as we watch today
Our eyes, employing shadows, see the sun
Dawn out in China, but we can't say when,
Since all occasions enter, all lights play
Their part in ceremonies we have never seen
And strangers dance explaining who we've been.

XXVIII

Time's acres kindled in the sort of way
That could not burn us back to what we grew
Into at once and always every day
Reached or remained or merely thought we knew.
And having done it what was almost burnt
Flamed and was burnt again, and we were taught
That what we thought was almost what we thought
Was a mere cinder or a phrase recurrent.
But what was burnt, that had gone black indeed.
So time took time to make our legions risk
Their own dark enemy, and the tinkling reed
Which says forever that the winds are brisk
Blew time out windily across our way.
Thus we were ambushed into what we say.

XXIX

All men and the majestic animals go down
And worms die too, and the sea monsters die,
And girls and giggling children, king and clown,
All the old platitudes put on a dignity.
But we forget them in the impatient things
They fetch to memory, what they thought was true,
What words replied through questions: and death brings
Oblivion to the particular things they knew.
We can remember them but we know it's not
Them we remember, rather an artifact
In the convenient language of our thought
Pretends it can return them what they lacked,
A place in us, a world beyond memory,
A tenderness that loves anonymously.

XXX

To see the petrel cropping in the farmyard
Among brown hens, trying in vain to cluck,

Trying to rouse the rooster, trying too hard,
And cursing its enormous lack of luck,
That, or to watch it stalling over snow
Starved, as at last, its energies pegged out,
It fluttering perishes, and it does not know
What water this is though it can not doubt,
That is not all enough. Remember then
The black bird, white bird, waltzing, gale and all
Fetch, lunge, soar, paddle, with an Atlantic squall
Or semi-Arctic blizzard, until an
Immense sea breaks you and the gunwales grip
And one storm petrel rises like a whip.

XXXI

Burnt to a life instead and shaped in flame
Messages over the sea and waved high up
As signal soul and flashing soul of the same
Wave-drowning wave, a gashed and glistening ship,
You bend back waters under in a heap
And step above as steep as any dream
The unleashed magnitudes to a sunburnt calm
Waved up and borne within your blazing shape.
Burnt to a life the sea your hull shapes out
Of waves waves huddle and sizzling waves and that
Tall breaker with a legend in its beak
Come snatching at you into the plunging sea-wrack,
Swims off beyond the perished and beyond
Swirling horizons and is never found.

XXXII

Call it by what you will it, but do not
Forget that for the first last time you are
Outdistanced by your hankering metaphor,
Ambushed by definitions you forethought.

Death, as you may apply it, takes the lot,
The drama, deeds, the full house, and the spare
Bedroom where somebody is well aware
Of the assertions that control the plot.
Do not forget that. It will turn up again.
After the worms have gone it will remain.
Though worlds turn round the dead men lie there still.
Do not forget your holiday in Spain.
That is a part of death too, and you will
Find that each moment's grown immovable.

XXXIII

Those flaming Christians with their hygienic rose
Tattooed upon the lavatory tiles,
Who bend the penis to a sexless pose
And think of childbirth as a sort of piles;
Those gentlemen with asterisks in their hearts,
Those ladies without lamps, those virgin ones
Who don't quite have the convinction of their sins,
They are the negatives where damnation starts.
It is not all in death: there is no end
To the sweating swivelling consciousness of that loss.
It is in life: to die is to defend
Life by that loss of laboured nothingness.
Those who deny it, though they cannot live,
Possess, but finally, a life to give.

XXXIV

Evil we unequivocally feel.
It cannot be uptilted, emptied out
Of universes by a sunlit spout.
Remaining emptiness would still be real
And as completely evil. Dead men congeal
In scabs about it: the dying shout,

Their new wounds opening, that they die without
The knowledge that was their part of the deal.
I cannot comfort you. My sins reply.
I cannot speak but in a voice that smears
Evil across the music of the spheres.
You know, as I do, that I too shall die.
Silently then I may wipe out the arrears
Due by an animal in eternity.

XXXV

Goodness goes on between us but we don't,
Ambiguously though we try to, dare
Define it better than as everywhere
A careful discipline of accident.
It's just not in us now to know what's meant
By the perplexed brocade, the intricate snare
Made of each other's lifetime, which we wear
As an activity or an ornament.
These words go on as we do: hear them preach
Back over every argument to reach
The conclusion of their separate ways of speech.
What they are answered by is what they mean.
Somewhat like them, goodness goes on between
Us and the evil we had not foreseen.

XXXVI

You will not choose the good or evil way,
But rather truly, as the truest should,
Between two evils each of which is good
Discover what is necessary today.
You will not have the time to stop and stay
Daintily nearby till you've understood
Whether you are the diner or the food
At the long supper on the buried tray.

And yet when all is ready you must choose
From all you've lost which would be best to lose:
Then, having chosen, let the whole world die:
While you, wrapped up in it beneath the land
That rivers wash, winds drag, and roots demand,
Will trail your worlds beyond you through the sky.

XXXVII

Time is a trespasser here: that the dream survives
The dreamer and this dreaming, that alone,
Or that to waken means the dreamer lives
Although his dream were hollow as a bone.
Either the fable is immortal or
Immortality is itself as plain
A hometruth though of heaven as the brain
Can recognise behind a metaphor.
All the contracting and expanding world
That men make out of what they almost know
Cannot control the prophecies they heard
When shapes of children bickered in their beard
And women silently in choirs below
The cut trunk knelt and saw the dead tree grow.

XXXVIII

That numerous stranger dipped in my best disguise
Worms his way back over the green hills
Which winds have shaped from beaten miracles
And which old thunderstorms and wells baptise.
He cuts across it home. His light denies
The dark it boasts of, and his step fulfils
The courage of the grassblade that he kills
Dead on the spot he reaches as he dies.
All silence enters him but leaves no trace.
Who is that man who walks without a face

On less than water, on a single word,
On a mere air that whistles its absurd
Jubilant anthem in an elegy's place
Under the agony and is overheard?

XXXIX

Christ comes to mind and comes across the mind
And ankle-deep like stitches through a wound
Wades words through anger, and He steps behind
The meaning of the movement of the sound
That we had heard as silence. His boulder rolls
Gruffly across our thoughts. Our actions think
Suddenly for us, and the beatitudes slink
Like butlers towards us with His blood in bowls.
All graces air today in the long park.
Grass grows more mellow, and our words decay
Into the mystery that we cannot say
As naturally as daylight turns to dark.
We are so close, the world has grown so wide,
That we don't know which one of us has died.

XL

At last to wish for, fear for what you will,
The world gone out of you and the bones come
Clean to their last supper at the long table.
They eat in darkness. They do not remember
What was their end nor how to count their number.
They let the spade's scenery seep through the hill
Into their marrow, not speaking a syllable.
They do not know by what slow road they came.
They do not even want it kept unknown.
The secrets stop. Between the rock and bone
All is in frank silence. And that is why
We think of death in terms of eternity.

Changes obscure the dead but are our own.
They have no way of knowing that they die.

XLI

And now that the impossible is near,
And after lips, the flimsy hours cajoling,
And after eyes that counted and saw clear,
And before ears are deaf to death bells tolling,
And while the white sheet crumples into grey,
And while the hysterical relatives are kind,
And after having learned the things to say,
And before finding what there was to find,
Shall the calamity without a tongue
Trail voices down, or narrow in the brain
With subtle queries, or run amok among
Those thoughts now slackened by the fact of pain?
Or shall the man, emerging from the torment.
Break through it all and live his dying moment?

XLII

Dig oars for teeth in. Bruise the rippled hour
That takes you out to where the end takes place,
Then tug apart, by night and final hire,
Lifelong from destiny its half a face.
Behind it bone, and as you shed your wish
To outlast in your journey but in vain,
You'll hear sunshining welcome through the wash
Of the hot body and an hour in pain.
I knew my skull had crossed bones with the womb
(Break bones with teeth till teeth break up like bone)
And that my death was borne within my birth
(Come, feed upon the six walls of my tomb)
And though we prayed together I died alone.
(Lie down beside me and become the earth.)

XLIII

Dead man, live bogey, living man, I am
Myself an aching shadow, cast between
Corpse and an action; in syntax of the dream
A putrid metaphor for each other man.
Like him in this that I am not the same
But by my singular agony and smile
Distinguished from him for a little while
Although he is more like me than my name.
I've heard you gasping through another's face
In the next room to me, and what I heard
Was my own breathing stopping in your place,
And both of us were listening and were scared:
Yet neither knew that in the other's mind
Danger went out like lightning, pain grew kind.

XLIV

Loquaciously through your selfish agony
You spill out groans across your crumbling room:
Inflexibly emphatic as the tomb,
Silences guide you, for today you die.
Implacably in the right they could reply
When you howl mercy at their apron strings
That, as they take you, you took better things,
A privileged pensioner to your vanity.
Instead of that there's lightning at your door
And silent lightnings nuzzle nearer your
Imagination's bones where they lie bare
Or covered up in brightness worlds below.
A selfish agony is the last place you
Could have expected it — yet it is so.

XLV

Make after me the contrary image of
A man assailable by the least whim

And there impale perfected seraphim
Anguished by answers truant to their love.
If you have done this then the two disprove
The life of each if both must be the same
And if you give their cancellation name
It will be ghosts you talk of or remove.
Yet in that image if you study it
You'll find your own face written, and learn to meet
Yourself in the immaculate disguise
Of nobody at all without surprise.
Thus you will watch the eternal life awaken.
Can a ghost die? or nothingness be shaken?

XLVI

The barrows foundered when the Christian priests
Removed the dead from banqueting by night
In the black belly where digested light
Powdered to nodules, rotted into cysts.
A God, they said, more glorious in His feasts
Than earth in any of our human dreams
Lives in a luminous silence that redeems
The best of men from being the worst of beasts.
And at His table anciently while each
New moment splits into eternity
And men learn all things that no man can teach
They feed on flesh that cannot ever die.
That flesh is His own body: for love it breaks
Up in the hand that takes it, and mistakes.

XLVII

Already as I parse your life away,
Coiling its ruins round me tortured tongue,
A man of ivy, saying what I say
Through the blown worm-holes that corrupt your lung,

You turn back quietly like a snake on me:
Two fangs edge living out of the dead rubble,
Bud to a bird and settle on a tree
Where double tongues proclaim that truth is double:
That I who die — as you, the living, know —
More of the life I have than yours I lose,
Have come to offer what you dared not choose,
By your death healed when by my own laid low,
Till through the lives that each of us has lent
Death dies in both and songs deny lament.

XLVIII

I promise you by the harsh funeral
Of thoughts beleagured in a spun desire,
And by the unlatched hour, and by the fall
Of more than bodies into more than fire:
And by the blackbird with its throat alive,
And by the drowned man with his tongue distended,
By all beginnings never to be ended,
And by an end beyond what we contrive:
I promise you on an authority
Greater, more sure, more hazardous than my own,
Yes, by the sun which suffers in the sky
I promise you — that words of living bone
Will rise out of your grave and kneel beside
A world found dying of the death you died.

XLIX

The life I die moves through the death I live
Corrupting even evil with the lie
Of the undying towards eternity:
It lives in fear that is life's negative.
I do not want to go. I will not give
The death I live in to the life I die;

Or trust it will reveal what I deny:
And will not die although I cannot live.
« Take courage, singer, » say your silent limbs,
« You sing of silence but the song that dims
All songs, it washes you and me asleep
And leaves no rumour where a doubt can creep. »
I stop my songs, and stop beside your bed,
And cover up your eyes — for you are dead.

L

Love listens and redeems. It is the sin
Knocking at some outlandish door within,
Or howling without hope that answer can
Receive it into innocence again.
By love of little things great love's undone,
Yet love of great ones cannot but condone
The extinction of the littleness of man
Which is the source where his great loves begin.
Love hears the sin that is the sin of love
Pleading to be loved, and it loves the sin:
Love hears the hate and the hard words that love
Speaks to its enemy, the love of sin:
And love is silent: silently it streams
Through the continual uproar it redeems.

HUGO CHARTERIS

THE THEFT

In the dark kitchen where they ate and lived, the range, like the side of a small locomotive, gleamed with starry cleanness.

She was bowed at the sink. He sat turned towards her munching bread, his boots as main part of him as the weights of an old clock. It was unusual for him to look at her, let alone study her. The moisture in his old eyes seemed the very sweat of wile.

Half a life-time now since he asked her father for her. The man had been glad for she was simple — askew always on some private cross of contrition, eyes-bright, far focussed. Her hair suggested a lastyear's nest; her silence a secret.

The nearest house was thirteen miles away, and twenty two years had passed like a glacier in which they had lain immured, without intercourse of any kind, transfixed in unchanging attitudes.

When the war came it was as though some outer door, through which they had never penetrated, had shut; and also the doors between. From then on, few intimations of the living world ever reached them. Murdo bicycled twenty-six instead of sixteen miles for the weekly rations. Additional aeroplanes, with changing shapes, some officers on leave for a stalk, a party of commandoes with heather in their clothing — these were the earnests of that time.

And afterwards the factor didn't seem to know what would happen. None of the family came. No repairs were done. The rhododendrons closed the paths round the empty lodge. Murdo had to pack and send away a picture with a number on its back.

And then in the great winter of 1947 when the beasts packed on the low ground, two lorries came with twenty men and machine guns. Murdo watched from cover. He thought they took a hundred beasts. The snow was bloody for two acres.

It was after that he began to prepare a pension for himself, because who could be sure? No one came. He shot beasts in winter, when the price of venison was up, even from his window. Then for the first time the Co-op van would deliver. And go away filled.

The Duke started coming. He sat feathery, avaricious and gracious making fluttery movements in the back of his Bentley. He was selling everywhere. A pony took him up the hill and he pointed out the tops of places he'd sold. He knighted Murdo with smiles and asked after his children who did not exist. Sometimes exhaustion seemed to settle on him and he looked like a figure wrought in cigarash, holding himself up by the corded bobble in the back of the car while his fourth wife, with face braced by operations into the approximate contours of youth, executed the whims of his sudden petulance. Even angry he was always smiling — always with half an eye for ranks of onlookers — of rugged men who would shuffle awkwardly and doff their headgear in response to a movement of his silky hands.

But there was only Murdo and his wife — who when he drove away did all he expected.

A fabulous silence ebbed into the wake of the receding tyres and as though at a signal, the two residents broke in different directions from the dutiful group they had made for the Duchesse's last shrewd fault-finding glance and kitten smile through the window.

They returned to their glacier progress through time —

as though they had never left it, as though only their shadows had for a moment executed remembered movements in the open.

He was her reasons and control — communicating often with a mere grunt or noise, half a sentence of telescoped Gaelic that sounded like an animal's cry. The longest speeches were hers — to herself.

Sometimes these were religious, sometimes like a child's game with itself. For years he never noted a word.

Then one day in the winter when the van was gone filled, he had as usual taken the antlers and hooves into the middle of the loch and sunk them on the inland side of the boat — as though the castle by the sea had eyes, and not just a woman dressed for church in a room facing a wall. In the dead centre of the still white world, he had watched the slow gyration out of sight of the great fair branches with their bloody scalps adhering — and then rowing back — had suddenly sighted her on a brae in front of the house, looking down, stock still. He had leant on his oars and shouted — a magnification of the noise by which he always gained her attention — part oath, part instruction, part reminder of her condition — but also, this time, with a vestige of interrogation, the first for years.

The cry died flat on the water — and was suddenly repeated from a corrie with a strange independent resonance behind her. She turned and disappeared. Only when he found her later had he reassured himself — and her — that she was soft. Daft. Simple. But he had felt it necessary to shout the fact.

Then yesterday... The day before Mr. Chisholm was expected. He had gone to the stag's neck where he hoarded the money — in the gunroom, to make sure the fur looked natural. The gunroom door had special locks and the people who used it were the least likely to suspect hidden money. Having once touched the camouflaged orifice he was, as usual, unable to deprive himself of the pleasure of making sure it was *all* there, of counting it to taste the bouquet of the total. And as usual,

once he started counting he became entranced with such a sensual hot seclusion as made it a sort of financial masturbation. Between each note he wetted his dark thumb which was divided at the end by an old scar, like a little hoof. His concentration was ginger as a stalking cat. A hiss — and with one yellow stare, he might have fled. But when he heard the movement he just didn't; he remained rooted, turned, glowering. And there downcast, she stood — to no purpose.

« What is it » he said.

« I saw the light » she said.

« Well then...? »

She stood bowed, averted. He grunted at her to go — and gave her a push.

Then it was she said « The day is at hand. »

He listened and stared. Stared. Suddenly he barked at her to go and hustled her out, calling her names, and shouted after her in the dark « Perhaps you want to go where there's others like you — is that right? Well wouldn't it be quite easy any day. »

Later his manner changed. He questioned her — and she couldn't answer, couldn't remember. « Yes » she said « The light... » and so she had gone to make ready, and now the water was on and the towels out.

« Mr. Chisholm's coming » he said softly, studying her.

She appeared to make an effort of memory.

« Yes » she said at last.

* * *

So now he munched his bread, watching her. He took his eyes away only to hoik some jam on, then went back to watching her. And at last, like casting a fly where it would touch, he said:

« Well, Sheila — it's today he's coming isn't it? »

She shook her head slightly, went more ruefully through the room, puffed out and neckless like a bird in frost. Then with her back to him she stopped — and whispered « Why should he be coming to me? »

He waited. Then he coaxed:

« Didn't you say yourself he was coming. Isn't the fire on for the baths and in the big room — with your own hands? »

« Ay, it is » she said.

« Well then. »

He saw her shudder.

Daft, gone, completely. One fear lulled, gave place to another. He brooded still staring at her: if they should take her away! Never a penny would he pay to a housekeeper, nor have one near him who'd clean him out. Indeed if he had thought they planned to, he would have locked her away, deeper than here, more secure than in the stag's neck.

He grunted and she moved off.

On the wall a clock fit for a large Victorian institution told him it was eight. He took his hat and went to get the rifles ready.

* * *

Murdo's identities sometimes became confused. When the landrover came in sight he was walking away from it and turned in surprise although he had expected it, had even been hearing it for two minutes coming nearer. Yet he peered back, not entirely giving up his original direction — well if it wasn't Mr. Chisholm — a pleasure — and this from a man who didn't mince words.

He trudged towards the vehicle as it stopped.

It wasn't Mr. Chisholm.

The driver had a broad beautiful face with dark eyebrows, a soft kissing mouth that went with his west-cost voice. Words were a game from which he would never get a headache. He said peacefully.

« Mr. Chisholm's sickly. He won't be coming. »

Mudro knew a keeper but this one only just. The man said:

« I'm Niel Ferguson — new at Crinnach » and put out his hand.

Neglecting it Murdo said « With Nicholson? »

« Ay. »

« Isn't there to be just one keeper there now. »

« So I heard. I'm new. »

« Well then — are ye? »

The man smiled slowly as though coming into and then to the end of Murdo's thoughts. He said « I'm to stay at the bothy and shoot beasts. »

« Is that right » Murdo said.

« They want thirty stags in the next ten days. »

« And why haven't they told me? »

« Mr. Chisholm was to tell you. They'll be ringing now likely. »

The young man got out and stretched — which brought a smile to his face as though his body were a drink after thirst. His tweeds and stockings were the best.

He said « My but you've got a place to yourself haven't you? »

Murdo picked up the rifle at the gunroom door and took it in. When he came out he locked the door with two keys. The young man was unloading his kit. He said « Shall I put it here for now? »

« Where ye like » Murdo pocketed the keys staring at the young man's stockings « So they've sent ye... » he began high and tight but didn't finish as though paralysed by temper.

The young man said « Shall we go for thon today. »

« I thought it was you who knew. »

« I was just told. »

« Likely you'll know then » — and Murdo passed him making up the path to his house where the empty dog cages showed above the rhododendrons.

« Is ther a pony then if I go? »

« It's lame. »

The young man's face darkened at the shabby receding back. He raised his voice. « Then if Mr. Chisholm had shot a beast we'd've dragged it? »

« That's right. »

« Then we could still drag beasts, you and I? »

Murdo laughed, short and sharp: if pigs could fly — once you believed that — a whole world of new possibilities was opened up.

« Heh heh — I'm not saying we couldn't. » He went on up.

The young man's voice grew an edge. « They're wanting stags Murdo — that's what. »

The use of his christian name stopped Murdo dead. He said « Well Mr. Fergusson — listen. »

Roars like yawns from every dun, towering slope.

« Go you and get them » he said.

* * *

She was in the back, washing. She washed things even when they were clean. Murdo took her by the arm and turned her to him, prepared to speak. She said, « His mother was the flower. »

His parted lips closed in defeat. And he relaxed his hold. « Fetch the pony to the back, » he said — and suddenly added, angry with the uselessness of talking to her. « Show him the bothy — it's a keeper. D'you hear. A keeper, woman. »

She cringed inwards, silent.

He fetched his rifle from the sill upstairs where it lay with a spent round in the breech.

She stood holding the halter, fingering the hemp. The woman taken in adultery, the woman with the pot of ointment, an anonymous female beneath the Cross, wrapt in some private version of a stone.

He shouted into the dead exchange of her mind, « Show him out east, if he asks. » He gripped her arm and swept it up to the eastern horizon « East. »

Her lips moved. He turned up the path with a curse, hauling at the pony's mouth.

The young man trying the catch of an outhouse door, looked up as though the sight which most others would not

have seen even when indicated, had whispered to his eyes: Look; — and he saw the figure of a man with a pony, a mile away in the low birches — now gone.

His smile regretted company to share a joke with; then perished from the privacy.

The sun on a crest had come through. He crunched about on the foamy gravel, turning restlessly towards the high tops and the huge mauve shadows like crevasses. Then he made up to Murdo's House.

The sun streamed in at the door and she scrubbed in the tepid warmth where the light lay. When he stood in the door he was for her like an untouched coal in a burning bright fiery furnace. His voice was sweet and complex, tones and chords, dealing with life as music.

Looking up she folded, dropping her eyes.

He said « Is the whole world the Duke's here. Can I shoot a beast where I please? »

One of her hands went towards the loose strands of hair that hung about her face then, suddenly joined by the other she covered her face. A sob like a cough shook her hands.

« There, » he said vaguely, « There's no harm. » And then « I'll look for myself. »

* * *

Hours later the night fell slowly, throwing the hills higher, and multiplying the monotonous challenge of the stags.

Firelight played in one of the lodge windows. The door was still open for Mr. Chisholm, when the young keeper returned.

After a glance up to Murdo's house he stepped inside the hall curiously. The passage light was on. Through an open door he saw two tall bath-taps gleaming bright and sighing like distant surf.

From a wooden bar, by the barometer, hung a scroll manuscript map of the marches. Gaelic names, spot-heights and boundaries like bird tracks in snow.

In the doorway of the dark room at the end of the passage he could see firelight. He was tired, having dragged a small beast by himself.

A ship lying in the sea's bed makes a man pause at the door of each new compartment. Desertion, in such extreme degree, has a personality which warns while it invites. He moved very slowly at first.

The carpet absorbed his tread like a lawn. The smell was complex. He inspected things with wry approval, absent friends again in his expression.

A deep chair was placed before the tall, roaring, flames, and these... soon played on his face like the hands of a hypnotist that continue after accomplishment. His head inclined till the last muscle of his broad neck relaxed. His mouth became fuller as though oblivion were a profound smile.

* * *

When the young man woke he stayed still watching the figure sprawled at his feet. That she was dead came at once into his spine. He leaned forward at last and touched her shoulder. She subsided further and one plane of her face caught the light of the flames. He became still.

Then he got up and went down the passage. At the front door he went straight into the night shouting, « Murdo » and then cupped his hands repeating it, scarcely giving the echo time to die.

The moon was up. He lingered round the car he had come in while he shouted, turning in various directions but always staying near it, even finally touching it for the last, raging frightened shouts.

The bothy roof broke the skyline to the west and he was left staring at it as though Murdo might be listening to him all the time fifty yards away.

Then he got into the car and drove. The rabbit-goid crashed beneath his tyres at the gate, and his tail-light dwindled as rootless as the light on a plane.

* * *

Murdo bent low over her suspiciously. He was panting from search, from excitement at the car having gone, from checking the money hurriedly. He had cried out to her peremptorily from the door because he had caught her kneeling before, even as now grovelling. The crook of her legs showed she'd been kneeling — by the chair.

Then in the firelight, as he bent, he caught her eye. It was like a trap springing. He had to stay — staring into that stare: staring — then suddenly he stabbed his finger into it as he did with stags before gralloching, to make sure...

No flinch.

He turned on the lights. The cushion and chintz of the big chair was disturbed; there was mud in front of it on the rug. There! — he had sat there. Murdo touched the place quickly as though something were still happening which could be stopped.

He looked down again. It was not her usual face. What first seemed a smile... was not; making her so different he suddenly muttered and moved her face with a rough touch, after which she became like she had been, bruised awry and vacant.

For some time he pored over this chance restoration — as though in a minute, after another touch, she might live and get his tea. Then he recoiled...

Imperceptibly her face had resumed its near-smile, like a sticky liquid finding its own level. She was looking at something. Light caught in moisture on her cheeks.

From this spark he suddenly had a complete vision of her last attitude. He turned his head sharply towards the door, which led to the gravel and the winding white road; and yelled an articulated version of the same cry with which he had controlled her as a unit and producer in his life. It was, at once, an accusation of theft and yet also a taunt, an insisting taunt for the nothing stolen.

JAMES KIRKUP

THE DESCENT INTO THE CAVE

(Being an account of an underground journey in the Mendip Hills)

Riding from Bristol maritime, whose roofs
Appear to shift and float among
The mastheads of the city harbours,
Rising we went along the white-spined roads
Past hand-made notice-boards that said
Cut flowers fruit fresh vegetables
Teas luncheons snacks and drinks;
By-passing cosy bungalettes, good
Pull-ins for lorry drivers,
Neon pubs with room for children, no
Coaches and the Paradise Cafe.
Until we reached the first may hedges,
The tall-grassed ditches, and before us,
Like a storm-cloud spread across the long
Horizon, we could see
The dark wave of the Black Down Hills that hung
High on the rain-white sky, a towering
And never-falling ridge, whose crest flowed
Openly and gently as a painter's
Nervous, pure, inevitable, liquid line.

Bright day! Your air is sweet and free,
Your wild, wet sunlight
Seems to hide no darkness anywhere. And yet
The chalk-light track up which we walk
Takes us towards the heights we must attain
To plumb the depths, those Merlin-caves
That our mortality must sound
To learn endurance, resurrection, find
The ground from which to rise again,
The bed of stone
That shall be ours in death, and that this long
Descent shall be a dim foreseeing of.

* * *

We reach the camp, and here the first
Foreboding that was with me ever since
I planned this expedition, grows
To heartsick misery — why did I ever come
On this blind, underground excursion?
It was uncomfortable fear.
Though not so much of what I had to do
As of the things I must endure before:
The journey there, the strangers,
The lonely humour.

We change into ancient clothes — « As many
Layers of woollens as you can manage » is
The sensible advice.
As clumsy as a deepsea diver, on my top-
Heavy head a miner's lamp and helmet,
Over the bunkhouse floor, in borrowed,
Enormous hob-nailed boots I slowly
Romp, as if on rockers.

The final mug of tea —
Hot, heavy, sweet and strong. The lamps

And the equipment checked: the slab
Of chocolate to be shared six hundred
Feet below the surface of the earth,
The waterproof matches, emergency candles,
Carbide for the lamps.
A tightening of belts.
A word to those who stay behind to dig
A swallet, telling them where we go,
And when to expect us back, for
To be overdue perhaps means a disaster.
Leaving the bunkhouse,
A hot sun between my batted eyelids
Slogged me like a fist.

* * *

It is a long climb to the summit of the down.
But suddenly, following my two companions
Up the grassy, narrow track, I feel
My desolation lift: my heavy boots
Take wings, my head is light,
Within the fat cocoon of clothes
My body sports like a runner's.
The cryptic lark sings high, and all around
The charred bracken is spouting crinkled shoots
And clenched, flesh fists of green.
The hills are flowing under the moving cloud-shadows
Like drifting, giant waves on sunny seas.

On this hilltop meadow,
Canopied by leafy hawthorn, lies,
In the rocky hollow cavers call a swallet,
The entrance to the cavern.

First in the outdoor cave of leaves
And branches, we pause, to taste
The final breath of open air, to suck

The water that is not yet evil
From the lips that rise out of the stream.
The cavern's opening is a ferny cleft
Beneath an overhanging ledge of rock.
The stream plunges, roaring, into dark.
We fill our lamps with water:
At the touch of a match-flame, white
Stings of flame spit from the dimpled burners,
Pin-prick jets the sunlight snuffs with brightness.
But these fierce candle-beams, our stars of faith
That burn still, though unseen, at noon,
Shall be those smaller suns, our lives
Of light we take with us into the inner,
As our souls into the outer dark.
I tie my helmet strap.

The leader settles in the stream,
Thrusts through the cleft
His boots, legs, chest and shoulders,
And finally his head.
I listen to his metal heels
Clattering on the rocks inside; to his voice,
Swearing or calling something.

Lowering myself into the cleft.
The louder noise of the stream that brattles
So much closer to my eardrums deafens
And startles as much as the shock of cold
Water in which I crawl upon my back
As I slowly squeeze myself — a painful
Backward birth — down, downwards, boots
Water-loaded scrambling the rocky bed
With a crash of gravel, and my soaked head bangs
Its helmet on rocky walls. I seem to see bats
Flickering like stars. Then a slithering
Drop into blackness: my lamp's new

Radiance shines on the leader's
Studded boots as he crawls in front
In a passage narrow, cold, earth-smelling as a grave.
— « This is called 'The Drainpipe.' Get
Round and take it head-first. » But how to turn? I lie
Feet-first in a tight and boulder-ruckled tunnel;
The last glimpse of day is blocked behind me
By the third man, Mac, who follows with
A rumpus like a landslide. I jacknife
And wriggle: now I'm the right way round, but
Flat on my back. I heave myself over,
And begin to crawl. It seems
Easy enough, after all.

* * *

The leader is lost round a bend in the rock,
But I hear his toe-plates ringing
As I clamber through the stony torrent,
And I can see the last of the light from his lamp
Reflected on the ripple-corrugated walls that lie
Beyond my own lamp's beam. To round
The elbow I must lie upon my side, keeping
My chin above water, and drag myself between
Two ribs of rock.
In the dark wall sparkle calcite veins,
Milky-white, wet alabaster. Round
The bend, with the helmet-lamp of the behind man
Glaring like a monster's eye, I pause;
Then creep head-first down
A twisting funnel of jagged rock.

At the bottom, I heave myself into
A corridor strewn with calcite lumps and stones.
Its rugged ceiling does not allow us
An upright walk. On my hands and knees,

Keeping my head well down, my lamp
Illumines pool after pool.
I see a spider made of glass
Skimming the surface of one: in another
Pale blind beetles crawl, transparent lice;
And in others, shrimpish creatures wave
Long feelers of whitish thread, their eyes
Black pin-points, their bodies clear as ice.
I remember warnings about leeches: « They inject
An anti-coagulative liquid into the blood, so
Do not pull them off — the best way to do so,
If you really feel you must.
Is to lift the leech's tail, and
Apply a lighted cigarette. »

My flesh creeps with unknown horrors;
I seem to feel bites, prickings, suckings.
— « But it is best to leave them alone, until
They've had their fill. Then, just before dropping off your flesh
They will, very considerately, inject
Another, and this time a
Coagulative liquid, which prevents the wound from running.
Mother Nature is sometimes very thoughtful. »
I imagine a blind, white leech
Slowly swelling, and turning crimson with my blood.
— « Fortunately, they don't seem to relish much
The taste of spelaeologists — (in future,
We'll call them speleos for short.) »
I think of Plato's
Image of the cave — σπελαιον.
— « Now if you should come,
While you're in a tunnel or a squeeze, right face
To face with a badger, don't
Be surprised. Remember he's
Possibly just as scared as you are, and
Treat him with respect.
Try to establish a gentlemanly relationship.

After a few formalities have been exchanged,
Brock will usually back his way
To a less cluttered exit. »

* * *

The roof comes lower. Flat on my face again, I kick
With slithering studs on calcite gravel, bits
Of rock, and inch my crippled way along,
One arm outstretched upon the jagged floor. It's not,
After all, as easy as one thinks. « This one, » the leader
Shouts, « is called the Nutmeg Grater. »
With heavy jocularity, I quip: « My
Nutmegs certainly are not ungrated, » though
I do not really know what I am saying.

It is suddenly stifling, my soaked clothes steam,
Catch on the sharp pretrusions of floor and roof
That seem to be getting even closer,
Closer together. I see an opening ahead, and beyond it
The leader, standing up, and moving freely in a lofty cavern.
« This one's a squeeze: it's called the Lemon Squash. »

How near he is, and yet how far! I gape
Through the tiny opening at the radiant chamber
As if I looked at Paradise, and he an angel.
How, if ever, shall I enter through this needle's eye?
I feel I have been crawling here for centuries.
I have forgotten what it is to stand upon my feet.
And move from left to right.
I cannot breathe. My clothes
Choke me, my tongue is dry and thick.
De Profundis... *I parch and languish.*
For this is surely Purgatory, where my pride
Has led me to learn humility.
I bow the neck.
In sight of Heaven, I do not wish to move.
I want to die.

« There's no absolute hurry. Take it easy, »
The leader says. And Mac behind me says:
« Lie still a moment, and relax
Your muscles. If they're tense,
You won't get through so tight a squeeze. »
I breathe, slow, and deep, my chin
In a patch of red Triassic mud,
A reptile, a panting lizard.
I put my right arm through the aperture.
Now for my head and shoulders: I remove
My helmet, and push it through the gap.
Ears scraped, my head goes through. My neck
Is lying in a guillotine of rock.
Next, my shoulders: but however hard I push,
They won't go through.

— « You're a bigger man than I am, » laughs
The leader. « Get back inside. »
I nearly drag my ears off, getting back.
« Now put both arms through the opening, and lie
Quite flat. We're going to undress you. »
He hauls off my jerkin, sweaters,
Shirts and vests. « Hey, Mac, » he shouts,
« Pull off his pants. » It takes some time
To drag three pairs of sodden trousers off.

Naked I lie in the earth, in mud and stone and shingle,
Like a raw worm, or a thing under a flat stone.
« Now try again! Breathe out! » My chest
Contracts until it seems to crack. « I'm
Through! » My waist and hips slide in,
Then legs and boots come tumbling out behind. I stand —
I stand upright *in the cavern, stark*
Naked in my hobnailed boots, and fumble with
My wads of soaking clothes.
— « It soon gets cold. You have to keep covered up,
And keep moving. »

But for a moment we must pause
To wonder at this first great chamber,
This lofty hall of echoing and draughty dark
Whose roof is lost in gloom.
Below us, in a gulley,
The stream glimmers and thunders.
We have to shout to make ourselves heard.
Mac: « There's more water here than I expected. »
Leader: « Some fresh boulder-falls. This big one
Wasn't here last time we came.
Best keep a sharp look-out;
With all this rain, we might have them
Loosening the roof, and falling any time. »
Mac: « There used to be some pretty stalactites,
But they got broken off. Bloody vandals. »
Leader: « These small thin ones are called 'straws,'
For obvious reasons. Take
Care, and do not snap them — they are,
In a way, the future: we do not want
To interfere with it. »

Ghostly galoons and panoplies of salactite
Flag the dripping walls and arches.
Leader: « Hanging from this ledge
You will observe an unusual form of stalactite,
Twisted roughly into a spiral
And called a heligtite. The odd thing is that no one
Has ever been able to discover just
How they are formed. » It is indeed
Mysterious: how can a vertical drip
Become a corkscrew of calcite?
« Let's get on, » says Mac. « I'm perished. »

My knees tremble with fatigue. « If you like,
We can leave you here to get your second wind,
While we explore the traverse. » I thankfully
Agree. « Won't be long. Don't sit about too much, »

Says Mac, « you'll catch your death. »
The leader: « When you start feeling cold,
Climb to the far end of the chamber,
Where you'll find a really firstrate grotto —
'Pope's Grotto,' we call it, because of the very
Life-like stalagmite upon a sort of boulder-throne. »
I think of another Pope, another grotto,
Its civilized wildness far removed from this
Natural enormity. « If you want to get the creeps, »
Says Mac, « try putting out your light when you're alone. »
They disappear into a cleft of rock,
And their lights slowly vanish.

* * *

Their voices sing faintly for a while:

> *On Mendip was a caving crew,*
> *Now mark well what I say,*
> *On Mendip was a caving crew,*
> *The toughest lads I ever knew.*
> *I'll go no more a-caving*
> *With that cave crew.*
>
> *A-caving, a-caving,*
> *Since caving's been my ru-i-n,*
> *I'll go no more a-caving*
> *With that cave crew...*

The voices and the clattering of boots soon die away.
I am alone. The singular roaring of the torrent
Is like an hallucination... there is a rumbling in the roof,
And in the tunnel out of which we crept
A noise as if of distant cannon being fired:
The gods of the cave, those friendly deities, are moving
In a gust of chilling air.

I clamber towards the grotto, a small room
Of crystal, where the figure of the Pope presides,
Dignified and featureless. Here too are statues that are named
The Organ-Grinder and the Swan; the Virgin, the Snow
Maiden, the Siamese Twins and Queen Victoria.
The margins of pellucid pools are splashed
And jewelled with a filigree of crystal.

The grotto is filled with a faint
Rustling as of innumerable ticking clocks,
A swift incessant pattering of moisture-drops
On dripping rocks and into sounding, chiming pools.
My voice reverberates:
« Bondage is hoarse, and may not speak out loud, out loud,
loud,
Else would I tear the cave where Echo lies,
Where Echo lies, — cho lies, — lies. »

I discover, at the grotto's rear, another,
Even vaster cavern than the first. Here
The torrent has sought a deeper level,
Leaving only dry stones, that were once its bed,
And stillness.

It is a stillness like something you can touch.
It is a terrible arch of silence, under which
My small heart smothers
Its pin-drop beat.

Soundlessness.

I hold my breath,
And sit very still.

Soundlessness.

Memory is lost, and feeling
Numbed, in this elemental dumbness.

Even my faintest breathing sounds too loud.
The touch
Of hand to throat, or hand
On sleeve, however light, becomes
Too gross a noise.

Soundlessness.

A glass insect
Tinkles, I hear
The transparent ant's
Footfalls in the snows
Of soundlessness,
But so almost-soundlessly,
It is a whispered singing
In my own listening blood.

I sense the movement of
A single hair, that dries
With a hush, and shifts
Upon my forehead with
The sandy rustle of a single wave.

Inside the furry cavern of my ear,
A grain of earth
Is loosed, and tumbles like
An avalanche, so
Suddenly begun, so swiftly stilled,
As at the finish
All things begin
To come to this
Soundlessness;
And in the rushing universes
There shall be this
Stillness,
This motionless and grave serenity,
This perfect peace, the purest,

Most perpetual of motions,
A vast centre everywhere,
Forever soundless,
And forever still...

I put out my lamp.
The utter darkness flows up like a suffocating wave
Of velvet.
Blackness and stillness now combine,
Unimaginably dense, and deep, and dead.
I have not seen what black is until now,
And never felt it spread upon my backless
Hands and fleshless face like this
Damp-sooted night.

No black is black enough
To paint its pitch, or tell
How double-dense it feels. It blacks
Out memory and sight and time,
Until the brain forgets
What blackness was.
And the skull, that box of lights,
Seems filled already with
The black stillness at the centre of a stone,
The blackness of earth
Packing the empty eyes that glare
Sightlessly upwards, out of the pitch-black tomb.

This is the way of contemplation,
Forgetfulness of self, the rich
Oblivion whose emptiness
Holds everything, whose great egg
Of meaning is packed
With vacancy like meat.

Alpha and Omega.
Eyes annihilated by

Their fill of blackness,
My hands hold up the domes of dark,
The « tongueless caverns of the earth, »
That are all contained and counted
Within a single night.

Aristotle's caves of Demonesus and of the Orchomenians,
Virgil's Aeolus in his Cavern of the Winds, the Bible's
Cave of Adullam the caves and double-caves of Genesis,
The cave where Lot dwelt after the fall of Sodom,
The holes where the Israelites took refuge from the Philistines,
Elijah's cave in Horeb, and the cave-site for his altar on
Mount Carmel. It was in a cave that Obadiah
Hid the prophets, and on the reclining cavern of Machpelah.
There stands the mosque of Hebron.

Remember, you dwellers in the rooms of time,
The « caves and womby vaultages of France, »
The flint-engraved, the rust-red
And bone-black painted walls of the Dordogne,
Of La Mouthe and Les Eyzies; the bison freize at Altamira,
The processions of human hunters, bare forked creatures,
The oxen with cloven hooves, the stags with antlers,
And the rows of outlined hands.

Remember how the saints and hermits took up their abode
In caves — Antonello's S. Girolamo Penitente, and those
Temptations of St. Anthony that take place in the open
Privacy of lions' dens. The St. Girolamo of Bellini,
Reading in the natural study of the rocks,
And Paternier's fantastic, towering blue mountain landscape,
A tiny St. Jerome ensconced within a humble foreground
cavern.
The St. John of Giovanni di Paolo trips blithely, bravely on
Into a wilderness of caves, each rock an overhanging wave of
stone,

While in Carpaccio's 'Adoration of the Kings,' the Holy Family
Sits with the Blessed Child outside a stable in a cave.
And in the 'Virgin of the Rocks,' the sublime
Is radiantly centred in a rocky cavern
That Leonardo painted from a memory
Of many caves, for it is one cave,
And all caves — cavern, womb, and sepulchre.

* * *

Distant voices, footsteps, lamps. As I return
To the main chamber, I hear them singing:

We met on the edge of the hole that night,
Now mark well what I say,
We met on the edge of the hole that night,
But that bleedin' crew they had no light.
I'll go no more a-caving
With that cave crew.

A-caving, a-caving,
Since caving's been my ru-i-n,
I'll go no more a-caving
With that cave crew...

We put fresh carbide in the lamps.
« We have been underground now
For a couple of hours or so. » It seems
More like a moment, yet I feel as if
I had been here always.

High in the roof, a natural gallery
Overhangs the cave's recesses, and on to this
We have to climb. Following the lead,

My weakening hands and knees
Gripping an iron chain, my gross
Boots become so sensitive, they find
The smallest footholds in the slippery rock,
And shove me up. When I have rolled myself
On to the ledge, we pause, and look
Down into the pit of dark. Our lamps
Just catch the glinting of the stream.
Strange that I, who in the mountains have
No head for heights, should here
Be able to look deep into the chasm,
And remain unmoved.

« Be careful not to kick
Loose stones about, however small.
From this height, one
Pebble can precipitate an avalanche. »

At the gallery's end
There is another gloomy squeeze.
This one is appropriately named
The Squeeze Box, a sort of corrugated drain, almost
Vertical: we go head-first. « Here
We are about five hundred feet below
The surface of the earth. »

The tunnel levels, but at every bend
The sharp rocks lean together, like those
That Jason's crew once overcame
By another kind of cunning.
But here it is enough to clamber, crawl and creep,
Expelling all breath to make the body slighter,
A willing suffocation. Just as I feel
I can no longer bear to place
My cut knees and bruised shins and battered elbows
On the rocky bed, it suddenly,

And oh, with what ecstasy of relief, turns
To soft, cool mud, in which I gladly wallow.

Now I am a creature of the great primeval slime.
I give myself to it, this divine
Cloaca, with a kind of recognition.
Brontosaurus, dinosaur or pterodactyl,
I drag my massive bulk, my terrible
Serrated tail, my lumbering hind-quarters, after
My little drooping forepaws, my tiny head.

It soothes and enfolds me, slows and slurs my progress.
Outspread in a broader tunnel, I
Am a giant toad, that barks and pants and groans and grunts
The slime smells of dying and decay,
Its faintly acid taste is null.
I feel it slide like dull silk along my flanks,
I lay my cheek upon its silted pillows
In happy, slovely disgrace.

Yet even as I sink into its long
Embrace, my feet strike rock again,
And push me on, until I slide
Down, into the Mud Hole.

— « Here you must imagine yourself as being,
As it were, at the hollow centre of
What is virtually a sphere of mud. »
Indeed, it is not difficult to imagine:
As if inside some crazy funfair roundabout
We slither up and down the barrelled walls
In weak hysteria, arriving always
At the bottom, sprawling heaps of human clay.

The leader's lamp is broken. He carries now
A lighted candle. « We may as well
Tell you about the Sump, or Siphon, that lies ahead.

The stream runs into a deepish pool —
Up to our necks, I'd say.
And incidentally,
The sewage from the village up above
Seems at this point to seep into the pool, so
You may find it a bit unpleasant:
We're trying to get it stopped, of course.
— Well, the roof of the passage
Dips sharply below the surface of the pool —
Three feet or so are under water — and forms
What we call a siphon or a sump.
Now to get to the other side, which is
What we want to do,
You must submerge yourself completely.
There's nothing in it, really — it's mainly
A psychological thing, you know — one's
Blasted lamp goes out, the water's cold and smelly, and
You think you're drowning. Actually,
Very few people have managed it at the first go,
So don't worry if you feel
You cannot make it. »

We start again, crawling towards the sump.
It's an evil-looking place.
The water looks unfriendly, and
I was never any good
At diving. Mac says he'll go first,
« *Because I know just*
Where to put my hand on the matches on
The other side. You, Jamie,
Will go next. I'll leave my lamp with you,
And take the candle.
As soon as I've got it re-lighted,
I'll put my hand beneath the rock:
You'll take your time, and when you're
Ready, feel for my hand, and I'll pull you through.
Remember it's only a few

Feet — you can bring your head up almost
As soon as you've gone under, though
Not too soon, mind you
And push hard with your feet. Don't lose
Your helmet, and don't knock yourself out.
You'll find it easier
When we're coming back. And
When we've all got through,
We'll have our chocolate.
— Everything O. K? Here goes, then. »

He wades deep
And deeper into a dark brown pool, until
He stands up to his chin in water.
He smiles, holding his candle up,
But his teeth begin to chatter:
— « *It's* bloody *cold.* »
He lays his cheek against the rock.
— « *If you stand like this,*
And grope, as I am doing, with your right hand,
You can feel how the rock curves down and inwards.
It helps you to judge the
Direction of the opening. Well,
See you soon! »

He takes a huge breath, shuts
His eyes, and plunges under.
The last we see of him is
His lighted candle that
Seems to float a second on the surface, then
Vanishes with a hiss.
The troubled waters heave and froth
And bubble, then are calm again.
It is very quiet. Our lamps hiss.
« *He should have his candle lit by now.* »

The water, icy-cold, is rising round my thighs, my

Waist; its freezing slap in my armpits makes me gasp. It's
Up to my chin. Shuddering,
I lay my cheek against the rock.
I put my hand down, and out, under
The belly of the rock.
— « Isn't he there? »

I can feel only empty water,
And I start to shake with cold:
The lamp on my helmet rattles with my shivering;
My teeth chatter.
The water round my chin
Slops filthily with burnt-out matchsticks, bits
Of wood and mess and paper. « The whole thing stinks... »
And then my wavering hand
Feels another, strong and warm, and
Slippery with slime.
« I've got his hand! »

— How strange this underwater handshake, but how
Comforting — He gives
My hand a squeeze, we lock
Our fingers. — The signal —
I shake his hand,
Breathe deep.
— My final sight, a child's
Rubber ball bobbing on the surface, level with my eyes, that
Shut tight.

I'm under.
The hand
Hauls me down.
Water roars round
My whole body, blunders
In my ears, stings nostrils.
The current's too strong,
It's a wall I'll

Never get
Through:
As my breath
Gives out, I start
A frantic kicking, and
The hand
Begins to
Pull me up;
The helmet scrapes
On rock, falls backwards, dragged
By current:
The hand
Hauls, hauls
On my hand
My arm —
I must get out of this!
It must be time
To open
Eyes
And
Mouth,
Breathe — No!
I vomit a mouthful of
Choking filth,
I must
Get
Out
A stinging, roaring, rushing blackness,
The hand
Hauls —
My eyes
Thunder with blood and tears and water,
Hell!
Hell!
Hell!

— *I am breathing.*

I can see.
Mac with a lighted candle.
« You kept under
Much longer than was necessary. I thought it was
The miraculous draught of fishes I'd got hold of.
You've given your head a nice bump. I heard
Your helmet bang — good man, you didn't
Lose it: here, let me light your lamp. »

He puts his hand beneath the rock again,
And pulls the leader through:
« The first shall be last, » says Mac.
It is enough, for the moment, to
Have done it, to be here alive
And breathing. Presently,
From an insulated tin, we take
The bar of chocolate, share it,
And eat it slowly.
It tastes like sludge.

* * *

But there are cool draughts of air, that chill
Our bodies in their soaking clothes.
Leader: « Even as deep
Down as this, you get these sudden gales — it's
Something to do with temperature: in summer,
We say the system breathes.
The cold air of the caves sucks in
The warmer atmosphere outside —
At least I think
That's how it works,
— Or is it the other way round? »

Outside...
Warmer...
I hardly remember what they mean.
« Come on; best to be moving if

We want to keep warm.»
So once again, the nightmare
Of squeezing, scrambling, crawling.
We climb deeper, higher, deeper,
Twist, stick, breathe out, relax and squirm.
We are snakes, or frail insects
Lost in enormous hives and warrens of rock.
Like havens the grottoes and the chambers hold
My rock-battered hulk, till yet again
I must descend and plough the storm of stones,
Cling to the swinging ladders under pouncing
Waterfalls, and clamber with splayed legs
Down windy chimneys, till my body feels about
To split right up the middle.
I groan with hell-pains.
My cramped chest
Aches and pants and struggles in a final squeeze,
And we descend, at last,
In an inverted, blissful apotheosis,
Into the final cave.

I gaze at it in the candle-light:
Carbide exhausted, our lamps
Have long ago gone out.
All I can do is sink
Down upon a smooth, dry slab of stone,
And close my eyes.
Mac pumps up and lights
The Tilly-lamps. The leader
Empties carbide ash upon the floor.

* * *

Out of a swoon of candle-lighted dark, the chamber
Materializes in a blaze of light. Weariness
Could make no one indifferent to this
Extravagance of loveliness,

The image of the cave
That Plato constructed in his brain:
— « The prison is the world
Of sight, » he said, with how profound a wish!

But here, as we begin to realise
The nature of our cell, we are released
In wonder and excitement.
The slab on which I lie
— Dolomitic conglomerate — resembles
A roughly-tesselated pavement, set
With many-coloured shingle.
The limestone walls are sheer, and pillar
A dome so lofty, our lamps can not illuminate
Its lustrous whiteness; while everywhere the pendant
Stalactites descend towards their own
Inverted image, the stalagmitic twin.
They yearn towards each other silently,
Weeping carbonic-acid tears of far-
Fetched rains, and savour for a lifetime
Their protracted meeting, in a kiss
That, once begun, will never end; that binds them
Ever closer, till like immortal lovers
They become one body, their pure embrace
A single pillar, smooth and hard, of dusky alabaster.

Here too hang from the walls high terraced gardens
Of starry crystals; arcades, tapestries and grilles
Of candied petals, leaves and branches,
Calcite shawls, veils, laces, curtains; trophies and swags
Of stalactite, translucent fold-on-fold of mineral draperies,
Crowns, auroras and sepulchres of stony snow,
And looped, lucent sheets that sound,
Drummed with the fingers, like an orchestra of tympani
In deep sub-dominant and dominant accord.

All spectral, glittering, and vast, and still.

Far below, the torrent, that has sought
A deeper bed, goes plundering, thundering, soundlessly
Down, maybe, to the earth's hot centre, there
To be ardently converted into
Fountains of boiling ash, or gulfs of steam.

The stony system of the caves
And corridors through which we came
And that like an enormous, ravening root, or one
Wide, spreading tree of dark extends
Its trunk this last cave is the topmost leaf,
This well-articulated structure, and the cave we stand in are
The water's monument, and ineffaceable memorial.

* * *

We have reached the peak of our intention,
And offer a prayer to
The deities that haunt these caves.
The return will be perpetual valediction,
For I shall never look again
At what my eyes have witnessed here.

And now for the return, an anxious journey,
With our bodies weary, our spirits weak,
The death-wish half upon us, the desire
To retreat, to stay for ever in the womb of time.
These are the only idols of the cave,
And they shall not be worshipped.

Towards our reluctant birth we go.
If you have heard this poem, you will know
That we were born again,
Delivered to the sun once more, that drenched the wet
Walls of an empty village; and the fields
Were white and yellow, high
With unmown hay. Below, laid far

Away among declining fields, a lake-reservoir
Looked flat and quiet as a whitened stone.
We breathed deep, and the roadsides
Rose in galleries of grasses,
And, tier on tier beneath the cavernous elms,
Green, frothy-white, the wild
Cow-parsley dressed its airy umbrels on
The stirring hedges' banked
And blazing galaxies of white and crimson hawthorn,
On honeysuckle, single hedge-rose, dandelion, borage,
Daisy, eyebright, cowslip, buttercup and violet.

And perpetually overhead
The free sky was revolving under
The wind-thundered whitenesses of broken cloud
Where the high larks
Sang with our singing:

Their ropes were frail, their rungs were thin,
Now mark well what I say,
Their ropes were frail, their rungs were thin,
You got part down and fell right in,
I'll go no more a-caving
With that cave crew.

A-caving, A-caving,
Since caving's been my ru-i-n,
I'll go no more a-caving
With that cave crew.

They propped a cave that wasn't safe,
Now mark well what I say,
They propped a cave that wasn't safe
And put their hope in luck and faith,
I'll go no more a-caving
With that cave crew.

There came a day when they kicked that prop,
Now mark well what I say,
There came a day when they kicked that prop
And down came the roof and killed the lot,
I'll go no more a-caving
With that cave crew.

A-caving, a-caving,
Since caving's been my ru-i-n,
I'll go no more a-caving
With that cave crew!

D. J. ENRIGHT

THE SHORT LIFE OF KAZUO YAMAMOTO

At the age of thirteen, you passed by the park
Of Nakanoshima, you paused by the Public Library
with its well-fed shelves.
The queue outside could have kept you for weeks,
Except that students shine their shoes themselves.

You swallowed the rat poison, all the easier
for having a healthy appetite,
And died with admirable definition. Your last words
Were even reported in the papers. 'I wanted to die
Because of a headache'. The policemen took it down,
adding that you were quite
Alone and had no personal belongings, other than a
headache.

Elsewhere the great ones have their headaches, too,
As they grapple with those notable tongue-twisters
Such as Liberation and Oppression.
But they were not talking about you,
Kazuo, who found rat poison cheaper than aspirin.

THE WONDERING SCHOLAR

He went a little queer. He could not really think
the land was wholly waste,
The peasants all unholy. More and more the rice-plants
twinkled in their muddy glory.
He failed to ask that every summer should be full
of swallows.

He ran away, then walked, from those stern masters
of the sleepy hollows,
And found, beyond the weeping willows, a world quite large
and rich in men as good and bad as he.
His standards slipped and fell. Not every alley hid
a thief, not every thief stripped all.
The lines which creased men's faces, he discovered
That some were caused by grief, and some by laughter.
He ceased to stalk the dusty city, like some lustful
critic, after
A nasty traffic accident, or bent on finding
tawdry rhythms and false rhyme.
He sought to broaden his acquaintanceship with style.

The only time that he was ridden by
Sat on his wrist or in his diary. That he obeyed
the rest was his to ride.
Does the silk-worm know the looms of Nishijin?
'I shall not tell them,' he replied.
A giggling cry behind the paper screen did not portend
the bad end of a race
Or mean the death of every god. Better to do what little
Could be done — a tip, he came to feel, and not a tract.
He visited that lovely cataract
Where the desperate look and leap. He looked.
Back in the whirling city, he watched the chopsticks curling
on the oily river,

And recalled that he should feel defiled, that he should weep.
That talent, too, had gone. He smiled.

He came to see how even those who could not read
had pleasures —
Cynic, he asked himself, or simpleton? He strolled between
inexplicable banners, under a sky
Rolled round by foreign tongues and found that he was reading
less and less.
It was the emotions of people that surprised him vastly,
not of poets
Those were his task at school, these were a job for life.
His poems grew shorter and shorter. Yet he had seen the lion
lie down with the lamb.
He died reluctantly, but happy — 'Down to earth is what I am.'

THE LANGUAGE OF FLOWERS

The cold old man, rich and arrogant,
Whose sons had died who loathed the sight
Of life, of men who had not died like men,
Of women who were women out of spite.

His garden, walled in from the thirsting
Street, bursting with scent and sight.
His grinning arab driver, who held the
Gate a moment open once, that we might
see inside.

So long ago. Yet we remember the sight
And scent of the flowers; and remember the
Driver's shared smile of sheer delight.
The old man has fallen from memory, his face
rotted on its stalk.

ESMÉ HOOTON

SYCORAX' TREE

I

There are five exits from the sealed flesh,
From the fibrous mesh
    Of Sycorax' tree,
    Wherefrom to run free
And girdle the world
In spirit hurled
    Through the porthole of sight
    To recover in light
The health of the soul
And render whole
    Again to God the injured sprite
    That Sycorax pinned in with mean spite,
Forgetting the hands
That reach out from the sands
    Of time run out, to clutch at the real;
    And the spring perfume breaking the seal
For the enlarged soul breathing anew
The breath of day; and the few
    Quick notes of the enlarged bird
    That set free, once heard,
From the deepest dungeon Sycorax knew.

II

But she will not break out
Save when the moonlight paves the field
And she walks the street of her desire
In form such as her fancies yield,

With sharp heels tapping that the field shall know
She has her heart's desire
Better than when as young as any
Burgeoning spring she gently would respire

The airs of spring for then she walked but grass
And now the streets of the heart's desire.
But the moon drops and the green field
In the bleak dawn mocks at her rising ire.

III

And there shall come
The time when her dust is dry and dumb
And yet shall have voice to say
As dust speaks in its passive way
Miming the part: here lie you now
Who once had breath for a sigh.
What rage wrinkled once
On the bones now fallen dunce
Of the world and out of use
But then flesh-bearing: the abuse
Even of the tree of Sycorax
Once poured forth would now wax

As a loved tune in the risen ears
Could you but rise again and rage
Who are fallen from the use of tears
And nothing so living will your dust assuage.

THE CASTLE

I

Our walls are fallen from use,
Enclose no space
    From weather where roofs are fallen,
    And window-gaps are riven
In the skull walls but no bright vivid ball
Roves in the skull
    That the world outside
    Can inward ride
    On the tide
Of the world within where all hollow is
And the lees
    Of a life once lived here
    Are dry and the living now
    Are bright birds rounding the tower
With a swirl of wings. And the call
Of the birds from the hollow skull
    Sounds our retreat and Nature's taking over
    Of this shell beside the river
That was once a face and featured whole
But is now a skull
    Open to the sweep of wind
    And the froppings of the bird swirling round
The wreck of a face grown old
And out of use. And paled
    Is this face to white bone only
    That lasts down the centuries and queenly
Rules the river still though void of the senses
    That once gave colour and bloom to cheeks
Fleshed for the summer. And the defences
    Against death are down, and all leaks
    To destruction like sinking wrecks.

II

Only, how lovely is this dying
Though the sea retreats and vying
With the new time's pressure
The seizure
In death of the shapely fort
Is a singing like the sport
Of the queenly bird in her death pang
Making the river ring
With her shining notes of brave song
And after, silence. And this lovely bird
On her moat water riding
Proud in reflection, brooding
Without thought for the skull is clean
And bone is quiet, sings to her death, of stone
Crumbling and weather taking
A little day by day and the wind breaking
To a new loveliness her stout stone
And leaving lovely even the broken bone;
And birds homing in the roofless walls,
A proper ending for all roofless skulls.

OLIVER BERNARD

INVOCATION 1954.

By the altar stone of my identity;
By the twopenny blood crucifix of my self-despising;
By the priests of my admonitions;
By the vestments of pride;
By the monstrance and wafer of my absurd claims;
By the sacramental wine of my superiority;
By the cathedral roll of my boredom;
By the postures and genuflections, by the orientations of my attitudes;
By the intolerable length of this service;
I promise to be worthy of walking into the light
When all this is over.

THE REPRIEVE.

That hangman, I,
Shaking the rope at a fleeing victim
In the deserted place of execution;
That hangman, I,
Became that guiltless victim,
Wringing my hands at a cancelled execution
And your expressionless averted eyes,
Deflected instruments of my destruction.

FUNESTE MAQUILLAGE 1954.

That redhaired nightmare death in life
With foetus eyes, pale to the mouth,
Got off the 14 bus before
We did tonight. We went to South
Kensington and dispersed along
The way to Pauline Wentworth's flat
Talking about ourselves. Perhaps
The rest — we'd all had a look at
The creature — quite forgot her face;
But I remembered all the girls
I've ever looked at: never with
As cold an eye, as bold an eye,
As old an eye as this I open
Now. She was — pre-Raphaelite,
Corrupt, diseased, dead, putrefied;
Luminous like a rotten fish
And beautiful as suicide.

You understand; that sort of thing
Is over and done with for us all:
Yet there she was; decline and fall,
And sorrow makes the sparrow sing,
And History teaches but one thing:
That History cannot teach at all;
And all my song is that I'm dumb,
And — a lot more I can't recall.
« Hypocrite lecteur »! Oh, the love
Of what is bad! How frailty calls
To frailty in us! It appalls
The Many to behold the New,
The female to admit the male;
And all I hear is dying falls
And talk of fears, and tears like dew,
And prophets mad, and augurs pale:

Even desire caught by the tail,
And conflict all confused with war.
Incomprehensible peace will come
When men agree to free exchange
Of guided missiles (within range
Of all our pockets.) The family
Of nations will be a dead branch;
Bar scars, it will be as before:
A planet, settling down again.

Yes: she was seen in Rome as well,
Last summer; she's a public sight:
Park orator announcing Hell,
And — once she's got the make-up right —
Her face is speech and platform too,
Her crowd is tens of thousands strong:
Most of them gape, but not a few
Recognise, as she stalks along
The pavement with her message showing,
Something that they got tired of knowing
Some time ago. Why this reminder?
And why notice her? She does
That to be noticed! — True: behind her
There are a dozen who still buzz:
« Did you see —? » « There's that — » « Coo! »
« Get her! »

Or — think the more. But she's a girl
That's made herself a different mask.
Whether you teach or preach or screech
Or do a little bit of each
You're saying things. She says to me:
« Death fascinates. » It does; I see:
Her and the crowd. Of which I'm one
Whose eyes and ears and nose have done
Their best to see and hear and smell

Their own peculiar forms of hell:
On earth, as it is; or as a threat
Unproved and undisproved as yet.
The mask, the beauty and the terror;
The task, the beauty at the mirror;
All these behind us: but compare
The masks of other maskers where,
Instead of death, life's simulated:
Contrasts delight; but that one grated.

M. S. NUGENT-HEAD

I

How many times have men more wise than I
(more old than Earth)
Cast broad bands of light
Into the shadows of doubt,
Saying:
« How rare the one that knows his weight,
How sad the one who loses touch with the reality
Of himself;
How lost is he who speaks wise words
And in the same awful moment
Hears the November wind
In the hollows of the brain. »

These things are true
And lie across my heart
With the heaviness of dead timber.

The greatest pain a man can know
Is awareness of inconsistency
Of thought with action,
Work with belief,
Desire with need.
Therefore:
The union of resolve with possibility
Is his greatest comfort.

And can I drive the arrow straight to the target?
The ball
Straight to the goal?
And can I kill the lion?

These are the things the heart most needs.

II

The horses beat the turf about the turn —
The batsman awaits the impact
Of leather and steel;
And I —
I track the yards of earth
That stretch before me.

The champion watches the ball
Kick to the pin,
The ball
Toss cloud of chalk into the air;
And I —
See miles of forest, infinities of clay
And a horizontal wonder.

The horseman rides hard onto the posts —
The flag waves,
And the stern prow cleaves to win;
A buoy rings in the late evening;
And I —
Am paralysed.

The pursuit of motion
Is one man's devotion
And another's end.

III

Flights of wild geese divide the air
Flying southward,
And the small boat approaches the island:
        Grand Manan — another name
        But identical destiny;
            I would be there now

We roasted lobsters on the shore
And corn smelt sweet
In the October air.
The world was far away
And subways ran beneath Harvard Square.

IV

I see the book open upon the table;
I see the speaker
Confident upon his stand.
I hear the symphony of strings
And recognize their harmony.

A diminished seventh can wring my heart
And lupine words
Quicken my breath.
        I stand among the old men
        And know that something has meaning.

        I have sought it through the passage
        Of these twenty years;
        I have cast my hot breath
        Upon its fleet heels;
        I would achieve it,

My heart would envelop it
All encompassing.

And shall I find it?

V

Behind the volumes on the shelf
Small hands are busy
In the accumulated powders of a year.
Small hands strip the bindings;
They cannot turn the pages,
And eyes too small to read
Wink like heartbeats.

One foot?
Two?

And could you spare a paper minute?

This great eager moon
To spite the hollows of its countenance
Would shine more brightly.
Tiny stones
Fly in the tinted vapour
Of a narrow sky;
Their impact is lost
As needles in a cushion,
Bullets in sand.

Can all things be as small as they seem?
Can one trace the spoor of thought?

VI

I have read books
Conceived in the wonder of the sky,
Aware of the engine's speed,
Wondering whether man can find
The lost, far hills of youth.

Have they the meaning that I feel
Running with early autumn heat
Within my veins?

Also have I pondered pages
Born of the ruthless idiom
Of post-war America:
Short sentences,
Forced phrases,
And the word « good »
Overworked.

And yet —
I can follow the race of images,
The flood of innuendo
That are God to him
And all the wonder of the earth
To me.

Who is he?
Or who am I?
What great divide
(the black continent dividing)
Holds us apart?
Do the rains fall and rivers run
On his side or mine?
And is the April torrent

The hard direction of his soul
Or mine?
Or I?
Or am I the man...

VII

There is a motion in the universe
That we are slow to appreciate;
Come!
Let me help you:
Follow me to where the river runs
Beneath the hill, courses
Through the wood and out
Onto the plain.

Here perhaps we shall find it.

Or shall we find it in the air
The stare
Of twenty-thousand starlings
Inscrutable?
Or higher still,
A planet wandering
In waste of stellar permanence?

But this will never do!

Here am I the leader
Guide to the tour,
And here am I more lost than you.
It is for you to put the questions,
For me to answer them.

Let us continue our search.

On your right I can show you
A windmill, nature-driven,
Nowhere bound;
And on your left a swift, dark train,
Fed by fireman,
Answering to skill of swart engineer.

Before you
You have the five straight lines
Of progress.
Follow them,
For I must leave you here:

There are others waiting.

Never turn your shoulder
Remembering Orpheus and the wife.

VIII

The city moves to close its eyes:
The river flows beneath the bridges
And water-sounds
Echo against the stone shore.
Gulls turn
And turn in the air,
Their wings smoke-stained,
Their cries distant
And belonging to another time...

Along the dark embankment
A man walks,
Waiting for a morning,
Waiting for a sun
That can never dispel the mists of memory.

Absently
He petals a flower into the tide.
Thinking of home,
And the family he can never see again;

Thinking of the house
And the gardens of his youth —

Lost...

His father's words
Re-echo in his brain:
Talk of tradition
And the sanctity of the family;
The uncle who fought in the American civil war,
Seeking concrete evidence
Of the value of his heritage;
The sixteenth-century twins,
Beautiful,
And died within a year of one another;
And the old colonel,
Strong in the Irish parliament,
Who could handle a boat
As if he were one with it.

Who are these people?
Have they ever existed?
And if so,
Can they ever die?

And himself —
« Am I alive? »
He asks —
« Am I the end of an old line —
The last station,
The lonely outpost,
« Or is there in me a beginning,

The beginning of a new, more vital strain?
Do I represent
The head or the tail of the bird? »

Feathers in the wind,
Down on the breast
Of the death's-head
Moth,
Eating cloth
And flattened on the white wall...

The morning comes,
Red-visaged
And barren in the shadows of its early streets.
The river flows again,
Bearing its sordid cargo of dead leaves, timbers,
And exhausted memories
Down to the pool.

The man,
Casts his final petal to the tides,
Yawns,
Hopes for one last drink
And someone who will take him home.

WAYLAND YOUNG

GILDA

Targello looks as if it had always been there. From the mountain above soon after the world began the god of habitation threw down a handful of houses. Most shot over the cliff into the blue Tyrrhenian sea, but a few stuck reeling on the edge, swayed, and settled into a grey moraine behind which the last of them piled up. The god passed on, scattering other villages and sometimes emptying a whole basketful of shining white or red; Pisa, Leghorn, Rome itself.

There was only one fishing boat because there was room for no more on the tiny beach. The sea ate under the grey cliffs and in storms the houses jumped as the waves struck upwards where they had eaten. Above Targello there were olive trees and the people grew beans and wheat on terraces the size of a bed. Half the hillside was piled with the stones they had taken off the other half. The unmetalled road stopped outside Targello because there were no streets inside, only steps. It was as he climbed sweating up these steps, carrying his canvases and his easel, that Curtius first saw Gilda. She ran shouting out of a great dark doorway which smelled of tar and garlic, her black hair flying, and stopped dead on one leg when she saw him. Her finger went up to her mouth; first she was afraid, then she began to giggle. Then she remembered she was a big girl now, polite to the

foreign artists. She looked composedly at him, but soon looked back to the children he knew were following him and began to giggle again, sharing her joke with, he supposed, some Maria Pia or Giancarlo of the fifth grade. She squirmed aside to let him pass and he plodded on, sweating, and amazed at her beauty.

Most of the artists were German like Curtius, and he was pleased in a serious way and thought it would broaden his outlook when he found that there was a young Frenchman in the next room to him. He had unpacked his suitcase, had sorted his canvases into sizes, and was watching the sea out of the window when his neighbour came in, a tall energetic youth with a great flaunting nose. He spoke in rapid and slovenly French.

« I'm out of flake white, » he said. « Can you lend me some? I'm out of money too, but we can get wine on credit. »

Curtius came over from the window and answered meticulously, cursing his heavy consonants: « I think I can find you some flake white. Won't you come in? » Then, clicking his heels, he introduced himself: « Curtius. »

The Frenchman, who had been looking impatiently about the room, stood still and stared down his enormous nose. « Oh God, » he said, and then, clicking in mimicry: « La Houppe. »

« I beg your pardon? » said Curtius.

« La Houppe; Houppe, Houppe, Houppe, » said the Frenchman, dismissing names with a violent gesture; « like houp-là, but the other way round. What about this flake white? »

While Curtius got the paint la Houppe began to look through his sketch books. He turned the pages fast, breathing intolerantly. Curtius stood there, looking away and cracking his fingers. La Houppe slapped down a sketchbook. « Wobble wobble wobble, » he said. « Why don't you make up your mind? »

« I can't seem to, » said Curtius mildly. « Have you made up your mind then? »

« I haven't got one, » said la Houppe, beginning to stamp round the room. « I'm just an eye. How long are you here for? »

« Six months. And you? »

« I don't know. How can one know? How old are you? »

« Twenty one. And you? »

« Twenty. Oh well, I expect we shall put up with each other all right. I had a Dane last year. You're German, aren't you? You speak very good French. »

« Thank you. Were you in this house last year? »

« Yes, » said la Houppe. « Let's go out. Stinking place Targello. But it's cheap. »

As they went down the steps Gilda watched them from the same dark doorway.

« That's a lovely child, » said Curtius.

« Nonsense, » said la Houppe without looking round. « There are no lovely children here. How could there be? Don't you know the history of this place? All the pretty girls married Germans like you around 1910. You'd have to go to Essen or wherever it is to find the lovely children now. »

« I know, » said Curtius: « but all the same. »

They came down to the tiny beach; the fishing boat was in, lolling sideways on the earthy sand. They fetched glasses of wine from the shop and sat on the lower gunwale of the boat. La Houppe was rude and overbearing, Curtius was sometimes reserved, sometimes flustered. The children gathered round to watch. They made Curtius shy, though he liked to look at them. La Houppe shouted at them suddenly in the middle of a sentence: « Go away. » They remained; but he did not notice.

Curtius, fumbling in French with German ideas, said that the purpose of teaching in the arts was to impart techniques for hindering hindrances. La Houppe snorted. Curtius began again, but la Houppe interrupted. « Hindering hindrances to what? »

Curtius didn't answer at once. He looked down and fiddled with a pintle on the boat.

« It, » he said at last.

« Gilda, Gilda, » called the children.

« It? » said la Houppe. « What It? What do you mean? »

« The vision: the individual, unteachable, unsharable vision of the artist. » He looked up mildly.

« Gilda, » called the children: « Here comes Gilda. »

« That's what teaching's for, to hinder the hindrances to that. »

La Houppe put down his glass with an exasperated bang.

« It! » he said. « It! When I hear people like you rationalising and sentimentalising about your unsharables and unteachables I take my pencil and I draw draw draw. Do you know what teaching's for? »

Gilda had come down now and was standing among the other children, half hidden.

« It's to provide cheap models for people who can't get them for nothing. That's all. All this — this careful cultivation of your Its and sublimities; my God! All you have to do is start; just get started and draw. Draw first, and think afterwards, if you must. »

« Look, » said Curtius. Gilda was pointing at them, saying something to the other children and laughing. « That's the child I meant. »

« Where? » said la Houppe. « There isn't one. Which one? »

« Sh; quiet. Let's watch her. She's so lovely. » Curtius sat very still, and at last la Houppe saw her.

« Hey, child, » he shouted. « Come here. No, not you, idiot; you. »

Curtius winced but the little girl ran up smiling and stood before them. La Houppe stared at her for a long time; Curtius looked down and fiddled with his empty glass, capping the pintle with it.

« Turn round, » said la Houppe at last. She turned round, smiling over her shoulder in artless satisfaction. La Houppe threw a coin beyond her to the water's edge.

« Fetch. » She ran to fetch; Curtius looked up to watch and la Houppe laughed aloud with pleasure.

« All right, » he said « all right. What's your name? »

« Gilda. Ermenegilda. »

« How old are you? »

« Eleven. »

« Very well, Gilda. Now you go home to your mother and tell her you're going to come and be drawn by me tomorrow at six. And you're to come exactly as you're dressed now. Exactly, you understand? You can wash, but that's all. »

He got down from the gunwale and spanked her behind. She ran off.

« Are you really going to draw her? » asked Curtius.

« Of course. Aren't you? »

After a long pause, Curtius said: « Perhaps I might, later, » but la Houppe was not listening.

After supper Curtius went out, lonely and unsettled, into the warm evening. The air smelled of sea and rosemary and cistus. He walked up the mountain path under the swirling olive tress, silver-green and silver-grey. The peasants were coming down, the women erect, carrying big bundles of weeds on their heads for the goats. The men carried nothing but were bent from digging. Curtius thought of the picture he would paint of Gilda, if she did not mind coming to him after la Houppe had finished. She would be doing something; cleaning something, or making something, perhaps. At any rate she would be taking her part in the hard life of this little clean, tough village where she lived. For nothing, Curtius told himself, was beautiful in itself, but only as a part of the larger whole. The beauty of this child was the product of chances and half chances in the lives of men and women each of whom had worked and been worked by the same fragrant hillside, the same winedark sea. It lay as much in her simple setting as in her, and in the order of custom and of age which regulated and informed her life.

« Ecology, » he said aloud as he slumped from stone to

stone down the steep path. Two young women who sat plaiting leaves under a tree heard him speak and saw his yellow hair flame in the sunset and the uncertainty in his eyes.

« *Bello* » they called: « *Bravo e bello.* »

He did not think they were speaking of him. He went on, down into the village, and to the wineshop. La Houppe was playing *bocette* with the men. Curtius hesitated, but went in. La Houppe threw a ball vigorously, from a height, so that the table banged. Other balls scattered. « Eh, » said the men non-committally.

« Come in Curtius, » he called. « Come over. Do you play? »

Curtius shook his head.

« No matter. I'll teach you. »

Curtius stood by them, but nobody paid him any more attention and after a time he went to bed.

The next day he went up the hill to draw, but Gilda kept coming between him and the paper. He thought with intricate abandon about ecology, seeing before him a natural tissue of relationships which answered the tissue of the human body itself. He wanted in his picture to weave both together and to show Gilda as all she was, from the smallest cell in her skin to the sea and the hills beside. Always provided she would not mind coming to sit for him after la Houppe had finished.

In the afternoon he gave up sketching and clambered out for exploration's sake over the rocks below the cliffs. Beyond the last boulder before the sea beat again on sheerness he saw Gilda by a rock pool, pulling up mussels with her hands. To avoid splashes from the little filtered waves which grumbled in her pool she had tucked her skirt up into her collar in front and behind. She was crouched right forward between her knees in a suddenly animal posture, her left arm hugging her bent leg, the other arm far down as she groped in the water, so that this knee lay against the back of her shoulder. Her thighs and haunches shone golden against the grey rock. She looked up at Curtius, and smiled, and turned back to her

fishing. He blushed and stumbled back over the big rocks. He went to the very top of the village and lit a cigarette.

« Flora, » he thought: « she is like Flora, only dark. And summer is dark, the smell of summer darkens the very air. Flowers are golden, and their scent is black dark. It is unaccountable. I shall come back later and paint her nude. I can't paint her now. I shall come back and marry her. »

Stumping from step to step down past the wide black doors which smelt of tar and garlic, he thought: « I shall never come back. She must marry a fisherman here. »

At six he heard her go up to la Houppe's room, and his rapid, incorrect Italian as he spoke to her, with the French accent distorting and amputating the beautiful free sounds, and her answers, « *No,* » and « *Si.* » At seven, heart beating, he knocked at the door.

« Who is it? » shouted la Houppe crossly.

« It is I, Curtius. »

« Well, come in then. Why do you knock? »

Suddenly elated, Curtius went in. La Houppe was not working at all. He and Gilda were looking over some charcoal drawings he had made of her. Curtius stood beside Gilda and looked too: she still smelt of seaweed.

« Do you like this one? » asked la Houppe.

« Oh yes, » said Gilda.

La Houppe said to her, « Now what did I tell you? Go on, tell Signor Curtius what I told you. »

« That I am not to say only yes or no, but to give my reasons. »

« Good. Now we'll start again. Do you like this one? »

« Yes; because... No, because I look like Aunt Pina. »

« Isn't she pretty? »

« Oh, *no.* »

« Well then, what would you like to look like? »

« I think perhaps the Madonna in the church. »

La Houppe laughed and said: « You'll have to go to Signor Curtius for that. »

He spanked her behind again and sent her away.

« She's good, » he said in French before she was out of the door. « It's wonderful to draw from a child of that age. There's so much going on in their faces and bodies; you have to move like lightning. You ought to do more of it. Your drawings need loosening up. »

Curtius said tentatively: « One *could* do an oil painting I suppose. »

« Of the Madonna in the church. And in any case you'd need a pile of drawings first. Seen the paper? »

He threw Curtius a newspaper and while he was reading it said thoughtfully: « I suppose you and I had better start hating each other. »

Curtius put down the paper and said: « If there is a war, I shall turn all my strength to avoiding hatred. »

La Houppe laughed, loud and impatient again. « You wait, » he said: « You just wait till the shooting starts. Boum: that's Heinz. Boum: that's Ludwig. Boum boum; that's your own leg. And it's me shooting, remember. »

Curtius said: « Shooting solves nothing. Nor does hatred. »

They said nothing for a long time while Curtius went on reading the paper and la Houppe looked out at the sea.

After Gilda had come to la Houppe four evenings, Curtius asked him how long he was going to be.

« My God, » said la Houppe. « You don't want to wait for me. She can come to you at the same time, I suppose. »

« I suppose so, » said Curtius. « Yes. I suppose so... La Houppe? »

« Yes? »

« Will you ask her for me? Tell her I'd like her to come? »

La Houppe turned impatiently towards Curtius but stopped with his mouth open for another « my God » when he saw Curtius's downcast eyes and bitten lip. His look filled with sentimental compassion and he put his arm round Curtius's shoulders. He shook him gently and said: « You're not much of a Nazi, are you? »

The next day at six Curtius thought: perhaps he's asking

her now. And the next. And the next. On the ninth day he faced the fact that da Houppe had forgotten, and set to work finding the courage to ask her himself. Perhaps she would not be allowed to. Or even worse, perhaps she would not want to. But when Curtius managed to ask, she smilingly agreed.

She came to Curtius's room with her mother. She stood blushing beside the strong, tanned woman who, twisting her hands in the end of her shawl, spoke about money — she was pleased the foreign artists wanted to draw Gilda — it was « too much honour » — though she coudn't understand why they wouldn't let her be dressed prettily; but that was their affair. She had once had an uncle who was an artist, quite a famous artist, and had sold his pictures in La Spezia and had studied in Florence. But, in short, the child was quite old enough to help in the home, and it was harvest time, and so if the German signore wanted to draw her as well as the French signore, it would be necessary for Gilda to be paid one lira fifty an hour. To avoid haggling before Gilda, Curtius agreed immediately, knowing that he would also have to pay la Houppe's share.

In spite of what la Houppe had said he tried to make Gilda sit still and began fiddling with sketches for an oil painting. They hardly spoke. At six she went next door to la Houppe. Curtius sat listening to their chatter through the wall, and later to the ritual and repeated laughter of a game.

That night Hitler invaded Poland, and when Gilda came the next day she found the two young men packing. Since there was no drawing to be done she went straight in to la Houppe. Curtius in misery heard their chatter and laughter through the wall, and looked about for something of la Houppe's which he could take in and return to him. But after a time Gilda ran into his room, and shut the door softly. Flushed and with shining eyes she came across and sat on a closed suitcase. She giggled twice, and said:

« Signor la Houppe says he will come back and marry me after the War. Will you come back and marry me after the War? »

Curtius said: « If Signor la Houppe is going to marry you, how can I possibly come back and marry you too? »

« I don't know. Signor la Houppe kissed me. Will you kiss me? »

Curtius stood thunderstruck, but before he could think what to say Gilda was on him, her arms round his neck, and stretching up to kiss him with the fruitless ardency of childhood.

« There, » he said, letting her go.

« Yes, but you haven't said if you'll marry me. »

He turned away from her. « Gilda, » he said.

« Come on, come on; promise. »

« It may be a long time. »

« Doesn't matter. Don't you love me as much as Signor la Houppe? »

« I promise, » said Curtius.

« Good. » she said, going to the door. « So that's settled. » She went back to la Houppe.

Curtius and la Houppe travelled together as far as Genoa, standing jammed in the first crowds of war migration. On the platform there la Houppe stumped up and down, making the stationary Curtius one of his turning points.

« Which service? » he asked.

« Army, I suppose. And you? »

« Yes, army. »

Curtius felt more miserable than ever but something gleeful came into la Houppe's stumping.

« Moreover, » he said, « I gather we are rivals in love. When I have you at the end of my bayonet I shall think of that child, whatshername. »

« Gilda. »

« Yes, Gilda. She shall be the Middle Kingdom eternally in dispute between the Latin and the Teuton. »

« She's not that, » said Curtius. « She's something quite different. »

« Oh Burgundy! » La Houppe declaimed. « Thy fertile fields! Thy smiling slopes! »

« La Houppe, listen: » said Curtius. « She's not that. She *is* in dispute, if you like. But listen: listen: she's.... »

« Aix! » roared la Houppe: « Vézelay, Macon, the rich black grape! They shall never fall! »

The train for Turin and Paris came first. Curtius, waiting on alone, spun a fantasy of going back to Targello, of spending the whole war in hiding there so as to be near Gilda and watch her grow up. He settled there, became an Italian, got work as a fisherman or a peasant, lost his German accent, was received into the Roman Church by smelly old Don Luca and, after seven years, married Gilda. Twenty seven and eighteen; quite a possible age difference. He lit a cigarette from the butt of the one before.

When Gilda was twelve, Curtius and others invaded France. La Houppe and others, dirty, hungry, bearded, without officers, without hats, fell back from Sedan. When Gilda was thirteen, Curtius was in the garrison at Nantes. Every night he thought of her, imagining how she would have grown. La Houppe was in hiding on a farm in the Cevennes. When Gilda was fourteen Curtius was still in the garrison at Nantes, but thought he would be sent to Russia. La Houppe went up into the mountains and began with others to collect arms. When Gilda was fifteen Curtius went on leave to Hamburg. After a party he went home with a girl but her thighs and haunches were dead white, and he left her and was sick in the street. La Houppe travelled across France by night and was picked up with two others by a British submarine not far from Nantes. In London he woke up in the middle of the night and shook the shoulder of the girl beside him.

« What's your name? » he said.

« Jill, » she replied. « Short for Gilda. »

« Gilda. It rings me a bell. »

« Not 'rings me a bell' darling, » she said. « 'Rings a bell'. Now go to sleep, Cyrano. »

When Gilda was sixteen Curtius was transferred to Italy. For nine months he watched from his place in the Gothic line the hills beyond which Targello lay. La Houppe with a

German machine gun wiped out a German platoon led by Curtius' second cousin. When Gilda was seventeen Curtius was captured by Italian Partisans on the railway station at Genoa and left in his underclothes in a sewer. He met there other German soldiers and a Fascist general in the same plight and together they raised a manhole. La Houppe danced on a café table on V. E. Night, and was later elected Communist Mayor of a small town in the Cevennes.

When Gilda was eighteen the men came back from the prison camps and from the four or five different armies in which they had been forced to fight. Those who remembered Gilda began to quarrel over her at once, and soon men from neighbouring villages came down to look at her and to join in the quarrels. One day an American film man with a huge car saw her and asked her to come to Rome to make a picture. She refused and he said he might take her to Hollywood. When she refused that he asked what was worrying her. She said she would stay in Targello, but would give him no reason. He offered to make the film in Targello. She hesitated, but finally refused even that, and asked him to drive her home from the town restaurant where he had taken her. He drove her, and said he would come back in a month.

« Too much honour, » she said.

« A month, honey, » he answered.

That evening her mother screamed at her: « You're mad. Why did you refuse? You could have earned enough in a month to keep us all for twenty years. Why did you refuse? »

« You know why very well — I'm waiting for my artists. »

« Very holy green Madonna, » screamed her mother: « you and your foreign artists. You act like a lunatic. Five million lire a month! Do you know what the seven of us are living on now? »

Gilda began to get out her sewing things. « Twenty eight thousand a month, » she said. « And I know families happy on less. »

« Happy! » her mother began screaming again. « Happy! » Just because a couple of young foreign rascals thought

you had a pretty face... And why don't you make the film here in Targello? Eh? Why don't you do that? »

« They might not like it. »

« Your foreigners? Like it? And what about me, child? What about... Eh, you're mad! » and so on.

The story of how Gilda refused Hollywood made a stir in the village. Nobody believed she was really waiting for the return of the foreign artists. What was Gilda up to? Beautiful rumours went round, elaborated just for the hell of it. Under her window at night the men sang *stornelli*: « Gilda, the lovely Gilda, has hair as black as the night. She lives in Targello like a princess for all to see, but she will marry no-one, and she will not go to Rome to make a film. I am only a simple fisherman, but I can guess she has some treasure worth more to her than five million a month. » At first she would throw out buckets of filth and scream at the men, but later she grew to ignore them.

« What is it, Gilda? » they sang, their voices trailing down the Arab ornaments: « Is it English sovereigns behind the stove? Is it jewels buried beneath your olive trees? Or is it the gold of the stars dancing on the water? »

After a time they stopped singing, but they tried to marry her more than ever. She refused them all. The American film man never came back. For a year she continued the undisputed queen of that coast and its rocky hills; she was very beautiful and very mysterious. In Lerici, in Sarzana, even in La Spezia the people in the cafés mentioned her. Potbellied old Don Luca addressed her on the merits of marriage.

Then one night when she was nineteen a man began to sing another *stornello* under her window, loud and harshly. « I have loved Gilda for many months, I and all my friends, and we have fought as young men fight to do her honour. But she is proud and afraid, and dare not look a man in the face. » The music changed and darkened as he bawled out the ritual insult: « I think she will lead a monkey in hell. » He stopped playing suddenly, and into the silence shouted: « Old maid! St. Gilda the Virgin! »

It was late, and many of the men were already at home. Little movements began in the big doorways which smelt of tar and garlic. A man breathed hoarsely and a chair leg scraped. No lights were lit. The man with the guitar stood still in the middle of the street. He shouted again: « Old maid! *Zitella!* »

Then began the ritual of provocation between the solitary innovator and Gilda's protectors, massed behind the walls of their houses. The shouts were long drawn, slow, melodious; and each fell into silence.

« *Stronzo-o-o-o* » called a man from a doorway. The man with the guitar threw back his head and into the echoing dark half sang, half shouted: « *Gallina-a-a.* »

« *Pulcinella-a-* » they called from the doorways, and always the silence and the darkness marked the slow rhythm between.

« *Donzella-a-a.* » It quickened, but it was the appearance of poor benign old Don Luca which precipitated the trouble.

« My sons, » he bleated, hands sticking out before him from his too-short dressing gown sleeves as he stumbled up the steps: « My sons — »

It was hardly a fight at all. The men, some of them still almost naked from bed, pushed Don Luca aside, fell on the man with the guitar, and hustled him down to the beach. There they hit him a bit, and left him shamming hurt under the boat. Gilda, satisfied, shut her window and returned to bed.

The innovator with the guitar took work in another village, and the other men continued to sue for Gilda's hand. But some of the little boys, when their big brothers were not around, would still shout at her the half-understood insults they had heard on the night of the fight: « *Santa Gilda Vergine!* » and « Where's your monkey? »

When she was twenty the elder brothers no longer cuffed the little boys, and they forgot to mock her. She began to lose her mystery and to become an institution, an eccentric. Soon there was only one suitor left, a big fisherman called Pierino, strong and kind, but stupid. On the eve of the Trinity

the women went to the wineshop with the men and stood while the men sat and drank. There was singing and laughing, and the young men began to sing *stornelli* about their girls. When each had finished his extempore verse the musicians would turn and offer their strumming bass like a garment held ready for the girl, waiting till she had her words. She then would answer, modestly or riggishly, alluding to the known facts of her life, and sketching with her arms and her head the dance her grandmother would have whirled full into on the middle of the floor.

Pierino sang: « There is no girl in Targello as lovely as Gilda. What is it in her which prevents her marrying? I am only a simple fisherman but when I look at her it is like the moon rising out of the sea. Also I think I am the only one still faithful to her. » He did not sing very well.

The musicians turned to her, waiting and strumming encouragingly. She smiled and looked down as she began to remember the dance and to invent her words. She sang:

« Pierino is big and strong and kind, and he has a big bird which would look well in a cage. But he is simple and does not understand. Everybody knows that I am waiting for the foreigners, for the two foreign artists who promised long ago. »

Pierino and Gilda sang last of the young people. Next came the old people, and after that the drunkenness.

Three years after the War Gilda saw that her waist measurement was bigger by a centimetre. After a two day's storm of crying she admitted her foreign artists would not come and married Pierino. That day Curtius, after three years' struggle with red tape, got a passport.

He went to the house where he had stayed before. The landlady did not remember him, but while he was unpacking she came into his room to gossip. »

« And Gilda? » he asked.

« Gilda? »

« Yes: Ermenegilda, the girl we used to draw before the War. »

« The girl you used to draw? My God! » the old woman covered her mouth with the hem of her apron and looked over at him half terrified, half laughing. « You're the foreign artist. »

Curtius forced himself to appear calm, though he felt again all the boyish turmoil of ten years before. « Well, » he said: « I'm *one* of them. »

« And the other? » said the old woman, looking away: « How is the other? The French one? »

« I didn't actually see much of him during the War, » said Curtius, smiling. « We were on opposite sides, you know. »

« Eh, I'm old » said the landlady, making to go. « Old and silly. »

« But Gilda? You haven't told me about Gilda. Is she still here? »

« She's here, » said the old woman. « But she got married last week. She married a fisherman called Pierino. A very strong young man. »

« Oh. »

The old woman said from the door: « One of the strongest men in Targello. »

That evening Curtius walked up the hill path through the olives and the cistus as he had walked ten years before. He remembered the picture he had wanted to paint; he remembered Gilda's face; but most of all he remembered his own emotion. He knew he had been looking for Gilda in every woman he had met since then. He did not remember the time he had seen her fishing for mussels.

She saw him first, and said: « Good evening, Signor Curtius. »

She was sitting by the path under an olive tree, plaiting grasses. He could not speak, but stood there five paces away, looking at her. Her eyes were the same, and so was the dark hair which fell about them. The rest of her face abruptly contradicted the stagnant, tended image in his mind. He saw

a will, an undestanding, needs and hopes and knowledge which with their present life burst apart the opaque symbol he had raised upon a round-headed child no more than seen ten years before. Her body scared him: there had been no breasts in his mind.

« Good evening Gilda, » he whispered.

« You remember me then? »

« Yes... Yes. I remember you. »

« Have you thought of me? »

« Yes. Every day. And now I have come back to see you. »

« You have come too late. I was married last week. »

« I know. »

The voices of women came from round a bend in the path. Gilda stood up: she was nearly as tall as him. She took his hand and led him up to a terrace above the path where they could not be seen. Up there she tossed the hair back out of her eyes and dropped his hand. She smiled at him.

« Eh, foolishness! » she said.

He asked: « What? »

« I waited for you until last week. »

He looked down and whispered again: « Gilda. »

« Would you have married me? » she asked, very seriously.

« Yes, » he said.

They sat down side by side and she pulled a grass and sucked it.

« Would you have married me? » he asked.

« I don't know. I dare sa. »

Curtius bit his lip: he was trembling all over and his shoulders felt cold. He forced himself to look at her and said: « I should like to meet your husband. »

She made an angry gesture of negation. The red track of sunset on the sea pointed them out as she turned to him with no longer negation in her bearing but invitation. He met her eyes and stammered something: adrift, sick. Her invitation became intense. He cast anchor violently through

the silver waters of his dreams, cleaving and rending and fouling and undoing ten years in a sentence.

« I should like to meet your husband; » he said again, and suddenly knew how his own face looked: cold and weak. Her bright face dimmed and the lines of her body slackened and became confused. She waited still for a moment, looking into his eyes, watching for his second thoughts. But his searing anchor held. They returned separately to the village.

He had his landlady point out Pierino to him. He was a big, round-headed, curly-haired, ugly, kindly sort of young man. Curtius felt attracted to him; he became part of the ideal Targello, the ecology of Gilda. And she retreated back into the landscape of his myth. The conduct of the real Gilda under the olives had been perhaps rather vulgar, at any rate quite ordinary.

One day they were together on the La Spezia bus, standing close in the packed gangway.

« You were right, » she said, without looking at him.

« I thought so, » he replied.

« Yes: you acted rightly. »

Son after that Curtius left Targello and went to Rome. In the train he thought of the eleven year old Gilda. You can never go back, he said to himself. He would forget the stranger on the hillside — just an Italian peasant girl on a hillside. The child of before the War was a memory; deep and fertile, yes, but a memory. Memories do not grow up; men do. He had to rebuild his life.

The same day la Houppe tired of a woman in Paris, and thought, as he always did, that he was tired of women. He had tired of politics when he was not re-elected mayor of his little town. Art, he decided: Art is the only thing. It was Art's turn. He would go somewhere in the sun and become brown and obsessed. He remembered Targello.

La Houppe discovered Targello anew. In his delight at what he found round each corner he did not notice that it was familiar and that his feet were taking him to his favourite places first. It was of no interest to him to stay in the same

house as before, and he did not bother to remember which it was. His first evening he went down to the wineshop to draw the men and to play *bocette* with them. But he was tired after his journey, and soon went out and up the hillside to watch the sunset.

It blazed impartially.

La Houppe saw a very pretty girl sitting under an olive tree. He forgot art, and slackened his pace to look at her. They spoke at the same time.

« Good evening. »

« Good evening, Signor la Houppe. »

He smiled, and raised his black eyebrows.

« You remember me? »

« Of course, » said Gilda. « Do you remember me? »

« Of course, » said la Houppe, and sat down close to her. He looked at her bare feet and her rough hands. « It was here, before the War. I must have drawn you. »

« Yes. »

« You are even more beautiful now. » He did not remember her at all.

« You were going to come back and marry me. » His heart missed a beat automatically, but at the same moment he saw her wedding ring, and groaned in relief. « And now I am too late. »

There were no voices on the path and, remembering the abruptness of proceedings in the South, he kissed her. Through the failing light they walked up the hill.

Gilda did not return home that night.

When Pierino and his friends were standing round the boat the next morning discussing Gilda's disappearance, a man came down from the bus and said he had seen her on the station at La Spezia.

« On the station? » shouted Pierino. « When? »

« Late last night. She was with a man. »

« What man? »

« I don't know. I'd never seem him before. He looked like a foreigner. »

« A foreigner? » shouted Pierino.

An old man spoke up: « There was a foreign artist took a room in my house yesterday and never slept in it. »

Somebody else said: « It must have been the German artist who was here last week. He went away and came back again. »

« Was it the German artist? » said Pierino to the old man.

« Yes, » said the old man: « that's right; a foreign artist. »

Pierino suddenly began shouting again. « You helped them » he bawled; « you helped her cuckold me, you old turd. » He moved to strike the old man, but his friends closed round him saying: « Gently now, gently, Pierino. He's only an old man: he doesn't know anything. »

In a rainstorm among the Roman Hills Curtius saw clear. All things grow together, he suddenly knew, in harmony and conformity, and give each other life. Gilda has grown, and I have grown, and it is only my idea of Gilda which has stayed still. But now I want to make it grow too, and bring the idea into line with reality. If it means risking the ruin of three lives I can't help that. He would go back to Targello and take her away with him.

He took the night train and sat awake in a corner, his teeth chattering with fear and lust, arguing to himself of Germany and Italy, art and life, marriage and adultery, poet and peasant. The dawn was hot and black threatening with thunder booming round the Gulf of La Spezia. Red-eyed and unshaven and obsessed he started to walk round Targello, half looking for Gilda, half avoiding her. He came on a place he had never seen before. A narrow alley between houses, sometimes arched above, and hung with washing, led to the top of an angular projection in the cliff. Left and right the houses ran back, grey walls continuous and growing naturally out of the sheer grey rock, but here there was a tiny parapet. Curtius looked over. The dry rocks below were the village

refuse dump. Cans and guts and fishbones and cabbage stalks were thrown there and festered until in storms the sea washed the glutinous rocks clean again. Among the refuse now two great ginger cats, shining golden against the grey rock, nosed and wheeled. From the height above they looked like rats, as shapeless, and as filthy, but yet brilliant. Curtius felt for those restless slinking things the most violent repulsion he had ever felt. He sat on the parapet and looked up at the copper blue sky to avoid being sick. It was only when he looked down again that he saw Pierino, standing at the entrance to the alley. He blocked it fully. He was looking at Curtius and breathing heavily.

« Where's my wife? » he said.

« Your wife? » stammered Curtius.

« Yes: my wife Gilda. Where is she? »

Curtius forced himself to stand up and defy the man. « How should I know where she is? » he said, and took a step towards the alley. Pierino lowered his head and began to move his shoulder muscles.

« Let me pass, » said Curtius.

When Curtius was a foot from him Pierino began to shout. He smelled of tar and garlic. Curtius understood little of what he said in the thick dialect. « Liar! » it seemed: « Liar and foreigner. » Pierino picked him up by his belt and held him, head down and kicking, over the parapet. Then he let go: and Curtius rolled over as he fell, so that he saw Pierino's bloated face diminishing above and heard the air full of some great clear syllables which there was no time to understand. When he struck the rocks his left arm pinned one of the cats. It was still hugged there when he was found later. His other shoulder and arm lay right forward so that his hand was plunged deep into a rock pool. The other cat lay against this shoulder and mewed in sympathy with her hurt sister.

HENRY CHARLES HATCHER

ELEGY TO THE WINDS
AND THE WRECK OF THE SCHOONER PROSPER

The prudent spirit of the rock
shelves the cavern of the Northwind
Where the bones glow like tapers
and the white breath of the storm
is frozen against the cliffs

Yet its white vein is warm to the granite
hand of the offending ancestor;
and mine is a triumphant viking
chained to the black river's corse.

* * *

And the pebble and cinder
and the loose shells
Tumble and shake together
with the rustle of brain and leaf
Song and antiphon in the dark sea,
The petrel sings
and even the opal foam seems unholy,

Over the rock
the river moves
a tongue of fire

moves over the oak
the child of fire
calls to the gull
the son of fire
moves over the river
under the rock
over the caverns of fire
I am
said the queen of ice

I am the living continent of fire
And the ice is bright in my loins
from the light tread of the
Southwind on the tarnished hem of ocean,

The Prosper
from the Indies
with tuberose and corn
salt and sago,
cocoa and rum
black in her deep belly
over the granite
the tide moves
the fire
runs into the oak
the gull of fire

bends to the ice and the crystal cloister,
Now a sunken city
peoples its watered streets
with diatoms and the breath of pearls,
And the red medusa
softly swings over the parapets
That sway and whisper with the tide.

Under its stones
the dead dolphin sleeps,

and the rusting motley of a ship
desecrates its salty market square,

* * *

The sacrificial poppy
floats on the waters
its perfumed roots
swim to the sea-bed
a wheel of stars
turns to the black current
down
to the iron darkness,

The floating pomegranate
is poisoned with salt
the Westwind
nards its purple skin
with pine and elder
fresh from the mountains

The Northstar sweetens the madness
of the shining aurora,
leads the shattered hull to haven.

(small fishing boats
lie patterned like shining grapes,
the wine of their endeavour
savours the sea-death beneath them)

Oil and amber touch of the Eastwind
Spreading its fingers on the worn timber
Bruised by the oak-heart
and the great fish-god
Grunts and bubbles in the combers,

I am death
said the Northwind

I am the living-death
said the Southwind
I am of the new-life
said the Westwind
I am
of the eagle and mountain
the savannah
and the hungry tundra
corn-field
arbutus, and the angel-wheat,

* * *

I am the Eastwind
the perfumed mortar of the keel,
the legend in the mast and spar
and the white blossom of the sail.

London, October 1954

OCTAVIO PAZ

PIEDRA DE SOL

El mediodía alza en vilo al mundo.
Y las piedras donde el viento borra lo que a ciegas escribe el tiempo, las torres que doblan el cuello,
la nave de piedra que hace siglos encalló en la piedra, la iglesia de oro que tiembla al peso de una cruz de palo,
las plazas donde si un ejército acampa se siente desamparado y sin defensa,
el Fuerte que hinca la rodilla ante la luz que irrumpe por la loma,
los parques y el corro cuchicheante de los olmos y los álamos,
las columnas y los arcos a la medida exacta de la gloria,
la muralla que abierta al sol dormita, echada sobre sí misma, sobre su propia hosquedad desplomada,
el rincón visitado sólo por los misántropos que rondan las afueras: el pino y el sauce,
los mercados bajo el fuego graneado de los gritos,
el muro a media calle, que nadie sabe quién edificó ni con qué fin, el desollado, el muro en piedra viva,
todo lo atado al suelo por amor de materia enamorada, rompe amarras
y asciende radiante entre las manos intangibles de esta hora.

El viejo mundo de las piedras se levanta y vuela.
Es un pueblo de ballenas y delfines que retozan en pleno cielo arrojándose grandes chorros de gloria
y los cuerpos de piedra arrastrados por el lento huracán de calor escurren luz y entre las nubes relucen, gozosos.
La ciudad lanza sus cadenas al río y vacía de si misma,
de su carga de sangre, de su carga de tiempo, reposa
hecha un ascua, hecha un sol en el centro del torbellino.
El presente la mece.

Todo es presencia: todos los siglos, los ayunos, las ausencias, son este Presente.
¡Ojo feliz que ya no mira porque todo es presencia y su propia visión fuera de sí lo mira!
¡Hunde la mano, coge el fulgor, el pez solar, la llama entre lo azul,
el canto que se mece en el fuego del día!
Y la gran ola vuelve y me derriba, echa a volar la mesa y los papeles y en lo alto de su cresta me suspende,
música detenida en su más, luz que no parpadea, ni cede, ni avanza.
Todo es presente, espejo sin revés: no hay sombra, no hay lado opaco, todo es ojo,
todo es presencia, estoy presente en todas partes y para ver mejor, para mejor arder, me apago
y caigo en mí y salgo de mí y subo hasta el cohete y bajo hasta el hachazo
porque la gran esfera, la gran bola de tiempo incandescente,
el fruto que acumula todos los jugos de la historia, la presencia, el presente, estalla
como un espejo roto al mediodía, como un mediodía roto contra el mar y la sal.

Toco la piedra y no contesta, cojo la llama y no me quema, ¿qué esconde esta presencia?

No hay nada atrás, las raíces están quemadas, podridos los cimientos,
basta un manotazo para echar abajo esta grandeza.
¿Y quién asume la grandeza si nadie asume el desamparo?
Penetro en mi oquedad: yo no respondo, no me doy la cara,
perdí el rostro después de haber perdido cuerpo y alma.
Y mi vida desfila ante mis ojos sin que uno sólo de mis actos lo reconozca mío:
¿y el delirio de hacer saltar la muerte con el apenas golpe de alas de una imagen
y la larga noche pasada en esculpir el instantáneo cuerpo del relámpago
y la noche de amor puente colgante entre esta vida y la otra?
No duele la antigua herida, no arde la vieja quemadura, es una cicatriz casi borrada
el sitio de la separación, el lugar del desarraigo, la boca por donde hablan en sueños la muerte y la vida
es una cicatriz invisible.
Yo no daría la vida por mi vida: es otra mi verdadera historia.

La ciudad sigue en pié.
Tiembla en la luz, hermosa.
Se posa el sol en su diestra pacífica.
Son más altos, más blancos los chorros de las fuentes.
Todo se pone en pié para caer mejor.
Y el caído bajo el hacha de su propio delirio se levanta.
Malherido, de su frente hendida brota un último pájaro.
Es el doble de sí mismo,
el joven que cada cien años vuelve a decir unas palabras, siempre las mismas,
la columna transparente que un instante oscurece y otro centellea
según avanza la veloz escritura del destino.
En el centro de la plaza la rota cabeza del poeta es una fuente.
La fuente canta para todos.

J. GARCIA ASCOT

POEMA

El sueño va tejiendo su corona de espigas
alrededor del aire de la frente

y atraviesa consigo el rumor de olas lejanas
como Domingos.

como entraran el aire y el sol
por las persianas
una tarde de amor
sábanas y naranjas en el tiempo dormido.

La sombra es el eco de aguas que se han marchado
como la flor en la repisa
blanca
es despertar.

A ambos lados de cualquier rayo de luz
un ojo mira un ojo que lo ve.

El sueño es aire que vuelve de un agua que se ha ido
concha marina y playas
que vienen lentamente del fondo del espejo
y tejen.

(1954)

POEMA

Dentro del sueño
hay un jardín de noche
con los cipreses altos
y una fuente.

A través de la noche canta el agua
como el tiempo olvidado que sube desde dentro
luz al tacto que hace despertar estrellas en las yemas.

Dentro del sueño hay un jardín de noche
donde otras primaveras pusieron sus olores
ala inmóvil
colgada de la sombra.

donde otras vidas, vidas mías
vieron las estrellas
nota a nota
en lo negro del cielo

donde, de niño, se me perdió una
pequeña llave dorada
y la busqué sin encontrarla y sabía
que brillaba como un pez entre la hierba.

donde escuché una música que hoy escucho y que no conocía
detrás de los altos muros recubiertos de verde que era negro
cuando subía la luna

donde tuve el primer miedo
como un hilillo de agua por el aire

donde conocí la noche entera
oscura flor de tiempo
completamente abierta

y soñé con pisadas descalzas y muy blancas
que doblaban las hojas
haciendo ruido sólo dentro de mí.

Dic. 20. 1954

DIEGO DE MESA Y GALLARDO

PASIFAE
(*Fragmento*)

I

EL TORO

Pasifae amaba los toros con pasión; era un sentimiento innato en ella. Los amaba sin saberlo, los intuía su corazón cretense. Supo adivinar en Minos al toro genésico y lo amó por hombre y por toro.

Minos era un rey cabal, justo y sin pasiones, aunque, por razones fáciles de adivinar, no podía sentir aversión por la noble bestia de poderosos cuernos.

Fué una clara mañana de agosto cuando ocurrió el portento que acabó con la ecuanimidad de Minos e hizo desbordar la pasión en el pecho desnudo de su augusta consorte. Dormía aún ésta en una de las salas bajas del palacio, por cuya abierta galería entraba el frescor aromado de los limonares de la vega, y era todavía tibio el sol que plateaba los olivos de la ladera de enfrente. Por la desembocadura del vallecillo apenas se veía, como colgado del cielo, el triángulo turquí del mar. Todo era sueño y paz en las estancias reales; paz que guardaban desde las torres los obscuros centinelas de torso broncíneo y estrechas caderas; sueño que arrullaba el canto del agua saltando por innumerables canalillos de las azoteas a los patios, de las galerías a las salas.

Minos, desde muy temprano, recorría la parte del palacio que se despierta al alba. Daba órdenes a los intendentes, vigilaba el reparto de las raciones a los esclavos, a los pastores que salían hacia las faldas del Ida en busca de yerba y sombra para sus rebaños; sabía y quería dar a cada uno lo que le era debido en este mundo, para pedirle luego cuentas en el otro. Era siempre él, personalmente, quien distribuía el trabajo de la jornada; a los hombres que cargaban las pesadas tinajas de cien asas con el aceite o el vino, a los cazadores silenciosos, a los soldados de cóncavos escudos como las conchas marinas, a los pintores y alarifes, a las mujeres que tejían ligerísimas telas y a las que las teñian de púrpura o azul, o anaranjado, a los músicos y a los panaderos, a los escultores y a los hombres del mar.

Con ellos bajó esa mañana hasta la playa; quería refrescar su cuerpo en el río sin fin de profundas gargantas antes de que Febo hiciera arder la nacarada arena. Cuando llegó a la orilla se detuvo un instante. Le gustaba admirarlo, saborear por anticipado la caricia de sus ondas.

De cerca, el azul turquí se hacía más obscuro, más intenso; blanquísima al sol, como las cumbres del Ida, la espuma de las olas. Dejaba volar su imaginación con las mil y mil formas, siempre cambiantes, de Proteo, y, a fuerza de forzarla, casi veía realmente la llegada a la isla de la celeste pareja, con su cortejo nupcial de delfines, tritones y nereidas. Si una ola subía, impetuosa, más alta y blanca que las otras, esperaba, contenida la respiración, ver aparecer el toro paterno de áurea cornamenta, y se sentía un poco desilusionado al ver que la arena chupaba hasta la espuma sin dejar nada de ella. Su corazón se henchía de levísimo y escondido orgullo al evocar el amor olímpico que fuera origen de su vida; y deseaba calladamente, sin atreverse a desearlo, que el dios de cabellos color de mar, el poderoso Zeus de las nubes obscuras, comunicara con él directa y públicamente dando a todos una prueba palpable de su raíz divina. Sería una satisfacción tan grande para él ...¡y tan fácil para Zeus!

Pero Minos era un rey prudente y justo incapaz de importunar al Crónida con esas vanidades que olvidaba pronto.

Sin embargo, cuando iba a la orilla del mar ondeante, su mirada perdida reflejaba un momento el azul violáceo de las aguas profundas, y en ese momento, sólo en ese momento, imaginaba y esperaba.

Volvióse hacia las naves de panzas anaranjadas. Sentados en las bancas, los marineros se disponían a zarpar. Por tres veces intentaron alejarse de la orilla hundiendo con energía sus remos en el agua, pero las tres veces los devolvió la fuerza del mar. Curvando el lomo venían en tropel las olas, luminosas de púrpura, a morir embistiendo en la playa... y el cielo estaba despejado, y alto ya el sol, y no había viento que hinchase la velas desplegadas, pero el mar sacudía extrañamente la tierra con ronco bramido.

Pensó Minos que había llegado el momento y sintió miedo; miedo de no reconocer en seguida al Padre si se le presentaba con la forma de algún animal o ave, miedo de levantar los ojos hacia él si se le aparecía en su imponente majestad de dios de los dioses y de los hombres; miedo de haber deseado verlo, y miedo, sí, miedo también de que se rompiera la atmósfera tensa y sobrenatural sin que nada sucediese, de que pasara el instante.

Cerró los ojos para alargarlo; una ola inmensa rompió con estruendo en la orilla y, deshaciendose en abanico sobre la playa, le cubrió los pies.

Al retirarse para volver con renovada fuerza, el agua socavaba el terreno bajo las plantas de Minos haciéndole hundirse ligeramente sobre los talones. Extendió el rey los brazos buscando equilibrio y, al abrir los ojos, quedó paralizado de dicha y estupor. Luego, cayó de hinojos humillando su frente.

Era Zeus Olímpico, no cabía duda, venía con el antiguo disfraz, con el que era esperado en la isla, con el que los cretenses le habían visto ya.

¡Un toro! — gritaban con entusiasmo los marineros jóvenes.

¡Otro toro! — exclamaban con voz ya algo cansada los más viejos.

¡El toro! ¡El toro, al fin! — decía para sí Minos cuya sangre, saliéndole del corazón en ondas más cálidas y violentas después de la instantánea paralización, se le agolpaba en la frente inclinada.

Cuando la alzó, todo era rojo en su torno al principio; rojo el sol, roja la arena, rojo el mar palpitante de peces, roja, como la sangre roja, la bella y majestuosa bestia que, un poco separadas las patas, parecía clavada en la orilla, con los cuernos rojo-dorados coronándole el alto testuz y la espuma rosada del agua, ya mansa, lamiéndole las pezuñas.

Después todo volvió a su luz sobrenatural; purpúreo el mar y azul, nacarada la arena, blanca la cresta rizada de las olas, blanco el toro, de espuma y de sal, resplandeciente al sol como los brillos del agua.

De rodillas, immóvil, Minos esperaba, transfigurado el rostro, lleno de amor filial. El toro, frente a él, parecía observar con profunda atención el cuerpo arrodillado. Y así pasó un minuto largo en que nadie, ni el mar, se atrevía a romper el silencio.

Pensó Minos que debía ser él quien hablase primero dando la bienvenida al padre de los hombres, y ya iba a hacerlo cuando le entró la duda. ¿No sería mejor, y más propio del caso, lanzar en un bramido alegre, claro y fuerte, todo su amor y su respeto? Pero... ¿y si el metamorfoseado Crónida respondía con excelsas palabras? ¿No resultaría ridículo ante sus hombres con aquel bramido inicial? Temía, además, enzarzarse en un diálogo de bramidos que no sabía a dónde podría conducirle, y no se consideraba capaz de expresar así sus pensamientos con claridad. Era sobre todo un sabio juez que medía, antes de decidirse, el pro y el contra de las cosas.

Optó por el silencio, y en silencio se levantó. La brisa ondeaba su manto de púrpura. Alzó la cabeza el toro; dió Minos un paso y la noble bestia retrocedió dos. Alargó los brazos el hijo de Europa en gesto de cordial recibimiento y el toro humilló el testuz escarbando la arena, al mismo tiem-

po, con la pezuña diestra. Dió un paso más el rey, y el bicho se le arrancó.

Fué un momento terrible para todos, pero Poseidón que sacude la tierra sonrió y, alzando con suavidad la mano que empuña el tridente de oro, mandó sobre la playa un viento joven que, sacudiendo el manto de Minos, burló al toro marino librando al gran rey de una muerte violenta e injusta. Dobló el bicho engañado por el pase del viento, pero ya Poseidón se acercaba a la orilla, benévolo, sobre el carro que arrastran los veloces corceles del mar.

Bajó el toro la cabeza y, mansamente, obedeciendo la mirada del dios, se acercó a Minos y le lamió la sal de sus pies.

— Ese toro es mío y yo te lo doy para que me lo sacrifiques — dijo Poseidón, y en ese momento sus ojos eran de un verde tan claro como el de las aguas tranquilas que dejan ver el fondo submarino junto al acantilado.

Enarboló luego el tridente, volaron al viento sus cabellos azules, y azuzando a los corceles se volvió a las profundas moradas rompiendo las olas, que se abrían a su paso.

LUIS CERNUDA

LIMBO

La plaza sola, gris el aire,
Negros los árboles, la tierra
Manchada por la nieve,
Parecía, no realidad, mas copia
Triste sin realidad. Entonces,
Ante el umbral, dijiste:
Viviendo aquí serías
Fantasma de ti mismo.

Inhóspita en su adorno
Parsimonioso, porcelanas, bronces,
Muebles chinos, la casa
Oscura toda era,
Pálidas sus ventanas sobre el río,
Y el color se escondía
En un retablo español, en un lienzo
Francés, su brío amedrentado.

Entre aquellos despojos,
Provecto, el dueño estaba
Sentado junto a su retrato
Por artista a la moda en años idos,
Imagen fatua y fácil

Del dilettante, *divertido entonces*
Comprando lo que una fe creara
En otro tiempo y otra tierra.

Allí con sus iguales,
Damas imperativas bajo sus afeites,
Caballeros seguros de sí mismos,
Rito social cumplía,
Y entre el diálogo moroso,
Tú oyendo alguien que dijo: « Me ofrecieron
La primera edición de un poeta raro,
Y la he comprado », tu emoción callaste.

Así, pensabas, el poeta
Vive para esto, para esto
Noches y días amargos, sin ayuda
De nadie, en la contienda
Adonde, como el fénix, muere y nace,
Para que años después, siglos
Después, obtenga al fin el displicente
Favor de un grande en este mundo.

Su vida ya puede excusarse,
Porque ha muerto del todo;
Su trabajo ahora cuenta,
Domesticado para el mundo de ellos,
Como otro objeto vano,
Otro ornamento inútil;
Y tú cobarde, mudo
Te despediste ahí, como el que asiente,
Más allá de la muerte, a la injusticia.

Mejor la destrucción, el fuego.

MARIA ZAMBRANO

LA MULTIPLICIDAD DE LOS TIEMPOS

Al iniciarse de nuevo en la vida, caída de los limbos de las nieves del Guadarrama en el jardín de la Quinta madrileña, se sentía entrar en relámpagos de claridad abiertos en la confusion de varios tiempos, como en una red de múltiples mallas. Sorprendía por momentos esos tiempos diversos que desde la infancia la habían ido envolviendo como el capullo a la larva, y la larva — se daba ahora cuenta — los toma por suyos; por su propio ser. Y como había andado al borde de desnacer, se le revelaban, al renacer, las diversas vestiduras temporales que forman la trama de la vida humana. Estaba « aquí » en este tiempo... ¿en cuantos? Y eso le daba confusión y una perplejidad desconocida; a veces se sentía envuelta en esos tiempos como una muerta en su mortaja o yacer bajo ellos, como en su tumba. Y le acometía esta congoja: ¿acáso no podemos yacer en el tiempo, si a él nos acomodamos? Por eso es mejor que haya varios, para no caer definitivamente en ninguno.

Y otras veces, por la mañana al despertar, se había sentido como una paloma que regresara de lejos y no supiera bien en qué casilla del palomar meterse ¿en qué capítulo de su vida? Y tenía que recordar qué le estaba pasando ahora y no era fácil, porque propiamente no le pasaba nada; sólo había vuelto a la vida. Y como había vuelto sin proyecto ni

programa alguno, despojada de su vieja imagen y como quería seguir fiel a aquéllo que era, tal como se vió, al modo de una larva, sentía muy agudamente la opresión de estas vestiduras de tiempo; estas capas de « ser » que los múltiples tiempos nos echan encima y bajo ellas, semiasfixiado, su tenue ser apenas nacido. Y la zozobra de andar por el tiempo sucesivo: « voy por esta página », como si fuera el libro de una asignatura de la que no podía dejar de examinarse. Y por instantes estaba a punto de entrarse en una casilla del pasado y hasta llegó a comprender gracias a ello alguna cosa que se le había quedado como un grumo en la memoria; un relámpago de entendimiento que después desenvolvía si no se le aparecía ya desenvuelto y claro. Y a veces, sin que se llegara a consumar en un instante más fugitivo aún por el espanto, parecía que iba a entrar en una casilla del porvenir y no llegaba a tener visión; pero algo le quedaba, un sentimiento a partir del cual y sin poder evitarlo, se iba formando alguna imagen, una imagen que le aparecía en algún sueño o que se le iba en alguna frase cuando hablaba con los suyos y que no sabía explicar... Por eso, a veces, su padre se la quedaba mirando, sin decir nada y su madre, a quien esto debía de haberle ocurrido a lo largo de su vida en mayor escala — en mayor pureza — le decía « ¡Ah hija mía, tú también lo sabes! Porque yo, a mí se me figura lo siguiente... ». Y decía limpia, nítidamente unas cuantas previsiones que el padre escuchaba en silencio, porque no las podía rebatir y no podía adherirse a ellas, no las quería ciertas; la madre tampoco, al contrario, — la acongojaban pero no había podido dejar de figurárselas. Y una vez él le dijo: « Y tú, mujer, ¿Porqué sabes esas cosas? » — « No sé, se me figuran, pero mira fíjate, ¿no observas? » y aquí algún menudo detalle que la prensa había publicado en un espacio perdido, alguna palabra cogida al vuelo en un discurso de algún estadista, y hasta un leve gesto de alguna imagen fotográfica. Y el padre caballeresco concluía: — « Pues sí, tienes razón, tú ves más claro ». — « Pero razón, yo no la tengo porque no la hay, lo que ocurre es que va a ser así ». Y al decir « así » sus inmensos ojos

claros se le tornaban verdes, casi fosforescentes; eran de muchos colores: azules, grises, y verdes, cuando se dejaba ir a hablar por inspiración. De niña los había observado, obsesionada por sus cambios; y su pelo negro destacaba sus sienes un poco hundidas, su piel blanca parecía más pálida y de alguna otra materia que la carnal, toda ella que siempre tendía a volverse incorpórea se volvía como irreal y más presente que nunca; estaba ahí como si llegara de otro lugar, de otro tiempo y el cuerpo no hubiera acabado de materializarse o de volverse carne: impenetrable, liso e irreal como una camelia, o como un marfil antiguo e intocado... Y se callaba fatigada mirándose las manos, pequeñas, dibujadas a la perfección y las levantaba como dos alas de paloma « ¡Ah, si los que mandan en el mundo escucharan lo que nadie se atreve a decirles! »... Y el padre, sonriendo irónicamente con un dejo de admiración: — « Claro, mujer, ya no hay sibilas ».

La confusión de los tiempos. Si viviéramos en uno sólo quizá no hubiera confusión; si el solo tiempo fuese ese que tánto trabajo le había costado establecer: el tiempo sucesivo: antes, después, ahora, el tiempo invención de la conciencia... Y fué recobrando su primera intuición de que entre Filosofía y Música no hay diferencia; que las dos hacen algo análogo con el tiempo; recogerlo quizá, ese tiempo superficial de la conciencia, el tiempo cadena, condena; introducir un sistema de número o de palabra y lograr así que el tiempo sucesivo por el que nos arrastramos, sea como un solo instante.

Pues el instante parece ser el término de la aspiración que irrefrenable se despierta en nosostros, quizá porque la felicidad se da en un instante. Pero quizá sea lo contrario, que la felicidad haya de tomar forzosamente la forma del instante, que es la unidad de los tiempos múltiples, la transparencia en el tiempo confuso.

Y lo que vemos, cuando vemos, se vé en un instante. Y un instante después ya es ido. Al redescubrir la vida, en el jardín de la Quinta madrileña, pasaba otra vez, mas ahora

con conciencia, por los mismos « descubrimientos » que había vivido allá en el mágico jardín de su infancia. Ahora la conciencia limitaba la « magia » y por eso quería, hubiera querido apresarlos. Y a las « construcciones » del jardín primero sustituían en éste una incipiente y pronto abatida construcción del pensamiento. Necesitaba hacerse una idea de lo que pasa con el tiempo, de nuestra aventura en él, ahora que lo había sentido y « visto » llegar como una envoltura más decisiva aún que la del cuerpo para el hecho de estar vivo, de estar aquí... pues sin cuerpo, eso que le habían reprochado no tener siquiera en cuenta, sin cuerpo se estaría también « aquí », si se estuviese envuelto en el tiempo. Y si se pudiese obtener la « *epojé* » del tiempo, a lo menos del tiempo sucesivo, de los instantes numerables que se suceden unos a otros, marcando todos a su paso la misma figura, la misma ley: antes, ahora, después; si se pudiera estar libre de eso, entonces aun conservando el cuerpo, ya no se estaría « aquí ». Y la inteligencia quedaría libre de su limitación, al no necesitar prever, al no necesitar recordar o apoyarse en los datos del recuerdo. El ánimo se vería libre del temor y la esperanza, como querían los estoicos. « Nec spes, nec metu », lo cual supone poseer el tiempo o estar libre de su paso, no sentirlo.

La « impasibilidad », virtud que los estoicos destacaron, pero que le parecía la cifra de toda la « vida Filosófica » antigua, antes que serlo de las pasiones, ha de serlo del tiempo; no sentir el paso del tiempo... y entonces hasta el amor y el odio serían impasibles, como lograron, los místicos en el amor y ciertas almas de vencidos en el odio... el odio que dura siglos sin dar señales de vida y que un día estalla ¿cómo hubiera podido soportarse ese odio, si hubiera sido sentido?

Pues los místicos lograron abstraer el tiempo casi enteramente, vivir en dos tiempos o en tres, como le sucedió a Teresa de Avila, tan lejos que la tenía y había vuelto a pensar en ella, ¿por qué?

Quizá porque ella, Teresa, vivió el « instante » en el

éxtasis, el tiempo histórico en su acción en el mundo, entre el mundo, y vivió también el tiempo de la meditación. Y a través de su « vida » se veía claro lo que en la meditación hay de decadencia, de « a falta de otra cosa ». Y en cuanto la acción, el querer realizar o encontrar el equivalente del momento del éxtasis. Pues la acción, ahora descubría su atractivo, era una especie de « éxtasis, la acción verdadera. Y de ahí, la pasión de algunos hombres de acción que fueron hombres de pensamiento en un principio y que lo abandonaron por la acción, porque en ella ya no sentirían este « a falta de otra cosa »... Sólo el éxtasis en cualquiera de sus formas parece agotar el anhelo, la expectación de la vida humana, esa espera que cada instante del tiempo sucesivo nos trae, esa promesa desmentida cuando sólo vemos que se cumple la misma ley... Y descubrió así que la Ley es una decepción de la esperanza, que aquéllo que aguardamos en relación con el tiempo es más que la Ley y va más allá de ella... Que la Justicia no basta.

Todo ello formaba la confusión de su mente sobre todo en esa hora del mediodía en el jardín, cuando seguía el mismo « rito » de su infancia, pues había también aquí una larga avenida bordeada de matas de frambuesas y grosellas, que parecían recoger en sí toda la densidad del sol, toda la lentitud de la hora. Pues la « naturaleza » nos da tiempos múltiples, ritmos diversos, horas lentas, en que las plantas viven la vida del sueño, ellas que no acaban nunca de estar despiertas, se hunden en el sueño y dejan ese mínimo de lucha que, en la « lucha por la vida », es la vida vegetal; el moscardón aprovecha, y el abejorro y la mosca y la hormiga, que como son animales pueden mantener su vigilia a cualquier hora. Sólo el animal alimentado por su amo duerme también dándose el lujo de reintegrarse a la naturaleza, pues para el animal, incluído el humano, reintegrarse a este tiempo del sueño natural, según el ritmo del sol y de la temperatura y del aire, sólo es posible como lujo de una civilización muy lograda. El animal que ha de ganarse su vida como la hormiga, como el abejorro, como la mariquita tan frágil, ha de estar

despierto y « aprovechar »... es la rebeldía primaria de animal, su disidencia del Paraíso, de que las plantas guardan algo casi intacto... Y ella salía a esa hora según su infancia, según la ley primera de su alma, en busca de adentrarse en ese universo de las plantas vencidas, dormidas; las perseguía no como un animal que va de caza, de un animal que persigue, pues rara vez se lanzaba a desgranar un grano de frambuesa para llevárselo a la boca, y si lo hacía era como para sentir en su sabor la tierra purificada, la tierra penetrada y trasfundida de sol, y entrar casi dormida en su mundo, en su tiempo.

Y entrar así en el tiempo que corre bajo la conciencia, donde el ser se configura sin sobresalto; el tiempo del mundo vegetal sin asomo alguno, porque no lo necesita, de conciencia.

El vegetal porque no se mueve, no tiene que atender; su crecimiento se verifica en un « dentro ». El hombre, porque se mueve y está solo, porque está fuera, porque ha nacido, porque está « aquí » tiene que atender. Pero aún ha de moverse dentro de sí creciendo, naciendo entre sus múltiples tiempos. Y si nace lentamente, puede sentir y ver cómo va entrando en este aquí, ¿la planta lo notaría, aunque naciese aún más lentamente? La planta ¿acaso ha nacido? ¿No está « dentro », enteramente dentro, sin haber conocido jamás el sobresalto de salir afuera? Y entreveía toda una vida para descifrar el secreto de la confusión de los tiempos y de esta angustia que, tras el momentáneo éxtasis entre las plantas, la invadía; este sentimiento de frustración, como si se hubiera acercado a las puertas del jardín y se le hubiesen entreabierto solamente para encontrarse un instante después otra vez fuera, y ahora sabiéndose rechazada.

Huía del tiempo humano. Le parecía no haber hecho otra cosa en su vida: huir de lo humano; retroceder desde el tiempo sucesivo donde se dan las obligaciones, desde ese tiempo que es un pacto o fruto de un pacto, después de haber probado la soledad. El amor debe de ser la búsqueda, el adentrarse más allá de la conciencia en el mundo del sueño, acercarse cogidos de la mano a las puertas del jardín inexorablemente amurallado, y sólo entreabierto; un instante

en que se rebosa de certidumbre, en que la duda parece abolida para siempre, en que se viaja hacia dentro del ser, ese secreto intacto, en que nada transcurre... por eso parece eterno, según proclaman los tópicos, porque cree lograr la apertura al fin de aquel centro del « ser » no nacido... Mas después hay que volver a lo nacido, y ya se es distinto, y entonces vendrá la convivencia, colaboración ya con el tiempo de « afuera », y entonces... viene el juicio, la duda, la incertidumbre, que es lo propiamente humano y es humana también la amistad que corresponde a la meditación, a la vida de la conciencia, caminar despiertos juntos o al mismo tiempo. Al mismo tiempo, no en el mismo tiempo, como en el amor que de realizarse sería vivir un tiempo idéntico... ¿Y cómo un tiempo puede ser idéntico?... ¿Cómo puede darse la identidad en el tiempo, no ya dentro del tiempo, sino en el tiempo mismo? Fundir los dos tiempos o descender a un tiempo, el del sueño, donde se conforma el ser como en las plantas; tal debe de ser lo que se espera del amor, lo que se persigue y no resulta posible saber de cierto, si alguna vez alguien lo ha alcanzado, pues sólo conocemos las expresiones « clásicas » difíciles de comprender, y además porque el amor se vierte en poesía y la poesía tiene su historia, aunque sea « interna », lo cual quiere decir que está ya objetivada, y ¿qué es lo que corresponde a esta expresión objetivada en historia, a la verdad del suceso? Y aún, que los amores más expresados son los menos vividos, los no logrados; de los felices ¿qué se sabe?. El logro del amor debe de suceder adentro, en el silencio del ser que no necesita ni permite ser expresado, como la planta no se expresa porque su ser coincide con su sueño, es un sueño realizado, tal como el amor cumplido debe ser; sin historia.

Porque no hay historias de amor, aunque hayan consumido tántas páginas de literatura impresa; el amor propiamente está fuera de la historia; lo que trasciende a la historia, es tan sólo el padecer que causa su ausencia, su frustración o su huella, invisible él también como el « amado » del

« Cántico » de San Juan de la Cruz; se le conoce por su resplandor en los ojos de ciertos amantes, por una especial lejanía que sentimos nos separa de las parejas de enamorados que entre la multitud, y aun en el círculo de la amistad, van siempre guardados por un « Noli me tangere », semejantes a los frutos y a las flores; porque no sincronizan con nosotros aunque entre nosotros vivan; porque siempre están pensando en otra cosa... o más bien, porque no piensan en nada o en algo que para nosotros es nada.

Y si el amor llevara a vivir en un tiempo idéntico, llevaría a la muerte o la incluiría ya, sería morir ya o no tener que morir, haber pasado o estar pasando por la muerte al par que por la vida. Un tiempo « idéntico » será vida y muerte. ¿De dónde surgiría la palabra, de qué resquicio? Lo más un nombre, una designación, como aquéllo: « Mi amado, las montañas ».

Y ahora, iba sintiendo que en ese vivir el instante, que absorbía a tantos de los mejores y que era la consigna del momento, había ese anhelo de librarse de la sucesión, de despojarse del pasado y quedarse inocente; la búsqueda exasperada de la inocencia en « esta cultura », después de tres siglos de exasperación de vivir según « la conciencia ». ¡Y salir de sí, vivir fuera de sí, corriendo al encuentro de algo que colme por completo el vacío, que haga cesar el anhelo y ese tormento de la esperanza que no encuentra su argumento o que se lo sitúa tan lejano! « Aquí y ahora » parecía ser la consigna común de los jóvenes, por la cual se entendían por encima de cualquier diferencia, sobre las fronteras. A la conquista del tiempo perdido, del instante. Como la « piedra filosofal » de los alquimistas, la « flor azul » de los románticos alemanes, forma « laica » y por tanto más modesta, de la conquista del Santo Graal... Europa, los occidentales; ¿no tendremos que estar buscando siempre un tesoro perdido, una gota de sangre divina, una gota de tiempo originario?

Y así, quedó en apunte tan sólo, en esbozo, la novela en la cual hubiera querido aclararle la « confusión » de los tiempos, de los tiempos múltiples en que se había ido sumergiendo,

sin argumento, quería decir; sin pasiones, pues la pasión sería ésta: la de los múltiples tiempos; la que hace que no nos entendamos ni con las plantas, ni con los animales, ni... con el amigo, ni con nadie de verdad, pues hay que estar « fuera de sí » o muy dentro. Pero en este ir y venir, en este trasiego, yendo y viniendo desde ese fondo último del alma donde apenas nada llega, ese lago de calma y quietud a ese sobresalto que nos avisa de que estamos entre « otros » seres que viven un tiempo, el suyo, distinto. De ahí, que nada aproxime tánto como el pertenecer a una misma generación, que es una medida en el tiempo, un tiempo en cierto modo externo, circunstancial, en una de esas envolturas temporales, y de otro lado, lo que es casi lo contrario: el tiempo doméstico, íntimo, familiar, en la continuidad del cobijo común, en la vida en la misma madriguera, donde la memoria de los muertos, aún los no conocidos, de los antepasados, es tan real como la presencia de los vivos, el tiempo inmemorial que ronda la atemporalidad, el sentir la presencia de un ancestro común, que fué, y es, que no nos deja desprendernos del todo, nacer del todo a la soledad del individuo. El ancestro que promete que no moriremos solos.

Sí; quedó sin hacer la novela de la multiplicidad de los tiempos, especie de viaje del alma, asistida de la conciencia. ¡Cuán lúcida tendría que ser y cuán humilde para no proyectar su sombra, especie de descenso a los infiernos, a « las profundas cavernas del sentido », donde se comienza a sentir el tiempo, especie de infierno en que se precipita lo que de puro e inocente guardamos, eso que aún no sabe haber salido del paraíso, la pobre larva de algo mejor, germen originario, tan ávido, que su avidez le abre al infierno de la temporalidad! Y cuando ese infierno se sosiega y se compone por la comunidad, el tiempo del alma... pues lo más horrible del tiempo es sentirlo a sólas; estar a solas con el correr del tiempo... el infierno, ¿será eso, simplemente? Y por el alma, en el alma, sentimos la comunidad, la comunicación en todo caso, por eso el que va al infierno ha perdido su alma, ha quedado despojado del « medio » en que se encontraba con

los demás, no sólo con los semejantes, sino con todas las zonas de la realidad, con el Universo en fin... Ese « medio » natural que al hombre le falta será quizá lo que se ha nombrado alma, medio de manifestación, lugar de encuentro con las criaturas, y de su orden, porque « medio » es orden y no sólo cosas... Y al hombre no se le ofrece nada como real, sino es en un orden, en una conexión.

Perder el alma es perder el tiempo, el tiempo común y entoces el corazón se quedarà sólo con su latir y la larva, nuestro ser, palpitando a solas en su infierno temporal.

Y por eso, nos sentimos arrastrados al tiempo en que los demás viven y se mueven, por temor del infierno del tiempo solitario. Y existen las marchas que marcan el tiempo común, el ritmo. Cada época, y dentro de ella, cada generación, tiene su marcha, su ritmo que arrastra, y uno va adonde sea, porque el caso es marchar juntos, marchar *con*, hasta la muerte.

No pudo escribir la novela que desentrañaría la confusión de los tiempos. No tenía la lucidez, y no tenía tampoco tiempo; ya que se le había acabado ese regalo traído por la enfermedad. Pero quiza no hubiera podido tampoco, aunque la enfermedad se hubiera prolongado y con ella ese tiempo prenatal, especie de limbo desde el cual se podía sorprender regresando a la vida, dejándose envolver por las sucesivas envolturas temporales. Porque los tiempos han de ser soportados y consumidos. Verse vivir del todo exigiría consumir la vida, desvivirla y desvivirse, unir vida y muerte en cada instante y eso sólo sería el conocimiento, ese conocimiento que aún más que buscarse, se espera.

EMILIO PRADOS

SITIOS DEL SILENCIO

¿Quién canta y desnuda el aire
de la voz en que ha cantado?
¿El cielo tal vez? ¿O el tiempo,
abierto por Dios, soñando?

¡Huecos de mi voz le cantan,
desde mi voz que ya he sido,
a la voz de mi esperanza!

Fuera de mí la aguardaron
con lo que fueron conmigo,
sin perderse por mi canto
ni abandonarse en mi olvido,
mi voz presente cuajando...

¡Todo el viento está desnudo,
por un desgarrón del sueño
escapándose al futuro!

Y mis huecos, por él llaman,
fundiendo un alma en dos fuentes
por la sed de mis palabras...

Subo a escucharme por ellos,
alzándome de mí mismo,
como el tallo de una voz
— cuerpo y flor de mi infinito.

Entre mis huecos deshojo
la corola que edifico,
por ser fruto en la unidad
de mis cuerpos ya perdidos
y miro bajo sus tiempos,
detrás del que fueron vivos,
por ver en qué sangre encuentro
el calor de mi equilibrio.

Por mirarlos, me separo
de mí, quedando conmigo,
y recibiendo en mi cuerpo
la historia de mi destino,
como un reflejo de voz,
por ser, que hubiera vivido.

¡Tiempos pretéritos, huecos,
me cantan lo que no he visto;
los que no sé si seré
me cantan lo que ya he sido!

Cercándome la figura
que levanto en mi posada,
me asaltan y entran por mí
atropellándome el alma...

No hay arteria que no toquen
en mí, por sentir sus vidas;
no hay recuerdo que no alteren
por dar sus palabras mías.

Entran, se empujan, se quiebran
en un acorde difuso
que bajo mi sangre rueda.

Dicen y escucho que dicen:
« ¡Dame la mano, me hundo
sin alas ni cielo! ¿Sueñas,
detrás de mí con tus ojos
o bajo los míos piensas,
el agua — lágrima y lágrima —
de un tiempo nadado en ellas?
¡Sin tiempo vive el espacio
que por mis ojos te vela!
¡Míralo por ti cantar!
Herido en tu dolor, llena
a borbotones de llanto,
todo el mar de su tristeza.
Llora, lo que tu le has dado
al que solloza en tus flechas.
Brilla el rocío en tu frente
y tú en lágrimas lo enseñas...
Esta bala tan desnuda
que cruza de tierra a tierra
desgarrándote las sienes,
toda mi luz ensangrienta:
¡arráncala! en mí fué lanza,
en ti fuego que te acecha.
¡Qué dolorosa quietud
la huída de tu presencia!....
Por tu sien penetro y salgo
por tu sien: tu luna interna,
me iluminaba la estancia...
¡Recuerdo tu sangre abierta!
¡Muerto fuí! ¡Naciendo estoy
de las muertes que me quedan!...
Sujeta bien las criaturas

que por tus sienes penetran,
sin ser, para ser nosotros.
¡Cinco llamas encendidas
por ellas tienen tus ojos
y no las ves, ascua viva!...
¡Cállate y cántame y cállame
lo que tu cuerpo ilumina!»

(Y oigo un silencio — una muerte
por mi sangre sostenida,
golpe a golpe, entre mis sienes —:
¡un tiempo que me termina!...)

Y habla de nuevo el misterio
desde el hueco de una voz
palabra mía en sus tiempos:

«¡Déjame la diminuta
lengüita verde que arrimo
para entrar! ¡Abre tu canto!
¡Yerbita hacia ti camino!
No tengo nombre y, el campo,
es por mí, campo florido...»
— ¿Como yo?...
«¡Como tú!»
— ¡Tantos,
yerbita, por ti vivimos!...

Se acaba la diminuta
verde voz, bajo el rocío,
y huecos de una bandada
de primaveras marchitas,
como un solo hueco cantan:

«¡Me voy volando, me voy
a pulsarme en mariposa!

« ¡Pájaro, encierra el trinar
antes que el agua se esconda!...
Mírame, mírame, mírame:
me quise mirar en agua
y me confundí de flor...
¡Libando estoy sobre un pájaro
todo el néctar de mi voz:
plumaje florido alcanzo!
(¿Pájaro muerto en el agua
conduce el río a su alma?...)
¡Consumido por mi sueño,
soy ascua, ceniza y fuego
y punto final!...
— ¡Me clavo
en ti! —...
¡Por tu canción canto!... »

(Vuelve otra vez el silencio...
¡Escucho en él!...
¡En su voz
oigo palpitar mi sueño!)

Vuelan mis nombres, despacio,
a ocultarse en la esperanza
de la muerte en que aguardaron...

Como la luz de un lucero
que va por la noche al día,
en el que pierde y apaga
su sed que en sombra ilumina:
quedo en mi canción desnudo,
medio presente en el tiempo
que fuí por cantar futuro.

Mi locura es equilibrio
fiel de mi dolor sin cuerpo.

Cautivo en su desvarío
libertad por ella tengo:
¡cárcel de libre albedrío!

...Y en mi cuerpo estoy tendido
y en mi sueño estoy de pie:
¡la cruz de mi sangre vivo!

JOSE LEZAMA LIMA

EN SUS MOMENTOS DE VOLANTE

En sus momentos de volante tierra cristalizada,
la lluvia, como una divinidad que se ciñe doblemente el manto,
se ríe en sus potencias de que no puede ser interpretada.
En torno de la cámara ahonda sus murmullos y no se aleja
y pasa como los pasos por un tejado en la medianoche.
Si potencialmente aislamos el espejo de sus letras,
se torna en el genio con rostro tapado al hundirse
en la fuente: allí, como una música fundida al volver
sobre los torsos, se deshace en el espejo del instante,
cuando sueña que incorpora el remolino,
como la tironeada divinidad que surge en el desierto
y se sumerge voraz en los líquidos intercambios
de la raíz del dátil, allí repite y sueña
en la corrompida humedad del alba.
Venablera del tablón roedor, colabora en la clásica
definición de las naranjas, espera
el matinal simpathos *de los sentidos.*
Las sabihondas gotas escarban en los poros,
bañan a los sentados dioses del paladeo,
levantan en sus agrupadas definiciones los tejados.
La aguja del trirreme interpreta el remolino
y sus cobres astillan lo estelar.

CARLOS FUENTES

NUEVA TENOCHTITLAN *

Esta sangre me punza como filo de maguey, corre por ella la parálisis desenfrenada que todas las auroras debe teñir de coágulos sin más consideración que su calidez de salto mortal hacia mañana; juego, acción fe, día a día -no sólo el día del premio o del castigo: veo mis poros oscuros y sé que me está vedado. El duende de Anáhuac no machaca uvas — corazones; no bebe néctares — su vino, gelatina de osamentas; no persigue la piel alegre, se caza a sí mismo en una catársis negra de piedra torturada y ojos de jade opaco. Hincado, coronado de nopales, flagelado por su propia mano. Bailando, colgado de un asta de plumas, o de la defensa de un camión; muerto en una guerra florida, en la riña de cantina, a la hora de la verdad, a la única hora puntual. Poeta de la insinceridad, artista del tormento, lépero cortés, ladino ingenuo, mi plegaria desarticulada se pierde en el albur y en el relajo. Dañarme, a mí siempre más que a los otros. Guerrero en el vacío, visto la coraza de la bravuconada; pero mis sienes sollozan, y no cejan en la búsqueda de lo suave: la patria, el clítoris, el azúcar del esqueleto, el cántico quejumbroso y aterciopelado que rasgan los aullidos miméticos de bestia enjualada. Vida de espaldas, por miedo a « darlas », cuerpo

---

* Fragmento de la novela, en preparación, « La región más transparente del aire ».

fracturado, de trozos centrífugos, gimientes de enajenación, ciego a las invasiones. Vocación por la libertad. Libertad que se escapa en la red de encrucijadas de la opción. Y con sus restos mojamos los pinceles, y nos sentamos a la vera del camino para jugar con los colores... Al nacer, muerto, quemaste tus naves para que otros fabricaran la epopeya con tu carroña; al morir, vivo, desterraste una palabra: « hermano ». Te detuviste en el último sol; después, la victoria azorada inundó de materia, de títulos, — de ornamentos, tu cuerpo hueco, inmóvil. Escucha... los atabales aun dictan sus ecos, sobre el ruido de motores y sinfonolas, entre el sedimento del valle, cerca de la prisión de basalto. En tus urnas dormitan las serpientes, animales con historia. En tus ojos, brilla la jauría de soles. En tu cuerpo, un cerco de púas. ¡No te rajes, mano! Saca tus pencas, afila tus cuchillos, niégate, niégate, no hables, no compadezcas, no mires. Deja que tu nostalgia emigre, todos tus cabos sueltos; comienza, todos los días, en el parto. Y recobra la llama en el momento, imperceptible, del organillo callejero, del rasgueo contenido, cuando parecería que todas tus memorias se hicieran más claras, se ciñeran. Recóbrala, solo: tus héroes no regresarán. Has venido a dar, conmigo, sin saberlo, a esta meseta de joyas fúnebres. Aquí vivimos, en las calles se cruzan nuestros olores de sudor y pátchuli, de ladrillo nuevo y gas subterráneo, nuestras carnes ociosas y tensas, jamás nuestras miradas. Jamás nos hemos hincado juntos, tú y yo, a recibir la misma hostia; desgarrados juntos, creados juntos, sólo morimos para nosotros, aislados. Aquí caímos. Qué le vamos a hacer. Aguantarnos, manito. A ver si algún día mis dedos tocan los tuyos. Ven, déjate caer en la cicatriz lunar de nuestra ciudad, ciudad omisión de sangre, ciudad puñado de alcantarillas, ciudad cristal de vahos y escarcha mineral, ciudad presencia de todos nuestros olvidos, ciudad inclusión de indiferencias, ciudad de acantilados carnívoros, ciudad dolor inmóvil, ciudad de la brevedad inmensa, ciudad a fuego lento, ciudad con el agua al cuello, ciudad del letargo pícaro, ciudad de los nervios negros, ciudad de los tres ombligos, ciudad de la risa gualda, ciudad del hedor torcido, ciudad

rígida entre el aire y los gusanos, ciudad vieja en las luces, vieja ciudad en su cuna de aves agoreras, ciudad nueva junto al polvo esculpido, ciudad a la vera del cielo gigante, ciudad de barnices oscuros y pedrería, ciudad bajo el lodo esplendente, ciudad de víscera y cuerdas, ciudad de retazos rojos, humillación ostentada, ciudad de nichos y estofados, ciudad de la derrota violada, ciudad del tianguis sumiso, carne de tinaja, ciudad de las calzadas rotas, ciudad del asiento, ciudad del lago de caracoles, ciudad bocina del mudo, ciudad reflexión de la furia, ciudad del fracaso ansiado, ciudad en tempestad de cúpulas, ciudad abrevadero de las fauces rígidas del hermano empapado de sed y costras, ciudad tejida en la amnesia, resurrección de infancias, encarnación de pluma, pirámide de huesos, ciudad perra, ciudad famélica, suntuosa villa, ciudad lepra y cólera hundida ciudad. Tuna incandescente. Aguila sin alas. Serpiente de estrellas. Aquí nos tocó. Qué le vamos a hacer. En la región más transparente del aire.

— ¡Boinas!

El barrendero le dió un empujón en las nalgas, y Gladys respiró la mañana helada. Echó el último vistazo al espejo gris, a los vasos ahogados de colillas del cabaret. Chupamirto bostezaba sobre el bongó. Las luces limón se apagaron, devolviendo su opacidad descascarada a las pilastras de palmera. Algún gato corría entre los charcos de la calle. Gladys se quito los zapatos, descansó, encendió el último (boquita trompuda, dientes cincelados de oro), el cigarrillo que le tocaba cada quince minutos. En Guerrero ya no había inundación y pudo calzarse. Empezaban a correr las bicicletas por Bucareli; algunos tranvías, ya. La avenida parecía una cornucopia de basura: rollos de diario derelicto, los desperdicios de los cafés de chinos, los perros muertos, la anciana clavada, hurgando en un bote, los niños dormidos, removiéndose en la nidada de periódicos y carteles. La luz del más tenue de los cirios fúnebres. Del Caballito a los Doctores, arrancaba un ataúd de asfalto, anárquico — triste como la mano tendida — y habría que pensar en un supremo esfuerzo, casi en una

resurrección, para dar sangre y pálpitos a este collar de erisipela. Pero ya en el sol, ¿vivía? Desde la perspectiva de Carlos IV y su corte de neones enanos, Gladys no podía hablar, de las fritangas y los gorros de papel de los voceadores y sus soldaderas panzonas, porque desconocía lo diurno, del aire viejo, empolvado, que va masticando los contornos de las ruinas modernas de la aldea enorme. Iba caminando sola, su cuerpecillo de tamal envuelto en raso violeta brillante, ensartado en dos palillos calados sobre plataformas: bostezaba para rascarse los dientes de oro: la mirada, bovina, sus ojitos de capulín. ¡Qué aburrido caminar sola por Bucareli a las seis y cuarto! Tarareaba la letanía que noche tras noche le había enseñado el pianista gordo del « Bali-Hai », *mujer, mujer divina*

esa me la cantaba Beto; ése sí que me trajo al trote, con eso de ser ruletero y sacarme a pasear en el coche; ¡qué machote, y qué vacilador! Vieja que se sube al coche, vieja que me bombeo, decía;

— ¿Estás sola, chata?

— Estoy contigo, ¿me siento?

ya Chupamirto lo conocía, y le dedicaba sus mambos por el micrófono, *yo soy, el ruletero, que sí, que no, el ruletero.*

— Estás muy buena chata ...aaaajayyyyy... por abajo anda el jarabe.

— No te calientes, granizo...

— ¡Pa' su!.......

— Ay, qué siento, qué siento...

que sí, que no, el ruletero y chanceador como él solo, como me gusta,

— ¿A tí no te agarró alguien de puerquito en la escuela chata?

— ¿En la escuela? Estás chanceando.

— Conmigo se metía un tipo así de grandote, le decían el Mayeya y me traía malhoreado. Yo todo tilique en aquella época, y él grandote, torciéndome las orejas. Hasta que maté a un cuate y me mandaron dos años a la peni; ya estaría... ¡Lo vieras ahora! Me lo encuentro y no es sonrisota de cua-

tacho la que me hace. Pero yo tampoco me meto con nadie. Ya ves los líos que tiene uno ruleteando: que se bajan, que te la mientan. Pues que me la mienten. ¿Qué es peor? ¿Morirte en la cama? ¿o que un cristiano venga y te mande al otro barrio? Para qué hacerle un favor a nadie.

Pero ya se lo había dicho; no le había tomado el pelo:

— *Tendría harta lana si no fuera por las viejas y el bailecito. Todos los días tengo que meterme a bailar. Suave, cháncharachanchanchacha, cháncharа... Qué quieres. Así me hicieron.*

Así me hicieron. No había vuelto a sentir lo que con él. Pero los prietos prefieren a las güeras, y ésta se lo llevó. Beto. Y ahora, el viejecillo flaco y con halitosis que la buscaba todos los viernes en la noche presumiendo de alto funcionario de alguna Secretaría. El único que le dejaba lana. Se las ponía de nevero, le apretaba la cintura y gritaba: — *¡Raza de bronce, cabrona raza de bronce!* y luego le contaba el gran chiste de cómo venía los viernes porque ese día le daba a su mujer la excusa del balance de fin de semana. Pero no era lo mismo que con Beto,

— *¿Le gusta el chou del Bali-Hai?*

— *Me encanta, jajay, me encantas tú...*

— *Venga más seguido, pues. Mire cómo será que nomás los viernes. Si no es obligación.*

— *Ya te he dicho que los viernes hago pato a la vieja; mira, ese día nos pasan...*

Aquí había nacido Gladys, entre los palacios de tierra de la meseta, en la gran ciudad chata y asfixiada. En la ciudad, extendiéndose cada vez más como una tiña irrespetuosa. Un día quisieron llevarla a Cuernavaca unos abarroteros con automóvil, y el coche se descompuso en Tlalpam. No sabía de montañas o de mar; la brizna del jaramago, el encuentro de arena y sol, la dureza del níspero, la hermosura primaria... *qué rete chula ha de ser la mar...* Amarrada al cemento, a la acumulación de brillantes despeperdicios, a la casa del avaro loco que va almacenando polvo y mierda y olvido tras de los postigos cerrados. Llegó al fin a los Doctores, rendida. Encen-

dió la veladora Vos sois rica y nosotros pobres; Vos todo lo tenéis y nosotros no tenemos nada ¿por ventura no sois la madre de misericordia? la jicotera no tiene cintura y se acostó. ¿Borregos? Fichas, fichas cayendo sin eco sobre una mesa, hasta llegar a diez pesos. Ya no hacía tanta lana. Se le apretaban los clientes. *¿Vieja? Treinta años. ¿Jodida? Que lo diga Beto.* Por primera vez, se le ocurrió pensar qué iba a ser de ella cuando ya no pudiera ganarse la vida en el « Bali-Hai ». ¿Cómo se gana la vida? *Voy a ir mañana a un comercio, a ver cuánto pagan de vendedora.* Tenía que impresionar. Liliana le prestaría el zorro, o si no el conejo propio. *¿Dónde está ese perfume que me regalaron a la entrada de un cine?* Rimmel a chorros; no hay nada peor que una carota de gringa desabrida... Fichas, fichas, acurrucada contra el muro frío, iluminada por la veladora, sentir que se perdían las piernas y el vientre se le hacia grande, grande la cucaracha no pué caminá que vuestro virginal manto cubra siempre a vuestros hijos, guardadlos, son vuestros para siempre, son vuestros para siempre, ¡oh celeste tesorera del Corazón de Jesús! a vuestros hijos.

Salió de la tienda de modas a la avenida. La lluvia se soltó, confundida con los edificios grises. Es lluvia de ciudad. Contagiada de olores. Mancha las paredes. No se mete a la tierra. Espuma de hierro, el desconcierto de las cabezas bajas, sumisas al lívido cimbal del cielo, cabezas gachas, mojadas de lluvia y vaselina. Surtidores del cielo mexicano: esperando en silencio desesperado, esperando junto a los muros, los cuerpos enjutos y grasientos, junto a la lluvia. Bajo la lluvia, disueltos en en vaho de gasolina y asfalto, momias de un minuto, junto a la lluvia. Los letreros despintados, el bostezo de las piedras, la ciudad como una nube tullida, olores viejos de piel y vello, de garnacha y toldos verdes, murmullo chirriante de las ruedas, chisguetes de canción: el cielo se abría sin otorgar, el cemento y los mexicanos no pedían: que luchen lluvia y polvo, que se muerdan viento y rostros, que se espere pegado a las paredes, ensopado, los bigotes lacios, los

ojos vidriosos, los pies húmedos, comprimido en su carne espesa, maloliente e insano, plagado de cataratas y furúnculos, dormido en los nichos como ídolo eterno, de cuclillas junto a los muros acribillados de soledad, escarbando en la basura algo que roer, murciélagos pegados a la pared. Que se espere. Que se espere allí, más cerca del origen oscuro, más cerca de los rincones: lluvia en los rincones, voces pequeñas, ¡ay, que se abrazaran, solos, juntos bajo la lluvia! Un abrazo de todos, cuando el perfil del firmamento negro dice: tú aquí, ellos allá. Gladys sorbía las gotas en su nariz. El rimmel le escurría como llanto de noche. El conejo apestaba. Se paró y sacó la mano.

(— Muy guaje, ¿no? Miren: mucho'ojo. Eso se saca uno por meterse con apretados. ¡A la chingada! ¿Hora? Seis. Abren a las nueve. Y está lloviendo a trancazos).

¡Ora si t'enjuagates, chilindrina! pasó una bicicleta frenando. Se abría la noche, su noche, la noche que le reservan los ángeles y el vacío. La ciudad olía a gas mientras Gladys ambulaba por la Avenida Juárez. ¿Dónde estaban, los demás, su pueblo, las gentes a quienes querer? ¿No había, por ahí, una casa caliente donde meterse, un lugar donde caber con los otros? Sus gentes...

el viejo era pajarero; salía muy de mañana a agarrarlos, mientras la madre le hacía el café con piquete y nosotros arreglábamos las jaulas. Me pusieron Gaudencia... quién me manda nacer el veintidos de enero. Junto al puente de Nonoalco. Las láminas ardían en verano, y a todos se les calentaba la sangre. En un catre, los viejos y el escuincle. En el otro, yo con mis hermanos. Ni me dí cuenta, ni supe cuál de ellos me hizo la desgraciadura. Pero las láminas ardían, todos estábamos muy calientes, muy chamacos. Tenía trece años. Así comienza uno. Y luego ya no los vuelve a ver.

Frente al Hotel del Prado, se topó con una comitiva de hombres altos y mujeres rubias, alhajadas, que fumaban en boquillas. Ni siquiera eran gringos, hablaban español...

— Rápido, Pichi, vamos a tomar un libre...

— Voy, chéri. Déjame arreglarme el velo.

— Nos vemos en casa de Bobó, Norma. No llegues tarde: para las orgías, puntualidad británica...

— Y ademá, el canalla de Bobó cambia sin avisar de la Viuda a Ron en cuanto se levantan los coros de las bacantes.

— ¡Chao, viejita!

— Too-toot.....

y parecían dioses que se levantaban como estatuas, aquí mismo, en la acera, sobre las orugas prietas de los demás, ¡qué de los demás!, sobre ella que estaba fundida, inconsciente, con los vendedores, con los mendigos y los ruleteros, con el arroyo de camisetas manchadas de aceite, rebozos, pantalones de pana, cacles rotos, que venía hollando la avenida. Pero en el siguiente puesto, entre uno de bolsas de cocodrilo y otro de cacahuate garrapiñado, gastó dos pesos en una boquilla de aluminio.

TOMAS SEGOVIA

EN BRAZOS DE LA NOCHE

Está ya oscurecida la hermosura;
los árboles desnudos
se mecen en la sombra,
y un gran silencio vela suspendido.
En brazos de la noche
se guarda y perpetúa la promesa del día,
la prometida plenitud del día
que cumple en sólo prometerse
un don que nos inclina,
y nos fuerza, y nos basta.
De noche la hermosura a solas habla;
a solas en el aire solo
late oculto el ardor de su promesa
sin cesar renovada.
Y a través de la noche,
desde el oscuro fondo de su entraña,
nos guía y acompaña,
heridos de esperanza, al nuevo día,
nuevamente a cumplir bajo el sol nuevo
su plenitud igual y suficiente
de prometida nuestra sin fin, siempre la misma.

GUADALUPE AMOR

I

Tan sólo es un fulgor
que carece de forma definida;
aún no tiene color,
ni una exacta medida,
y ya es el centro mismo de la vida.

Más tarde sus instintos
lo hacen insaciable y variado;
de colores distintos:
negro, blanco, morado,
verde, gris, amarillo y encarnado.

Suele ser blanco y puro;
limpieza, transparencia de alto vuelo,
sutilísimo muro
que protege con celo
las miradas del ser que aspira al cielo.

Quiere perseverar,
existir por milagro, anonadado;
sintiendo sin vibrar,
sin ansias, sin cuidado,
y, con todo, en su luz arrebatado.

Cuando es verde, imagina
alcanzar las estrellas, los torrentes;
las flores sin espina,
la magia de las fuentes,
y de la vida todas las simientes.

Los soles invisibles;
las eternas llanuras hechizadas;
las cumbres apacibles;
las gotas plateadas,
y las tenues perpetuas alboradas.

Al ser rojo es un mar
de sangre enardecida hecha tormenta;
su convulso ondular
al moverse se aumenta,
y la pasión es turbia y turbulenta.

Consigo lleva todo:
reflejos de luceros inflamados,
torbellinos de lodo,
astros desmoronados
y un mundo de deleites ignorados.

Siendo gris el amor,
es un desierto de melancolía;
es un sordo estertor;
es pausada agonía
que lentamente deja el alma fría

II

¡ Si al menos diese muerte!
Mas tan sólo produce la tibieza;
desolado e inerte,
sin vicios, sin pureza,
sólo existe suspenso en su tristeza.

Horror puede causar
cuando llega su aspecto a ser morado,
pues se quiere saciar,
y, sórdido y callado,
se filtra sigiloso en el pecado.

Rompe todos los diques;
los desagües de fango desbordó;
sombríos alambiques
en su mente trazó,
y el secreto más íntimo violó.

Al ser bajo y ruín,
es como el terco golpe de un martillo;
son los celos sin fin:
el amor amarillo,
egoista, raquítico, sin brillo.

Su meta es la venganza.
¿ Cómo poder volcar tanta amargura?
Una torva esperanza
detiene su premura;
su odio vil entre tanto se madura.

Y si es negro, la aurora
en el cielo jamás tendrá cabida.
Una eterna demora
impedirá la huída
del amor acosado por la vida.

Vivirá acompañado
de insomnios, de agonía, de soledad;
por la muerte cercado,
engendrando maldad
en la más miserable eternidad.

Mas, ya siendo pureza,
vicio, tedio, esperanza o convulsión;
ya locura o bajeza,
es siempre la razón
de que vaya muriendo el corazón.

De latido en latido,
lleva el signo más alto de la suerte;
y el amor escondido,
victorioso o inerte;
da la vida invirtiéndose en la muerte.

RICHARD WILBUR

LOVE CALLS US TO THE THINGS OF THIS WORLD

The eyes open to a cry of pulleys,
And spirited from sleep, the astounded soul
Hangs for a moment bodiless and simple
As false dawn.
Outside the open window
The morning air is all awash with angels.

Some are in bed-sheets, some are in blouses,
Some are in smocks: but truly there they are.
Now they are rising together in calm swells
Of halcyon feeling, filling whatever they wear
With the deep joy of their impersonal breathing;

Now they are flying in place, conveying
The terrible speed of their omnipresence, moving
And staying like white water; and now of a sudden
They swoon down into so rapt a quiet
That nobody seems to be there.
The soul shrinks

From all that it is about to remember,
From the punctual rape of every blessed day,
And cries
« Oh, let there be nothing on earth but laundry,

Nothing but rosy hands in the rising steam
And clear dances done in the sight of heaven. »

Yet, as the sun acknowledges
With a warm look the world's hunks and colors,
The soul descends once more in bitter love
To accept the waking body, saying now
In a changed voice as the man yawns and rises,

« *Bring them down from their ruddy gallows;*
Let there be clean linen for the backs of thieves;
Let lovers go fresh and sweet to be undone,
And the heaviest nuns walk in a pure floating
Of dark habits,
keeping their difficult balance. »

FOR THE NEW RAILWAY STATION IN ROME

Those who said God is praised
By hurt pillars, who loved to see our brazen lust
Lie down in rubble, and our vaunting arches
Conduce to dust;

Those who with short shadows
Poked through the stubbled forum pondering on decline,
And would not take the sun standing at noon
For a good sign.

Those pilgrims of defeat
Who brought their injured wills as to a soldiers' home;
Dig them all up now, tell them there's something new
To see in Rome.

See, from the travertine
Face of the office block, the roof of the booking-hall

Sails out into the air beside the ruined
Servian Wall,

Echoing in its light
And cantilevered swoop of reinforced concrete
The broken profile of those stones, defeating
That defeat,

And straying the strummed mind,
By such a sudden chord as raised the town of Troy,
To where the least shard of the world sings out
In stubborn joy,

« *What city is eternal*
But that which prints itself within the groping head
Out of the blue unbroken reveries
Of the building dead?

What is our praise or pride
But to imagine excellence, and try to make it?
What does it say over the door of heaven
But homo fecit? »

SONNET

The winter deepening, the hay all in,
The barn fat with cattle, the apple-crop
Conveyed to market or the fragrant bin,
He thinks the time has come to make a stop,

And sinks half-grudging in his firelit seat,
Though with his heavy body's full consent,
In what would be the posture of defeat
But for that look of rigorous content.

Outside, the night dives down like one great crow
Against his cast-off clothing where it stands
Up to the knees in miles of hustled snow,

Flapping and jumping like a kind of fire,
And floating skyward its abandoned hands
In gestures of invincible desire.

PIAZZA DI SPAGNA

I can't forget
How she stood at the top of that long marble stair
Amazed, and then with a sleepy pirouette
Went dancing slowly down to the fountain-
quieted square;

Nothing upon her face
But some impersonal loneliness — not then a girl,
But as it were a reverie of the place,
A called-for falling glide and whirl;

As when a leaf, petal, or thin chip
Is drawn to the falls of a pool and, circling a moment
above it,

Rides on over the lip —
Perfectly beautiful, perfectly ignorant of it.

WALTER McELROY

A LETTER TO A FRIEND

For George Barker

I in town, you in the country but the sky
Up over both our heads inscrutable
Against the winter wrapped in its shroud brooding
(Or instead does Heaven, as I hope,
For you keep one eye open, if it shuts
On me the other?) — I in sudden dusk
These days, night soon to cut me short, write
Asking for light, only as much light
As leaps up from the matchtip you will raise
To a stranger's cigarette, a blaze sufficient
To dispel this, my noon's murkiness.
Imagining you there before your fire
As you crouch, piling on logs, barricaded
On that hill, impregnable above its bog,
Where you in Surrey await also the invader —
But at what hour? in what guise appearing? —
I in London these wry days of January
As I try to look two ways at once
(The deity of this most bitter season
To his sway so bending my stiff neck),
Look, look both back and forward, and no ray
From overhead to guide my distraught sight
Through mist that hides both vistas — I pray, shed
Some radiance on a thus clouded prospect.

It grows late so early, the last daylight
Going now. Now gone. Do you, as I do,
Pausing at this hour and listening, hear
Stand to, close at hand, presenting arms
In wait for us, still half a hundred years
Of this brute, booted century?
And see them drawn up, ready to conduct us —
And no, never break step — into shade ahead,
Stark in perspective as, at my own doorstep
Guarding like centurions Queen's Gate,
These plane trees stand? Or turn back: look behind
And find —? but you will not: no, hot at my heels
Following, my own years, not yours, in pursuit
Fall to, and howling in my ears, remind me
That all, all those lost miles of the salt waste
I have left must track me here. Can a sea save
Us, either of us? And yet you will guess
What so far brought me — Scots Presbyterian
Born squinting at a California sun —
To this, to your town, London, wanting comfort
Chill though it be, so to rake my coals
Against inclemency. Here, bitter murk,
Protect me, and console: my days be dark
If, roofless to the dumb, deaf sky, unbowed walls
May not wear, safe from prying eyes, their scars
Until they crumble — or unbowed men not.
Who but will someday huddle under them
(That day coming when trees, the same I see
Humbled, lopped already of each branch
Against winter, shall be chopped down to their roots
For firewood) — who but then will seek of stones,
These blackened stones, their memory of fire
To thaw his frozen sight? Am I content?

Or is that question one can ever stand
Between us, yours to ask or mine to answer,
Both having with eyes dazzled seen that sun

Our ancestors in their last west had grasped at
Slip their fingers? Shall any man's capture it —
Any but his at whose pure wish like yours,
My Irish Catholic sired out of Lincolnshire,
It rises, even at midnight, or at noon sets?
Where better, if these days daylong it stays
Unfound, shall one then find it than at night?
And if not overhead, then underfoot:
Yes, even — why not? — buried in the bog
Which guards you, fog-wrapped on that Surrey height
Where you await whatever legionaries,
Rome's eagles (or whose else?) though their rifles bear:
Only they who walk on water will draw near.
And I now, I in my beleaguered London
At Queen's Gate having seen through tears run, run
Away, their backs turned, disappeared in shade
Where these waiting trees close in, more than one
Frantic to hunt out that hidden sun,
No, I shall not, whatever light you may divulge,
Betray its dark, its secret hiding place:
I wait for noon to break at your bright word.

JAMES BROUGHTON

TRUE & FALSE UNICORN

A Tapestry of Voices

I
BEFORE THE WEAVING

ST. SIGMUND OF VIENNA:

Unnatural beasts abide in every natural history.
In the anatomy of Unreason man's nature thrives.
We all are hunters of the unicorn.
Heaven's bestialities are a quarry uncatalogued.
To capture the fabulous is our secret prayer.
We all are hunters of the unicorn.
And if we should trap him, would he verify our dreams?
Or would we be saddled with his own bête noire?
We all are hunters of the unicorn.
And the unicorn hunts for himself.

THE UNICORN:

What is the unicorn? Who am I?
I am a unicorn, but is that I?

Am I as unreal as a flying fish?
Am I more real than I could wish?

Whether my passion be mock or real,
how shall I know till I see what I feel?

If I am fantasy, I am also flesh.
Am I less real than my own anguish?

Whether my realities be false or true,
how can I say till I see what I do?

What is a unicorn? And is that I?
I am the unicorn, but who am I?

LOONY TOM:

Mysteries are stirred by Mother Moon
in a trefoil cave
of wind and wave
stirred with a great horn spoon.

ST. SIGMUND OF VIENNA:

The unicorn that does not exist
is the meaning of the real.
The unicorn that does exist
is reality's ideal.

II

HORN AND HOUNDS

YOUNG SAGITTARIUS:

In the misty land where the unicorns grow
in a forest of nubile plums they grow,
frisky stallions under juicy trees
they grow, they grow, and their horns do grow
as they thrust and dally and prance the ground
through orchards of plums in green,
in the misty land where horns abound
in the land where the unicorns grow.

THE LION:

In China the unicorn is King of Beasts.
On the uplands of Utopia his nest is found.
He occupies an office in the sacred wood.

Despite his delicacy, he is indestructible.
He defends with his life the Cinderella kingdoms.
He donates his blood to the Holy Ghost.

Once he worsted the elephant in combat
(reported Saint Isidore who was at the scene)
and merely his presence intimidates Behemoth.

Often in summer he vacations on the moon.
And between Orion and the Major Dog
his stars are the semen of the Milky Way.

A VIRGIN, WAITING:

He will have a long horn on his brow,
the legs of a horse, an antelope's throat
the tail of a lion, the beard of a goat
  (and the child of my loins is desire
  the child in my loins is on fire)
he will have a long horn on his brow,
O the long unique horn on his brow!

From the unbridled circus of dream
trotting bareback round my dark
he comes the pure wish of my fear.
His head in my lap, O, lie down!
  (and the child of my loins is desire)
This prince unclothed by a crone,
will I fetter or free his spell?
Am I sweet enough bait for his crown
or do I smell strong of my fear?
  (the child in my loins is on fire)

O, his head in my lap, lie down!
His head in my lap, O the crown!

THE EMPRESS OF BYZANTIUM:

To the Indies, to Thule, dispatch nets!
Marshal the Amazons, prepare a crusade.
Fetch me the horn of Love's beast.

Without great folly life is a death.
Minions and cuckolds trickle my days.
For a deep cup of plenty I thirst.

Catch me that great cornucopia!
I will grasp, I will drink up man's mystery.
Poison or not, it is Love.

QUEEN VICTORIA:

O pretty pony, naughty dear,
poetic little chap,
you stay out late at night too much
and never wear a cap.
You need a Mum to care for you,
you look so awfully pale.
Come mend your ways, come be my pet
and nicely wag your tail.

A velvet cushion you may have
to sit in the salon,
for taking very pleasant walks
there's quite a bit of lawn.
I'll fatten you on sausage rolls
and tuck you into bed,
I'll tie a tartan ribbon to
that thing upon your head.

Fast company and running wild
will have to be taboo,
but Sundays you may go to see
the lion in the zoo.
To be a proper gentleman
who doesn't shock or jest,

have faith that God and Mother know
exactly what is best.

EUROPA, WEEPING:

Deliver me from desuetude, O unicorn, return to us!
Bring back my Aquitaine. Recall my cavaliers.
I am damp, I am dwindling in the pockets of the lame.
They would launder me away with the fogs of dread.

Herald home my troubadours, O four-legged horn!
Smothered are the infants of merriment here.
Worry turns me rabbit-witted, tedious for ten.
And mould collects faster than the larks arrive.

Tristan! Unbutton this rut I am belted into.
Leave me unlocked and freshly looked out for.
Merlin, Merlin, I am rotting for a rape!
My armadillos are in heat, they unnerve me.

Rescue me, my paladin, repitch my rained-out camp.
Resurrect the garlands of liveliness once lived.
Revive and run again for my gauntlet of grace.
If my lead foot offends thee, break it off!

O unicorn, recaper! Bring knighthood to reflower!
Abduct me, wed me, rederring-do my life!
Else Doom will take me in his cold wet arms,
Doom will seduce me in a drowning bed.

BIG BLACK SAMBO:

Look down, sweet Unicorn, come down, my Savior,
I is lookin for to gallop you Home.
When I gets to Heaven gonna shine up my Lord,
gonna ride my Lord all around, O Lord,
gonna win every Holy Derby.
Man, there's honey in that horn for me!

When he shake his head, he jar the river,
when he get runnin, he crack the mountain.

He's the purebred thoroughbred unicorn of God.
They got nothin like him roamin wild in Texas,
they got nothin like him in a millionaire's garage.
He's the speediest highest class Savior on record.
O blue-ribbon favorite, Lord, give me a lift!

I been huntin everywheres for you, White Savior,
I wants to be your jockey, I wants to be your groom.
Got strong black arms for any whitewashin needs
like sweepin after angels or movin round clouds.
Though I is black as the Congo, I aint no devil,
I just needin that good job, Lord, with you.
Lemme clean out your stable the rest of my days!

O white beauty champion, lemme hitch a ride
and give em all somethin to gawk at fine.
My midnight body on your pearly bareback,
me holdin your horn for all my dear life,
let's us go out huntin them *for a change*
all around the U.S. all around the atlas,
right up to the President's white front door,
and watch me spit in his eye!

Raise me up, glory winner, you is my Savior,
I is lookin for to gallop you Home.
When I gets to Heaven gonna polish that horn,
gonna ride my Lord all around, O Lord,
gonna win the apocalypse all hands down.
Brother, get a load of that grail!

III
SNARE AND DELUSION

THE UNICORN, WOUNDED:

Of whose fantasy am I prisoner?
Whose animal, real or unreal?
I am their unicorn, but who is he?

In nocturnal shrines they would lock me up,
or else trick me into their trim corrals
as servitor, scion, and family ghost.

Do I reasonably belong to these petit-point realms
more than to my own unreasonable?
I am their unicorn, he is not I.

Monarchs have sold off my private forest,
merchants have corrupted my alchemy.
The atavistic cost of being avatar!

I, dispossessed and unpossessable,
alien anomaly at the suburbs' edge,
I too endure hunger and doubt and cold.

And how shall I conceal my nakedness here? —
white, like a maiden's moonlit belly,
white, like an undressed Absolute.

White is the final pure negation:
sterile gown of the hospital room,
winding sheet, the skeleton, the ash.

Animate and inanimate, O ambiguous steed!
In Jabberwock land, or Elysium —
where am I truly or falsely at home?

I am the charm sought for a miracle,
I am the harm mocked for a failure.
I am both savior and scapegoat.

Who is my unicorn, and am I he?

On my head this heavy cockade I bear.
Stigma? Trumpery? Benison? Diadem?
How to make feather of mad handicap?

Not ram or bull, not Pan or Lucifer,
I wear this pale celibate tusk,
a horn without twin or progeny.

From a bastard mare's-nest I sprang,
hybrid of the horn-rimmed Gothick.
I am my unicorn, he is not mine.

What hope have I in the open veldt
with antler, billygoat, or rhinoceros?
A touch-and-go glory, this decorator's spear!

My guilt sits exposed on my brow.
Honest animal-lovers at the carnival
hesitate to bless or abuse it.

And how shall I mate? Who is my love?
I have wearied my reflection in the well.
He is my unique-horn, I am not he.

O shame shame of my shocking singular!
Am I merely some fragile lost absurd,
a eunuch's beautiful monster-child,

brideless, anonymous of brood,
hamstrung by a magnificent fallacy?
I am my unicorn, but who am I?

For in natural history's joke I stay writ,
admired malaprop of the bestiary.
Huntsman, carry me home for a Snark!

On the horns of my legend, alas, am I hoist:
how can my inconceivable self
marry its joy and its scorn?

I am my unicorn, he is not I.

St. Sigmund of Vienna:

This is the desert of chill and pitfall.
Now is the hour of painful shock:
the hour the unicorn confronts head-on
his unicorn that does not exist.

Whose is the portrait in the passport?
Whose is the birthright lost or found?
Now is the hour of very mixed feelings.
Now is the hour of come to terms.

Horrors of the Present await irrelevance.
Levities of the Past unveil their gravity.
Accept the mixture cracked in the mirror.
Absolute clarity is the mystery beyond.

Accept and begin, again again,
always from scratch to start anew
against the cold, against the pain,
resaddle the steed-fast You.
This is your spur, your rack, your pride,
your only your nimble aureole,
this: your felicity aloft, astride,
thus: to become your goal.

THE UNICORN:

But the hitch still holds at the post:
how shall singularity ride unreined
and not horn again the gored dilemma?

IV
« MON SEUL DESIR »

THE LION:

Because you are unique, you are you.
Because you are you, I am I.

LOONY TOM:

Hosanna to the odd bird much maligned,
  queer fish, fool,
  exception to the rule —
Glory be to God for the one of a kind!

Hooray for prodigy, fluke, and freak.
Nonesuch, hail,
eccentrically prevail —
Hallelujah for the living thing unique!

ST. SIGMUND OF VIENNA:

Let strange, strange be a blessing for him.
The special beast keep, keep him for specialdom.
Nourish his nonsense, embroider his rituals.
You never know when he will suddenly sing.
Let terror seize him, let him strike terror.
Beauty is dunged from the ogre of heartache.
Tend his unseemly, tender his monstrous.
The eyes of love change toad to king.

THE LION:

Monocerous mystery, you are no man's gazelle,
you are your own and your angel's fox,
quest of the wild, fillip of the tame,
the trail of mercurial paradox.
You shall outwit and outlive the hounds.

You are talismans behind the Sun's back.
The Moon signs your metamorphic sleep
with owl, with moth, with the nightingale,
star on the mountain, crescent in the deep.
You shall outwit and outlive the hounds.

You know the webwork tricks of the spider,
the serpent's grasp on the bough of life.
Yours is a changeling flesh to espouse
for your soul is married to a magic wife.
You shall outwit and outlive the hounds.

Mascot you stand to the three-faced Muse,
you are the poet's hermaphrodite.
Echo and song and the incantation,
you promise wisdom and love in the night.
You shall outwit and outlive the hounds.

THE UNICORN:

Lion Lion, burning gold,
burn hot, burn bold,
burn burn
O Coeur de Leon
burn bright my flickering cold.

O lustrous Leo, thou art my sunburst.
Give me each day thy daily delight.
Hold me and heat me, thou art my steadfast,
topaze guide to my quicksilver flight.

O gentle, O genital, my golden Leo,
heal and garden my moonstruck scourge.
Apollinate the fallow, sweat me into flower,
fireball fertile of my Demiurge.

Ripen me, Leo, my honeyhive and root,
fecundating bonfire, thou art my need.
Succulent harvest, fruit of the Lion,
O shower me in golden seed.

Lion Lion, burning gold,
burn hot, burn bold,
burn burn
O fleur de Leo
burn bright my irresolute cold.

ST. SIGMUND OF VIENNA:

And the Lion shall lie down with the Horn.
And the Moon shall rise with the Sun.

THE UNICORN & THE LION, DUET:

A Sun A Moon
night and noon
through all the days of Time

A Yes A No
flame and glow
forever lighting their lights
One and One
Moon and Sun
through all the days of Time
a silver bow
a golden kite
forever sharing the light
through time time
times and a half
through all the ways of Time.

THE VIRGIN'S LULLABY:

Sweet desire has lived its dream,
lull lull and rock, my heart,
hammock happy in my breast.

All desire now sweet and clean,
washed away, in pleasure washed,
my desire has gone to rest.

Sweet sweet sweet desire,
sleep fair, rock your nest,
dream of when you rise again,
of when O then
love flies again.

THE UNICORN:

So, O, my burden, art thou my bride?
My black, my gold? My new and my old?
Then ride me ride me through Coventry,
come ride me through New York and Rome.
And when we get home to Arcadia,
where the Sun and the Moon never dim,
I will settle down by the tutti-fruit tree
with my Lion's heart on my arm,

with my horn on the hearth of Love
breeding young magics swift and warm,
green-growing horns of poetry.

ST. SIGMUND OF VIENNA:

Because he did not exist
he has become ideal.
Because he shall never exist
he becomes the more real.

THE UNICORN, CODA:

This is my godhead grown for love.
This is my only, this is my fate.
I am my unicorn, and he is I.

I am myself my own true and false.
I am myself my real unreal.
He is my unicorn, and I am he.

This is my I, my one, my me.
This is my own, my two, my we.
I am my unicorn, and so is he.

THE HAUNTED BOY

Hugh looked for his mother at the corner, but she was not in the yard. Sometimes she would be out fooling with the border of spring flowers — the candytuft, the sweet William, the lobelias (she had taught him the names) — but today the green front lawn with the borders of many-colored flowers was empty under the frail sunshine of the mid-April afternoon. Hugh raced up the sidewalk, and John followed him. They finished the front steps with two bounds, and the door slammed after them.

« Mamma! » Hugh called.

It was then in the unanswering silence, as they stood in the empty, wax-floored hall, that Hugh felt there was something wrong. There was no fire in the grate of the sitting room, and since he was used to the flicker of firelight during the cold months, the room on this first warm day seemed strangely naked and cheerless. Hugh shivered. He was glad John was there. The sun shone on a red piece in the flowered rug. Red-bright, red-dark, red-dead — Hugh sickened with a sudden chill remembrance of « the other time. » The red darkened to a dizzy black.

« What's the matter, Brown? » John asked. « You look so white. »

Hugh shook himself and put his hand to his forehead. « Nothing. Let's go back to the kitchen. »

« I can't stay but just a minute, » John said. « I'm obligated to sell those tickets. I have to eat and run. »

The kitchen, with the fresh checked towels and clean pans, was now the best room in the house. And on the enamelled table there was a lemon pie that she had made. Assured by the everyday kitchen and the pie, Hugh stepped back into the hall and raised his face again to call upstairs.

« Mother! Oh, Mamma! »

Again, there was no answer.

« My mother made this pie, » he said.

Quickly, he found a knife and cut into the pie — to dispel the gathering sense of dread.

« Think you ought to cut it, Brown? »

« Sure thing, Laney. »

They called each other by their last names this spring, unless they happened to forget. To Hugh, it seemed sporty and grown and somehow grand. Hugh liked John better than any other boy at school. John was two years older than Hugh, and compared to him the other boys seemed like a silly crowd of punks. John was the best student in the sophomore class, brainy but not the least bit a teacher's pet, and he was the best athlete, too. Hugh was a freshman and didn't have so many friends that first year of High School — he had somehow cut himself off, because he was so afraid.

« Mamma always has me something nice for after school. » Hugh put a big piece of pie on a saucer for John — for Laney.

« This pie is certainly super. »

« The crust is made of crunched-up graham crackers instead of regular pie dough, » Hugh said, « because pie dough is a lot of trouble. We think this graham-cracker pastry is just as good. Naturally, my mother can make regular pie dough if she wants to. »

Hugh could not keep still; he walked up and down the kitchen eating the pie wedge he carried on the palm of his hand. His brown hair was mussed with nervous rakings, and his gentle gold-brown eyes were haunted with pained per-

plexity. John, who remained seated at the table, sensed Hugh's uneasiness and wrapped one gangling leg around the other.

« I'm really obligated to sell those Glee Club tickets. »

« Don't go. You have the whole afternoon. » He was afraid of the empty house. He needed John, he needed someone; most of all he needed to hear his mother's voice and know she was in the house with him. « Maybe Mamma is taking a bath, » he said, « I'll holler again. »

The answer to this third call, too, was silence.

« I guess your mother must have gone to the movie or gone shopping or something. »

« No, » Hugh said. « She would of left a note. She always does when she's gone when I come home from school. »

« We haven't looked for a note, » John said. « Maybe she left it under the doormat or somewhere in the living room. »

Hugh was inconsolable. « No. She would have left it right under this pie. She knows I always run first to the kitchen. »

« Maybe she had a phone call or thought of something she suddenly wanted to do. »

« She *might* have, » he said. « I remember she said to Daddy that one of these days she was going to buy herself some new clothes. » This flash of hope did not survive its expression. He pushed his hair back and started from the room. « I guess I'd better go upstairs. I ought to go upstairs while you are here. »

He stood with his arm around the newel post; the smell of varnished stairs, the sight of the closed white bathroom door at the top revived again « the other time. » He clung to the newel post, and his feet would not move to climb the stairs. The red turned again to whirling, sick dark. Hugh sat down. *Stick your head between your legs,* he ordered, remembering Scout first aid.

« Hugh, » John called. « Hugh! »

The dizziness clearing, Hugh accepted a fresh chagrin —

Laney was calling him by his ordinary first name; he thought he was sissy about his mother, unworthy of being called by his last name in the grand, sporty way they used before. The dizziness cleared when he returned to the kitchen.

« Brown, » said John, and the chagrin disappeared. « Does this establishment have anything pertaining to a cow? A white, fluid liquid. In French, they call it *lait*. Here, we call it plain old milk. »

The stupidity of shock lightened. « Oh, Laney, I am a dope! Please excuse me. I clean forgot. » Hugh fetched the milk from the refrigerator and found two glasses. « I didn't think. My mind was on something else. »

« I know, » John said. After a moment, he asked in a calm voice, looking steadily at Hugh's eyes, « Why are you so worried about your mother? Is she sick, Hugh? »

Hugh knew now that the first name was not a slight; it was because John was talking too serious to be sporty. He liked John better than any friend he had ever had. He felt more natural sitting across the kitchen table from John, somehow safer. As he looked into John's gray, peaceful eyes, the balm of affection soothed the dread.

John asked again, still steadily, « Hugh is your mother sick? »

Hugh could have answered no other boy. He had talked with no one about his mother, except his father, and even those intimacies had been rare, oblique. They could approach the subject only when they were occupied with something else, doing carpentry work or the two times they hunted in the woods together — or when they were cooking supper or washing dishes.

« She's not exactly sick, » he said, « but Daddy and I have been worried about her. At least, we used to be worried for a while. »

John asked, « Is it a kind of heart trouble? »

Hugh's voice was strained. « Did you hear about that fight I had with that slob Clem Roberts? I scraped his slob face on the gravel walk and nearly killed him sure enough.

He's still got scars or at least he did have a bandage on for two days. I had to stay in school every afternoon for a week. But I nearly killed him. I would of if Mr. Paxton hadn't come along and dragged me off. »

« I heard about it. »

« You know why I wanted to kill him? »

For a moment, John's eyes flickered away.

Hugh tensed himself; his raw boy hands clutched the table edge; he took a deep horse breath. « That slob was telling everybody that my mother was in Milledgeville. He was spreading it around that my mother was crazy. »

« The dirty bastard. »

Hugh said in a clear, defeated voice, « My mother was in Milledgeville. But that doesn't mean that she was crazy, » he added quickly. « In that big state hospital, there are buildings for people who are crazy, and there are other buildings, for people who are just sick. Mamma was sick for a while. Daddy and me discussed it and decided that the hospital in Milledgeville was the place where there were the best doctors and she would get the best care. But she was the furtherest from crazy than anybody in the world. You know Mamma, John. » He said again, « I ought to go upstairs. »

John said, « I have always thought that your mother is one of the nicest ladies in this town. »

« You see, Mamma had a peculiar thing happen, and afterward she was blue. »

Confession, the first deep-rooted words, opened the festered secrecy of the boy's heart, and he continued more rapidly, urgent and finding unforseen relief.

« Last year my mother thought she was going to have a little baby. She talked it over with me and Daddy, » he said proudly. « We wanted a girl. I was going to choose the name. We were so tickled. I hunted up all my old toys — my electric train and the tracks — » I was going to name her Crystalhow does that name strike you for a girl? It reminds me of something bright and dainty. »

« Was the little baby born dead? »

Even with John, Hugh's ears turned hot; his cold hands touched them. « No, it was what they call a tumor. That's what happened to my mother. They had to operate at the hospital here. » He was embarrassed and his voice was very low. « Then she had something called change of life. » The words were terrible to Hugh. « And afterward she was blue. Daddy said it was a shock to her nervous system. It's something that happens to ladies; she was just blue and run down. »

Although there was no red, no red in the kitchen anywhere, Hugh was approaching « the other time. »

« One day, she just sort of gave up — one day last fall. » Hugh's eyes were wide open and glaring: again he climbed the stairs and opened the bathroom door — he put his hand to his eyes to shut out the memory. « She tried to — hurt herself. I found her when I came in from school. »

John reached out and carefully stroked Hugh's sweatered arm.

« Don't worry. A lot of people have to go to hospitals because they are run down and blue. Could happen to anybody. »

« We had to put her in the hospital — the best hospital. » The recollection of those long, long months was stained with a dull loneliness, as cruel in its lasting unappeasement as « the bad time » — how long had it lasted? In the hospital Mamma could walk around and she always had on shoes.

John said carefully: « This pie is certainly super. »

« My mother is a super cook. She cooks things like meat pie and salmon loaf — as well as steaks and hot dogs. »

« I hate to eat and run, » John said.

Hugh was so frightened of being left alone that he felt the alarm in his own loud heart.

« Don't go, » he urged. « Let's talk for a little while. »

« Talk about what? »

Hugh could not tell him. Not even John-Laney. He could tell no one of the empty house and the horror of the time before. « Do you ever cry? » he asked John, « I don't. »

« I do sometimes, » John admitted. « It's a release for the nerves sometimes. »

« I wish I had known you better when mother was away. Daddy and I used to go hunting nearly every Saturday. We *lived* on quail and dove. I bet you would have liked that. » He added in a lower tone « On Sunday we went to the hospital. »

John said: « It's kind of delicate proposition selling those tickets. A lot of people don't enjoy the High School Glee Club operettas. Unless they know someone in it personally, they'd rather stay home with a good T.V. show. A lot of people buy tickets on the basis of being public spirited.

« We're going to get a television set real soon. »

« I couldn't exist without television, » John said.

Hugh's voice was apologetic. « Daddy wants to clean up the hospital bills first because as everybody knows sickness is a very expensive proposition. Then we'll get T.V. »

John lifted his milk glass. « Skaal, » he said. « That's a Swedish word you say before you drink. A good luck word. »

« You know so many foreign words and languages. »

« Not so many, » John said truthfully. « Just *kaputt* and *adios* and *skaal* and stuff we learn in French class. That's not much. »

« That's beaucoup, » said Hugh, and he felt witty and pleased with himself.

Suddenly the stored tension burst into physical activity. Hugh grabbed the basketball out on the porch and rushed into the back yard. He dribbled the ball several times and aimed at the goal his father had put up on his last birthday. When he missed he bounced the ball to John, who had come after him. It was good to be out doors and the relief of natural play brought Hugh the first line of a poem. « My heart is like a basketball. » Usually when a poem came to him he would lie sprawled on the living room floor, studying to hunt rhymes, his tongue working on the side of his mouth. His mother would call him Shelley-Poe when she stepped over him, and sometimes she would put her foot lightly on his

behind. His mother always liked his poems, today the second line came quickly, like magic. He said it out loud to John, 'My heart is like a basketball, Bouncing with glee down the hall.' How do you like that for the start of a poem. »

« Sounds kind of crazy to me, » John said. Then he corrected himself hastily. « I mean it sounds — odd. Odd, I meant. »

Hugh realized why John changed the word, and the elation of play and poems left him instantly. He caught the ball and stood with it cradled in his arms. The afternoon was golden and the wisteria vine on the porch was in full, unshattered bloom. The wisteria was like lavender waterfalls. The fresh breeze smelled of sun-warmed flowers. The sunlit sky was blue and cloudless. It was the first warm day of spring.

« I have to shove off, » John said.

« No! » Hugh's voice was desperate. « Don't you want another piece of pie? I never heard of anybody eating just one piece of pie. »

He steered John into the house and this time he called only out of habit because he always called on coming in. « Mother! » He was cold after the bright sunny outdoors. He was cold not only because of the weather, but because he was so scared.

« My mother has been home a month and every afternoon she's always here when I come home from school: Always, always. »

They stood in the kitchen looking at the lemon pie. And to Hugh the cut pie looked somehow — odd. As they stood motionless in the kitchen the silence was creepy and odd, too.

« Doesn't this house seem quiet to you? »

« It's because you don't have television. We put on our T.V. at seven o'clock and it stays on all day and night until we go to bed. Whether anybody's in the living room or not. They're plays and skits and gags going on continually. »

« We have a radio, of course, and a vic. »

« But that's not the company of a good T.V. You won't

know when your mother is in the house or not when you get T.V. »

Hugh didn't answer. Their foot steps sounded hollow in the hall. He felt sick as he stood on the first step with his arm around the newel post. « If you could just come upstairs for a minute — »

John's voice was suddenly impatient and loud. « How many times have I told you I'm obligated to sell those tickets. You have to be public spirited about things like Glee Clubs. »

« Just for a second — I have something important to show you upstairs. »

John did not ask what it was and Hugh sought desperately to name something important enough to get John upstairs. He said finally, « I'm assembling a Hi Fi machine. You have to know a lot about electronics—my father is helping me. »

But even when he spoke he knew John did not for a second believe the lie. Who would buy a Hi Fi, when they didn't have television? He hated John, as you hate people you have to need so badly. He had to say something more and he straightened his shoulders.

« I just want you to know how much I value your friendship. During these past months I had somehow cut myself off from people. »

« That's O.K., Brown. You oughtn't to be so sensitive because your mother was — where she was. »

John had his hand on the door and Hugh was trembling. « I thought if you could come up for just a minute — »

John looked at him with anxious, puzzled eyes. Then he asked slowly: « Is there something you are scared of upstairs? »

Hugh wanted to tell him everything. But he could not tell what his mother had done that September afternoon. It was too terrible and — odd. It was like something a *patient* would do, and not like his mother at all. Although his eyes were wild with terror and his body trembled he said: « I'm not scared. »

« Well, so long. I'm sorry I have to go — but to be obligated is to be obligated. »

John closed the front door and he was alone in the empty

house. Nothing could save him now. Even if a whole crowd of boys were listening to T.V. in the living room, laughing at funny gags and jokes, it would still not help him. He had to go upstairs and find her. He sought courage from the last thing John had said, and repeated the words aloud: « To be obligated is to be obligated. » But the words did not give him any of John's thoughtlessness and courage; they were creepy and strange in the silence.

He turned slowly to go upstairs. His heart was not like a basketball, but like a fast, jazz drum, beating faster and faster as he climbed the stairs. His feet dragged as though he waded through knee deep water and he held to the bannisters. The house looked odd, crazy. As he looked down at the ground floor table with the vase of fresh spring flowers and that too looked somehow peculiar. There was a mirror on the second floor and his own face startled him, so crazy did it seem to him. The initial of his High School sweater was backward and wrong in the reflection and his mouth was open like an asylum idiot. He shut his mouth and he looked better. Still the objects he saw — the table downstairs, the sofa upstairs looked somehow cracked or jarred because of the dread in him, although they were the familiar things of every day. He fastened his eyes on the closed door at the right of the stairs and the fast jazz drum beat faster.

He opened the bathroom door and for a moment the dread that had haunted him all that afternoon made him see again the room as he had seen it the « other time. » His mother lay on the floor and there was blood everywhere. His mother lay there dead and there was blood everywhere, on her slashed wrist and a pool of blood had trickled to the bathtub and lay dammed there. Hugh touched the door frame and steadied himself. Then the room settled and he realized this was not the « other time. » The April sunlight brightened the clean, white tiles. There was only bathroom brightness and the sunny window. He went to the bedroom and saw the empty bed with the rose colored spread. The lady things were on the dresser. The room was like it always looked and nothing had happen-

ed. Nothing had happened and he flung himself on the quilted, rose bed and cried from relief and a strained bleak tiredness that had lasted so long. The sobs jerked his whole body and quieted his jazz, fast heart.

Hugh had not cried all those months. He had not cried at the « other time, » when he found his mother alone in that empty house with blood everywhere. He had not cried, but he made a scout mistake. He had first lifted his mother's heavy bloody body before he tried to bandage her. He had not cried when he called his father. He had not cried those few days when they were deciding what to do. He hadn't even cried when the doctor suggested Milledgeville, or when he and his father took her to the hospital in the car — although his father cried on the way home. He had not cried at the meals they made — steak every night for a whole month so that they felt steak was running out of their eyes, their ears — then they had switched to hot dogs, and ate them until hot dogs ran out of their ears — their eyes. They got in ruts of food and were messy about the kitchen, so that it was never nice except the Saturday the cleaning woman came. He did not cry those lonesome afternoons after he had the fight with Clem Roberts and felt the other boys were thinking queer things of his mother. He stayed at home in the messy kitchen, eating fig newtons or chocolate bars. Or he went to see a neighbor's television — Miss Richards, an old maid who saw old maid shows. He had not cried when his father drank too much so that it took his appetite and Hugh had to eat alone. He had not even cried on those long, waiting Sundays when they went to Milledgeville and he twice saw a lady on a porch without any shoes on and talking to herself. A lady who was a patient and who struck at him with a horror he could not name. He did not cry when at first his mother would say: *Don't punish me by making me stay here. Let me go home.* He had not cried at the terrible words that haunted him — change of life — crazy — Milledgeville — He could not cry all during those long months strained with dullness and want and dread.

He still sobbed on the rose bedspread which was soft and

cool against his wet cheeks. He was sobbing so loud that he did not hear the front door open, did not even hear his mother call or the footsteps on the stairs. He still sobbed when his mother touched him and burrowed his face hard on the spread. He even stiffened his legs and kicked his feet.

« Why Loveyboy, » his mother said, calling him a long-ago child name. « What's happened? »

He sobbed even louder although his mother tried to turn his face away. He wanted her to worry. He did not turn around until she had finally left the bed, and then he looked at her. She had on a different dress — blue silk it looked like in the pale, spring light.

« Darling, what's happened? »

The terror of the afternoon was over, but he could not tell it to his mother. He could not tell her what he had feared, or explain the horror of things that were never there at all — but had once been there.

« Why did you do it? »

« The first warm day I just suddenly decided to buy myself some new clothes. »

But he was not talking about clothes; he was thinking about the other time and the grudge that had started when he saw the blood and horror and felt *why did she do this to me.* He thought of the grudge against the mother he loved the most in the world. All those last, sad months the anger had bounced against the love with guilt between.

« I bought two dresses and two petticoats. How do you like them? »

« I hate them! » Hugh said angrily. « Your slip is showing. »

She turned round twice and the petticoat showed terribly. « It's supposed to show, goofy. It's the style. »

« I still don't like it. »

« I ate a sandwich at the tearoom with two cups of cocoa and then went to Mendel's. There were so many pretty things I couldn't seem to get away. I bought these two dresses and look, Hugh! The shoes! »

His mother went to the bed and switched on the light so he could see. The shoes were flat heeled and *blue* — with diamond sparkles on the toes. He did not know how to criticize. « They look more like evening shoes than things you wear on the street. »

« I have never owned any colored shoes before. I couldn't resist them. »

His mother sort of danced over toward the window, making the slip twirl under the new dress. Hugh had stopped crying now, but he was still angry.

« I don't like it because it makes you look like you're trying to seem young, and I bet you are forty years old. »

His mother stopped dancing and stood still at the window. Her face was suddenly quiet and sad. « I'll be 43 years old in June. »

He had hurt her and suddenly the anger vanished and there was only love. « Mamma, I shouldn't have said that. »

« I realized when I was shopping that I hadn't been in a store for more than a year. Imagine! »

Hugh could not stand the sad quietness and the mother he loved so much. He could not stand his love, or his mother's prettiness. He wiped the tears on the sleeve of his sweater and got up from the bed. « I have never seen you so pretty, or a dress and slip so pretty. » He crouched down before his mother and touched the bright shoes. « The shoes are really — super. »

« I thought the minute I laid eyes on them that you would like them. » She pulled Hugh up and kissed him on the cheek. « Now I've got lipstick on you. »

Hugh quoted a witty remark he had heard before as he scrubbed off the lipstick. « It only shows I am popular. »

« Hugh, why were you crying when I came in? Did something at school upset you? »

« It was only that when I came in and found you gone and no note or anything — »

« I forgot all about a note. »

« And all afternoon I felt — John Laney came in but he had to go sell Glee Club tickets. All afternoon I felt — »

« What? What was the matter? »

But he could not tell the mother he loved about the terror and the cause. He said at last: « All afternoon I felt — odd. »

Afterward when his father came home he called Hugh to come out into the back yard with him. His father had a worried look — as though he spied a valuable tool Hugh had left outside. But there was no tool and the basketball was put back in its place on the back porch.

« Son, » his father said, « There's something I want to tell you. »

« Yes, sir? »

« Your mother said that you had been crying this afternoon. » His father did not wait for him to explain. « I just want us to have a close understanding with each other. Is there anything about school — or girls — or something that puzzles you? Why were you crying? »

Hugh looked back at the afternoon and already it was far away, distant as a peculiar view seen at the wrong end of a telescope.

« I don't know, » he said. « I guess maybe I was somehow nervous. »

His father put his arm around his shoulder. « Nobody can be nervous before they are sixteen years old. You have a long way to go. »

« I know. »

« I have never seen your mother look so well. She looks so gay and pretty, better than she's looked in years. Don't you realize that? »

« The slip — the petticoat is supposed to show. It's a new style. »

« Soon it will be summer, » his father said. « And we'll go on picnics — the three of us. » The words brought an instant vision of glare on yellow creek and the summer-leaved adventurous woods. His father added:

« I came out here to tell you something else. »

« Yes sir? »

« I just want you to know that I realize how fine you were all that bad time. How fine, how damn fine. »

His father was using a swear word as if he were talking to a grown man. His father was not a person to hand out compliments — always he was strict with report cards and tools left around. His father never praised him, or used grown words or anything; Hugh felt his face grow hot and he touched it with his cold hands.

« I just wanted to tell you that, Son. » He shook Hugh by the shoulder. « You'll be taller than your old man in a year or so. » Quickly his father went into the house, leaving Hugh to the sweet and unaccustomed aftermath of praise.

Hugh stood in the darkening yard after the sunset colours faded in the west and the wisteria was dark purple. The kitchen light was on and he saw his mother fixing dinner. He knew that something was finished; the terror was far from him now, also the anger that had bounced with love, the dread and guilt. Although he felt he would never cry again — or at least not until he was sixteen — in the brightness of his tears glistened the safe, lighted kitchen, now that he was no longer a haunted boy, now that he was glad somehow, and not afraid.

PAUL ENGLE

MONTAUK WRECK

I

Sea bangs at the land,
Land booms at the sea.
I lift my looking hand,
My hand glares back at me.

The ocean rages, for
It cannot drag me down.
I rage, that on its floor
Men this long minute drown.

The myriad wave-points gleam
Like trapped and furious flies
Who turn toward me the scream
Of multiple mad eyes.

II

Men came, where that sea raves,
With line, rod, joke, to look

For fish, but caught the wave's
Barbed and brutal hook.

Dark under chimney stack,
Reckless for light unseen,
They rushed into the black
Underside of green.

Tuna, sea-bass, blue,
Were fish names on the lip,
With wise-cracks at the crew,
Ham sandwich on the hip.

III

The helicopter hangs,
Loud eye above the beach,
Every wave harangues
The men it cannot reach.

Once men threw in the tide,
Blessed by the robed soothsayer,
God's image, watched it ride
Seaward with threat and prayer.

But these were gods themselves
Whose sport it was to die
For sport on sea's deep shelves,
With shattered human cry.

IV

Friends, family from town,
Angling for news, appear,
The sky bleeds daylight down
On faces bleeding fear.

They fish for the fishermen
Who came, lungs choked with air,
Each city citizen,
To stare at the ocean's stare.

I walk home by those sands
Where fish on fish are fed
To break with symbolic hands
The actual live bread.

FACE TO FACE

I

Look! The air shudders when you breathe it in.
Never in its cold flight from north to south,
Over hill's height, field's reach, lake's languid skin,
Was such warm substance as your waiting mouth.
The high noon sun clangs in your eyes, a yell
Of purest yellowness. My blue eyes catch
In yours the sound of seeing like a bell.
Your body burns the daylight like a match.

Looking at you, common sense is senseless.
The natural truth of touching is a lie
When hands view visions. Each sense is defenseless
When love deranges simple time so we
Live only in the quick eternity
Between the breathed-in air and breathed-out cry.

II

A scream of color in a hush of sound,
The cardinal fled from us in his fear,
Singing his wild flight over the green ground,

Red song that burned in the astonished ear.
We laughed that such a small and feathered flame
Should have such fright — then heard our own hearts thud.
Innocent face to face was shame to shame.
The sun bled light upon our living blood.

Better, later, in the friendly dark
When night crept by us on its hands and knees
And there was nothing for the eye to mark
But the red silence of the nerve's elation,
That man-with-woman look that only sees
The blackness of the brain's obliteration.

III

Mademoiselle means slenderness of waist,
Look of eyes and lift of hands nimble as light;
Frauelein is firm on the tongue as beer's taste,
Mellow and malty-brewed, the foam bright;
Signorina flutters from the mouth,
Laughing syllables leaping the live air;
Senorita glitters with the south,
Legend of red flower in the night-dark hair.

But miss *will be the honest English word*
For you, as blunt in talking as teeth biting
The ravaged name for love, or fool, or blonde,
A sound as hard as the horn beak of a bird,
A word as plain as a rock dropped in a pond,
Foaming green water, deep, and sun-delighting.

JAMES WRIGHT

AUTUMNAL

Soft, where the shadow glides,
The yellow pears fell down.
The long bough slowly rides
The air of my delight.

Air, though but nothing, air
Falls heavy down your shoulder.
You hold in burdened hair
The color of my delight.

Neither the hollow pear
Nor leaf among the grass
Nor wind that wails the year
Against your leaning ear
Will alter my delight:

That holds the pear upright
And sings along the bough,
Warms to the mellow sun.
The song of my delight
Gathers about you now,
Is whispered through, and gone.

POEM

for Kathleen Ferrier

I leaned to hear your song,
The breathing and the echo;
And when it dropped away,
I thought, for one deaf moment,
That I could never listen
To any other voice.

But the land is deep in sound.
The sleepy hares and crickets
Remember how to cry.
The birds have not forgotten
(The tanager, the sparrow)
The tumbled, rising tone.

The sounds go on, and on,
In spite of what the morning
Or evening dark has done.
We have no holy voices
Like yours to lift above us,
Yet we cannot be still.

All earth is loud enough.
Then why should I be sorry
(The owl scritches alive)
To stand before a shadow,
And see a cold piano
Half-hidden by a drape?

No reason I can give.
Uttering tongues are busy,
Mount the diminished air
(The breathing and the echo)
Enough to keep the ear
Half-satisfied forever.

THE QUAIL

Lost in the brush, bound by the other path
To find the house,
You let me know how many voices,
How many shifting bodies you possessed,
How you could flit away to follow birds,
And yet be near.

A quail implored the hollow for a home,
A covey of dark to lie in under stars;
And, when it sang, you left my hand
To voyage how softly down the even grass
And see the meadow where the quails lie down,
Flushed in the dark by hunter's broken guns.

You left my side before I knew the way
To find the house,
And soon you called across the hollow
To say you were alive and still on earth;
And, when you sang, the quail began to cry,
So I lost both.

The blue dusk bore feathers beyond our eyes,
Dissolved its wings as you, your hair dissolved,
Your frame of bone blown hollow as a house
Beside the path, were borne away from me
Farther than birds for whom I did not care,
Commingled with the dark complaining air.

I could have called the simple dark to fade,
To find the house,
And left you standing silent;
But stained away by maple leaves, and led
From tree to tree by wands of knowing ghosts,
You knew my love,

You knew my feet would never turn away
From any forest where your body was,
Though vanished up the disembodied dark.
And when I found you laughing under trees,
The quail began to trill and flute away,
As far away as hands that reach for hands;
But, when it sang, you kissed me out of sound.

RICHARD SELIG

EPIGRAPH

Who writes this verse gets form and pain
Upon essential bellies and the wind,
Because (and most responsible) the mind
Can break and not be lost, but heal,
And, healing, learn new ways that things may feel,
How future follows nimbly at thought's pace
And how I go to meet them face to face,
These new conjunctions of myself and word,
And yet repeat again what I have heard:
Man lives his novelty because of change,
But meaning, once it's found, shall not be strange.

TWO EPIGRAMS

ONE: death

Expect me in due course, and do not fear
My coming nor my presence here beneath
The tide that lifts these words, your quiet breath
Which names what will destroy you when too near
The wick I fly and quench your flame. Like moth

To candle: you, my light, and I, your death,
Together make the dark that neither share.
We meet but once; once met, we neither are.

TWO: love

If you would have me, let, as huntsmen call,
You cry outleap your pace; haunt wood and field
Until your manhood teach you: stride the world
More quickly than desire instructs your will.
Be least of all afraid and never frail:
This hunt is dangerous and I'll not yield
For pity's sake. Though hunter's prey seem small
When siezed, yet guard me close, for I am wild.

THE SUICIDE

The heavens doe melt in tears without remorse.
Spenser

Among these towers and trees the bookish guest
Voyages the walks and tailored lawns,
Embarks the fragile vessel of his ghost
To meet the fathers of his will and wants
Who teach him aptly to conceal the thoughts
That mark him stranger to the common town.

Here the mortal argosy has grown
To slow his stride and profit from his nerves
(By storm the spirit lives and sailors drown.)
No pity has the merchant that he serves.

The truth, invisible among his books,
Is nowhere in the future that he seeks;

For one by one the hours and years proceed
More nimbly than his limbs can imitate
Till all his frail ambitions have been freed
And flesh devised more shrewdly for its state.

Against these towers and trees this hurrying boy,
Bone-bare and shadowed in the dwindling town,
Marches to the dark he calls his own
And settles with his dreams the price of joy.

SONG FOR A TEMPEST

That we may learn the spirit's dance,
Be permanent as bone,
We must become love's flagellants
And never lie alone;
For sanctity is founded on
Relics of flesh and bone.
Go out as Ariel went
Freely to enjoy your element

For love a man has built a city,
Another burnt it down;
Some men lived in piety,
Some killed for bread or crown:
All such human vanity
Love has overthrown.
Go out as Ariel went
Freely to enjoy your element

Each lover in his time has learned
The history of sighs,
Why Illium's towers were burned,
Why every infant cries;
For travail of the flesh has earned

More flesh than paradise.
Go out as Ariel went
Freely to enjoy your element

Prospero has drowned his book,
The actors all are glad:
Justice done to all alike;
The magic used was good.
Sigh and take another look
At how the world is made;
Go out as Ariel went
Freely to enjoy your element

And when the bones can no more stand,
When pleasure has no house,
Because the flesh lies limp and blind,
And love has been let loose,
Learn what breaks the spirit's bond,
Why love is made to lose;
Go out as Ariel went
Freely to enjoy your element

MARRIAGE SONG

To himself grown newly strange,
He was only just ready to live.
Like plants he could not change
For another growth. He forgives
All the alone things which cry
Within his breast. He sleeps
In a new flesh where he
Is happy but cannot leap.
The fields awake in his hands,
The sun comes in at his eyes:
Love is a girl that stands

Roofed by the masculine skies;
Love holds all things within
Where man and woman begin.

She lost in the furrow of need
The gentle ways of her kind,
Fierce as the bursting seed
Love taught her to unwind
Bright leaves to the light,
To keep her ripeness full
Stem and root held tight
Till sky and she held all.
With ways to offer the air,
With kisses for the ground —
For growing is all her care —
By love her love is unbound;
And holds all things within
Where man and woman begin.

THE ISLAND

Who dwells here dwells in the wind. Only the flesh is past,
Concealed under dirt are its inexplicable ways;
Only the sigh remains, only the unbidden stays,
Only the rocks contain, the sun heaps up the last
Injunctions to the conscious animal that rest
Is the grail of all its agony, that death is the happiest
Welcomer, the surest healer for the sickened brain;
For this ungainly beast hopes heartily but dies in pain:
Because its flesh is mutinous, its thought runs wild,
Its gnarled tendons snap like twigs and the mild-
Mannered worms lunch on its rageless spleen.
Who dwells here dwells in the wind. The wordless sigh
Is what's left, and beaches, ruins, greenery,
Some scuttling foragers, tame and indifferent scenery,

An island bleak and no home to this poetry.
Let strange guests depart from the stranger dead;
Let them sail away as they came, still uninstructed
By the elusive agony which drove them to islands;
Let them go as they came, unanswered and in silence:
This is no place for the living, where the wind sighs
In endless dalliance with speech but never speaks,
For the word stops at the roots of grass, leaks
Into the maggots' mouths, slides humming, slips and cries.
Who breathes this air warms no angels in the lungs,
Wind comes no nearer to spirit than trees
To heaven, nor comes flesh nearer to love than seas
Do to the moon: angels and things speak in alien tongues.

I come to this island, Circe, to be changed by thee
Into another animal: this trip is too long.
Troy was a great city; I wrought her great wrong:
Her men were as good and handsome as we,
But they were men, and more dangerous than brutes.
Their strange language, the harsh notes on their flutes
Enraged us: yet dying they seemed no different.
The crash as they fell, the alizarin blood, the groan:
These seemed the same. And suddenly reverent,
We gathered the limp slain like lovers left too soon alone
And put them in fresh graves as if to sleep:
So change me, Circe, for as a man my image makes me weep.

WALLACE FOWLIE

EPILOGUE TO THE STORY OF TOBIAS

RAPHAEL SPEAKS

Since I have been away, the only fire I have seen was the blue flame running over the logs in a hearthside or over the branches piled together under a tree at night. There I forgot that I really inhabit, when I am here before you, a flame so tall and so incorruptible that it could not be imagined anywhere else save at the heart of the universe. Let me be once more transfigured with that inner light which turns all beings to you. Allow the gold of the spirit to enter this flame which is beginning to grow at my feet. I would once more change back into that incandescence you love. The breath of all the universe is needed for this flame to grow and mount and shape itself. As it joins with the flame, this breath will lose its smell of forests and cities. It reaches me now with the strong odor of people at war, of all those who have sensed within themselves the enemy, the age-old prey of the flame.

What I have seen beyond the story which it was my mission to complete? A great deal, and at the same time very little that could not be attached to the story itself. They were small things perhaps, but each one bore the mark of your love and the weight of the universe. A yellow bunting in a wicker cage. Green acorns tight against their branches in mid air. I remember especially mint growing in the desert, and the smell of low water in other parts of the earth growing

strong as the rays of the sun beat upon it. I learned the color of fennel and I saw gold used for marriage rings and alloys used for the making of bells and musical instruments. I discerned on the faces of boys the race descended from angels and women. One of them broke a piece of bread on his knee and handed me half. At the moment of breaking the bread, there was such beauty in the tension of his forearm, that I was saddened by the beauty in the world which is obscured to men. There would be so many things in addition to all those I might name. Every detail in your universe is an intercession: a bird's cry in the morning, the fumes of grapes as they are being pressed, the sea everywhere in its sudden ovation and in its hemicycle, the evening as it turns blood red, the masks of actors through which they speak a poet's dream. All is symbol in the universe, symbol and intercession: the fleece tunic and the thrysus, the rattlesnake and the lute, the keys of doors and the metal horns worn on the helmets of barbarian fighters. The lofty style of singers and the slow swell of the ocean intercede for the children of men. I listened to them and I watched the fishermen repair their nets and the broad hips of country women as they walked toward the sea in the gold blaze of evening. I heard the cry of lovers and the gossip of servants, and I tried to follow the councils of political men...

Yes, I will return now to the story itself into which you placed me. It began as all stories begin, by a boy leaving his home. The old man whom I saw first has just begun his evening prayer. He is on his knees and his hands are pressed against the wall. His memory is full of names, of all those he buried in the earth. He is going to recover his sight when his son returns, but his life will not be very much changed. He has learned to see in other ways because he is closer to the dead than to his son who is on his way home with the remedy for the father's blindness.

This boy is now looking at himself in a mirror. He is studying his face and he is startled to see the birth of a face being born. He can no longer remember my face or my ap-

perance. I am remembered in the limp as he walks. But that is no memory at all, and he will soon cease wondering about his limp. When he stands still, he maintains a regal posture, but when he moves forward, the unevenness of his gait reveals the dignity of some mighty woe. With me, he lived steadily in the open air and he learned to love the redundant days and the stately nights. He grew accustomed to the presence of water beside him and the life of the river out of which he pulled the fish. He is now starting the city life of a married man, but his nature is more that of a sailor whose exaltation would come from the night watches when, high on the ship, he would sentinel the sleep of those below. Even in the limp of his walk over the land he simulates the balancing of a sailor on a rolling deck. This boy left his home alone, but he is returning to it now with a multitude of beings in his heart. At times he will imagine that his young wife was conceived from his side as Adam conceived Eve during a deep sleep. Her face is similar to that girl's face he had always seen in his sleep. The sleep face is now a reality to him and that is why he has begun to look more closely at his own face which is more unknown to him than his wife's. She is creating the future now. Her womb is fructified and she is your accomplice. But a part of him belongs to the past. I do not mean so much the catch of the fish as the sacrament of the fish which he touched with his hands and raised in his hands as if he were a priest at an altar. That gesture resolved his life and he will never repeat it. But he will never forget it because it was more mysterious for him than the river full of monsters and the siege which hell made about him one morning. He is now caught in the daily existence of money-making and family-raising, but he will not forget the sacrament he made as a priest and the lurch of the sea as he walks to his business on the firm earth.

Only for a short time will the doors be locked behind him and his wife and the darkness drawn around the two of them. For a brief spell only will they feel themselves to be the sole inhabitants of the earth. Then, the noise of the rim

of their world will grow louder, both the noise and the destruction. And one day, suddenly, the great wheel motionless of their love will begin to turn at its center. The boy has already forgotten the features of my face, and the time will come when he will forget that in the form of a man I accompanied him over the earth. Only what he said of this to his wife will be remembered, because she will tell it to her children and one of them will tell the story to a man of faith who will write it down for your glory. All the growing things of Paradise will remain in the story: the cedar tree and the rose bush, the grapevine and the olive tree, the fig tree, the willow and the briar. All the elements will remain and they will be so arranged as to make a real story for the children of men: the seven who died, the liver and the heart of a fish on the hot coals, the sacrament of the fish held in the hands of a boy, and the young woman beside him creating the future in her secret complicity with you.

The promise made to Abraham lives in them. It was the promise first made to the earth itself when it was a paradise of love, when the first cedar stood like a thesaurus of eternity, of years and merits, of granite hardness. The seven cypresses over the seven tombs in Ragues have something of our immobility before you. I passed by them. They were young trees. The light of the sun poured over them and joined with the life that had been sucked up by their roots. I pondered over the roots of those trees and the incorruptible roots of cedars which draw their sustenance from the heart of matter. Down, down they go, into the heart of matter, into the heart of the world, and they contain for as long as they live, the incandescent light of matter. The cedar logs burning in the room of the marriage night gave a sense of consummation, of completion. The scene of love and the scene of combat went on before those burning logs which through the universe were making some kind of communion with you. I knew that as I labored in their light. A whirlwind was condensed in their flames and the acrid smell of battle. It seemed to me that all matter was on fire at that moment. It was young, exuberant,

shimmering, new. Its purity was in its power to penetrate the universe. The breath which kept that fire alive was holy, but I was too far apart from it. I longed to move within it and find myself here. I was at the end of my solitude, but I had to join the two solitudes of the boy and the girl before becoming again the flame higher than myself which will not be deviated from you.

Yes, let the flames of this present rise still higher around me. I am not yet enveloped in them. They are still too much like the flames in a city of granite before which a boy can dream of leaving home. Now I understand what an intervention is. It is what men call a story which they do not understand, because all stories are one and they have no beginning and no end in time. On the summit of all matter you shine forth. The spirit which you sent out is brought back to you on the waves of the seas and the flames of fires and the breath of the winds.

The first fire I felt on the earth was in the old man seated at the city wall. My story started there, but the fire in him had been burning for some time. It was not in his eyes which had been blinded by the lime of swallows, but in the names of the dead he had buried and which had ignited within him into tiny debonair flames. All the orders of angels had listened to the prayer of this man, because he was one who understood the dimensions of his work. He returned the dead of his race into the heart of fertile tithable land, and he had learned so well to work in the dark that he was prepared for his blindness which is now about to end, in what will be called the end of the story.

What I saw on the earth, the red acorns and the ruddiness of evening and the sons of men walking in the evening, was but a vision. Now I wish to see from within the flames. I am on the threshold of all light. Let my eyes open to the immense favor! The rehearsal of the story is over. The girl whose life was ruled by a dream is now able to live with one of the paler simpler men who walk in the day time. Once the dark secret of a demon-dancer hallucinated all her hours, but now

she has moved behind her dream into the joy and the grievance of another dream which is life itself. It is strange that what once filled the world for me with people and houses and a river and a fish, and fused all these elements into a drama unfolding within the laws of freedom and chance, now is changed, here where the flames are beginning to mount into their former height, into a single sentence written across the heavens. They are now a single line of words inscribed on a high extended page. They will soon be merged with the line of the horizon itself and lose their quality of signs.

I can hardly remember the springiness of the earth under my feet, when I must have worn clogs of hard wood and carried on my wrist a bunch of keys. Once I looked at the clasps and brooches on the marriage dress, and at the painted caskets along the wall containing the fresh linen and the silks. I watched the goblets as they were held high and the fires of the dark red wine shone with the promise of new waters. The wine, the caskets and the marriage brooches were all elements in the greatest tale of the world, in the rhythm of the one story which, like a drama, unfolds act by act, before the hemicycle of stone which the ages will not wear down. The cries of lovers and the whispers of servants will diminish with the sacred gold of the evening, but the sanctuary at the crossroads of drama will contain the fires of each hearthside and the crash of each wave which broke on the sand.

The world which I have left, waits for the One to come. The new man in his bearing of king who will assemble the scattered courses of men.

Do you hear the confession of the sea? It speaks to you from the most intimate parts of the bodies of men. And those words spoken are the breaking down of the confines of the bodies. The age of the sea is held in the eyes of women, and at night, when the sea is marble, their dreams walk there toward the threshold of your order. The drama performed on the black marble of the sea shows the horror and the violence which the women transmit to their children. Such dreams conceive the works of men, and the sea will mime them for

as long as the women walk slowly toward the One who will come and whom they will recognize in his bearing of a king.

We are of another caste, in the flames before you. And there is no need for us to talk in the elevated metaphors of drama. As the world conceives its works, we shall see them reflected in your eyes and in the forked lightning flashes against the clouds. The scar on my left brow will not flare up again unless, in some future chapter of the story, I return to the earth where I will sense again the ancient enemy of man in his tracks and his dances. Today, a rose of alliance flowers over the earth, and behind it a tree, not yet fully grown, awaits the moment when it will bear the expiation of the world. The invasion roads from east and west meet at its roots. It is brother to the tree under which I stood one night when the dark arrayed it in such majesty as I had never seen.

On some of the nights, when the wind circulated, I could smell the vine-arbors of the earth. The taste then of olibanum and cedar was on my lips and held me within the streets and the parks of cities. But now I have only the taste of the sea, and the fires of the sea rise about me. I can behold them coursing over me. They reach me now and separate me from the spectres of cities. The sea, under the full glow of the sun, can consume all illicit things which pass over the face of the earth. And these fires mounting can consume all the proud and unreal elements which came to me from elsewhere. My impatience ends as the fires consume it, and as the story on the earth reaches its new turn.

Their sons and their daughters will remember, not the story, but something derived from the meaning of the story. The girl's dream will be forgotten by her before she is much older, and the boy's morning walk in the city will be forgotten by him in the press of his new life. One day when they visit the sea together, the smell of the seaweed and the flight of the petrel will create a new present and a new marriage. In me the sea rises up as flames, but in them the sea will be song and continuity of things to come and simple joy of the waters. The sea will give them age and chastity. It will speak

to them of the true place and of the winds where they are born. The small shells on the beach will remind them of man's waiting and they will be refreshed in the new sweetness of waiting.

At night, to prolong their waiting, they will build fires, and the sea will retire into a muffled cry behind them. The pungent smell of the cedar logs will mingle with the brine of the sea air, and the men and women will be transported to this story or to other stories like it. Because they will remember then what they were as boys and girls, they will be unwilling to go to sleep where they might hear the yelping of the fates. Let them watch in the flames the evenings without defect. Let them forget, in the watching and the waiting, even the expanse of the sea and its measure. They will have no need then of arbiters and guides. The purity of the fires will dispel the forest smells and the odors of the city.

For fire is my ancient alliance with you. Let it penetrate me now and then let it spread everywhere until all matter is the purity of your penetration, and the east will rise up each day from the heart of the world. Whenever the boy and the girl on the earth look up at the flameless fires of heaven, they will want to pass before the fire in their hearthside and there they will have a vision of the depths of the underworld, under the great flood. From here, the confines of the earth loom dark, as chill and burning as the sea. Cover me now with that other darkness of your flames. Turn me into the secret burning visible within me.

ROLFE HUMPHRIES

CYCLE

(Cywydd deuair fyrion)

Bells in autumn
Toll a rhythm
Slow and solemn
Calling welcome
To the kingdom
Of the lonesome.

Can a sound throw
Any shadow?
The sift of snow
Fills the furrow.
Whose white arrow
Fells the hero?

No trace of her,
Kore's daughter,
Here or yonder;
The white watcher
By green water
Knows the answer.

The bells of spring
Will be ringing,
Branches blossom,
And she will come
Out of darkness,
All bright, to bless,
Heal and hallow,
And, as we know,
Evoke new stir,
Growth and wonder.

THE RUNES OF ARHOLFAN CYMRO

(Gwawdodyn Hir)

Cloud over hill, cloud over hollow:
Why do you wait beside your window?
The south wind sighs, a sound of sorrow.
From far away the faint horns echo.
The hours are long, the daylight slow to leave.
For the moment, grieve in the shadow.

Darkness may be the time. The quarrel
Wants resolution. Light the candle,
Be gowned in red and gold apparel,
Murmur, Deliver us from evil,
And cross the sill, descend the marble stair,
Pause there, and pose there, not too mournful.

Hear, over the music or under,
The wonderful wish of the water,
Reunion of lover and lover
In the light, the ardor of summer,
Not very high and not very far,
And all a green arbor and bower.

Cloud on the moor, cloud on the mountain:
The apples fall; the torches darken;
The guards resume their ancient station.
Lord God, why did You make the craven?
There was a time when wounded men were proud, —
Cloud over dune, cloud over ocean.

THE SONS OF ST. DAVID

(Hir a Thoddaid)

— Lie still, ye thief, and hear the lady sing in Welsh.
King Henry IV, part I: act III, scene 1.

Lie still, ye thief, and hear the lady sing
In her own language, the confederates' tongue
Old Llywarch used, and Heledd, for their longing —
Blossom on branch, and osprey on the wing,
And Olwen's footprint in the morning mist.
Lie still, ye thief; listen to the song.

Lie still, lie still; and hear harp-music, far
Beyond Time's arras: feud, betrayal, war,
Bereavement and self-pity — all they are,
And all they were, they faced. They said, Yea, sure!
Look you!, *they said; they looked, both near and high.*
Lie still, ye rogue, lie still; hear the air.

Lie still and, listen, for the Cymri know
Measures of mirth and melodies of sorrow,
The dragon's track, drawn red across the snow,
White hawthorn, golden pear, the darker shadow
A girl's hair makes above the pillow's mound.
Hearken to the sound and its echo.

Lie still, ye silly flouter of Glendower.
A fair young queen sings in her summer bower,
An old man in the winter of his power
Fingers the harpstrings, and the golden shower,
The golden rain, descends to light our dark.
Lie still, Hotspur; hearken for an hour.

HAROLD NORSE

PRAISES AND LAMENTS

I

Sleep you? Morning wide
to glance with light all colors of the town,
tall palms greeny and brown
with wintry plumage like an old
and shaggy pheasant's tail;
pearl river rough on rocks
rushing, and fishermen
with nets on poles lean down the bridge's side.

Dream you? O morning broad
I wake to, falling with a head of smoke,
as fingering mist fiddles on the sagging slum
with cold allotments and woodfires
and all the churchdomes touched
and singing choirs of stone,
the hymns of pine alive
over the waters and the half-roused shore.

Break you? In the cool
of dawn's bright bells that carillon with birth
of sunday sun, I step from damp and death
of being born to spread my sticks

that move my flesh to feel
the cold sheets round, the numb
intransitives of self
wound round my chaos like a caul of wool.

Grieve you? Small birds tell
no airs of sorrow on the linden boughs,
nor worry in the eaves; fish flap the stream
that glitters, and the eel
slides in the mud of must,
and nothing cries that glides
or flies, but forked in limb
and feeling only I am double hell.

Say you? I'll clang my way
braver than day to utter every vowel
of mood and move with words against the dark
shift in the icy mouth
of self that swallows time
like deadly bait, and pray
the good ghost to grow
his holy blossoms in my blood of clay.

II

Only man weeps. The animals
let no tears fall.
Birds
do not pray to die. All
things that creep and fly,
burrow and crawl,
build mansions with no words

of praise or blame
and face
life with a creature's eye.

Only man weeps. Alone
he poisons birth.
Father
him, his hour is hard,
his pain is deep, O earth!
Mother
him, his marrow bone
swaying like a bough
on the ashtree of the world:
O hold, hold
his frozen hand!

Only man weeps. He calls
out of fire and air
his maker to appear,
and falls
and cries
unloving, out of light,
in fear.

III

The pretense of the world,
youth's fallow candor spent,
breaks out of every bush,
from every rock and shell;
corruption in the eye
makes planet, moon and star
a villain in a mask
whose true face peels away
the more the glitter shows.
Who can utter I
not lying in his teeth?
who deceives? who knows?

IV

I speak to you, my darling,
now, while the all hallowing
toll of years
claps
its christening eves
in my ears. You
whose face in a din of tears

wets the mistletoe! There
with the tree in the fire we
embrace!
The grate howls back. The snow
piles on the pane. Where
did the kiss go?
Down
the funnel of years.

To you, to you, although
you will not have me, I
long since have sent
no letter and
no love,

I make these lines in
a city of bells and columns,
pines and ice;
know
these words airmail my grief
and yours — the host
is borne across the waters where
to eat
and bleed
our loves in separation
is our share.

MELVIN WALKER LA FOLLETTE

TUNDRA

Further than north, our footsteps cannot go.
We cannot forget the tropic skies
Or run away from spreading peacock's eyes:
These savage rites remain upon the snow,
And though we fight them, they persist to grow
Within our hearts. The summer never dies
When given over to a white disguise:
The ice blue caves are blind, and yet, they know.

Exhausted, I shall milk the caribou
With one last spurt, and give the drink to you.
Revivified, the salmon and the dove
Will once again be meaningful — the soul —
But we must leave off talking of the soul:
Sooner or later, we will have to love.

BOY ON THE BEACH

I

Barefoot in the tide he stands;
High noon, and the wind, rising;

There are such treasures in his hands
As new worlds long to know.
At the moment when the tide
Hesitates between ebb and flow
He sees the blades of water slide
On the beach, shell-studded;
Sees crabs dig holes to hide,
And a broken star-fish, arm new-budded;
Through his toes the bright sand oozes
Motes of light. But soon he loses
Sight of these; his eye discovers
Two pieces of driftwood, entwined like lovers.

II

Your father was glad, when you
Were born; a comrade at nets
And a son to love; your mother spoke
Not, and was sad, among these islets
A strange woman; her heart broke
When your sister died; she sets
Madrona branches on the grave
Each Candlemas, for ancient sins
And fears, lost meaning, before
Your coming. You paid. The sea spins
Whirlpools of meaning, and the shore
Tells stories you only suspect. Life begins
Again, as it first began, in the sea —
You turn, you will not look at me.

III

Strange driftwood, by the sea so
Battered, and by rocks shorn,
That time has made faces

Of innocent wood, and miracle-born
Is a new sympathy of action; embraces
Beyond the flocks of clucking gulls
On kelp-grown rocks. An osprey chases
A fish with his eye, then plummets,
Certain, unrestrained, his body hurled
Against the great green wall of world.

IV

Stand in the sea; let the sea kiss
Your ankles, and when you forget the shore
And the scolding gulls, let the warm waves rise
Till the sea feels your groin, this
Ecstasy belongs to you; it is your
Birthright; remember your eyes
Which have tasted beginnings, so lost
In the room where your narrow bed lies,
Where ancient malice plots destruction.
Surrender, you must; to the sea's seduction.

V

Regretfully, he caresses the two
Twined pieces of driftwood; desire
Shakes his body, he would like to keep
Them. He is called from his day-sleep
By familiar sound, almost like women,
Those noisy gulls; he seems to wonder, when
Will it end? His hands unclasp; he follows
His mother's voice; and the tide comes in again.

THIRTEEN GREAT LADIES

Thirteen great ladies, arrayed in green,
Walked beside a grey stone wall;
Thirteen greyhounds, lank and lean,

Attended our ladies, and walked between
Our ladies and the grey stone wall.
Thirteen great ladies, arrayed in green.

Mincing through meadows, they were seen
Cutting green willow whistles to call
Thirteen greyhounds, lank and lean.

With eyes of thirsty fire, hot and mean,
A dragon paced within his grey stone stall.
Thirteen great ladies, arrayed in green,

Failed to see this baneful scene
Because there walked, between them and the wall,
Thirteen greyhounds, lank and lean.

Alas! The dragon, hot and mean,
Leapt through the wall, devouring all
Thirteen great ladies, arrayed in green,
Thirteen greyhounds, lank and lean.

LAMENT OF A CAPTIVE

In the year Four Ocelot, dust
Clogged the canals of Zochimilco; it had been
A dry winter — the wind chapped my prickling skin
And the women ground their pots in cheerless lust.
Days superseded days drily: dry reeds fussed
Against beached barges — monkeys made great din

Up country — the tail of Cipactli grated fin-
Wise from the slime; trapped in the temple of Xipe, I waited
the thrust.

And when the day One Dog came, the rain
Had begun — my flute played sweetly, the girls
Were with me constantly now, the tortured pores
Of my skin were smoothed with oils, and soon the slain
God Xipe rose in me; as new rain whirls
Seasonally: the Flayed One racked me in a wreath of flowers.

SONNET

The equilibrium that now exists
Between us was bought with liberal coins of hate;
Our hands shall not combine to celebrate
This union separate as neighbor fists;
If arteries were slashed, and all our wrists
Were bound together, that would be a state
Of frail communion, pale and celibate,
Beside our planet souls, whose hearts have kissed.

Without the sacrifice of blood or soul,
We stand amazed upon the pit of truth
And know that it was neither luck nor youth
But our own stubbornness that made us whole,
To rule in separate galaxies, alone,
Yet knitted tighter than the brains of bone.

CALVIN THOMAS

ON THE CRASH OF AN AIRLINER AT TAKEOFF

When bodies broken and all bodies seared
Are counted up, uncrusted, tagged as feared,
We know next day the scene will stand alone
On pages white and mindless of the bone.
Shall notice recognize beyond the burned,
Or caption past the people tritely charred,
Related dusty partness with the term
Antiquity, the sense of death in stone
And knowledge of the previously marred?

On battlefields of Troy or Tuscany
Or other places where techniques engaged,
When warrior fell, or blade or boy enraged,
Of them did campfire journalists of song
Forget collective going, all but pathos,
In wretchedness and fact of having gone?
Accuse the gnostic grammar of old wars:
It maims our grasp of accidental death
Past putting down of papers to decry
Their overlooking what it means to die.

WARNING FROM A VISITOR IN THE CONTROL TOWER

To airmen crossing and communicant
With orders of this field, no landing here
But by the grace of God; no postulant
Piloting earthward should abuse his fear:
Trust in the instruments which fall their round,
Tonight the only ceiling is the ground;
Zero, from nothing into nothing made,
Signifies all of altitude that stayed.

Notice the fog that makes me all but blind;
Here in the tower my skeleton will do
To signal you. I am for all your kind
Tonight's full complement and only crew.
Airmen, I hope you read loud and clear;
Your radios sound happy and sincere:
Roger, you say, and dive for wreaths of holly
Thinking the next voice heard will be as jolly.

Suggest you take along the death's-head flag
And hope that waving it will set you free.
Judgment, like flights, may be a game of tag
And you can shake and plead the Varsity.
Say that team spirit was your only motive:
You shot them up and did a locomotive.
What if there is a temporary fetter?
Christ understands. He also got his letter.

I have you, heroes, holding each your course:
You shot them up a little, and you grope
Tonight with neither memory nor remorse;
My skull is watching in the radarscope.

I marvel as I track your sure downfall
How you can navigate or fly at all
For thinking of the tallies without log
Until you make an error in this fog.

DEFENSE MECHANISM

This is about heroes, and you should know
I do not mean old men with membranous snow
Already patching them on hand and cheek;
I mean the medaled models from the Greek
On whom the air force lavishes technique
Like tennis lessons and engineering toys
Given at schools for preparatory boys.

Say what you will, this flyer on his base
Who attends airdromes is the immortal ace
Training to come out of some urgent East
Greater astride his apocalyptic beast
Than any movie star: the new high priest.
To glimpse him people will abandon cover
And in his thunder die as for a lover.

Pious and helmeted he lives these nones
Attentive to the voices in his phones
And calculating when will be the ides
Through his impatience with the time he bides
In long equations as the slide rule slides;
There is no telling the ominous from calm
In practice runs to drop a perfect bomb.

Nourished and celibate, tanned, tall, erect
As he navigates and crosshairs intersect,
He dreams a lissome girl and highschool kiss:
Physicians have no thought of mending this;

The natural death is one he may not miss:
Whoever said time steals without a sound?
It makes a noise of bandage being wound.

Little by little grows the good machine
Preening equipment as pterodactyls preen;
And when the night pins down the firmament
He goes aloft to fly by instrument
Limning the stars on graphs where light is bent:
To fly in squadron and to walk in squad,
This is the double-natured demigod.

PONTIUS PILATE

Pilate was browsing at a good buffet
Given to honor him by some who sought
To drum up war, creating disarray
To put the Arabs under juggernaut.
Someone came up to him, who had the right,
And said: take thought, O governor, our bellies
Are being treated for a crucial bite
Following soon upon these figs and jellies.
Clever of you to notice, Pilate said:
But I am used to that, and still I would
Rather eat out and risk a subtle thread
Than eat that palace food. This wine is good.
True as you say, but rumor is, the host
Is a spiritual one. His drinks are iced
So you will not abstain from any toast
Should you find out he follows this man Christ.
Concentrate on the food and eat some gull:
What do you think I care the melon's diced
Or that some pagan has a God so dull
He said in Aramaic He was Christ?
Nothing, my lord. I only like to worry;

I wish it was Rome, where there was major talk.
Pilate looked hard at him: have some more curry,
And keep a lookout while I take a walk.
Off in the garden, leaning on a wall,
The governor relaxed in Hebrew quiet,
Sniffing the breezes of Judean fall
And thinking of the whole fantastic riot.
What, what on earth, did anyone expect?
It was a clear-cut case of suicide;
It was a case of kill or genuflect,
Of trying him or being himself tried.
He put it all in his report to Rome,
Where they would file it without reading it,
Until one day someone would have to comb
For annual news, and write the opposite.
But he had written what had seemed the truth:
That all this province needed was a cause
To instigate rebellion of the youth
And heckle Rome with slogans and applause.
And only he, so finical with fact
He knew these people lived for persecution,
Would have to use an undertaker's tact
To wrap up faith along with revolution.
What was it held this whole outposted crowd?
Not just the Jews, the staff was wild with it
Not just in whispers — in his hearing — loud,
Arguing gossip over bit by bit.
It was as if a temporary fever
Had settled on the place, and his own wife
Used his dismay as her most recent lever
Urging his transfer to a better life.
That was no trouble though. The trouble was
That he had sent two hundred hand picked men
To do what no administrator does:
Look for the body. They came back again.
And he had told the officer in charge,

To stop these rumors he must have the token
Of the scourged head of the body still at large;
Or he would see the officer was broken.
Three times the infantry with heavy gear
Searched through the hills, and into every room,
To prove that a body does not disappear —
And hunting all who knew the vacant tomb.
And no one knew a thing. He offered bribes
And examined thirty putrifying faces,
Every corpse from each of several tribes,
Some bearing still a recent murder's traces.
But he could not be taken in by lies
Or the post mortem wounds of crucifixion.
He could remember those enormous eyes
As well as he remembered his transfixion.
And now, by a fountain where the water played,
He thought of how the basin had been fetched,
And how the shoulders had been all but flayed,
And bending forward Pilate caught and retched.

JACKSON MATHEWS

HOW TIME FLIES

He had his own way of going about the business of walking, or for that matter about anything he did. He seemed to stand an act off on the far side of his mind and see it clear through to the end before starting to do it, which made his walk look like an old-fashioned waltz corrected for windage; and he moved along a course that always seemed the outcome of a deliberation of vectors.

Flynn was his name, and he had a job. For an hour every morning and again every afternoon it was his job to stop, or at least to slow down, the automobiles passing in front of the school so the children could cross the street. There were generally not as many automobiles as children passing, and this, combined with the obvious fact that automobiles are bigger than children and that frequently children are seen inside them, all this may very well have caused Ivan Flynn to think automobiles were like minutes going by and the children skittering through the intervals between them like seconds.

In fact the expression on the face of an ordinary dollar watch can be very instructive. The seconds are always jumpy and on the go. They cover much more ground than minutes. You might say seconds are subject to nervous tics—they jerk themselves around and around while a minute is just going

from here to there. This of course is only an apparent contradiction of the old saw about time never turning backward in its flight, which is certainly true.

You could look at Flynn and tell he was on the wrong job. But the government was furnishing money and Flynn needed money to stay in college and there had to be some job to make it right for him to get it, so there he was. From the window of my classroom in one of the college buildings I could see him where he stood obstructing traffic, and while I was waiting for the class I would sometimes watch him work, to see how curiously time fared in his hands and how it came out.

He nearly always looked cold. It must have been the way his overcoat fit him that made him look so, because he always looked that way when he had it on and he didn't wear it in cold weather only. Anyway overcoats are supposed to keep you warm even in cold weather, and people often look warm in them, especially in snow. But Flynn didn't, and I am sure it was just the way the coat looked on him. It was cut in some arbitrary fashion without much regard for the humane requirements and certainly not much for Ivan's person. It seemed to touch him only here and there, not to fit him deeply as those beautiful deep-seated sports cars nearly always fit their drivers, which probably made him look thinner than he really was and gave a kind of military sharpness to his whole outline when he was standing motionless that he didn't exactly bear out when he moved.

Another thing that certainly contributed to his cold look was the coat sleeves. They were too short, and his big boney wrists stuck out red in the wind. Looking at him reminded me of what Eddie used to say about the hand-me-down suits my mother would give him when I was done with them. He was the Negro boy, just my age, who was raised with me at home, and since he was a little bigger than I was the suits never exactly fit, and he would always say in a good-humored way: « I reckon I musta pulled this'n before it got ripe. » I thought it was all the more generous of Eddie to say this,

really the opposite of the truth, because that way I knew he was not being cheap and ironical.

Flynn held in his hand a yellow stop-sign to stop the cars. He never seemed to see them, and with the wind blowing all the time you could hardly be sure it was not just the wind that happened to blow the yellow sign up and around like a weathervane to stop the cars. The only thing wrong with this wind theory was a certain deliberateness about the whole procedure, an absence of any flutter that wind would naturally introduce. Flynn just stood there and without ever seeming to be doing what he was doing he did very well. The cars passed and stopped and the children scattered across the street and the cars passed. The cars were like minutes going by and the seconds skipping between them were children. But children never grow up to be automobiles, and that may be the tragic flaw under their little hides. Lambs that skip on the Montana hills slow up into sheep, and seconds skip into minutes, but with children... it's hard to see what is really going on. Time must spark through them too fast, probably because their uncharred tissue doesn't offer enough resistance to its voltage. They dart around, and when they are no longer children they are people in automobiles looking out like fish from travelling aquariums. Always separated from the landscape by glass windows and windshields. But that's not the worst of it. Separated from time by speed, an opaque substance used to substitute for the blue of distance.

When the children's school had taken in and the few scattered late ones had about quit dribbling by, Flynn would push his red wrist into his overcoat pocket and take out a dollar watch. It would be hard to say just what it indicated to him, but among other things it must have suggested that he should now leave the cars alone. For without looking in either direction down the street he would inaugurate his waltz-like progress across, and after a likely interval, and a further stretch of minutes to spoil the likeliness, and then a few odd minutes more to introduce real uncertainty in the

tempo of expectation, Flynn would amble into the droning class and quicken it to apparent business by his contrapuntal style of being.

In class Ivan Flynn was simply a despair. Whenever I called on him to recite he would wait so long to begin that I had to go on without giving him his chance. After the first few days I had quit calling on him altogether, and the result was that most of the students in the class seemed to think he was deaf or a moron. The majority were probably inclined to the latter notion, which I think shows something about the rhythmic nature of ideas—how dependently they are strung on time, like an acrobat on a flying trapeze who might miss, of course irretrievably. It's just as Paul Valéry said, logic really is a speculation on the permanence of notations.

One day after lunch I walked into my classroom and found Ivan just rising from where he had been sitting in my ten o'clock class. I made an effort to greet him without surprise.

« How are you today? » I said.

The moment was leisurely and I was overtaken by the notion of starting a conversation with him. He had not yet sketched out any reply to my greeting but his expression was already warming toward one when I began to get panicky and decided to get on to some more solid topical ground.

« Flynn, where are you from? » I asked. My determination was now reviving, and I prepared for weathering a pause as you do for the setting in of winter.

« Howdy, Mr. Mathews, » he replied politely, holding to his original course.

By now he was moving toward the door, and instead of trying to interrupt the progress of some clearly previous intention, I walked out of the room with him and down the stairs. At the bottom of the steps I went ahead to push open the heavy front door, stepped outside and held it for Flynn to come out. When he failed to appear after a moment I turned back into the hall and found him standing aside evi-

dently recovering from a moderate bow that had been intended to indicate that I should go first. We walked out across the campus toward the library.

« Western Montana, » said Flynn intently.

« What town? » I asked, pretending to know exactly where we were in the conversation but really only hoping that if I could elicit the hometown name, the tang of it on his tongue might perk up his responses a bit. I was on the wrong track, yet his answer was direct and came this time without hesitation, only with a deliberateness that in anyone else would have seemed calculated to bring a laugh.

« There isn't any town at home, » Ivan said.

« Well, I mean what town is nearby, to get provisions from, to locate yourself by? » I explained. By this time I was feeling some annoyance and a certain guilt. There I was, determined not only to hurry the fellow's replies so as to bring them into my own range of patience, my sense of the right social tempo, but also to force him to come to terms with my notions of geographical usage.

« I had to come to Heron to get here, » Flynn said.

I was sure this was as far as I could ever get with him on this subject, and I thrashed around in my mind for some tactic of transition to another.

« You must live on a ranch in the country. Do you have sheep? » I asked.

By this time we had reached the library and were standing on the steps. I was wondering how it would be possible to know when the conversation was over, but the last thing he said did not help me to decide.

« We always intended to have some sheep, » he said.

A moment later I smiled and used my hand to say I had better be going, and went into the library feeling as if I had left him in the middle of a sentence.

Some weeks afterwards I was leaning out the window into a fine Spring morning, waiting for a class. Ivan was out there by the street with his yellow sign but I could hardly see him now for the leaves, and I was making some specu-

lations on this uncertain sight of him. It was not that the leaves were so thick they partly hid him, for I could very well get the impression of his whole figure. It was more the shimmering they set up between us that made the sight of him quiver and diffuse, somewhat as if he were under water, or at some other more or less unearthly remove.

I saw Ivan pull out his watch and look up at the sun, then he started across the street. At some time in the midst of his tandem crossing, and just behind him, there was a high scream of rubber on asphalt, a scream that may be unique in the human ear. If the sound itself is not unique then surely the sound and its meaning together are. The latter, the meaning is shortly to be seen, for just at that moment a head bobbed out of a car window and bawled:

« Hey, you country goof! If you can't keep your eyes open you'd better go back home to your sheep. »

Flynn half turned, and looked distantly down the street listening, as people do when a fire engine is crying on the other side of town; then walked on across, and after his particular while appeared in class. During the class hour I noticed that he looked somewhat abstracted, an attitude not at all characteristic, for whatever his peculiar relation to goings-on was he was certainly not cut off from them. In fact I was convinced, and still am, that his ticking in the works of circumstance was something like a slow motion camera's, recording an exact and rapid vision which nevertheless flowed through our observation in a heavy stream of leisure. But this once there was an unusual stiffness in his dignity that drew my attention and I saw there was a surface on his eye. Afterwards, when the others had gone and Ivan was rising to leave, I said:

« Say, you almost got run over a while ago, didn't you? »

These words must have served as a kind of punctuation to what had happened, for his eyes cleared, a helpless and quizzical expression came over his face and he shook all over. He said nothing, but with a moon-like manoeuver moved in a long circular direction from the room without ever tak-

ing his eyes from mine. I can still see his eyes go out one at a time past the door.

I have not seen Ivan Flynn since, but the next winter I got a letter from him postmarked Heron, Montana, which said:

« At college I thought about sheep but did not have any so my thoughts were poor and now I am herding a small band and chopping brush. Trailed my band forty-five miles to feeding grounds and got here ahead of winter. These hay farmers milk a few cows and talk religion and know one thing at a time. I hope you may soon go back to your home. »

I thought it would be best not to attempt any reply. What could I have said?

EDWARD NEWMAN HORN

For Jose Garcia Villa

Lion winged:
Step forward and be named,
Forward out of the golden net.
Your seraphic eyes detain me
Like a fly in amber. Whet
Your conflagrant sword on my shoulder,
Dub me Sir Adam of your rough
And divine expulsion. I have won
Beyond the toil, dust, and power
Over Eve, still marked by her tooth,
Past the cold harvest, the death deferred
By nightmare and tombstone.

Night-lion:
Behold, I knock twice
On the clenched gates of Paradise,
A prodigal Adam. Now, walking in the park,
Will He detour and circumvent the Tree?
My herald in the shape of a small child,
My unborn son, his hands dirty
With the sandpile of a new creed,
Plays in its shade — the Christ
Of crosstree or christmas
In his scant fist.
His toys bleed.

Wing-claw:
In my walks through the blight,
Three things I've learned, none
Of them from the renowned bite
First, the love of man for woman
Wears toes and fingers, goes to school,
Incurs the whooping cough. Another:
Squires of good and evil, and wise fruit
Live lonely in their trees. The last,
Bend closer, Wing-tooth; there are keys
To lock you into Paradise.

* * *

Widows under the rose;
In the attics of your youth,
Sisters of the wasp and moth.
My trunk of stars,
Rain, sun, sun, snow;
All air-loomed now.

I hear with my ear's bone
Your feet on the turf stairs
In the flight of a pin.

Widows under the rose,
Under your veils of rose skin;
Under the eaves of your hair
Sweep with care.

* * *

Hoof in mermaid foam,
Stallion of two worlds,

Owing to the popular misconception of the Cherub as a small boy, I have substituted the Seraph for him (*Note of the A*).

Sun hurdler,
Holy rocking horse,
My skeleton
Wearing the red rider,
Heartwhip and softspur;
Snuffing the calender
For night mare.

VARIATIONS

I

Hoisted to immortal life,
What Heavenly need of child or wife,

What deeps of death to blue our shoals,
What loneliness to cast our souls.

The rose and lily intertwine
Irrevocably on the vine.

Bearing flowers, we approve
Death who keeps the house of love.

II

The rose and lily intertwine
Irrevocably on the vine:
The somber, vespertine
Lily, the rose whose petals swim
Down the invisible weir
Of outmoded day.

These also circumvent
Each other; their scent
And pollen blending severally
With fumes of love over the corsage
Or the wax taper's scorch;

Parenthesizing (is it the bee).

ANTHONY HECHT

OSTIA ANTICA

Given this light,
The departing thunderhead in its anger
Off to one side, and given
These ancient stones in their setting, themselves refreshed
And rendered strangely younger
By wetness alive with the wriggling brass of heaven,
Where is the spirit's part unwashed
Of all poor spite?

The cypress thrust,
Greened in the glass of air as never
Since the first greenness offered,
Not to desire our prayer: « To ghostly creatures,
Peace, and an end of fever
Till all this dust assemble, » but delivered
To their resistless lives and natures,
Rise as they must.

And the broken wall
Is only itself, deeply accepting
The sun's warmth to its bricks.
The puddles blink; a snail marches the Roman

Road of its own adopting.
The marble nymph is stripped to the flush of sex
As if in truth this timeless, human
Instant were all.

Is it the bird's
Voice, the delicious voice of water,
Addresses us on the splendid
Topic of love? And promises to youth
Still livelier forms and whiter?
Here are quick freshes, here is the body suspended
In its firm blessing, here the mouth
Finds out its words.

See, they arise
In the sign of ivy, the young males
To their strength, the meadows restored;
Concupiscence of eye, and the world's pride;
Of love, the naked skills.
At the pool's edge, the rippled image cleared,
That face set among leaves is glad,
Noble and wise.

What was begun,
The mastered force, breeds and is healing.
Pebbles and clover speak.
Each hanging waterdrop burns with a fierce
Bead of the sun's instilling.
But softly, beneath the flutesong and volatile shriek
Of birds, are to be heard discourse
Mother and son.

« If there were hushed
To us the images of earth, its poles
Hushed, and the waters of it,
And hushed the tumult of the flesh, even

The voice intrinsic of our souls,
Each tongue and token hushed and the long habit
Of thought, if that first light, the given
To us were hushed,

So that the washed
Object, fixed in the sun, were dumb,
And to the mind its brilliance
Were from beyond itself, and the mind were clear
As the unclouded dome
Wherein all things diminish, in that silence
Might we not confidently hear
God as he wished? »

Then from the grove
Suddenly falls a flight of bells.
A figure moves from the wood,
Darkly approaching at the hour of vespers
Along the ruined walls.
And bearing heavy articles of blood
And symbols of endurance, whispers,
« *This is love.* »

ROBERT A. WALLACE

POEM

Sunny in the distance by the hills
a long freight
Rumbles, the low rythmic clang
And wheeze of couplings, and smoke
in the bright still air;

Nearer, in the field, a white
butterfly, poised
On the warm rough handle,
Rides lazily the slow swirls
of an old man's hoe.

And far off Odysseus returning,
the wine-dark sea
Furrowing under the straight keel,
Glittering in the silence of the sun,
Odysseus returning.

And the freight rumbles in the strange
land, and the sea
Sparkles and furls to the purring keel,
And an old man hoes in the field,
in the silence of the sun.

THE SUNDIAL

The garden has grown wild since the house is gone,
The spear-grass tangles in a million tall
Wild flames, licking at the flowers and the wind,
And the bladeless sundial has forgotten time.

The sun's glance is unmeaning now. Dawn,
And evening, and the singing years fall
Unnoticed. Life has drifted beyond the mind;
The sundial has wholly forgotten time.

It exactly crumbles, dust-rooted;
Has worn gladly the white cold vesture
Of the snow, and the frail cool garment of rain,

And the nakedness of the wind. Properly sooted
For its years, and chipped its faint stone gesture
Mimics slowly our most casual pain.

JOHN GEORGE RANDOLPH

ADVENTURE AT ELEVEN

In the short and simple story of my childhood there were few adventures. There is, after all, not too much for a poor boy to do in the city. Nevertheless I had what I can call, quite clearly, my adventure.

There is adventure in the city; perhaps more adventure than in all the green jungles of the world. The struggle in the white jungle is as ruthless as in the green; the pattern may be more orderly but the claw sinks just as deep. I know.

The streets have men who battle with guns, lost men who are almost always caught; behind bars, they have the baffled look of a wolf in a trap. There are men who fight with money; they are seldom caught, and never baffled. There are men who guide train-loads of humanity through the screaming subways and there are men who push the tall buildings into the sky, beam by beam.

There are the victorious adventures of the reporter who buttons up a story and of the pianist who creates a moment of richness in spirit. There are the somber adventures of the man looking for a job and of the woman who begs bread for her children.

I have seen much of the city. I have seen great blotches of it decay in cancerous dwellings and I have seen it sprout new life on the fringes, as a tree persists to grow and to luxuriate in spite of dying branches. I have seen the city

change from horse and wagon to automobile and from vaudeville to movies to radio to television, even unto the grim handwriting on the wall of our times: « Air raid shelter. »

I have known all the moods of the city, moods as innumerable as the waves that break against its shore and varied as the men and women and children who live and play and love and war in it.

That late March day of long ago, when I had my adventure, was a gray day, hard and gray. The color and the wind and the light were gray, cold and gray. Even the red street cars, which once had been garish as blood, carried a grayness over their battered sides and over the smudgy windows.

It should have been spring, or the first touch of spring, but winter stayed, very definitely stayed, as if there were no hope of spring. It froze the city into a sharp outline of brick and cement, of steel and glass. The glass threw murky reflections, like tired, muddy ice.

I was eleven years old on that day of long ago when I walked down the street on which we lived, slowly walked down it. I was a bit hungry, too, that day, but that did not bother me. I was used to being a bit hungry.

Most of all I was lonely, as the poor are lonely. I was lonely, lonely as the city seems lonely on a chill day. To be lonely is, among other things, to have nothing to do. It is a kind of leisure, a strange form of leisure, almost a longing for the unknown. To be lonely means to loiter, to observe, and to think, even when one is eleven. A boy of eleven in the city senses much, perhaps more than he should.

It may be that I was more of a dreamer than most. I liked to wander and to look and to see for myself. I sold newspapers occasionally. I read them continuously. I also read books, real books, torn and dirty copies purchased for a nickel or a dime from an old dealer who looked like Tolstoy and talked like Bernard Shaw.

I remember the street I walked down that March day. It was wide and dirty, and more than a little littered. Even

at that time it presented an almost retangular aspect to me, something like a mediocre stage setting for a melodrama.

On one side was a three story tenement a block long. It was faced with sandstone. The length of the structure made it seem low. It was as bare of detail as a child's first drawing and the yellow sandstone was flaking off, leaving a pockmarked face. On the other side of the street were several two story buildings which had been red but which were peeling like sores of age. There was a wooden house, too old to hold its frame straight any longer. On the corner was a three flater, somewhat better cared for, looking like an old woman who tries to keep up her appearance in spite of fatigue.

There were some stores, among them a cheap restaurant with oilcloths on the tables, where beaten men ate beaten food which did not give them strength. There was a drug store with two illuminated bottles in the window. One of the bottles was filled with a red and the other with a green liquid. The stuff looked like luminous pale ink. There was a saloon, noisy and busy. There was a grocery, musty and not busy. There was a candy and tobacco shop with a wooden indian in front of it. The indian was as wan and meaningless as the few people who passed it.

I knew there were other sections of the city where life was not dragged out from day to day. I thought of the neat communities I had seen, where people owned their own homes. I thought of the busy places, where the power and the glory of the city asserted itself. I thought of the giant railroad stations; of the great office buildings, where a few men made decisions involving thousands of human beings; of the harbor, where the riches of the world collected; of the factories, where wealth was born; of churches; of theaters, and of lecture halls, where learned men spoke.

I had, through a stroke of kindness, heard a man from Naples sing in one of the theaters. I had been peddling papers around the stage door and the doorman had let me in. I sat at the top of the house but the voice of the singer, dressed as a clown, floated up in a rich and golden aura.

All that was another world.

« It is not for me, » I said, almost audiably.

Still and all, dreams of glory die hard. I wanted to belong to that other world. Yet, so much as to hope for it seemed fantastic. I did not even go to school regularity. There is a point at which a fellow becomes too conscious of shabby clothes.

The dream faded, at least a little, and I walked on, more alone than ever, up the street of my destiny.

In the next block was the school, the school which I could attend only intermittently. It was a high building, much too high for safety, and most unlovely. It dated from somewhere in the 1870s. There was heavy stone trim around the doors and windows. The brickwork had never been painted. I was sure the state penitentiary was a more cheerful spot.

There were no trees in the school yard. Except for the cement walks, the yard was covered with a mixture of dirt and gravel. If I recall correctly, the yard was about 50 feet wide and nearly 200 feet long.

I walked towards the school yard almost automatically. There was no other place to go. There were some children in it, mostly little boys in little bunches.

I turned into the yard, not so much for the company it offered as out of curiosity. Some of the kids were only running hither and yon, without any apparent aim, some were wrestling, and all were shouting. In one corner a fight, a real one, was in progress. I watched the fight for a minute or two. It was rather dull. Then, obeying the philosophy of the city, which says that another man's fight is none of your business, I wandered on. I wandered from group to group, somehow staying on the outside of the little knots of young humanity.

I knew some of the guys, of course, but far less than should have been the case. There was Ed and Joe and Jack. I said hello or nodded to them and went on.

Tom was there. Tom was in my room at school. He was the son of the grocer and so was the block big shot.

There was one bad thing about him, from my point of view anyway. He played tricks, or practical jokes, as I suppose he considered them. He had a round, well fed face, and neat clothes. I was rather awed by him.

I said hello to him. He did not say hello to me.

Tom was busy organizing a game. What he was really doing was imitating the gym coach. I guess kids like leaders, up to a point, as adults do. Anyway, more and more of the guys in the yard joined Tom's group. Ed and Joe were among them.

I burrowed deeper into the huddle and saw that Tom was going to have the guys run races. That was interesting and I continued to watch the preparations. A starting line was scratched in the gravel at one end of the yard. This also was the finish line. The runners, I gathered, were to race down the long side of the yard, turn around and come back. This was about 400 feet, long enough for a kid.

Tom got the fellows to run for him, too. I have to say that for him. There were no prizes, the kids just ran for the fun of it.

I watched several of the races. They were not too swift but I forgot my thoughts and my loneliness in the minature excitement.

« Aw, I can run faster than that, » I said suddenly, and to no one in particular.

Tom took it up.

« You can! » He was sneering.

« Yes, I can. »

« Well, get in there and run then. »

« O. K., » I said, not quite shouting.

There were five of us in the race. There was Ed and Joe, and two other fellows I didn't know, besides myself. We were fairly evenly matched, so far as I could see. We crouched on the starting line. I was on the outside, next to Tom, who was the starter.

« Go! »

Tom clapped it out like a shot. We sprang foreward.

Tom put his foot out and I tripped over it, plunging into the hard ground. As I fell I remembered Tom's tricks — and his sneer. Even before my face bit into the gravel I had made up my mind to keep going, out of sheer cussedness, come what may. I rolled over and up in one motion, landing on my feet.

« Damn him, » I thought, and kept running.

I had no idea of winning the race. The others were too far ahead. I was too mad to quit.

Then I saw I had a chance to catch up with Joe, who was trailing the field. Well, at least I didn't want to be last. I put on an extra burst of speed and passed Joe.

At the far end of the yard, at the turn, one of the guys ran out of the line and sat down. I guess the poor kid didn't have any wind to speak of. That made me number three. Not too bad! I put everything I had into the next two seconds and caught up with the guy who was running second. For a split second I was even with him and then I passed him.

But I could not catch up with Ed, who was in the lead. He was a good runner. I kept at it, though. For a while it seemed as if I did not need to breathe and was simply a running machine.

I did not win the race. Ed did, of course. I saw him cross the finish line. I closed my eyes and the momentum held me on the course for the last few feet.

The race was over. I was strangling for air, blind as a bat. When I could manage a few gasps, I opened my eyes. The crowd was yelling, « Hurrah for the winner! »

I turned to congratulate Ed. He was shouting with the rest of the gang, waving his cap and crying out, « Hurrah for the winner! »

He was looking at me.

What was this? Did they mean me?

I looked at Joe.

« That's right, pal, » he explained. « Ed came in first, but you really won. »

Ed was plainer.

« We like guts, bud, » he said.

Tom, too, was smiling. He held up my hand to make the victory official.

That was something. That was my adventure, and my moment of glory. The grayness was gone.

« Gee, thanks, fellers, » I said.

The day was warm and the city was smiling. My dreams came back, knocking for readmittance into the scheme of things. They did not seem so unreal now. Even the old schoolhouse looked better, almost like a castle in the story of King Arthur and his knights.

« Hell, » I thought, in my most vigorous cityese, « I'll do all right. »

PAULINE HANSON

THE FOREVER YOUNG

PART ONE

What we must come to in this now dread,
We still deny, we still would leave unsaid.
The fatherhood is mortal and of hate;
The only brotherhood is of the dead.

And the ferment — must the ferment in us
Still work its slow, its quickening way between us?
Or somehow, somewhere, sometime, will it stop
And love begin that has not yet begun?

You cry your only lives to us but what
You ask us to remember, we forget.
You cry against your death but we have wept
And the emotion has not found its thought.

We live and turn to ourselves and you become
As lost as all lost memory of time,
And like the least of the innominate dead,
Nameless to us who never knew your name.

This is second version. First version published by Alan Swallow, 1948. (*Note of the A.*).

When we who grieve for you no longer grieve
And these many memories of you thin and give,
Who will remember that the dead have died
For what the infatuate living will not live.

To ourselves our words whisper every waste;
And now our hands, not lifting to their grace,
Put down their monstrous shadows until again,
Again these ceremonies are of hate.

* * *

This evil that in its rituals still shrives
Itself of death and death again — this evil
So moves upon the young that these, even
Before they die in it have lost their lives.

We in ourselves, if we would sometime see
How this thing was and is and is to be,
Will somewhere, past emotion into thought,
See the forever young and never free.

Variables in the constant, each who dies
Dies in the ethic lie and practiced phrase.
In us was the beginning, in us the end,
For life takes life in many secret ways.

In a world our own lives will not change,
First our selfishness and then our hate
Hide us from ourselves and from each other
And this is what their death perpetuates.

But while their time of death once more defines
The ageless enmity of man and man —
Hating and hated, what one of us can say
« The secret will of evil was never mine. »

* * *

Men speak good words yet none they speak atone
The secrets of the selfish flesh and bone;
Nor can I listen but with bitterness
In years that search their goodness and my own.

In the greatest of us and in the least,
The moral consciousness to keep its rest
Compounds the elements of the oppression
In which it is oppressor but oppressed.

Our own minds make us creatures of the oppression
That asks of us a derelict submission.
If it will, let thought be passionate;
But let it be thought, and not be passion.

In what forgotten days were these begun?
And what was lost in them and what was won
That who dies here and who dies now cries every
Goodness gone and every death undone?

What good can ever take its rise from force
That lives with pity but without remorse.
Yet where can goodness come from but from us
Who wait for it and will not be its source.

As in nightmare, now the circle centers
Until in shadows, until in sudden faces
That take and terribly become our own
Must we not know our fear is of ourselves?

* * *

Again, again the end brings the beginning.
And in this last which is this first reckoning,
So simple is the answer, now each mind
Must make the question the impossible thing.

We move to our desire until it comes
That each at last moves in the stratagems
Of the good who have not lived their goodness
And the wise who cannot live their wisdom.

The mind is flesh — and selfish for ourselves
We still, by every stealth of selfishness,
Would refuse the moment of knowledge because
How can we know and now forgive ourselves.

But if we sometime would not turn from it
How greatly, how greatly would we learn from it
That this moment, like the moment of love,
Has other lives and all of life to give.

This is hope and all the hope there is:
That in some knowledge and the wish of it
One will say, alone and with forbearance,
« Love begins as I begin to live it. »

While the moment waits, we still betray
The mind's dream to the mind's reality.
And in the time our own lives tell, tomorrow
Moves from yesterday and from today.

Ourselves the evil and the only good,
Each who fails himself is well afraid.
For in the question in the answer, each
Is mortally his own immortal God.

Begotten of our selfishness and grown
To our complexities of hate, now in
The gathering in against ourselves we only
Know how deathfully life bears its own.

The living keep the lie; the dead, the truth;
But now, their bodies given to the earth,
These, bereft of breath, forever show us
Every dying and the way of death.

PART TWO

When this is done and in its time is quiet,
Slowly, and then in its mortality,
The body goes from life to death of life
Or goes from mystery to mystery.

Not in the way the day goes into the night
And remembers it — never in this way
But as the known goes into the unknown,
And the finite into the infinite.

The mind is of death and knows what dying is.
But waiting, and in all its wish to live,
It takes life from the dark earth of the body
Until the body has no life to give.

When its death runs where its life once ran,
And these are not two things but only one,
Then in a moment as of all memory,
The mind of flesh is flesh and is for pain.

If we dream into our own darkness,
If we sleep and wait in our own quiet,
If sometime we have another consciousness,
Always the mystery is of the flesh.

The bloodbeats keep their own chronology;
They stop the century and stop the day.
And breaking, stop the thought it is by them
That we take time from its eternity.

So the living body must submit
Its life of feeling and its life of thought.
So it must find itself and lose itself,
And the finite is the infinite.

* * *

You said — and always the words were their torment:
« Men make their many Gods and live in them
Until, too dark to see against the darkness,
Every God is one and he is death...

« And the relentless earth is flesh of him
And all of time is his immortal breath... »
And this — was this the way it was for you
When torment left the words? And when words went?

Of such as we, begot and not begot,
Ever again some find what some cannot:
That who will lose their fear in faith, will find
Eternity in man's eternal thought.

I cannot say of you what these have said,
Nor leave you, as they leave you, the epic dead.
The long lie whispering into all its truth
Tells your death and tells your death wasted.

In the indifferent dust men sleep the same
For each who goes to it gives it his name,
Humbled by the opposeless pain that thus
Returns him to the earth from which he came.

* * *

This first year has a not explained beauty
And what it means — how slow I am to see
Until one day the yellowwood is flowered
But flowered to show me your mortality.

The thought comes, still, that this is beauty drawn
From the winter of its year, whereupon
The hope I had reckons the doubt I have
That we put off the cerements we put on.

You said: « The flowered earth is loveliest
To those who know themselves the dispossessed. »
Though that was in another year, today
You die again in all that you have lost.

You die again — and with your dying sight
Now I see how infinite the night is
And how the morning is a mist on the fields
And how the flowers there are made of light;

Or now I see with all your grief of sight
The moment of a small bird's crimson flight.
And because I live and now you die in it
Each moment sings the first and last of time.

But now your sleep is mine and I dream down.
And in the earth where death is never done
What is there for the dead — do the dead dream
From flesh to dust, from dust to resurrection?

Life would reason death another way
But reason will not come or will not stay.
Or what thought is there to think when from his death
A lover speaks what dead men cannot say?

* * *

In a questioning that is a long
And not perceptible abandoning,
You are everywhere, yet you are nowhere;
You are everything, yet you are nothing.

The heart that breaks to say your obsequies
Will ask its ease of you — will ask its ease
And will break again to learn how poor a thing
Love is if love is less than lover was.

When love becomes the memory of love;
When grief I had is all the grief I have;
When the shadow has at last no substance,
I will have done what I will not forgive.

In love that is not love enough, I let
The years lie upon you like a winding sheet
That covers now your life and now your death
And I — if I remember, I forget.

Sometimes, in all of pain, I come again
To the foreverafter of the dream.
And as I believe, believe again
In birth and death and only love between.

The while, in my too little love, my own
Lifts in his granite face of grief the stone
Of the young who even as I forget them
Are the forgotten and the never known.

In the many the one of love turns far
And a'ways farther into their despair
Until from all their days and nights of waiting
He only tells me how alone the dead are.

In the giving up and the letting go,
In the quiet earth's eternity,
Unprovided and afraid I come
To what I would and what I would not know.

HENRY RAGO

IN THAT FIERCE COUNTRY

In that fierce country, not Ophelia's lap,
Speech burns to verse, the play within a play
Consumes the play and all the world, nor stops
To hear the king demand, « What means this play? »
The arch dissolves, the immense chorus slopes
Downward to mist and dark, upward from tribes
To chosen tribe, to prophet, to the dim shapes
Of the one shape twisted into a cry.

In that fierce country which is no one's love,
Life burns to love, the play beyond the play
Turns self to not-self, and the audience moves
In pageant to the slow rise of the play
As victim becomes priest. The wide earth heaves
To rock, to temple, to the single height
Where art trembles to lyric and forgives
All art. There is no curtain but the light.

PROVENCE: THREE MARRIAGE SONGS

I

WINE

The bridal summer flows
Gold as Cassis by day,

And there is darker wine
That does not need the day
But deeply knows
The depth, the depth of day.

II

THE BICYCLES

Sun in the wheels, and the wheels singing.
Is it the sun the wheels are singing?
It is the sun that spins! The sun singing!

III

THE GARLAND

Orange and Avignon and Arles
That twist the garland of the Rhone,
Diana's colony is gone,
Her city lies beneath
The Holy Marys of the Sea:
Your fame this living afternoon
Is this one girl, my bride, who wears
Your garland in the sun,
And the Holy Marys of the Sea
Whose Grace she bears.

RUSSELL A. ATKINS

I

LOVE NIGHT

The tremendous butterfly (or twilight)
Calmly dies — is now dead.
Hero, however, within herself feels
Ascending, vigorous fyr.
It shears her, sears!
Anxiety is intolerable alas!
When is he coming?
She drops her hand upon a marble face.
Her heart was shared with Leander.
She dismissed her vows for Leander.
Her lot had been to vow all.

It becomes profounder gloom.
The moon more weary and slightful
And now and then aghast
To see Hero still sleepless.

(swans in a heap
flowers still'd
fountain
            hush)

Hero, disconsolate, rises.
She is just so depressed.
Another soon day and no sight of Leander.
Oh she cannot endure!
And now she has come to the stairs
Of her tower.
Oh my! how insipid

Without Love's lift!
For it is too disappointing
After all those wearisome hours.

She looks upon the Hellespont
Out where it rolls
Trundling and black — the O's
Continuous and ominous as growing old,
Send on through the huge gloom,
Voices, as of phantoms who,
Too, loved, met in a flood of
Difficulties and drowned
In each other's arms.

The solemn O's come and go
On lonely crests. Ah me! she sighs.
She has her fears. Well —
She'd retire and she'd take down
(and it was heartbreaking)
take down the light
smoking in a wind from far
that gave Leander that
at-last feeling.

She reaches for it when far
On the dun sea she thinks she discerns
His blur. Gladly stir

the sensations!
she's all but hysterical!
Heavens!
replacing the fyr
she comes upon the stairs
descends
through the blue gloom
she enters the garden

stairs trail

swans wake!
their
wings
up!

Comes Leander rising out of
Jealously swelling sea. He calls!
Hero appears.
What but of course there is one continual
streamed passion
an irresistible persistent suffusion!

II

Yes, there was violent wind.
But no, not now. Midnight is stilled:
Stopped in its tracks.
In the shadows sit our lovers —
In the thick fragrances.
Intimately they talk. She gasps
A little, laughs.

She says « All times are time for you.
And though you come unfailingly,

You have failed more often.
For all day long, if I
Measure by my anxieties and starts,
By my desiring and eagering,
You have been due and overdue
And finally disappointing. »

« *I —* » *he touches her lips,*
At which she forgets what she is saying.
A flaming instant starks
Sustained, sensitively moving,
Of strains above undering stir.
Height falls and fallen soars.
Tides of a perpetual commotion!
Thunders composed of and weighed with
Passions, intensities, and frustrations!
A figured fate, that which can dare
Such dimensions, makes with intent
Somewhere out of time!

So seems to have passed fyr
Blown perilously into cold
As Hero with despair
Beholds the dawn drear up.

The crash of it to Leander —!
He starts up —
    she, gathering up « *You'll come tonight?*
    (he holds her and she him)
« *Listen! she, suddenly —*
    a fierce whirl pierces!
    THUNDER
Monuments in a heap. Black leaps
Edges massively dun. A vengeful sea!
Rushing emphasis is in the treetops,
The leaves!

« These storms die quickly — »
This said, Leander in a huge downpour
Waves off
            Hero waves him away
      so swept! so lone!
Sheer! Worse, far worse!
Intimations! Fearful!

GIAN CARLO CONTI

NOSTALGIA DI CASA

Settembre, i lunghi giorni luminosi
m'hai portato fin quassù,
al terrazzo sulla valle
dove frana la voce
dei gitanti festivi. Chissà dove
il mio paese sarà? Forse a quest'ora
aspettano la sera scalpitando
i ragazzi coi capelli sugli occhi
e si stordiranno nelle alte cantine
ebbri di mosto. Salutateli voi,
rondini in fuga all'occidente.

'47

BALLO NEL PARCO

Balli dimentica; abbandoni
il tuo corpo sottile a chi ti stringe,
mentre il motivo si dilunga
nel buio segreto delle piante.
Ed io che tanto ti ho cercato
ad altre le parole che per te mi sorgono
dico e il tenero slancio della danza
mi trascina lontano inutilmente.

'51

LA CORSA

Corrono ridendo le due fanciulle
così d'improvviso scattate
nel sole traditore dell'autunno.
Vince la più giovane, la più snella
che si appoggia ansante al muro
tiepido del giorno che declina
e chiude gli occhi; si sente
bruciare il viso, accecare un attimo.

'53

UNA PARTITA DI TENNIS

In un mattino incantevole
lontani dalla città
ci sfidiamo scherzosamente.
Io corro leggero e rapido pel campo
accecato dal sole; il braccio
si distende agile nel colpo.
Un pubblico scamiciato dal bar
m'incoraggia; fa un tifo
rumoroso e simpatico.
Ognuno di noi guarda le tribune
dove lo aspetta una fanciulla
vestita di chiari colori.
Dopo con lei se n'andrà
stanco e felice per i grandi viali
dove sfrecciano
le berline straniere dei turisti.

'53

SAMBA SULL'AIA

Sull'aia con un fazzoletto rosso
e un cappello di paglia il nostro amico

balla una samba interminabile.
Sulla via chi torna dalla città
ferma la bicicletta incuriosito;
scuote la testa e se ne va.
Siamo forse un po' matti questa notte.
Stringiamo una ragazza nuova
e inseguiamo lungo la carraia
un nostalgico blues
che ci porterà laggiù
dove il nostro cuore si smarrisce estatico.

'54

UNA FANCIULLA NEL BAR

Ti piacciono le parole audaci
che ti dico all'orecchio
ma fingi un delizioso pudore
mentre i chiari occhi ti lampeggiano
di malizia e chini il viso
sulla rossa camicetta. Poi
accendi con noncuranza una sigaretta
e scuotendo i capelli cortissimi ridendo
non mi dici né sí né no.

'54

RICORDANDO GLI AMICI

Dove sono gli amici che d'estate
al primo lampeggiare del tramonto
venivano fin qui dalla città
e invadendo il mio quieto giardino
si burlavano di me,
dei miei versi senza malizia?

'54

ANCORA

I tigli,
il profumo di casa mia!
Già le ombre, le siepi ci rinchiudono.
Finalmente
dopo tanto buio, tanta noia
me ne andrò come una volta
a correre verso il cielo.

'54

UNA LETTERA PER LA RIVIERA

Cara, nel silenzio dell'alba,
mentre ancora dormivo, sei passata
a cercare un paese più felice, la Riviera,
col mio vecchio treno dei monti.
Sono rimasto a casa con gli antichi
poeti, ma sono muti questa sera:
è con te che io voglio parlare,
come se tu fossi ancora qui
in piedi davanti al caminetto,
e le parole voglio scriverti
che prima ti ho taciuto per orgoglio
o timore di perderti del tutto.
Come avrei potuto dirti,
senza farti sorridere, la dolce
confusione delle prime volte,
quando, ignara del mio amore,
scherzavi con me o ti seguivo
assieme agli altri e accarezzavo
la gioia del mio segreto?
Come potevo esprimerti la gaia
tranquilla felicità che m'invadeva,
quando passeggiavamo per i viali
già dorati per l'autunno imminente
e tu mi parlavi di tante cose,

che io non ascoltavo, preso
dalla vertigine di averti accanto,
e guardavo il tuo viso familiare
come se da anni lo conoscessi
e una lunga catena d'affetti ci legasse?
E poi l'orgoglio ferito al tuo rifiuto,
il vuoto, lo smarrimento di non sapere
pensare la vita senza di te, e la crudele
gelosia per i nomi che non conoscevo,
per tutta la tua vita di prima,
e le speranze improvvise, straripanti,
ad ogni più piccola cortesia,
come fossero segni d'amore,
e l'attesa, i dubbi, l'ansia di scoprire
nei tuoi occhi o nella voce
un lampo un tremito per me,
la pena di fingere quest'amara
amicizia, che era l'estremo modo
per vederti ancora come potevo dirti?
Mi conforta ora l'immagine
di quando tornavi dalla corsa del gioco
e portavi con te un po' di cielo negli occhi
e di sole sul tuo viso bruciato.
Forse sarai sul molo della Riviera
a respirare la burrasca del mare,
forse protendi il tuo bel corpo e ridi.
Oh non sparire così dalla mia vita
come partono le rondini d'autunno
che lasciano vuoto il portico dell'aia
e senza voli il cielo. Ritorna:
sono qui i paesi più felici, se tu vuoi.
Ho una casa silenziosa. Aprila.
Entra col tuo passo leggero, spalanca le finestre,
che venga il profumo del caprifoglio
a mescolarsi col tuo canto.
Lo sentirò da lontano ogni giorno
nel tornare. Sarà la mia fede, la mia vita.

ALBERTO MORAVIA

BEATRICE CENCI

PERSONAGGI

FRANCESCO CENCI

OLIMPIO CALVETTI: *Castellano della Rocca della Petrella.*

MARZIO CATALANO: *Maestro di chitarra.*

CARLO TIRONE: *Auditore per la provincia di Abruzzi.*

BEATRICE: *Figlia di Francesco.*

LUCREZIA: *Moglie in seconde nozze di Francesco.*

L'azione ha luogo nella Rocca della Petrella, in Abruzzi, nella sala principale - Anno 1598.

ATTO PRIMO

SCENA PRIMA

BEATRICE, LUCREZIA E MARZIO

(Sala principale della Rocca della Petrella. Un enorme stanzone dal soffitto a travi malamente imbiancate. Pareti sudicie, scurite dal fumo del camino e da anni di abbandono. Alle pareti trofei di caccia, armadi, qualche quadro. Un grande camino di pietra, circondato da due o tre seggioloni. Pochi mobili massicci e rustici. Tre grandi finestre in fondo a vani spaziosi che danno il senso dello spessore delle muraglie. Nel momento in cui si alza il sipario, Lucrezia e Beatrice stanno sedute ad un gran tavolo centrale, ambedue occupate a ricamare. Le finestre sono chiuse e dietro i vetri si vede cadere la neve. Nel camino divampa un fuoco di grossi ceppi. Beatrice e Lucrezia sono vestite di stracci. Davanti al camino siede Marzio, con una chitarra sulle ginocchia. Anche Marzio è lacero)

LUCREZIA: Ha nevicato tutta la notte. Un mese fa c'era la pioggia. E qualche mese fa c'era il sole. Mi pare di essere quassù da secoli.

BEATRICE: Non fate che lamentarvi con noi che non possiamo nulla. Ma quando c'è mio padre state zitta. (*A Marzio*): Sei proprio sicuro che hai consegnato la lettera a mio fratello?

LUCREZIA: Gliel'hai già chiesto e lui ti ha già risposto.

BEATRICE: Lasciate che lo domandi tutte le volte che voglio. A lui non costa nulla rispondere e a me la sua risposta fa piacere.

MARZIO: Andai direttamente al palazzo, appena arrivato a Roma, domandai di vostro fratello e gli consegnai la lettera raccomandandogli che non la facesse vedere al signor Francesco, come mi avevate ordinato. Lui l'aprì, in mia presenza, la lesse e poi disse: « Questa lettera voglio mostrarla a mio zio. Dì pure intanto a mia sorella che stia tranquilla, che qualche cosa si farà per lei al più presto ».

BEATRICE: Disse proprio così?

MARZIO: Queste furono le sue parole.

BEATRICE: E quando fu che gli consegnasti la lettera?

MARZIO: Fu il tre di dicembre, mercoledì.

BEATRICE: Dunque, oggi siamo al dieci, a quest'ora, Giacomo e lo zio avrebbero dovuto già farsi vivi. Però siamo d'inverno, il tempo è cattivo e le strade fangose, possono avere ritardato. Voi cosa dite? (*a Lucrezia*): Farò in tempo ad essere per le feste a Roma, o no?

LUCREZIA: Io credo di sì.

BEATRICE: Giacomo ha detto che avrebbero fatto qualche cosa al più presto. Che vuol dire al più presto? Due o tre giorni, una settimana al massimo?

LUCREZIA: Bambina mia, chi sta bene non capisce chi sta male.

BEATRICE: Che cosa volete dire?

LUCREZIA: Tu hai scritto la verità: questa nostra vita quassù è peggio della morte. Ma che è questo per tuo fratello e per tuo zio? Loro stanno a Roma, in case comode, con le mogli, liberi di fare quello che vogliono. Sul momento avranno detto: sì, bisogna fare qualche cosa per quelle povere donne. E poi non ne avranno fatto nulla, al solito.

BEATRICE: Voi credete questo?

LUCREZIA: Non lo credo, lo temo.

BEATRICE (*alzandosi e smaniando, a Marzio*): Ma tu hai sentito mio fratello quando diceva: qualche cosa si farà per lei? L'hai sentito?

MARZIO: Ahi, mi fate male! Certo, così ha detto.

BEATRICE: Ah, sento che farò davvero qualche pazzia. Questi giorni d'attesa mi hanno stremato: sempre guardare dalla finestra per vedere se arrivano, sempre sperare invano! Io farò qualche pazzia, sì, io mi getterò giù dai merli e così sarà finita per me, e questo era quanto mio padre voleva e lui sarà contento e anche per voi sarà meglio perché lui vi tiene quassù a causa mia, perché non vuole maritarmi. Ma il giorno che non ci sarò più, vi riporterà a Roma e così, per voi almeno, sarà finita la prigionia.

LUCREZIA: Calmati. Non darmi retta, sono scoraggiata e non so quello che dico. Verranno di certo. Anzi, ho il presentimento che tutto migliorerà tra breve. Ho le mie ragioni per crederlo.

BEATRICE: Quali?

LUCREZIA: Me l'ha detto una zingara che è salita stamani alla Rocca. Mi ha guardato la mano e poi mi ha fatto le carte e mi ha detto: novità, novità grandi dentro casa.

BEATRICE: Oh, voi credete alle zingare.

MARZIO: Signora Beatrice, le zingare conoscono molti segreti.

BEATRICE: Tu dici?

MARZIO: Altroché! A mia moglie predissero che avrebbe avuto un maschio al tal giorno del tal mese. E tutto si verificò a puntino.

BEATRICE: Oh, Marzio, caro Marzio, Dio volesse che fosse così. Ho tanto pregato Dio che mi esaudisca.

MARZIO (*alzandosi e andando alla finestra*): Dio vi esaudirà. (*Dopo un momento, guardando di fuori, con un grido*): Signora Beatrice, Dio vi esaudisce.

BEATRICE: Ma che dici?

MARZIO: Guardate voi stessa. Le vedete, sulla strada, laggiù, dove c'è quel gruppo di alberi, quelle due macchie nere che si muovono? Sono due uomini a cavallo che salgono quassù. E chi può essere se non vostro fratello e vostro

zio? (*Beatrice e Lucrezia vanno alla finestra e guardano anche loro*).

LUCREZIA: Li vedo anch'io. Sono due uomini a cavallo. E uno di loro è sicuramente Giacomo, lo riconosco.

BEATRICE: Io non vedo che due macchie nere.

LUCREZIA: Ora stanno per girare intorno la Rocca. Ecco, sono scomparsi. Tra poco saranno qui.

BEATRICE: Io non posso crederci. Marzio, va, corri sul terrazzo, va a vedere se sono loro davvero.

MARZIO: Se sono loro, andrò loro incontro e li accompagnerò su per la strada suonando, cantando e ballando sulla neve. (*Prende la chitarra ed esce*).

SCENA SECONDA

BEATRICE E LUCREZIA

BEATRICE: Tu credi che sono loro?

LUCREZIA: Non lo credo, ne sono sicura: li ho riconosciuti.

BEATRICE: Sì, sono loro certamente, non possono essere che loro. Gente del paese no, che verrebbero a piedi. Gente di fuori no, che nessuno passa d'inverno per queste parti. Mio padre neppure, ha scritto che non verrà prima di Pasqua e non è solito contraddirsi. Dunque non possono essere che loro. E se sono loro, non possono essere venuti fino quassù che per prenderci e riportarci a Roma. E noi andremo a Roma, io andrò a Roma! Una volta a Roma, io non voglio più sottomettermi alla pazzia di mio padre. In questi due anni che ho passato alla Rocca, ho sofferto, è vero, ma mi sono anche fortificata, e ormai so bene quello che voglio. Io, una volta a Roma, mi metterò sotto la protezione di mio zio che mi vuol bene. E lo convincerò a maritarmi al più presto. Voglio un marito che mi ami e che io possa amare, che mi assicuri la vita a cui ho diritto, secondo la mia condizione. Voglio avere palazzo, carrozza, cavalli, servitori; belle sale affrescate dove stare d'inverno con la famiglia,

bel giardino dove passeggiare alla buona stagione. E voglio dare dei balli, delle feste, e fare tutto secondo il mio rango, e voglio che le mie feste siano tra le più belle che si danno a Roma. E voglio che tutta Roma venga a visitarmi e che si parli di me come di una delle maggiori dame della città. Voglio che i pittori mi ritraggano e i musici mi rallegrino con le loro arie, e che molti sapienti mi vengano in casa e mi insegnino le questioni della loro filosofia che sono tanto belle e ne discutino tra di loro e con me. Voglio che la vita sia tutta una festa, una danza, una musica, un'aria leggera che si porti via senza dolore i giorni, uno dopo l'altro. Oh, voglio essere davvero una gran dama! E voglio anche viaggiare con mio marito e andare a Venezia e poi andare a Parigi ed essere presentata a quella corte. E quando sarò di fronte al Re di Francia, io m'inchinerò così (*fa un inchino*) e così, e intanto le loro Maestà diranno tra di loro sottovoce: ma è pur bella questa dama romana! Su, Lucrezia, abbracciatemi, sono felice.

(*Beatrice costringe Lucrezia a levarsi e girare come in un ballo insieme con lei per la sala*).

LUCREZIA: Lasciami, sei matta. Hai troppa immaginazione, tu. Io per me mi contenterei di tornare a Roma e lì vivere tranquillamente in casa mia. Le grandezze non sono fatte per me.

BEATRICE: Senza grandezza, la vita non ha sapore, Lucrezia. E io sono nata per tutto ciò che è grande, e nobile e bello e puro e allegro.

SCENA TERZA

BEATRICE, LUCREZIA E MARZIO

MARZIO (*entrando in gran fretta*): Tradimento! Tradimento!

LUCREZIA: Che c'è?

MARZIO: Sono andato sulla terrazza e ho guardato. E li ho riconosciuti. Non sono il signor Giacomo e lo zio.

LUCREZIA: E chi sono?

MARZIO: Il signor Francesco ed Olimpio. Tra poco saranno qui.

(*Segue un lungo silenzio. Le due donne sono impietrite*).

MARZIO: Ma potrebbe anche darsi che il signor Francesco, avuta in qualche modo la lettera, dopo averla letta, si sia deciso finalmente a venire quassù per riparare i torti che ha fatto e riportarvi a Roma. Chissà.

BEATRICE (*andando improvvisamente al camino e afferrando l'attizzatoio*): Taci. E vattene, se no, ti ammazzo.

MARZIO: Misericordia, signora Beatrice.

LUCREZIA: Calmati. Marzio potrebbe anche aver ragione. Dopo tutto Francesco è tuo padre e...

BEATRICE: Oh, lasciatemi in pace.

(*Getta l'attizzatoio ed esce dalla sala*).

MARZIO: Io non ci ho colpa. Consegnai la lettera al signor Giacomo, lui la lesse e disse che avrebbe fatto qualche cosa. Come la lettera sia capitata in mano del signor Francesco, davvero non so.

LUCREZIA: Vado a vedere dove è andata Beatrice. Non vorrei che, per la delusione, facesse sul serio qualche pazzia. (*exit*)

SCENA QUARTA

OLIMPIO E MARZIO

(*Olimpio entra scuotendo la neve dal cappello. È vestito da viaggio*).

OLIMPIO: Marzio, buon giorno. Non c'è nulla di nuovo?

MARZIO: La sola novità è questo vostro arrivo.

OLIMPIO: Novità per tutti ma non per te, però, Marzio. E come sta la nostra bella fanciulla?

MARZIO: Male secondo lei, bene secondo voi.

OLIMPIO: È molto disperata?

MARZIO: Era disperatissima, tanto è vero che mi fece portare quella lettera. E nella lettera, diceva appunto che

era tanto disperata da sentirsi capace di fare qualche pazzia. Ma non diceva quale e non credo che alludesse alla pazzia che voi vorreste che facesse.

OLIMPIO: In certi stati d'animo, le pazzie si valgono. E si finisce sempre per fare quella che è più alla mano, più facile e più conveniente.

MARZIO: Sperava che il fratello e lo zio venissero a prenderla per portarla a Roma. Poco fa, guardando dalla finestra credette di riconoscerli. Allora si esaltò di gioia. Poi apprese che eravate voi e il signor Francesco, e dalle altezze della gioia precipitò giù negli abissi della disperazione. Insomma, credo che a quest'ora sia più disperata di quando l'avete lasciata, se è possibile.

OLIMPIO: Benissimo, questo ci vuole: un'altalena di speranza e di disperazione che finalmente le spezzi l'animo e la renda disposta a tutto.

MARZIO: Voi contate un poco troppo sulla disperazione, come sulla vostra naturale alleata. State attento che quest'altalena non vada oltre il segno.

OLIMPIO: E perché? È vero che ella si darà a me per disperazione. Ma una volta che si sia data a me, la sua disperazione cesserà, ed ella avrà qualcosa a cui pensare e per cui vivere.

MARZIO: Un amore che nasce dalla disperazione, secondo me, non può essere vero amore. E poi, vi dico la verità, Olimpio: vedendola così disperata e pensando che per farvi piacere l'avevo ingannata, e che invece che al fratello avevo consegnato la lettera al padre, mi è venuto rimorso. Abbiamo fatto una cattiva azione. Niente di buono può venire da una cattiva azione.

OLIMPIO: Non parliamo di buone o di cattive azioni. Vediamo piuttosto i motivi: tu avevi un buon motivo per fare quello che hai fatto, Marzio. Il denaro che ti ho dato servirà alla tua famiglia.

MARZIO: Questo è vero, ma...

OLIMPIO: Niente ma, questo è un buon motivo. E dal canto mio, Marzio, anch'io avevo un buon motivo per fare quel-

lo che ho fatto: la passione. Non la semplice voglia dei sensi, Marzio, nota bene, ma la passione che è al tempo stesso pietà e crudeltà, brutalità e dolcezza, libidine e rispetto, affetto e durezza, forza e languore e non so quante altre cose ancora; insomma tutto me stesso e tutta la mia vita. Questa passione io non l'avevo mai conosciuta prima per alcuna donna, non avrei mai creduto di doverla conoscere così tardi. A questa passione io ho cercato, per mesi, di resistere in silenzio, sperando che si calmasse; ma non si è calmata; e allora, tutto ad un tratto, come avviene quando il sentimento ci vince e fa girare in senso opposto la volontà che l'aveva sinora contenuto, io ho deciso non soltanto di non contrastarla, questa mia passione, ma anche di soddisfarla al più presto e ad ogni costo. La passione: anche questo è un buono, un ottimo motivo, Marzio.

MARZIO: Sarà. Ma lo stesso, quando penso a quanto sta per succedere tra poco quassù, per causa nostra; a quello che le dirà e le farà suo padre; non posso fare a meno di sentir rimorso. E poi ve l'ho già detto: non vorrei che la sua disperazione andasse troppo oltre il limite della vostra utilità. Che ne fareste voi allora di una donna che ad una vita senza speranza preferisse la morte? Le parlereste della vostra passione?

OLIMPIO: Le cose sono ad un punto ormai che io la voglio ad ogni modo, morta o viva. Però ho pensato anche a questo. E intendo, sì, che il padre continui a tenerla quassù, senza speranza per lei di andarsene, ma non già che la maltratti al punto di farle desiderare la morte. Deve essere disperata quel tanto che basti per cadermi tra le braccia, non di più. Io farò in modo di fermare il padre, Marzio.

MARZIO: Io non so come farete. Si possono dosare persino i veleni ma non il furore di un uomo come quello. Egli ne avrà sempre troppo di più di quanto voi non vogliate.

OLIMPIO: Ci ho già pensato. Venendo quassù ho incominciato ad ammollire la rigidezza del suo furore. Più volte

ho lasciato cadere frasi come queste: « Voi, signor Francesco, dovreste contentarvi di tenerla alla Rocca ancora per qualche mese o magari ancora un anno o due, non più ». Oppure: « La sua disubbidienza merita certamente un soggiorno prolungato alla Rocca, non che voi la puniate altrimenti ». Oppure, ancora: « Se io fossi al vostro posto, non le direi nulla, signor Francesco, mi limiterei soltanto ad annunziarle, come per caso: — s'intende che devi restare alla Rocca ancora per un anno ».

MARZIO: E lui che rispondeva?

OLIMPIO: Niente. Cavalcava come un demonio, a testa bassa e a denti stretti, e non apriva bocca.

MARZIO: Lo vedete?!

OLIMPIO: Sì, ma non si può sapere l'effetto che gli hanno fatto le mie parole: le ha pure udite. E poi, adesso, io procurerò di parlargli prima che si incontri con Beatrice e di nuovo cercherò di calmarlo. Oltre tutto, Marzio, lui mi dà retta e mi ha caro e mi chiede sempre consiglio. Sono sicuro che anche questa volta mi ascolterà.

MARZIO: Non ascolta la propria coscienza, perché mai dovrebbe ascoltare voi?

OLIMPIO: Eh, gli uomini la coscienza l'ascoltano di rado. Se la coscienza, però, vestisse panni, portasse la spada e andasse in carrozza, l'ascolterebbero di più.

MARZIO: Sarà. Ma io non voglio vederlo, qualunque sia l'effetto dei vostri consigli su di lui. Quell'uomo mi fa paura.

(*exit*)

SCENA QUINTA

FRANCESCO E OLIMPIO

(*Entra Francesco. È vestito anche lui da viaggio. Va subito al camino e tende le mani alla fiamma*).

FRANCESCO: Siamo pure arrivati. Hai visto, Olimpio: tu dicevi che in due giorni non ce la facevamo. Invece: siamo partiti l'otto e oggi è il dieci ed è mattina.

OLIMPIO: Signor Francesco, ce l'abbiamo fatta perché avete cavalcato come un demonio e avete sfinito i cavalli. Io dicevo che sarebbero stati necessari tre giorni a passo normale.

FRANCESCO: Insomma, io ho vinto la scommessa e tu mi devi cinque scudi.

OLIMPIO: Ve li darò quanto prima. Li tengo a casa.

FRANCESCO: Non importa. Me li darai quando potrai. Ma, intendiamoci, non ti rimetto il tuo debito: mi devi cinque scudi.

OLIMPIO: Ho sempre pagato i miei debiti.

FRANCESCO: Basta così. (*Francesco lascia il camino, si avvicina alla finestra e guarda di fuori*). Io non potevo più sopportare di stare a Roma e vi morivo di noia e mi sfinivo con gli sbadigli e la mattina, al mio risveglio, quando mi affacciavo alla finestra della mia stanza, avrei voluto che la terra avesse inghiottito durante la notte il palazzo di fronte per non vederlo più con le sue crepe, le sue macchie di umidità, le sue finestre, le sue cornici. Ma ecco, appena arrivato quassù, soltanto a guardare la neve che cade sui tetti di questo miserabile paese di pecorari, la noia mi riprende, peggio che a Roma. Tu, Olimpio, non ti annoi mai?

OLIMPIO: Signor Francesco, quassù c'è sempre molto da fare. Qualche volta mi avviene anche a me di annoiarmi, di rado però. Mi sono annoiato di più da giovane, quando ero soldato.

FRANCESCO: È vero che io chiamo noia quello che invece il diavolo soltanto sa che cosa sia. Vedi, caro Olimpio, questa noia che mi affligge, tu non puoi capirla perché tu hai nelle vene un sangue più giovane e più ricco del mio e quello stesso palazzo che a Roma mi fa tanto soffrire quando lo guardo dalla finestra, tu lo vedresti senza dubbio bello, forte e senza crepe. In realtà io mi illudo che la noia sia nelle cose e invece è nei miei sensi ottusi che non si destano che alle sensazioni più forti. Ah, Olimpio, la vita dovrebbe essere tutta fatta di momenti intensi e

dolorosi; forse allora questa noia scomparirebbe. Ma già tu non puoi capirmi. Sei così poco annoiato che trovi ancora la forza di fingere e di offrirmi una tua immagine servizievole e devota. Chi si annoia, per prima cosa manda al diavolo le convenienze.

OLIMPIO: Signor Francesco, tra voi e me c'è una differenza.

FRANCESCO: E cioè?

OLIMPIO: Io dipendo da voi, un dipendente non può né deve mai annoiarsi.

FRANCESCO: Forse hai ragione. Io non dipendo da nessuno e appunto per questo dipendo dalla noia ossia dalla necessità di scuotere i miei sensi che ad ogni momento sembrano venir meno e interrompere il mio commercio con le cose. Vedi, Olimpio, questa noia è incapacità di sentirmi vivo in condizioni tranquille, normali, solite. E per sentirmi vivo, allora...

OLIMPIO: Allora?

FRANCESCO: Che fa tutta quella gente che esce in questo momento dal paese camminando in fila sulla neve?

OLIMPIO: Eh, quelli non si annoiano, non ne hanno il tempo. Vanno a far legna nel bosco per scaldarsi e cucinare. Se non ci vanno, muoiono di fame e di freddo.

FRANCESCO: Necessità: forse questo è il segreto per non annoiarsi. E la noia sarebbe mancanza di necessità, disponibilità, possibilità di elezione. Ma no: anch'io ho la mia necessità: scuotere i sensi in qualche modo, sentirmi vivo. E vivere, sentirsi vivere è pur la prima necessità per l'uomo, non è vero Olimpio?

OLIMPIO: Signor Francesco, permettetemi di esser franco con voi.

FRANCESCO: Franco? Tu franco? Vuoi cambiare nome?

OLIMPIO: Perdonatemi, non vi capisco.

FRANCESCO: Vuoi cambiar nome: esser Franco con me e Olimpio con gli altri?

OLIMPIO: Voi volete sempre scherzare, signor Francesco.

FRANCESCO: Sei tu che vuoi scherzare, Olimpio. Essere franco con me? È proprio uno scherzo!

OLIMPIO: E perché?

FRANCESCO: Tu avresti la pretesa di dirmi la verità su di me o almeno quello che tu pensi sia la verità. Con altri forse sarebbe un'impresa utile, ma non con me.

OLIMPIO: Non con voi?

FRANCESCO: Già. E per la buonissima ragione che io so tutto di me, tutta la verità.

OLIMPIO: Non sappiamo mai abbastanza di noi stessi, signor Francesco.

FRANCESCO: Sta tranquillo. Vuoi una prova? Io ti dirò adesso quello che tu avevi in mente di dirmi quando mi hai offerto la tua franchezza. In cambio ti chiedo una cosa sola: di dirmi, in tutta franchezza, appunto, se ho indovinato. Se non avrò indovinato, ebbene: ti rimetterò quel debito di cinque scudi.

OLIMPIO: Accettato.

FRANCESCO: Vediamo, dunque. Tu volevi dirmi in breve, questo: voi dite di annoiarvi, ma altro è il punto: voi siete uno degli uomini più crudeli e più corrotti che ci siano a Roma.

OLIMPIO: Ah no, non volevo dire questo.

FRANCESCO: Sta tranquillo, ti dico, tu volevi dire questo, benché con altre parole. Ma aspetta, non ho finito. Tu volevi dirmi, insomma: signor Francesco, voi siete conosciuto in Roma per la vostra crudeltà e la vostra corruzione. Voi picchiate i servi, la moglie, la figlia e quanti hanno la disgrazia di incorrere nel vostro furore. Inoltre costringete a fare il piacer vostro le donne che avete in casa e anche gli uomini, senza distinzione di età e di condizione, o di sesso. I vostri vizi sono celebri e più volte vi hanno rinchiuso in carcere per questi vizi e voi non ne siete uscito che pagando gravissime ammende, così che adesso siete rovinato. Finalmente, voi non vivete da gentiluomo: il vostro palazzo è una spelonca tetra e nuda, piena di suppellettili rotte, di sudiciume e di tristezza, e in questa dimora voi ve la fate con serve di infimo rango, stallieri, ruffiani, meretrici, usurai e sicari.

Voi siete libidinoso, violento, avaro, mendace, ingiusto e traditore; nulla nella vostra vita è bello e neppure nulla vi è buono. Tutto vi è laido, perverso e contraffatto. Non è così, carissimo Olimpio, non volevi forse dirmi questo, Olimpio?

OLIMPIO: Perdonatemi, signor Francesco, il punto veramente non era questo.

FRANCESCO: Piano, ci vengo al punto. Eccolo il punto. Dunque, dopo avermi così dipinto, tu avevi in mente di concludere: e ciò nonostante vi annoiate. Perché dunque non provate a cambiar sistema? Può darsi che ad essere buono, retto, onesto, generoso, mite e ragionevole, a vivere da gentiluomo, non vi annoiereste più. Eh, Olimpio, questo era il tuo pensiero, non è vero, Olimpio?

OLIMPIO: In parte sì. Voi siete molto intelligente, signor Francesco, e...

FRANCESCO: Lasciamo stare le adulazioni.

OLIMPIO: Insomma, visto che vi conoscete così bene, perché allora...

FRANCESCO: Un momento: io non ti dissi che mi annoio quando, poniamo, picchio mia moglie. Io ti dissi che mi annoio quando, alzandomi la mattina e andando alla finestra, guardo alla facciata del palazzo di fronte.

OLIMPIO: Io non vi capisco più.

FRANCESCO: E come potresti capirmi? Con tutta la tua carriera di soldato, i tuoi omicidi e le tue bravate, tu sei un uomo molto moderato, molto temperante, molto ragionevole, Olimpio. Un colpo di pugnale forse lo dai, ma per un'offesa, a ragion veduta, per un motivo insomma.

OLIMPIO: Tutti agiamo per qualche motivo. Anche voi, signor Francesco.

FRANCESCO: Ne sei proprio sicuro? Ad ogni modo hai riconosciuto che ho letto alla perfezione nel tuo pensiero. E io adesso ti risponderò, come se tu fossi stato davvero franco con me. Prima di tutto: tu non sai che un tempo io fui in tutto simile ai gentiluomini del mio rango?

OLIMPIO: Io non vi ho mai conosciuto se non come siete adesso.

FRANCESCO: Perché non mi conosci che da poco tempo. Ma a vent'anni ero diverso, Olimpio. Ero appunto quel gentiluomo che tu vorresti farmi diventare adesso che ne ho cinquanta. Io ho già fatto tutto quello che tu vorresti che io facessi. Io sono stato cortese e compito e leggiadro e come tutti i gentiluomini della mia età e del mio rango ho cantato, ho ballato, ho scritto poesie, ho frequentato artisti e sapienti e ho fatto la corte alle belle gentildonne romane e una finii per sposarla dalla quale ebbi i figli che ho. E come un gentiluomo che si rispetti, io ero anche pio. Sì, Olimpio, io ero pio, facevo opere di bene, distribuivo elemosine, beneficavo conventi. Nei primi anni della mia giovinezza io ho fatto tutte queste e molte altre cose ancora, tutte lodevoli. Ma la noia, Olimpio, la noia di tutto questo!

OLIMPIO: Tuttavia così debbono vivere i gentiluomini.

FRANCESCO: Sì, ma io non volevo essere un gentiluomo morto, bensì un uomo vivo. E allora scoprii per caso che tutto quello che facevo di buono e di bello mi uccideva, mentre il contrario mi restituiva alla vita. Potrei anche dirti come lo scoprissi; ma alla confidenza bisogna pur mettere un limite. Ti basti sapere questo, però: che io mi abbandonai a quelli che tu chiami i miei vizi, perché mi accorsi che questi vizi mi scuotevano e scacciavano dal mio animo la noia.

OLIMPIO: Signor Francesco, si può essere gentiluomini perfetti e tuttavia prendere con misura e discrezione qualche piacere con le donne, col vino, col gioco, che so io? L'una cosa non esclude l'altra.

FRANCESCO: Sempre ragionevole, sempre temperante, sempre moderato, il nostro Olimpio. E come no: si può essere gentiluomini perfetti e insieme maiali compiuti, beninteso con misura e discrezione. Perché no? Ma altro è il mio caso, Olimpio.

OLIMPIO: Di nuovo debbo confessarvi che non vi capisco.

FRANCESCO: Meglio così, perché io non ti sto facendo delle confidenze, sta bene attento Olimpio, non mi confiderei né a te né a nessun altro; io sto parlando di me stesso con me stesso e tu non fai che darmene l'occasione. Dunque, eh, Olimpio, secondo te io sono uno scellerato che dovrebbe ravvedersi e, perché no? un padre snaturato che dovrebbe diventare amoroso.

OLIMPIO: Amoroso non proprio, se non vi sentite di esserlo. Ma giusto, sì.

FRANCESCO: Giusto, ecco la parola che sta bene sulle tue labbra. Giusto, cioè né troppo di qua, né troppo di là, insomma: giusto. Non te lo dissi che sei un uomo ragionevole e moderato? Ma come potresti, allora, capire me che moderato e ragionevole non sono né fui mai? Per esempio, Beatrice. Sai tu perché mentre correvamo a cavallo e tu ogni tanto mi gettavi qualche paroletta in difesa sua, sai tu perché non ti rispondevo?

OLIMPIO: Eravate furioso.

FRANCESCO: Non ero furioso, ero contento. Avevo ritrovato il filo smarrito della vita e temevo di perderlo, spiegandomi con te. E questo filo era la disubbidienza di Beatrice e la punizione che intendevo infliggerle al più presto.

OLIMPIO: Mi sembra che potreste limitarvi a tenerla quassù ancora per qualche tempo: è una punizione sufficiente per qualsiasi disubbidienza.

FRANCESCO: S'io fossi quell'uomo giusto che tu vorresti che io sia. Ma io non sono un uomo giusto, Olimpio.

OLIMPIO: Lo sa il diavolo quello che siete.

FRANCESCO: Bravo, il diavolo proprio. Ma ragiona Olimpio, visto che sei così ragionevole. Io so quello che si dice a Roma: Francesco Cenci si è rovinato coi suoi vizî e non può dare una dote alla figlia e per questo la tiene chiusa nella Rocca della Petrella. Io, dunque, Olimpio, sarei soltanto un avaro, un miserabile avaro. Ma non vedi Olimpio la sproporzione tra la mia avarizia e la

prigionia di Beatrice? Non ti rendi conto che nella mia condotta verso Beatrice c'è, come dire, un eccesso?

OLIMPIO: Signor Francesco, gli uomini giudicano secondo il senso comune. Vedono che vostra figlia non ha fatto niente di male e che ciò nonostante la punite e pensano allora che lo facciate per avarizia.

FRANCESCO: Sempre un motivo per tutto, sempre motivi, Olimpio. Pure tu hai sfiorato la verità. Beatrice, hai detto, non ha fatto nulla di male.

OLIMPIO: E dunque?

FRANCESCO: Cioè è innocente.

OLIMPIO: Già.

FRANCESCO: Oh, come potrò mai farmi capire da un uomo non soltanto ragionevole ma anche privo del tutto di immaginazione? Ma non vedi, Olimpio, che c'è relazione tra l'innocenza di Beatrice e l'eccesso delle punizioni che le infliggo?

OLIMPIO: Perdonatemi, ma non vi seguo più.

FRANCESCO: Non seguirmi, tanto parlo per me stesso. C'è relazione e questa relazione nasce da me e in me, perché non sono più capace di sentirmi vivo se non attraverso l'esercizio della crudeltà. Ma già, tu pensi che soltanto il colpevole debba essere punito. Non puoi capire che si preferisca punire l'innocente.

OLIMPIO: Punire l'innocente?

FRANCESCO: Eh, già!

OLIMPIO: Signor Francesco, scusatemi, ma lasciamo stare le spiegazioni e veniamo ai fatti.

FRANCESCO: Non ho fatto altro sinora che parlare di fatti, Olimpio.

OLIMPIO: Può darsi. Pure i fatti sono questi: vostra figlia vi ha disubbidito scrivendo quella lettera al fratello. Punitela, dunque, prolungando il suo soggiorno alla Petrella: per lei, posso assicurarvelo, questa è una punizione. Ma non punitela altrimenti se non volete passare il segno e far capire anche a lei, oltre che a me, che voi

siete interessato a punirla in tutti i casi, sia ella colpevole o no.

FRANCESCO: E perché non dovrei farglielo capire? Dal momento che è la verità?

OLIMPIO: Perché? Davvero voi fate delle domande a cui è difficile rispondere.

FRANCESCO: Io non sono giusto Olimpio, te l'ho già detto.

OLIMPIO: Ma almeno siate ingiusto con qualche misura.

FRANCESCO: Ingiusto con misura? È mai possibile essere ingiusto con misura? Con Beatrice io sono stato sinora smisuratamente ingiusto e continuerò anche in futuro ad esserlo perché così si sono messe le cose. Dovrei dunque, per farti piacere, essere ragionevolmente, mediocremente ingiusto, ingiusto a metà? Io andrò invece in fondo all'ingiustizia. Ciò che mi fermerà, in tutti i casi, non sarà la prudenza bensì la soddisfazione.

OLIMPIO: Che soddisfazione potete trovare nel torturare vostra figlia?

FRANCESCO: Son fatto così, Olimpio, e non posso cambiarmi.

OLIMPIO: Signor Francesco, voi dite che io sono ragionevole, che è la verità. A questo punto, la mia ragionevolezza mi fa capire che è inutile che io insista con voi e che se insistessi darei prova di non essere ragionevole. Dunque fate come vi piace.

FRANCESCO: È quello che avevo deciso di fare fin da principio, carissimo Olimpio. Arrivederci Olimpio. A più tardi Olimpio.

(*exit*)

SCENA SESTA

OLIMPIO E BEATRICE

BEATRICE: Dov'è mio padre?

OLIMPIO: Credo che sia andato a lavarsi. Abbiamo cavalcato per due giorni.

BEATRICE: Perché mio padre è venuto alla Rocca?

OLIMPIO: Che io sappia, per nessun motivo particolare.
BEATRICE: Voi non dite la verità.
OLIMPIO: Ditela voi, allora.
BEATRICE: Io non so se posso fidarmi di voi. Voi siete uomo di mio padre e siete il castellano. Dicendovi quello che penso potrei tradirmi e, quel che è peggio, essere tradita più tardi da voi.
OLIMPIO: State tranquilla, io non ho mai tradito nessuno.
BEATRICE: Voi, lo dite.
OLIMPIO: Beatrice, fate come volete. Se non vi fidate, non parlate.
BEATRICE: No, mi fido, voglio fidarmi o meglio sono costretta a fidarmi. Dite, caro Olimpio, mio padre non vi accennò qualche cosa riguardo una certa lettera?
OLIMPIO: Ah, sì, la lettera...
BEATRICE: Dunque, Olimpio, voi sapete della lettera? Vedete che c'era un motivo per questo viaggio di mio padre.
OLIMPIO: Perdonatemi. Egli accennò, ma molto vagamente, ad una certa lettera che voi avreste scritto. Ma non mi disse che veniva quassù a causa di questa lettera.
BEATRICE: Non lo disse?
OLIMPIO: No, di certo.
BEATRICE: Io avevo inviato di nascosto quella lettera a mio fratello, per mezzo di Marzio. In quella lettera io pregavo mio fratello che venisse a pigliarmi alla Petrella e mi riportasse a Roma. Quella lettera non doveva cadere in mano a mio padre. Perché mio padre l'ha avuta, perché, Olimpio?
OLIMPIO: Calmatevi. Probabilmente sarà stato vostro fratello stesso a mostrarla a vostro padre.
BEATRICE: Eppure gli avevo fatto dire di non farlo.
OLIMPIO: Avrà avuto le sue ragioni.
BEATRICE: Ma quali ragioni?
OLIMPIO: E che ne so io?
BEATRICE: E voi pretendete che mio padre non è venuto quassù a causa di quella lettera? Ma io lo conosco. Egli ha letto la lettera ed è corso quassù, furente, per punirmi.

OLIMPIO: Calmatevi, vi dico. Durante il viaggio mi parlò spesso di voi, ma non fece parola di alcuna punizione.

BEATRICE: E che disse di me?

OLIMPIO: Mi parlò del vostro avvenire.

BEATRICE: Del mio avvenire? Ho io un avvenire?

OLIMPIO: Voi avete vent'anni. Non volete avere un avvenire?

BEATRICE: E che disse?

OLIMPIO: Mi sembrò di capire che vostro padre è costretto a fare quello che fa perché non è in grado di fare di più e altrimenti.

BEATRICE: Io non vi capisco. Sento soltanto che nelle vostre parole c'è qualcosa di sfavorevole a me, come sempre.

OLIMPIO: Mi spiego subito. Cavalcando, si venne a parlare di voi; e vostro padre allora mi espose con perfetta chiarezza le sue ragioni. Giudicate voi stessa: vostro padre, l'ultima volta che fu in carcere, dovette pagare centomila scudi di ammenda. Voi forse non ignorate che una somma simile, anche a chiamarsi Cenci, si raduna molto difficilmente. Tuttavia, con sforzo supremo, vostro padre riuscì a raggranellare questa somma e così fu rimesso in libertà. Ora, voi sapete che vostro padre, per vostra sorella Antonina, pagò, al momento delle nozze, una dote di ventimila scudi. Ma oggi, a causa di quell'ammenda, egli non dispone nonché di ventimila scudi, neppure di duemila. Questo dunque e non altro è il motivo per cui non se la sente di maritarvi. Le conseguenze di tutto ciò voi potete facilmente immaginarle senza che io stia a spiegarle.

BEATRICE: Le conseguenze? Quali conseguenze?

OLIMPIO: A ben guardare, nulla di così terribile. Immagino che egli vi terrà ancora per qualche tempo qui alla Rocca. Almeno fino a quando non abbia riassestato il patrimonio e non disponga di nuovo del denaro che occorre per farvi una dote.

BEATRICE: Qualche tempo? Che vuol dire: qualche tempo?

OLIMPIO: Non saprei. Forse ancora un anno, forse due.

BEATRICE: E voi avete il coraggio di dire: nulla di terribile?

OLIMPIO: Che volete che vi dica? Molti vivono in rocche e castelli senza per questo sentirsi prigionieri. Non ci vivo forse io? Non ci vive mia moglie? Eppure non ci consideriamo sventurati.

BEATRICE: Ma voi Olimpio, che parlate con tanta tranquillità di farmi restare quassù alla Rocca ancora due anni, voi che pensate di tutto questo?

OLIMPIO: Io sono tenuto a non manifestare in alcun modo il mio pensiero, anche se in realtà penso qualche cosa. Sono il castellano, dipendo da vostro padre, eseguo i suoi ordini.

BEATRICE: E finora avete parlato come castellano?

OLIMPIO: Sì.

BEATRICE: Caro Olimpio, vi prego adesso, parlate come Olimpio. Ditemi, Olimpio, fareste voi a vostra figlia Vittoria quello che mio padre fa a me?

OLIMPIO: No, di certo.

BEATRICE: E perché non lo fareste?

OLIMPIO: Perché voglio bene a mia figlia.

BEATRICE: Non lo fareste, eh? E che pensate allora di mio padre?

OLIMPIO: Perché volete saperlo?

BEATRICE: Ah, questo non lo so neppure io. Per trovare qualche conforto, forse. La mia matrigna è una sciocca, Marzio un servo, vostra moglie sta fuori della Rocca, al paese; non ci siete che voi quassù. A chi dovrei ricorrere se non a voi?

OLIMPIO: Non ci sono che io, infatti. Finalmente ve ne siete accorta.

BEATRICE: Vi avrei parlato prima, ma avevo paura. Per me eravate il castellano, l'uomo di fiducia di mio padre.

OLIMPIO: Ora, però, non è il castellano bensì Olimpio che vi sta davanti e vi parla. Beatrice, se vi dico quello che penso, voi dovete promettermi, però, in cambio, di non farne parola a vostro padre.

BEATRICE: E perché dovrei parlarne a mio padre?

OLIMPIO: Non si sa mai. Le donne hanno una loro maniera

di cavare di bocca i segreti. E poi, magari, di andare a dire: « Olimpio la pensa come me ».

BEATRICE: Non lo farò mai, ve lo prometto.

OLIMPIO: Ebbene, io penso che vostro padre è uno degli uomini più malvagi che io abbia mai conosciuto. Penso che vi tormenta ingiustamente. E penso che voi siete degna di pietà perché soffrite senza colpa.

BEATRICE: Grazie, Olimpio.

(*Beatrice stringe la mano ad Olimpio. Olimpio si turba*).

BEATRICE: Dunque voi l'avete detto: tutto viene dai centomila scudi che mio padre dovette pagare per uscire di carcere. E quell'ammenda di centomila scudi viene dai suoi vizi. E quei vizi da dove vengono? Dall'inferno.

OLIMPIO: O dal cielo, visto che tutto in questo mondo è deciso dal cielo.

BEATRICE: Il cielo non può volere che qualcuno sia punito senza colpa, per il solo fatto di essere nato.

OLIMPIO: Via, calmatevi.

BEATRICE: Io non posso calmarmi. Dunque io non uscirò di qui se non morta?

OLIMPIO: Non ho detto questo.

BEATRICE: Dunque, mentre tutte le fanciulle della mia età e della mia condizione si sposano e vivono felici con il marito e i figli, io dovrò languire ancora chissà quanto tempo in questo luogo orrido, sola, senza affetti, senza famiglia, senza vita?

OLIMPIO: Cercate di calmarvi. Voi partirete certamente di qui, un giorno, e tornerete a Roma. È vero che non dovete illudervi che questo avvenga tra breve, ma non dovete neppure pensare che non sia per avvenire mai. Intanto, però, perché non cercate di dimenticare gli aspetti sfavorevoli della vostra situazione e non rivolgete la mente a quanto in essa può esserci di buono?

BEATRICE: C'è qualcosa di buono per me qui alla Rocca?

OLIMPIO: C'è, soltanto che voi vi adoperate per trovarlo.

BEATRICE: Ho avuto quasi due anni di tempo per accorgermene e non me ne sono accorta.

OLIMPIO: Perché la vostra mente cerca lontano di qui, a Roma o altrove, e voi non vi rendete conto che invece questa cosa buona vi è vicina.

BEATRICE (*sedendosi e prendendosi la testa tra le mani*): Io non vi capisco, non vi capisco. (*Piange*).

OLIMPIO: (*Olimpio si guarda intorno poi posa una mano sulla testa di Beatrice*). Beatrice, via, non piangete.

BEATRICE: Perdonatemi, ma io non posso trattenermi. È più forte di me. Se non piangessi, griderei.

OLIMPIO: Gridereste?

BEATRICE (*balzando in piedi e urlando*): Sì, griderei così. (*Ella caccia un grido acutissimo e poi si abbatte singhiozzando tra le braccia di Olimpio*).

OLIMPIO: Non piangete, vi dico. E rendetevi conto che qui alla Rocca, voi potreste, soltanto che lo voleste, migliorare di molto il vostro stato.

BEATRICE: Io non vi capisco, non vi capisco. Non ho mai capito nulla da quando sono nata. Bambina, pensavo: non capisco perché sono piccola. Ma poi dovetti ricredermi: gli anni passavano e io continuavo a non capire. Non vi capisco, Olimpio.

OLIMPIO: Alzate la testa e guardatemi.

(*Beatrice alza il viso rigato di lagrime. Olimpio la bacia sulla bocca. Beatrice balza in piedi*).

BEATRICE: Ah, questa era la cosa buona che c'era qui alla Rocca per me? Questa? Ne parlerò a mio padre.

OLIMPIO: Voi non lo farete.

BEATRICE: E perché non dovrei farlo? Egli è pur sempre mio padre e sono sicura che quando lo saprà, vi punirà.

OLIMPIO: Voi non lo farete, prima di tutto perché avete bisogno di me, essendo io la sola persona quassù che vi comprenda e abbia compassione di voi. Ma non lo farete anche per un altro motivo.

BEATRICE: Non so che farmene di una compassione come la vostra.

OLIMPIO: Non lo farete anche perché vostro padre ha deciso in realtà di tenervi quassù non un anno o due, ma per il

resto dei vostri giorni; questa è la verità, ve lo giuro sul mio onore. Se vostro padre verrà a sapere che vi amo, io dovrò andar via certamente. Ma lui metterà al mio posto un aguzzino spietato e ignobile che vi renderà la vita impossibile.

(*exit*)

BEATRICE: Il resto dei miei giorni? Olimpio, Olimpio...
(*Inseguendo Olimpio si scontra con suo padre che entra in quello stesso momento*).

SCENA SETTIMA

BEATRICE E FRANCESCO

FRANCESCO: Dove andavi? Dove correvi?

BEATRICE: Lasciatemi. Andavo nella mia stanza.

FRANCESCO: Beatrice, è un mese che non vedi tuo padre e non gli viene incontro, non lo festeggi, non lo abbracci. Vergogna, Beatrice, vergogna.

BEATRICE: Perché dovrei festeggiarvi, abbracciarvi, perché?

FRANCESCO: Ma perché sono tuo padre.

BEATRICE: Sia come volete: benvenuto. E ora lasciatemi andare.

FRANCESCO: Tutto qui, Beatrice? Tutto qui? Ma Beatrice non è così che deve comportarsi una figlia affettuosa.

BEATRICE: Come deve comportarsi una figlia affettuosa secondo voi?

FRANCESCO: Deve baciare suo padre sulle due guance.
(*Beatrice, rassegnata, senza dir parola si avanza verso il padre. Francesco fa un gesto con la mano per ravviarsi i capelli. Beatrice crede che il padre voglia percuoterla e si nasconde il viso con un gemito di paura*).

FRANCESCO: Che è questo? Tu hai paura?

BEATRICE: Sì, voi mi fate paura.

FRANCESCO: Perché Beatrice? Sono io così brutto?

BEATRICE: Non lo so, so soltanto che mi fate paura.

FRANCESCO: Diavolo, che è questa paura? Tu non devi aver

paura se non quando è giusto che tu abbia paura. Adesso non c'è nulla che possa farti paura. Sono qui, le braccia aperte, un padre affettuoso che rivede la figlia dopo lunga assenza. Insomma, abbracciami.

(*Beatrice esegue freddamente. Francesco la respinge*).

FRANCESCO: Questo è il tuo modo di abbracciarmi?

BEATRICE: Ditemi voi come debbo fare.

FRANCESCO: Ma così, così (*la bacia sulle guance, sonoramente, in maniera buffonesca*). Ora mi domando però se questa tua paura non abbia per caso qualche fondamento. Tu hai paura di me oppure hai paura perché ti senti in colpa verso di me? La distinzione è importante.

BEATRICE: Io non so davvero quali colpe possa aver commesso quassù, in questa prigione.

FRANCESCO: Si può commettere colpa anche in una cella sprangata, non lo sai questo, Beatrice?

BEATRICE: In coscienza, io non ho commesso alcuna colpa.

FRANCESCO: In coscienza? Ne sei proprio sicura? In tal caso la tua coscienza non ti dà troppo fastidio. È una coscienza pigra, assonnata. Vogliamo provare a svegliarla, eh Beatrice?

BEATRICE: Ditemi quel che avete in mente e lasciatemi andare.

FRANCESCO: Io non ho nulla in mente. È la tua mente, invece, che è carica di cose inespresse. Ed io sono qui per aiutarti a liberartene. Cominciamo per ordine: tu hai paura.

BEATRICE: Io non ho paura se non di voi.

FRANCESCO: Avrai paura di me, non discuto. Ma in questo momento, tu hai paura di me perché ti senti in colpa verso di me.

BEATRICE: Non è vero.

FRANCESCO: Non si dice al proprio padre: non è vero. Si dice: io temo che voi vi sbagliate. Non è forse così che si deve dire, Beatrice?

BEATRICE: Ebbene, io temo che voi vi siate sempre sbagliato di me.

FRANCESCO: Vedremo adesso se è vero. Dunque tu sai di esse-

re in colpa. E questa colpa consiste in una disubbidienza alla mia volontà.

BEATRICE: Io non vi ho disubbidito.

FRANCESCO: Tu mi hai disubbidito. La prova che mi hai disubbidito è duplice: nei fatti e nel modo. Cominciamo dal modo. Tu sapevi di disubbidirmi e perciò hai ricorso ad un sotterfugio.

BEATRICE: Io non ho ricorso ad alcun sotterfugio.

FRANCESCO: Tu hai ricorso ad un sotterfugio, tanto è vero che io ho appreso la tua disubbidienza per caso e da terze persone. Veniamo al fatto, ora. Tu hai scritto una lettera a tuo fratello Giacomo. Questo è il fatto.

BEATRICE: Io non ho scritto alcuna lettera a mio fratello Giacomo.

FRANCESCO: Ecco la lettera. Vuoi che te la legga?

BEATRICE: È inutile che la leggiate, io non ho scritto alcuna lettera.

FRANCESCO: Dunque tu hai scritto questa lettera a tuo fratello e gliel'hai fatta pervenire per mezzo di Marzio.

BEATRICE: Marzio è un bugiardo. Io non gli ho dato alcuna lettera. Dice così perché voi l'avete pagato affinché dica così.

FRANCESCO: Marzio non è un bugiardo e non ha detto nulla. La lettera lui la consegnò a tuo fratello, come tu gli avevi comandato. Tuo fratello la consegnò a me.

BEATRICE: Giacomo è un assassino e voi e Giacomo vi siete messi d'accordo e avete scritta insieme la lettera.

FRANCESCO: Questa lettera è tua, è scritta con la tua calligrafia e porta la tua firma. Allora che c'è in questa lettera?

BEATRICE: Come volete che lo sappia, dal momento che non l'ho mai scritta? Ditelo voi, poiché siete stato voi a scriverla, voi a ritrovarla e voi a leggerla.

FRANCESCO: In questa lettera tu preghi tuo fratello di toglierti dalla Rocca e di riportarti a Roma.

BEATRICE: Non è vero.

FRANCESCO: Ah dunque tu ammetti di aver scritto la lettera.

BEATRICE: No, non l'ho scritta e perciò tutto quello che voi potete affermare che essa contiene, è falso.

FRANCESCO: Tu preghi tuo fratello di farti tornare a Roma. Questa è una grave disubbidienza, perché io e soltanto io posso decidere se farti tornare a Roma o meno. Nessun altro che io. Tu hai commesso una prima grave disubbidienza.

BEATRICE: Io non ho commesso alcuna disubbidienza.

FRANCESCO: Inoltre, tu dici nella lettera che tu desideri di essere maritata al più presto. Questa è una seconda grave disubbidienza. Non spetta a te decidere quando e con chi e in che modo tu possa maritarti. Spetta a me e soltanto a me. Seconda grave disubbidienza.

BEATRICE: Io non ho alcuna intenzione di entrare in un monastero. Voglio maritarmi e aver figli e vivere felice con mio marito e i miei figli.

FRANCESCO: Allora ammetti almeno di aver scritto che tu vuoi che ti si dia marito?

BEATRICE: Io non ho scritto nulla.

FRANCESCO: Finalmente tu concludi dicendo che se non si provvede al più presto a toglierti di qui, tu finirai per fare qualche pazzia. Quale pazzia?

BEATRICE: Anche fare una pazzia sarebbe disubbidirvi?

FRANCESCO: Certamente, la maggiore di tutte.

BEATRICE: Io non so quello che dite.

FRANCESCO: Dovresti saperlo, visto che l'hai scritto. Quale pazzia?

BEATRICE: Siete voi che volete spingermi a fare qualche pazzia. Ma se ha da essere una pazzia, sarà sempre una pazzia maggiore che quella di scrivere una lettera.

FRANCESCO: Che vuol dir questo? Minacci?

BEATRICE: Sì, ma me stessa. Voi volete costringermi ad uccidermi.

FRANCESCO: Ucciderti? E perché? Che motivo hai di ucciderti Che ti manca? Non sei contenta?

BEATRICE: Dovrei forse essere contenta?

FRANCESCO: Se tu non fossi contenta, avresti allora scritto la

lettera. Ma siccome affermi che non l'hai scritta, arguisco che tu sia contenta.

BEATRICE: Voi volete farmi confessare che ho scritto questa lettera. Ma non l'ho scritta e questa è la verità.

FRANCESCO: Allora neghi tutto?

BEATRICE: Vi ho già detto che non so di che cosa voi parliate.

(*Segue un lungo silenzio*).

FRANCESCO: La tua ostinazione a negare ogni cosa, perfino l'evidenza, ti nuoce, figlia mia. Sentendoti in colpa, hai paura ed avendo paura, neghi. Ma la paura non ti fa capire le mie vere intenzioni. Come poco fa, quando ti dissi di abbracciarmi e invece tu nascondesti il viso, temendo che io volessi percuoterti. Scritta la lettera, tu pensavi che tuo fratello sarebbe venuto quassù per pigliarti e riportarti a Roma. Questo ti è bastato per immaginare che mentre tuo fratello sarebbe venuto alla Petrella per il tuo bene, io non posso essere venuto che per il tuo male. Ora, figlia mia, è giunto il momento di dirtelo: questo non è vero.

BEATRICE: Non è vero?

FRANCESCO: Non ti è venuto in mente che io potessi venire alla Petrella con le stessissime intenzioni di tuo fratello?

BEATRICE: Come avrei potuto pensarlo? Voi non avete mai voluto neppure prendere in considerazione le cose che voi affermate che io avrei scritto nella lettera.

FRANCESCO: Vedi come sei diffidente? Ancora adesso, nel momento quasi di abbandonarti, hai paura e non vuoi ammettere di aver scritto la lettera. Eppure, sciocca che sei, è la verità: io ero venuto quassù per esaudire il tuo desiderio. Per pigliarti e riportarti a Roma.

BEATRICE: Voi dite la verità?

FRANCESCO: Dio m'è testimonio!

BEATRICE: Dio v'è testimonio? E debbo credervi?

FRANCESCO: Sei libera di non credermi, ma a che ti servirà? Non credendomi tu non saprai mai la verità. Credendomi, forse la saprai.

BEATRICE: Io vorrei credervi. Ma ho tanta paura.

FRANCESCO: È questa paura, purtroppo che ha rovinato ogni cosa. Se tu non avessi avuto paura, avresti ammesso di aver scritto la lettera e io in cambio avrei esaudito la preghiera contenuta nella lettera. Ma tu hai avuto paura, hai negato, hai mentito. In queste condizioni, che posso fare per te? Tu stessa, negando di aver scritto la lettera, ammetti implicitamente che quassù ci stai bene e che non desideri andartene. E io ti accontento. Tornerò al più presto a Roma, ma senza di te.

BEATRICE: Ah, non fatelo.

FRANCESCO: E perché non dovrei farlo?

BEATRICE: Non partite senza di me. Riportatemi a Roma.

FRANCESCO: Ma rifletti: ero venuto quassù commosso dalla tua preghiera e deciso ad accontentarti. Ora, però, negando tu di aver scritta la lettera, viene meno la mia decisione.

BEATRICE (*gettandosi in ginocchio davanti a suo padre*): Io voglio credervi, avete citato Dio a testimonio, voglio credervi. Sì, io ho scritto quella lettera. L'ho scritta perché ero disperata e pensavo di uccidermi e prima di uccidermi volli fare un ultimo tentativo. Sì, l'ho scritta.

FRANCESCO: Ah, l'hai scritta.

BEATRICE: L'ho scritta ed è verissimo che chiedevo di essere tolta da questo carcere, di tornare a Roma e di essere maritata o almeno messa in un convento. Si è verissimo. Padre mio, ora vi ho detto tutto, mi sono messa nelle vostre mani, abbiate pietà di me, abbiate pietà del vostro sangue e portatemi via di qui, per l'amor di Dio, via da questa morte.

FRANCESCO (*dopo un momento di silenzio, con voce cambiata*): Ah, dunque, traditrice, mentititrice, ingrata, cattiva che sei. Tu scrivi lettere all'insaputa di tuo padre e contro la sua volontà, l'hai ammesso, finalmente. C'è sempre modo di arrivare alla verità: con le cattive maniere non hai voluto ammetterlo, con le buone l'hai ammesso. (*Beatrice guarda il padre, impietrita d'orrore*).

FRANCESCO: Ma sai che dissi ad Olimpio allorché mi informò che una delle serve si lamentava del trattamento quassù? Gli dissi: se si lamenta ancora, buttala giù dai merli. Non so chi mi tenga dal non fare lo stesso con te.

BEATRICE: Ora vi riconosco, non siete mio padre, siete un avaro, un vizioso e un assassino! E io non sono vostra figlia. Da questo momento voi avete spezzato il legame di sangue che ci univa. Buttatemi pure dai merli, se lo desiderate. Farete bene, in tal modo avrete ucciso una nemica, non una figlia!

FRANCESCO: Ah, delle minacce? (*Egli afferra Beatrice per i capelli. Beatrice si ferma e lo guarda*).

BEATRICE: Voi vi pentirete di tutto questo.

FRANCESCO: Io mi pentirò, eh! Ma io non mi pentirò di certo. Non mi sono mai pentito e non sarà questa la volta che mi pento. Mi sarei forse pentito se ti avessi annunziato che ero venuto per riportarti davvero a Roma. Intanto, siccome hai parlato di carcere, voglio che tu conosca un po' di carcere sul serio: vattene nella tua stanza e restaci finché mi piacerà. Un po' di solitudine e di digiuno ti farà bene.

BEATRICE: Io non mi muovo di qui.

FRANCESCO (*trascinandola*): Tu ci andrai.

BEATRICE: Non ci andrò, lasciatemi.

FRANCESCO: Ci andrai per amore o per forza.
(*Esce trascinando Beatrice*).

SCENA OTTAVA

OLIMPIO E MARZIO

MARZIO: Avete visto come la trascinava per il corridoio della Rocca e, pur trascinandola, la colpiva in viso e per il corpo e le gridava ogni sorta di ingiurie e di minacce?

OLIMPIO: Sì, e mi sono accorto di quanto l'amassi, perché mi sono sentito bollire il sangue. Soltanto il pensiero che lui, con quelle percosse, favoriva in fondo il mio disegno,

mi ha fermato. Altrimenti gli sarei saltato addosso e avrei potuto anche ammazzarlo.

MARZIO: Così, siete ancora convinto che avete saputo mantenere il suo furore dentro i limiti della vostra utilità?

OLIMPIO: Sono convinto che è una bestia, un uomo pieno di cattiveria e di perversità e che vuole tormentare sua figlia quanto gli pare, senza curarsi delle conseguenze. Ma io ti dico, Marzio, tanto peggio per lui. Per quanto mi riguarda ho la coscienza tranquilla.

MARZIO: Al vostro posto io non sarei così tranquillo. Non avete notato che ella non si dibatteva, non si ribellava, non protestava in alcun modo? Simile ad una morta, lo lasciava fare. Questa passività non mi presagisce niente di buono. Ve l'ho già detto: voi vorreste che la figlia odiasse suo padre ma appena quel tanto che basti per cadervi tra le braccia; e che il padre maltrattasse la figlia ma appena quel tanto che basti per spingerla verso di voi. Ma il padre ha già oltrepassato questo limite e temo che la figlia stia per fare lo stesso.

OLIMPIO: Tu prevedi sempre il peggio.

MARZIO: No, ma vi avvertii: la disperazione è una cattiva alleata. E la figlia è fatta della stessa natura del padre: quanto il padre è eccessivo nella sua perversità, altrettanto lo è lei nella sua innocenza.

OLIMPIO: Bah, la perversità è forse pericolosa, l'innocenza non lo è mai.

MARZIO: State attento, Olimpio, voi vorreste un'innocenza prudente. Non lo sapete, che, invece, proprio l'innocenza non conosce moderazione?

SCENA NONA

OLIMPIO, MARZIO E LUCREZIA

LUCREZIA: Ma che cosa avviene? Ho udito degli urli, dei colpi, dei lamenti, mi sono precipitata, ho incontrato Francesco stravolto e ansimante che usciva dalla stanza

di Beatrice e che mi ha quasi fatto cascare con uno spintone. Poi sono entrata nella stanza e ho trovato Beatrice tutta sanguinante e pesta, svenuta. Ella si è riavuta quasi subito e mi ha gettato le braccia al collo, ripetendo tra i singhiozzi: « Ditemi che non sono figlia sua. Ditemi che mia madre lo tradì con qualche stalliere. Ditemi, per l'amor di Dio, che non è mio padre ». Quindi è svenuta di nuovo. E io, non essendo in grado di sollevarla da terra, sono venuta qui per pregarvi di aiutarmi a stenderla sul letto.

OLIMPIO: Lasciatela dov'è. Perché volete frammettervi tra lei e il signor Francesco? Saprà rinvenire da sola.

LUCREZIA: Anche voi siete un uomo senza cuore, come Francesco. Avreste dovuto vederla: il viso coperto di sangue, i vestiti strappati. E per quale colpa? Ve lo domando, per quale delitto?

OLIMPIO: Oh, lasciateci in pace. Ma... eccola.

SCENA DECIMA

OLIMPIO, MARZIO, LUCREZIA E BEATRICE

BEATRICE: Marzio, Lucrezia, vi chiamo a testimoni. Questo uomo poco fa, benché sia il castellano di questa Rocca e abbia un impegno d'onore verso le persone che ci abitano e sia marito e padre, quest'uomo mi ha fatto profferte d'amore. Ed io l'ho respinto e perfino l'ho minacciato di parlarne a mio padre. Ma era la vecchia Beatrice che in quel momento gli resisteva e lo minacciava. La nuova non lo farà.

OLIMPIO: Tacete, voi non state bene, e parlate come in delirio.

BEATRICE: Ma voglio che non ci sia inganno né illusioni in quanto sta per accadere. Olimpio, io so adesso che tu hai calcolato sulla mia disperazione per avermi. Mi avrai, ma io ormai non sono più disperata e il darmi a te non sarà la conclusione della disperazione, come credevi forse, ma il principio di qualche altra cosa.

(*exit*)

MARZIO: Vedete, Olimpio, se avevo ragione? Voi otterrete troppo più di quanto avete sperato.

LUCREZIA: Misericordia. Come avete potuto, Olimpio, proprio voi, con una derelitta come Beatrice? E che debbo fare io adesso? Se ne parlassi a Francesco, egli sarebbe capace di ammazzarla davvero.

OLIMPIO: Non fate nulla. Prendo su di me tutto quello che sta per avvenire. E tu, Marzio, sta sicuro che otterrò esattamente quanto desideravo, non più. Tutti cerchiamo di giustificarci. Ella può dare il nome che vuole a quanto sta per fare. Ma sarà pur sempre quell'amore di cui ha bisogno. E quando ci sarà l'amore, ogni altra cosa cesserà e non ci sarà più che l'amore.

ATTO SECONDO

SCENA PRIMA

OLIMPIO E MARZIO

(*Sala principale della Rocca. Finestre spalancate. Bella stagione*).

OLIMPIO: Che è questa novità? Ora vuoi andar via? E perché?

MARZIO: Perché qui alla Rocca mi ci trovo troppo bene. Temo di infiacchirmi con i divertimenti e i piaceri.

OLIMPIO: Che vuoi dire? Tu fai sempre il buffone e non si capisce mai se parli sul serio.

MARZIO: Faccio il buffone, come voi dite, per difesa. Che fa la seppia quando è assalita? Si avvolge e scompare nel suo inchiostro. Così io: cerco di avvolgermi e di scomparire in quelle che voi chiamate le mie buffonerie.

OLIMPIO: Insomma, perché vuoi andar via?

MARZIO: Ve l'ho già detto: perché mi trovo troppo bene. E chi non si troverebbe bene quassù? Aria di montagna, limpida, frizzante e pura. Andiamo a letto presto, soprattutto voi, Olimpio, seppure in un letto che non è il vostro, e ci alziamo prestissimo, come voi stesso sapete quando vi dirigete sul far dell'alba verso casa vostra. Il signor Francesco, poi, ci tiene tutti allegri con le sue fantasie: si può dire che ne inventi ogni giorno una nuova. Manda scalze e ignude le serve, è vero, ma non lo fa per avarizia, bensì per rallegrarci con un po' di nudo femminile. Batte, è vero, ben bene, la moglie e la figlia ma anche questo non lo fa per cattiveria bensì per allietarci: quei concerti di strilli, di gemiti, di brontolii e di imprecazioni sono deliziosi per le orecchie. E vi assicuro che c'è da crepare dalle risa vedendo il signor Francesco trascinare la seggetta presso il camino e sederci su in camicia e fare i suoi bisogni e poi chiamare la figlia e ordinarle: « Su, Beatrice, nettami ben bene... » La signora Beatrice, che pur nettandolo, volta indietro il capo per non vedere e non sentire, è uno spettacolo veramente tutto da ridere. E chi non riderebbe ancora vedendo il signor Francesco la sera stendersi nudo sul letto e farsi grattare la rogna dalla figlia? Lui che dice: gratta, gratta, più forte, più su, gratta, gratta; e lei che si affanna a grattare con le due mani e intanto fa le più buffe smorfie di ripugnanza? Altra materia di riso sono i pranzi quando il signor Francesco, ad ogni pietanza, spinge il piatto verso la figlia dicendo: « Su, Beatricciola, fa la credenza ». Eh, signor Olimpio, chi non si divertirebbe in simili circostanze?

OLIMPIO: Tutto questo non è una novità. Avveniva pure un anno e due anni or sono. Che è successo di nuovo perché tu desideri di partire?

MARZIO: Voi volete che io vi parli francamente?

OLIMPIO: Certamente.

MARZIO: Ebbene ricordatevi quanto ebbi a dirvi qualche mese fa, allorché arrivaste da Roma con il signor Francesco e mi diceste che la disperazione della signora Beatrice era

la vostra migliore alleata. Io ebbi a dirvi: state attento, la disperazione è una cattiva alleata e vi farà ottenere troppo più di quanto desiderate.

OLIMPIO: E allora?

MARZIO: E allora è avvenuto quanto temevo. Voi avete scatenato la disperazione della signora Beatrice, facendo pervenire a suo padre la lettera che ella aveva scritto al fratello. E come avevate rettamente preveduto, la signora Beatrice, per disperazione, si è data a voi. Qui voi pensavate di fermarla. Ma lei non si è fermata. Ciò che per voi era il fine, ossia l'amore, per lei non era che un mezzo. Ciò che per voi era la conclusione, per lei era il principio. Voi avete montato una trappola ma ci avete messo dentro il piede per primo; avete costruito una macchina e adesso la macchina vi travolge.

OLIMPIO: Posto che questo sia vero, ma non è vero, torno a ripeterti: perché vuoi andar via?

MARZIO: Perché ho paura.

OLIMPIO: Paura di che?

MARZIO: Paura di voi e della signora Beatrice; ma soprattutto di me stesso.

OLIMPIO: Saresti il solo al mondo ad aver paura di Marzio.

MARZIO: Non vorrei essere frainteso. So bene che non sono un violento. Io non sono l'uomo che guarda le proprie mani e trema al pensiero di ciò che in certe occasioni sarebbero capaci di fare. Ma io sono povero ed essendo povero sono avido. Quello che altri fanno per violenza, io potrei farlo per avidità. Io ho cominciato ad aver paura di me stesso il giorno che voi mi avete detto che eravate andato a trovare la signora Beatrice nella sua stanza.

OLIMPIO: Che c'entri tu?

MARZIO: Ci sono già entrato. E vi posso anche dire come. Qualche tempo fa, trovandomi solo con la signora Beatrice, accennai alle difficoltà in cui mi trovavo, con una moglie e quattro figli da nutrire a forza di ariette di chitarra. E quasi mio malgrado, lasciai capire che sapevo molte cose e che le mie difficoltà avrebbero potuto un giorno sugge-

rirmi di servirmi delle cose che sapevo. Un momento prima non ci avevo pensato, notate bene, ed è proprio questo che mi fa paura: questa mancanza di premeditazione, questa spontaneità. Naturalmente la signora Beatrice mostrò comprensione per il mio stato. Tolse dalla borsa dieci scudi e me li diede e io promisi che, almeno per quanto mi riguardava, nessuno avrebbe mai saputo nulla. Come vedete ci sono già entrato.

OLIMPIO: Un ricatto? Beatrice ha fatto malissimo a darti quei dieci scudi.

MARZIO: Misericordia, no, mille volte no. Una complicità, semmai, di cui notate ancora una volta, farei volentieri a meno ma alla quale sembra che io sia inclinato mio malgrado, in modo irresistibile. Tanto poco un ricatto, infatti, che vi chiedo il permesso di andarmene.

OLIMPIO: Va bene, tu sai che Beatrice ed io ci amiamo, hai ricevuto del denaro per non parlarne, tutto finisce qui. Perché partire?

MARZIO: Ma io vi ho già detto che ho paura di me stesso. Mi conosco e soprattutto conosco la miseria della mia famiglia. Sapete che i miei figli vanno scalzi e mezzo nudi? Che in casa mia si mangia una volta sola al giorno e spesso neppure una volta? Che mia moglie è così stremata che non ha latte per il più piccolo? Quando la sera rincaso e li vedo che mi guardano tutti quanti con occhi affamati, sento che per loro potrei anche commettere un delitto. Mi conosco, vi dico, e so di certo che più verrò a sapere e più chiederò, e più chiederò e più sarò coinvolto.

OLIMPIO: Coinvolto in che cosa?

MARZIO: Purtroppo non lo so, benché possa sospettarlo in certi momenti. Ed è anche per questo che ho paura.

OLIMPIO: Mi avevi chiesto il permesso di parlare francamente. Ma non l'hai fatto.

MARZIO: Vi ho detto tutto.

OLIMPIO: No, non hai detto tutto. E parlando davvero francamente: tu non hai paura e non vuoi andartene.

MARZIO: Potessi morire se non è vero.

OLIMPIO: È vero, sì, ma forse al tempo stesso non è vero. E infatti se ti dicessi: vattene, tu saresti molto deluso. Tu non vuoi andartene, tu vuoi sapere. E chiedendo di andartene, non tanto esprimi la paura, quanto il dispetto di non sapere. E tu vuoi sapere, perché immagini che sapendo, potrai chiedere di più. Forse hai paura davvero di essere coinvolto. Ma la tua avidità è più forte della tua paura. Vuoi sapere: ebbene ti accontenterò.

MARZIO: Mi accontenterete?

OLIMPIO: Sì, poiché lo desideri. So che mi espongo ad un ricatto. Ma voglio prenderti in parola e credere che tra noi non ci sarà mai ricatto bensì complicità.

MARZIO: Un momento, no, non ditemi nulla. Siate forte per me, non inducetemi in tentazione. Non ditemi nulla, me ne andrò e tornerò quando tutto sarà finito.

OLIMPIO: Che ti prende ora? Saresti davvero, per caso, più pauroso che avido?

MARZIO: No, io sono certamente, come voi avete detto, più avido che pauroso. Ma ve ne prego, fate come se io fossi più pauroso che avido.

OLIMPIO: Insomma: vuoi sapere o non vuoi sapere? Vuoi restare o vuoi andartene? Vuoi ottenere o vuoi rinunziare?

MARZIO: Dio m'è testimonio, non lo so neppure io, mi rimetto a voi.

OLIMPIO: Ti rimetti a me? Ma io non posso che pensare a me stesso.

MARZIO: Per una volta pensate a me. Domandatevi: conviene al povero Marzio di sapere certe cose? Ma badate; che sia proprio quel Marzio che è al tempo stesso avido e pauroso, che ha la famiglia che muore di fame, che suona la chitarra. Non un Marzio qualsiasi, proprio quello.

OLIMPIO: Te l'ho già detto, io non posso che pensare a me stesso. E dopo aver pesato il pro e il contro, ritengo che mi conviene di più che tu sappia. Forse se tu non sapessi già del nostro amore, avrei potuto lasciarti nell'ignoranza. Ma tu conosci il legame che mi unisce a Beatrice, e allora, se qualche cosa avviene, potresti, magari senza volerlo, tradirci rivelando il poco che sai. Ma sapendo tut-

to, tu potrai, anzi dovrai negare tutto. Così, tu lo voglia o no, devi sapere.

MARZIO: Debbo sapere subito?

OLIMPIO: Sì.

MARZIO: Così, su due piedi? Senza lasciarmi il tempo di riflettere? Per esempio, perché non domani?

OLIMPIO: No, subito.

MARZIO: Fate come volete.

OLIMPIO: Ebbene, sappilo: a quest'ora, il signor Francesco è già morto.

MARZIO: Misericordia. Dio, abbi pietà di noi. Non è possibile.

OLIMPIO: È così possibile che è già avvenuto.

MARZIO: Morto il signor Francesco, morto?

OLIMPIO: Sì, da almeno un'ora.

MARZIO: Ah, l'avevo sospettato tutto il tempo che questo sarebbe avvenuto e adesso lo so di certo. E come farò adesso a non saperlo se vorrò ignorarlo? Ah, l'avete detto e io lo so e non c'è più rimedio, povero Marzio, non c'è più rimedio.

OLIMPIO: Per una volta dici la verità: non c'è più rimedio.

MARZIO: L'avete ucciso? Ci scopriranno e io che non ho alcuna colpa, sarà coinvolto e nessuno crederà che non ci ho colpa. Povero Marzio, ecco la tua fine.

OLIMPIO: Calmati e non avere tanta paura. Non ci scopriranno e tu non sarai coinvolto. E intanto: io non l'ho ucciso.

MARZIO: Allora è ancora vivo?

OLIMPIO: No, è morto. Ma lascia che ti dica tutto; vedrai che poi non avrai più paura. Io voglio che tu sappia che ho fatto ogni cosa con accortezza, in modo che nessuno possa venire incolpato di questa morte, intendo dire nessuno di noialtri qui della Rocca. Intanto io avevo tutte le ragioni di odiare il signor Francesco e di desiderare la sua morte: egli impediva me e Beatrice di amarci liberamente; tormentava in mille modi Beatrice che amo; soprattutto, forse, era un tale uomo, così malvagio e così inutile non soltanto agli altri ma anche a se stesso, che, per così dire, invitava con tutta la sua esistenza ad ammazzarlo. Pure

bisognava fare la cosa con cautela, trattandosi dopo tutto del signor Francesco Cenci e non di un poveretto qualsiasi. Perciò io ho preparato un piano che, a quest'ora, secondo i miei calcoli, dovrebbe essere già stato eseguito.

MARZIO: Voi dite che il signor Francesco è già morto?

OLIMPIO: Sicuramente.

MARZIO: Allora non ditemi di più. Tutto quello che potete dirmi non avrà il peso di quanto mi avete già detto.

OLIMPIO: No, io voglio che tu ti rassicuri.

MARZIO: O piuttosto, volete rassicurare voi stesso?

OLIMPIO: Io non fui mai così sicuro di me come adesso. Dunque, mi trovavo di fronte ad un problema difficile: fare la cosa in modo che non soltanto non la si potesse attribuire a noi, ma che sembrasse anche essere stata fatta per un motivo diverso da quello reale. Ci pensai molto e finalmente mi parve di aver trovato la soluzione. Come sai, su queste montagne qui intorno, vivono molti banditi che si sono dati alla macchia per fuggire la giustizia. La più grossa banda di questi briganti si trova a Marcetello, non lontano di qui e io, per caso, ne conosco molto bene il capo perché fu soldato con me nell'armata del signor Colonna, a Lepanto. Così, uno di questi giorni, fingendo di andare a caccia, mi spinsi fino a Marcetello e andai a cercare quel capo dei briganti e gli feci la mia proposta: il signor Francesco è solito andare a cavallo per i monti, appostatevi sulla sua strada, assalitelo e, su un pretesto qualsiasi, ammazzatelo. Per voi questo non sarà che un omicidio di più; e non farlo, non vi salverà certamente dalla galera, né farlo vi aggraverà la pena che vi è riserbata. Discutemmo un poco e poi ci mettemmo d'accordo e il giorno stesso io gli feci pervenire la metà della somma pattuita. L'altra metà la riceverà a cose fatte. Ossia domani, poiché oggi era il giorno fissato.

MARZIO: Ma oggi il signor Francesco è uscito a cavallo con Beatrice. Avete fatto ammazzare il padre sotto gli occhi della figlia?

OLIMPIO: Beatrice lo sa ed è d'accordo.

MARZIO: È d'accordo?

OLIMPIO: Già, si fu d'accordo fin da principio.

MARZIO: Dite la verità: fu lei a suggerirvelo, a chiedervelo, a imporvelo.

OLIMPIO: Che importa chi fu il primo a pensarci? Si fu d'accordo, ecco tutto.

MARZIO: No, importa molto. Oh, vi riconosco una volta di più, Olimpio, vi riconosco. Siete ragionevole e siete vano e credete che tutto si possa fare come in cucina, con le ricette e le dosi, e al tempo stesso volete illudervi che tutto dipende da voi e che nulla vi sfugge dalle mani. Vano e ragionevole, ecco quello che siete.

OLIMPIO: Ma che ti prende ora? L'importante era raggiungere un certo scopo.

MARZIO: Forse, ma il suo, di Beatrice, non il vostro. Il vostro purtroppo non l'avete raggiunto né lo raggiungerete mai. Già vi illudeste di fermare Beatrice all'amore. Ma non l'avete fermata. Adesso vi illudete di fermarla a questo delitto, pensando che una figlia possa ammazzare il padre e poi restare quella di prima. Ma io vi dico che non la fermerete neppure questa volta. E vi dico pure che non siete voi a condurre la partita, ma lei. E ancora una volta vi ripeto che avete montato una macchina che vi travolgerà. Oh, non l'avessi mai saputo. Che ci travolgerà.

OLIMPIO: Io non potevo rifiutarmi. Un conto è sentirsi chiedere certe cose da una persona indifferente, in un luogo qualsiasi; e un conto invece dalla propria amante, nel cuor della notte, nel momento che si abbandona e il corpo di lei fa tutt'uno col nostro.

MARZIO: O illuso. Ditemi, per quale motivo credete che lei vi abbia aperto la porta della sua stanza?

OLIMPIO: Sono cose d'onore, sono uomo d'onore e soldato, non voglio parlarne con te.

MARZIO: Siete un soldato, eh sì, proprio un soldato e come tutti

i soldati siete leggero e ottuso e credete che le cose si possano fare con l'ingegno e con la forza e si possono fermare quando si voglia, come manovre in campo. Volete illudervi di aver fatto una bellissima manovra eh? E non vi accorgete invece che siete stato portato per il naso tutto il tempo. Dunque per quale motivo credete che Beatrice si sia data a voi? Per la vostra statura aitante? Per il vostro glorioso passato? Per le ferite che avete riportato a Lepanto?

OLIMPIO: Oh, basta, ora.

MARZIO: Ma perché volete farmi credere di ignorare che Beatrice si è servita di voi per vendicarsi di suo padre? Perché mai volete darmi ad intendere che non vi siete accorto che lei si è data a voi con il tacito patto che voi in cambio l'avreste aiutata a disfarsi di suo padre?

OLIMPIO: Basta, ti dico.

MARZIO: Eh, se fosse sufficiente dir: basta; forse avreste ragione voi. Purtroppo non è così.

OLIMPIO: Io sarò forse nient'altro che un soldato e non mi intenderò che di manovre. Ma tu non sai che parlare e le parole non hanno mai portato a nulla.

MARZIO: Ne siete proprio sicuro?

OLIMPIO: Io non vedo che altro può succedere; perché mai, morto il padre, io dovrei ancora fermare Beatrice. Dove e perché fermarla? Noi dovevamo disfarci di suo padre e l'abbiamo fatto e siamo liberi finalmente di decidere della nostra vita, tutto qui. D'ora in poi, tutto sarà più chiaro, più facile e più giusto.

MARZIO: Sì, e vissero felici fino alla morte.

OLIMPIO: La verità è che tu hai paura.

MARZIO: Sì, ho paura. Se gli uomini fossero delle macchine o magari dei soldati, avreste ragione voi. Ma non è così; e ho paura.

OLIMPIO: Tu devi fidarti di me e non pensare ad altro.

(*exit*)

SCENA SECONDA

Marzio e Lucrezia

(*Marzio accorda la chitarra e comincia a suonare*).

Lucrezia: Non era qui Olimpio?

Marzio: C'era, ma è andato via.

Lucrezia: Io voglio parlargli, ad Olimpio. Ma lui sa che voglio parlargli e mi evita.

Marzio: Perché mai credete che egli vi eviti?

Lucrezia: Perché vuol fare il piacer suo, quanto gli pare, e gli è indifferente quello che succede agli altri, anzi non vuole neppure saperlo. Eppure al mondo non ci siamo soltanto noi; ci sono anche gli altri. Un po' di comprensione e di carità non guasterebbe.

Marzio: Gli altri sareste voi, eh?

Lucrezia: Già, vi stupisce? Ci sono anch'io al mondo. E Beatrice ed Olimpio invece fanno come se non ci fossi. Tutto questo non può andare avanti in questo modo, proprio non può.

Marzio: Tutto questo?

Lucrezia: Non fingete di non capirmi. Quando Beatrice ed io eravamo quassù sole e chiuse come in un carcere, io pensavo talvolta tra me e me: peggio di così non potrà mai essere, avvenga qualsiasi cosa, sarà sempre meglio. E invece mi sbagliavo. Il peggio è venuto.

Marzio: Il peggio ha ancora da venire.

Lucrezia: Ma che volete di peggio voi? Una fanciulla onorata che avrebbe dovuto andare sposa e vivere tranquilla col marito e i figli, diventata la sgualdrina di un uomo brutale, volgare, plebeo, inferiore a lei per condizione e civiltà e per giunta tanto più vecchio di lei e sposato e padre di tre figli. Peggio di questo, c'è forse qualche cosa?

Marzio: Non so. Ma in tutti i casi non vedo in che cosa tutto questo vi danneggi. Beatrice diventando, come voi dite, la sgualdrina di Olimpio, ha fatto del male soltanto a se stessa.

LUCREZIA: Ha fatto del male soprattutto a me. Lei ne aveva voglia e Olimpio ne aveva voglia e hanno mandato al diavolo l'onore, e tutte le notti prendono il loro piacere insieme. Che male ha fatto Beatrice a se stessa, dal momento che ha rinunziato all'onore per l'amore? Niente di male, anzi credo molto di bene se è vero, come è vero, che l'amore ripaga di qualsiasi sacrificio.

MARZIO: Voi lo sapete, eh.

LUCREZIA: Anch'io sono stata giovane e anch'io ho amato. Io vi dico che il male l'hanno fatto a me, Marzio. Mentre loro nella stanza accanto si abbracciano, si baciano, si stringono e si mordono come fanno gli amanti, io sto con il cuore sospeso tutta la notte, col timore che il signor Francesco, il quale mi dorme accanto, oda qualche cosa e venga a scoprire la tresca. Già un paio di volte egli udì il rumore che faceva Olimpio camminando in punta di piedi per il corridoio o aprendo la porta di Beatrice e voleva alzarsi per andare a vedere e io dovetti dissuaderlo, dicendogli che erano i topi o il vento. Una volta qualcuno starnutì nel corridoio e lui si svegliò gridando: chi è? E io allora finsi di uscire per una mia necessità e trovai loro due nel corridoio e sebbene li supplicassi che se ne andassero, non mi diedero retta e rimasero lì a strofinarsi ed abbracciarsi a lungo e Beatrice era nuda come sua madre l'ha fatta, e a me mi toccò assistere a questa bella scena d'amore, che ogni momento mi sentivo morire dallo spavento e temevo che l'uscio si aprisse e lui comparisse sulla soglia. E non ci fossero che le notti: ma loro sembra che mettano non so che puntiglio a sfidare il pericolo anche di giorno, soprattutto Beatrice, che, al desinare, sta sempre con una mano sopra la tavola e l'altra sotto a stringere la mano di Olimpio. Oppure, un momento che il padre si volta, gli scocca un bacio sulla guancia; oppure fa qualche altra tenerezza. E io tutto il tempo temo e sto con il fiato sospeso, e se Dio guardi, lui venisse a sapere, la prima persona su cui sfogherebbe la sua collera sarei io. Credo che mi ammazzerebbe.

MARZIO: State tranquilla, vostro marito non verrà a sapere niente.

LUCREZIA: Lo dite voi.

MARZIO: Già lo dico io. E vi dico pure che non dovete più aver paura di lui perché forse a quest'ora non può più far paura a nessuno.

LUCREZIA: Voi non lo conoscete, Marzio, come lo conosco io.

MARZIO: Lo conoscevo anch'io e faceva paura anche a me. Ma a quest'ora egli è diventato non più temibile di uno spaventapasseri che stia nel mezzo di un campo di grano. Da lontano sembra un uomo vero, vi avvicinate, scoprite che non è che un fantoccio. Così vostro marito.

LUCREZIA: Ma che dite?

MARZIO: I morti non sono forse simili agli spaventapasseri? Hanno tutto dell'uomo, salvo la vita. E l'uomo che fu terribile in vita, morto diventa più innocuo del più innocuo uomo vivente. Giulio Cesare morto fa meno paura del più derelitto mendicante vivo.

LUCREZIA: Io non vi capisco.

MARZIO: Rallegratevi, d'ora in poi potrete dormire tranquilla.

LUCREZIA: Voi parlate come se mio marito fosse morto!

MARZIO: Lo è infatti. Ed è ben questo che cerco di farvi capire.

LUCREZIA: Morto mio marito? Morto?

MARZIO: Sì, morto, senza remissione né rimedio, morto davvero. Stamane egli è andato a fare una passeggiata a cavallo con Beatrice. Olimpio e Beatrice si sono messi d'accordo con i briganti di Marcetello affinché lo ammazzino. A quest'ora, come vi ho detto, è già morto.

LUCREZIA: Oh, non ditelo, è troppo terribile, povero Francesco. Ah lo sapevo che essi tramavano qualche cosa. Ah com'è terribile, povera me.

MARZIO: Non gridate tanto. Non ci sono che io qui. Da chi volete farvi sentire?

LUCREZIA: Morto, Francesco, morto?

MARZIO: Già, dovete convincervene. Tanto lo ripeterete che finirete per crederci.

LUCREZIA: Io so che voi non credete al mio dolore; non l'a-

mavo, è vero, ma questo non vuol dire che io non mi dolga. Credete forse che tutto sia così semplice? Io mi dolgo sì, e tutto mi pare ancor più terribile di prima e questa morte aggiunge alla mia vita un'ombra di più. Beatrice sgualdrina di Olimpio, assassina di suo padre e mio marito morto e tutta la vita devastata e ottenebrata: ah, non ve ne rendete conto, voi.

MARZIO: Io mi rendo conto che tra qualche giorno voi partirete per Roma insieme con Beatrice ed Olimpio. E che a Roma voi entrerete in possesso di un patrimonio che vi renderà la più ricca vedova di Roma. E che nonostante la vostra vita devastata e ottenebrata, vivrete molto più felice di prima.

LUCREZIA: Io ho la coscienza tranquilla, non seppi nulla non feci nulla. Per me è davvero come se fosse stato ammazzato dai briganti.

MARZIO: Ecco che diventate più ragionevole.

LUCREZIA: Io sono innocente della sua morte.

MARZIO: Nessuno vi accusa.

LUCREZIA: Ma io non voglio neppure sentire più nulla di questa morte, voglio dire delle vere ragioni che l'hanno provocata. Né voi, né Beatrice, né Olimpio dovete più parlarmene. Io non ho mai saputo nulla. Per me è morto per mano dei banditi. Ricordatevene.

MARZIO: Fate queste raccomandazioni a Beatrice ed Olimpio. Anch'io fino ad un momento fa non ne sapevo nulla. Purtroppo, però, sapere vuol dire essere complici.

LUCREZIA: Non per me.

MARZIO: Allora volete denunziarli?

LUCREZIA: Non voglio nulla, oh, lasciatemi in pace, non voglio nulla. Avrei voluto che egli non morisse ma adesso che è morto non voglio più nulla. Voglio soltanto lasciare questa orrida Rocca, e tornare a Roma e lì rincatucciarmi nel mio angolo di vita, non saper più nulla, non udire più nulla. Oh, davvero vorrei poter fare come certe bestie, che, venuto l'inverno, si scavano una buca profonda e vi si addormentano e non si svegliano che a primavera

e intanto stanno chiuse e non sanno nulla della neve e del freddo e della notte e del giorno. Sì, ve lo giuro, Marzio, vorrei dormire adesso qualche anno e poi destarmi e che mi si dica che tutto è passato e che posso ormai vivere tranquilla.

MARZIO: Calmatevi, Olimpio mi ha assicurato che nessuno ne saprà mai nulla.

LUCREZIA: Non posso ancora crederci. Povero, povero Francesco.

SCENA TERZA

MARZIO, FRANCESCO E LUCREZIA

(*Entra Francesco, in abito da cavalcare*).

FRANCESCO (*gettando il mantello*): Lucrezia, su svelta, va a dire che servano al più presto la colazione. Mi sento morire di fame. Eh, Lucrezia, dico a te!

LUCREZIA (*dopo un momento di stupore, balzando in piedi e gettandosi al collo del marito*): Ma tu sei vivo, marito mio. Caro marito, sei vivo.

FRANCESCO: Ma che ti prende? Sì, sono vivo, e per giunta affamato. Via, che sono queste smancerie?

LUCREZIA: Sei vivo. Avevo avuto tanta paura che tu fossi morto.

FRANCESCO: Che è questo? Morto? Forse morto dalla stanchezza, perché abbiamo cavalcato quattr'ore per le montagne. Ma più vivo che mai. E poi lasciami, che ti prende, ti dico?

LUCREZIA: Lascia che ti abbracci. Sei pur vivo. È vivo, Marzio!

MARZIO: Infatti è vivissimo.

FRANCESCO: Parola d'onore, mi sembrate tutti matti. Che pazzia è questa? Perché avrei dovuto essere morto?

MARZIO: Non so davvero perché.

LUCREZIA: Perdonami. Ma stanotte ho fatto un sogno orribile che mi ha sconvolto. Mi pareva di vederti cavalcare per un sentiero di montagna, d'inverno, dalle parti di Marce-

tello, dove c'è quella banda di briganti. E poi, tutto ad un tratto, da dietro una roccia, esplodeva un colpo solo di archibugio e tu cadevi da cavallo sulla neve e la neve era tutta rossa del tuo sangue e tu restavi sul sentiero, immobile, esamine. Io stamani non ebbi il coraggio di dirtelo, ma tutto il tempo mi tormentavo per questo sogno e quando ti ho visto venire quasi credetti che tu fossi il fantasma di te stesso. E ho voluto abbracciarti per sentire con le mie mani che eri tu, davvero, in carne e ossa.

FRANCESCO: Che razza di sogni. Forse tu vorresti che così fosse, eh, Lucrezia? Ma disingannati: sono vivo e lo sarò ancora per molto tempo, così piaccia a Dio.

MARZIO: Già, fino a quando piacerà a Dio.

LUCREZIA: Io desidero che tu viva a lungo. Sognai così perché giorni fa si parlò dei banditi di Marcetello.

FRANCESCO: Sì, ma io ti dissi pure che quei banditi avevano voluto mettersi sotto la mia protezione chiedendomi in grazia di restare sulle mie terre. Tu hai sognato il contrario della realtà: che vuol dire questo, Lucrezia?

LUCREZIA: Vuol dire che ti voglio bene.

FRANCESCO: Basta, son vivo, anzi vivissimo. E la mia vita in questo momento ha il colore della fame. Su, va a sollecitare il pranzo.

LUCREZIA: Ci vado. Ci vado.

FRANCESCO: Andiamo, Marzio: mi suonerai qualcosa mentre mi cambio i vestiti.

(*exeunt omnes*)

SCENA QUARTA

OLIMPIO E BEATRICE

OLIMPIO: Io non capisco proprio come questo possa essere avvenuto. Si era d'accordo, avevo versato metà della somma pattuita, ancora ieri sera avevo ricevuto assicurazioni in proposito da uno della banda che era venuto in paese a comprare il pane. Non capisco.

BEATRICE: Eh, se fossi proverbiosa come le contadine di quassù, ti direi che il diavolo fa le pentole ma non i coperchi. Il tuo diavolo ti ha fatto una pentola senza coperchio, e così il tuo disegno, al fuoco dell'azione, è traboccato e ora non ne rimane più nulla.

OLIMPIO: Ma che dici? Avevo fatto tutto quanto tanto bene, con tanta cura e tanta pazienza. Proprio non capisco!

BEATRICE: È il tuo destino di non capire. Se tu capissi, non ti fideresti tanto dei tuoi piani e guarderesti piuttosto agli uomini che entrano in questi piani. Non lo sai che non ci si può fidare che di se stessi? E ancora. Ma gli altri possono sempre avere, quando fanno le cose che tu vuoi che facciano, altre mire dalle tue. Tu volevi un ammazzamento ma i banditi volevano il denaro. Dopo averci pensato su, hanno deciso di contentarsi di metà della somma, dal momento che l'altra metà gli poteva costare una persecuzione tenace e forse la morte. E così sono partiti.

OLIMPIO: Partiti?

BEATRICE: Eh, sì, partiti. Ci siamo spinti fino al luogo dove avevano le loro capanne, a Marcetello: non restavano che i muriccioli di sassi, fumavano ancora, stanotte hanno dato ogni cosa alle fiamme e sono partiti.

OLIMPIO: Partiti.

BEATRICE: Sì, partiti. E un pastore che frugava tra quelle macerie, sperando forse di trovarci qualche cosa, ci ha detto che si sono diretti verso il regno di Napoli. A quest'ora saranno già lontani.

OLIMPIO: Partiti. Ah, cani, ladri, assassini. Io li avevo beneficati, aiutati, protetti, ed ecco la riconoscenza.

BEATRICE: Via, che non ti dovevano alcuna riconoscenza. Tanto più che avevi deciso di non versare loro che la prima metà della somma e loro forse l'hanno indovinato. E poi chi si aspetta la riconoscenza dai banditi?

OLIMPIO: Il guaio principale è che avevamo soltanto quel denaro, non più. Ora non abbiamo più nulla. E senza denaro che si fa?

BEATRICE: Me lo domando anch'io.

OLIMPIO: Io avevo adottato questo piano perché era di sicura riuscita e al tempo stesso perfettamente ambiguo. Nessuno avrebbe potuto pensare che dietro i banditi c'eravamo noi. I banditi, dal canto loro, avevano abbastanza delitti sulla coscienza per addossarsi anche questo: uno di più o di meno che importava? E il giorno che fossero stati presi, anche se avessero svelato la verità, chi avrebbe creduto loro? Ai banditi non si crede.

BEATRICE: Tu ci hai creduto.

OLIMPIO: Non potevo farne a meno, se volevo che il piano riuscisse. C'era il rischio del tradimento, come c'è sempre in questi casi. Ma bisognava affrontarlo. Ora, però, oltre a non avere più denaro, non abbiamo neppure più alcun piano che sia buono abbastanza.

BEATRICE: Tu ti preoccupi di avere un piano che sia buono?

OLIMPIO: Sì, e non voglio tentar nulla che non abbia in anticipo probabilità sicure di successo. La prima condizione di successo per un tal genere di disegno, è che questo abbia due facce, una per noi che l'eseguiamo, un'altra per gli altri che non ci prendono parte. La prima può essere la faccia stessa della colpa; ma la seconda in tutti i casi deve essere quella dell'innocenza. Con grande fatica avevo trovato questo disegno bifronte dei banditi. Adesso non so davvero più che cosa inventare, almeno per un pezzo.

BEATRICE: E che vuoi fare?

OLIMPIO: Io penso che dobbiamo aspettare una prossima occasione. Le cose stanno in modo adesso che ci è possibile aspettare senza impazienza e senza paura. Nulla ci spinge alla fretta perché tuo padre non si è accorto di nulla, anzi più passano i giorni e più sembra che si allontani da qualsiasi sospetto. Egli si è adagiato ormai in questa vita quassù come in un letto in cui è facile assopirsi. Ti tormenta, è vero, come in passato; ma per una strana illusione pensa al tempo stesso di amarti e di essere amato da te. Con me, è affettuosissimo; non può fare a meno di me. Egli dimentica, insomma, di avere offeso come tutti coloro che offendono spesso e senza motivo. Noi dobbiamo

aspettare con pazienza, con calma e con fermezza, preparando i nostri animi per la prossima occasione favorevole, la quale non potrà non ripresentarsi, benché non si possa dire ora come né quando. Si tratta dunque di aspettare e stare in agguato, come il cacciatore fa con la preda. Tra i due, il cacciatore è sempre in vantaggio, perché egli sa quel che vuole e tende tutto il suo ingegno ad ottenerlo, mentre la preda è ignara del pericolo e finisce sempre, inevitabilmente, per esporsi.

BEATRICE: E quanto dovremo aspettare?

OLIMPIO: Questo non si può sapere con precisione. L'occasione favorevole potrebbe presentarsi domani, come tra un mese, tra un anno. Noi non dobbiamo aver fretta. E se è vero che questa situazione piace a tuo padre e lui non farebbe niente per cambiarla, noi due dal canto nostro, abbiamo anche noi qualche ragione di non giudicarla del tutto sfavorevole. Noi ci siamo incontrati, Beatrice, e ci amiamo e io vengo a trovarti tutte le notti e insomma, siamo ormai in grado di aspettare senza precipitare le cose. Io, per conto mio, aspetterei per sempre.

BEATRICE: Ecco: finalmente sei sincero.

OLIMPIO: Dico questo, perché ti amo. Scopo di un amante è amare ed essere amato e se ama ed è riamato, egli non può desiderare che questo duri per sempre.

BEATRICE: Tu speri, dunque, che questo duri per sempre. Ma non è l'amore che te lo fa sperare.

OLIMPIO: Non vedo che cos'altro possa essere.

BEATRICE: Tu hai detto poco fa che mio padre si è adagiato in questa situazione come in un letto comodo nel quale è facile assopirsi. Ora tu in questo letto ti ci sei addirittura addormentato.

OLIMPIO: Ma che vuoi dire?

BEATRICE: Tu desideri che niente cambi perché la situazione in cui ti trovi è davvero simile ad un buon letto ben fornito di coperte calde e ben rincalzato. Da una parte la moglie che ti prepara da mangiare, ti tiene pulita la casa, sta dietro ai tuoi figli e non vuol sapere dove tu vada

quando esci di casa la sera; dall'altra la fanciulla di venti anni che ti aspetta nel suo letto ogni notte, la figlia di Francesco Cenci che sacrifica il suo onore e abbassa la sua condizione per te. Inoltre castellano pieno di autorità, accarezzato da Francesco Cenci che non sospetta nulla (anche questo è piacevole, non è vero?) rispettato da tutti. In verità, chi non vorrebbe prolungare per sempre una simile situazione così dilettosa, così poco rischiosa, così ragionevole?

OLIMPIO: Ma anima mia, tu parli così a me?

BEATRICE: Tu pretendi di amarmi ma in realtà ami te stesso. E in fondo non sei tanto diverso da mio padre: anche tu vuoi spingermi alla disperazione e tormentarmi e farmi fare qualche pazzia.

OLIMPIO: Ma, se così fosse, anima mia, rifletti: se così fosse io non avrei trattato con i banditi.

BEATRICE: E chi mi dice che tu abbia trattato? O per lo meno che tu abbia trattato nel modo che dici? Chi mi dice che tu non abbia dato quel denaro ai banditi non affinché lo ammazzassero, bensì affinché non l'ammazzassero affatto e se ne andassero? Che ne so io dei tuoi rapporti con i banditi? Tu stesso dici che li hai beneficati in tanti modi. Loro in cambio potrebbero benissimo, per farti piacere, aver simulato ogni cosa.

OLIMPIO: Tu non sai quello che dici. Ma io non voglio seguirti: su questa strada del furore e del sospetto tu sarai sempre la più forte.

BEATRICE: Tu non puoi seguirmi perché se tu mi seguissi, saresti costretto ad ammettere la verità.

OLIMPIO: Ma quale verità?

BEATRICE: La verità: che tu vuoi che le cose rimangano come sono. Un giorno, tra un anno, tra due, mio padre si deciderà finalmente a togliermi di qui e a riportarmi a Roma. E tu, dopo aver mostrato qualche tristezza per una separazione così crudele, penserai dentro di te che tutto è bene quel che finisce bene; e ti dirai: la piccola Cenci dopo tutto mi ha fatto passare alla meno peggio questi due anni. E io tornerò a Roma ben diversa da quella che ero

quando ne partii: senza onore, senza speranze, senza amore.

OLIMPIO: Ma anima mia, questo non è vero!

BEATRICE: Oh, non chiamarmi anima mia. Credi forse che non veda chiaro nel tuo gioco?

OLIMPIO: Ma quale gioco? Ma che dici?!

BEATRICE: Tu vuoi stancarmi e pian piano portarmi ad accettare le cose come stanno. Ma perché mai credi che io quella notte ti abbia dato le chiavi della mia stanza?

OLIMPIO: Pensai che tu mi amassi.

BEATRICE: Io non ho mai parlato d'amore. Tu non hai buona memoria. E io voglio ricordarti quel che avvenne quella notte affinché tu non venga più a propormi di aspettare. Io ero sveglia quella notte, seduta sul letto, quando tu venisti. E poco prima io avevo detto le mie preghiere per l'ultima volta e pregando avevo detto a Dio: d'ora in poi non ti pregherò più perché sarà per me un sacrilegio e questo perché non sarò più quella di prima dal momento che per dare la morte a mio padre procuro anzitutto la morte a me stessa. E tu poi entrasti come un ladro, e strisciasti fino al mio letto e io tremavo dentro di me non tanto per quello che stavo per fare quanto per quello che ne sarebbe seguito. Tu ti spogliasti al buio e poi entrasti nel letto al mio fianco e subito mi mettesti una mano sul petto, come per rassicurarti che ormai ero tua. Allora io ti presi la mano e dissi: « Se tu mi vuoi bene, devi aiutarmi a far pentire mio padre di quello che oggi mi ha fatto ». E tu dicesti « Ti prometto tutto quello che vuoi ». E io insistetti: « Devi giurarmi che mi aiuterai anche se ti chiedessi di ammazzarlo ». E allora tu proferisti non so che terribile bestemmia e poi mi afferrasti forte i capelli e mi rovesciasti indietro il capo e, chinandoti sulla mia bocca aperta, ci gettasti dentro il giuramento che ti chiedevo e poi mi baciasti forte come per suggellarmi la bocca dopo che ci avevi gettato dentro il giuramento. E io allora mi abbandonai a te soltanto perché avevi giurato e io avevo fiducia in te. Ora però che hai ottenuto quanto

desideravi, ti tiri indietro. Questi, dunque, sono i tuoi giuramenti?

OLIMPIO: Io ho certamente fatto quel giuramento e non è nelle mie intenzioni ritirarmi. Ma non voglio precipitare le cose, come ho già detto, e voglio prendere del tempo per preparare un nuovo piano che mi dia garanzia di sicuro successo e voglio aspettare l'occasione più favorevole per mandarlo ad effetto. Noi dobbiamo pensare all'avvenire, Beatrice e non soltanto al prossimo ma anche al più lontano. Tu invece non ci pensi e vorresti correre alla vendetta senza curarti di sapere se questa ti possa travolgere insieme con tuo padre.

BEATRICE: Io non ho avvenire. Ho distrutto il mio avvenire la notte che mi diedi a te. E proprio perché non ho avvenire, voglio che tu mantenga il giuramento. Che avvenire si può costruire sul disonore, sul sangue e sulla disperazione?

OLIMPIO: L'avvenire si costruisce sulla pazienza, sulla ragione e sulla fermezza.

BEATRICE: Io non posso più aspettare.

OLIMPIO: La tua impazienza potrebbe portarci al disastro.

BEATRICE: Impazienza! Ma io ho avuto pazienza per tanti anni e questa che tu chiami impazienza non è che il limite estremo di una lunghissima pazienza. Che credi? Che io voglia vendicarmi soltanto di questo soggiorno alla Petrella? Io voglio vendicarmi soprattutto dell'innocenza che mio padre mi ha rubato, tanti anni or sono. E sappi: io a nove anni ero una bambina innocente, e non sapevo nulla del male. Nella nostra casa allora c'era una serva di Spoleto che si chiamava Maria Pelli, una donna grande, alta, brutta, bestiale. Ora un giorno che io stavo con questa Pelli in cucina, mio padre entrò di colpo e aveva una faccia infuocata e stravolta e senza dir parola l'afferrò per i capelli e la trascinò in uno stanzino attiguo dove lei aveva il suo giaciglio e ve la rovesciò. Io li avevo seguiti, atterrita, pensando che egli volesse farle del male; e cominciai a tempestargli di pugni la schiena, pre-

gandolo che la lasciasse. Ma lui non mi dava retta e la Pelli con voce languente disse: « Beatrice non mi fa male, non spaventarti ». E poi la vidi chiudere gli occhi e abbandonarsi. Allora io cominciai a piangere in un angolo, non più di paura, bensì per non sapevo che vergogna. E lui stette sopra quella donna finché gli piacque e poi si rialzò e senza guardarmi disse: « Non piangere, sciocca, un giorno anche tu lo farai e non piangerai di certo ». E così io perdetti l'innocenza per colpa di quella bestia, non per amore, all'età giusta, ma ancora bambina, in modo sconveniente e ingiusto.

OLIMPIO: Che è questo? Niente, meno che niente. Tu vedesti tuo padre che faceva l'amore con la serva. E allora?

BEATRICE: Non è niente, infatti. Nella vita, per te, non c'è mai niente, salvo il tuo comodo. Anche i giuramenti, che sono? Niente.

OLIMPIO: Questo no.

BEATRICE: Il vincitore di Lepanto che trema ed ha paura. Il vincitore di Lepanto, oh... oh!...

OLIMPIO: Che è ora questo Lepanto?

BEATRICE: Non mi hai forse ripetuto mille volte che tu a Lepanto sconfiggesti non so quanti turchi?

OLIMPIO: È vero, ho combattuto a Lepanto con onore.

BEATRICE: Il glorioso vincitore di Lepanto, buono soltanto ad introdursi di soppiatto, come un ladro di galline, di notte, nella stanza di una fanciulla e starci fino all'alba, tremando, attento e inorecchito ad ogni muovere di foglie, il grande, il glorioso vincitore di Lepanto.

OLIMPIO: Ora sta zitta.

BEATRICE: Il glorioso vincitore di Lepanto.

OLIMPIO: Sta zitta, se no... (*alza la mano come per percuoterla*).

BEATRICE: Mi minacci? Ma io chiamo mio padre e gli dico la verità. Aiuto, aiuto.

OLIMPIO: Taci.

BEATRICE: Mio padre saprà ogni cosa, e allora dovrai pure agire, se non per mantenere il tuo giuramento, per salvare te stesso. Aiuto, Aiuto.

SCENA QUINTA

BEATRICE, OLIMPIO E FRANCESCO

FRANCESCO: Eh, che è? Chi grida aiuto?
(*Un lungo silenzio*).

FRANCESCO: Chi gridava aiuto?

BEATRICE: Ero io.

FRANCESCO: Perché, aiuto? Dov'è il pericolo?

BEATRICE: Olimpio...

FRANCESCO: Olimpio?...

BEATRICE: Per fortuna Olimpio è venuto prima di voi. Un pipistrello si è staccato improvvisamente dall'angolo del soffitto e mi è volato addosso. Ho avuto tanta paura che mi si attaccasse ai capelli con gli unghielli.

FRANCESCO: Ce n'è sempre qualcuno, entrano per la finestra. Ma dove è andato?

OLIMPIO: È rivolato fuori. Oppure si sarà nascosto dietro qualche mobile.

FRANCESCO: Olimpio, che fate qui?

OLIMPIO: Signor Francesco, sentii gridare aiuto e sono accorso.

FRANCESCO: Bene, bene. Ora lasciatemi solo con mia figlia.

OLIMPIO: Come vi piace.

(*exit*)

SCENA SESTA

FRANCESCO E BEATRICE

FRANCESCO: Beatricciola, questa Rocca, e Olimpio, e le montagne qui intorno e le cavalcate per le montagne, e i pranzi e le colazioni e Marzio che suona la chitarra e insomma tutto quanto mi è venuto a noia.

BEATRICE: Strano. Avevate pur detto che volevate restare quassù per un anno o due. E ora, già dopo pochi mesi, il soggiorno vi è venuto a noia.

FRANCESCO: Non so perché, quando hai gridato e sono accorso e vi ho veduti tu ed Olimpio, in questa sala, un orrido, gelido senso di noia mi ha stretto il cuore; e tutto ad un tratto mi sono accorto che non posso più sopportare questa noia. Mi sembra di essere malvivo e la noia mi avvolge la mente come in una nebbia e tutto quello che faccio è intriso di noia e persino quello che mangio quassù ha il sapore della noia.

BEATRICE: Che sapore ha la noia?

FRANCESCO: Il sapore della vita quando niente la scuote e la solleva dal suo corso normale. Un sapore ben insipido, in verità.

BEATRICE: Io non so allora che sia la noia perché non so che sia la vita, proprio questa vita normale di cui voi parlate.

FRANCESCO: Non lamentarti, ti prego. Anche le tue lamentele mi sono venute a noia, come le bravate di Olimpio, e la melensaggine di Lucrezia, e il buon senso di Marzio. Il tuo odio, perché mi odi, non negarlo, ieri mi stuzzicava; ma oggi mi è venuto a noia. Che dobbiamo fare, Beatrice?

BEATRICE: Io non so quello che voi dobbiate fare. So soltanto quello che dovrei fare io.

FRANCESCO: O basta, basta, basta: sempre questo tono cupo e minaccioso, sempre queste parole ostili, scure, basta. Com'è noioso tutto questo. Basta.

BEATRICE: Basta, davvero.

FRANCESCO: Bisogna cambiare tutto, inventare una nuova vita o almeno una sembianza di nuova vita: e pazienza se anche questa sembianza durerà poco. A me basterebbe che mi divertisse per qualche mese, che dico, qualche giorno. Sono così intirizzito di noia che brucerei la casa pur di riscaldarmi per qualche minuto. Cambiare tutto, che ne dici Beatrice?

BEATRICE: Che si può cambiare, ormai?

FRANCESCO: Tutto. Ho cominciato a pensarci oggi, durante la passeggiata. Ebbi come un guizzo, a questo pensiero, e tu lo notasti e domandasti se per caso non mi sentissi male. Sì, mi sentivo male, infatti; era la noia che rialzava il ca-

po dentro il mio cuore e ci conficcava il suo dente avvelenato. E mentre tu dicevi: « Non state bene, volete che torniamo alla Rocca » io pensavo: « Non alla Rocca, ma a Roma, al più presto ». Sì, Beatrice, io l'ho deciso in quel momento: noi partiamo, io ti riporto a Roma.

BEATRICE: Ma voi parlate sul serio?

FRANCESCO: Certamente.

BEATRICE: Noi torniamo a Roma?

FRANCESCO: Tra due o tre giorni, al massimo.

BEATRICE: L'avete deciso veramente oppure è una finta, come l'altra volta, per tormentarmi e prendervi gioco di me?

FRANCESCO: L'ho deciso e lo farò. E affinché a Roma non ti senta più lamentare e la noia di qui non si ripresenti eguale e, insomma, affinché tutto sia cambiato davvero, non soltanto ti riporto a Roma ma ho anche deciso di maritarti al più presto. Le tue maledizioni mi annoiavano. Vediamo un po' se le benedizioni mi divertiranno.

BEATRICE: Voi mi riportate a Roma per maritarmi?

FRANCESCO: Sì, così ho deciso.

BEATRICE: Siete proprio sicuro che non cambierete idea ancora una volta?

FRANCESCO: Certo.

BEATRICE: Ebbene, se questo è vero, che siate maledetto una volta di più.

FRANCESCO: No, Beatrice, no, questo non va più. Un tempo, come ti ho detto, mi divertiva sentirmi maledire dalla tua bocca innocente, ma oggi purtroppo mi annoia. Tu devi benedirmi, Beatrice, se vuoi divertirmi.

BEATRICE: Io non sono venuta al mondo per divertirvi.

FRANCESCO: No? E allora che ci saresti venuta a fare?

BEATRICE: Dio soltanto lo sa.

FRANCESCO: Beatrice, io non voglio più sentire da te parole di colore fosco. Voglio la tua gratitudine, sarà cosa nuova per me. Noi andiamo a Roma e lì ti mariterai. Beatrice, non mi sei grata?

BEATRICE: Io non partirò di qui, io non andrò a Roma, io non mi mariterò.

FRANCESCO: No, Beatrice, no, non è così che devi rispondere. Perché, Beatrice, perché non dovresti tornare a Roma, perché non dovresti maritarti?

BEATRICE: Perché è troppo tardi!

FRANCESCO: Non è mai troppo tardi per queste cose.

BEATRICE: Avreste dovuto dirmelo il giorno che veniste quassù, per via di quella mia lettera. Ora è troppo tardi.

FRANCESCO: E che cosa è avvenuto nel frattempo perché sia troppo tardi? Nulla, nulla, nulla. Hai dormito, hai cavalcato con me per le montagne, hai mangiato, hai chiacchierato con Lucrezia. Nulla.

BEATRICE: Nulla, infatti. Proprio nulla.

FRANCESCO: Ma forse, Beatrice, io non mi sono spiegato bene.

BEATRICE: Vi siete spiegato benissimo.

FRANCESCO: No, non mi sono spiegato bene, la mia proposta mancava dei colori attraenti della realtà. Io, Beatrice, una volta a Roma, voglio maritarti secondo i tuoi desideri migliori, con un giovane di tuo gusto, della tua condizione e della tua età. E voglio maritarti con tutto lo splendore che si addice al nostro rango, Beatrice. Queste tue nozze dovranno essere di quelle che, per la loro magnificenza, si ricordano un pezzo. Tu ti sposerai, Beatrice, e avrai figli e sarai felice. Questa tua felicità sarà forse per me materia di divertimento, dal momento che la tua infelicità tanto mi annoia.

BEATRICE: Oh, voi sapete tormentare gli altri non soltanto quando volete far loro del male ma anche quando volete fargli del bene. Ma non vi rendete conto che voi non mi porterete via di qui, non mi mariterete, e io non avrò figli e non sarò mai felice?

FRANCESCO: E perché? Basta che io lo voglia e questo si farà.

BEATRICE: Ma voi non volete davvero queste cose, voglio dire non le volete col cuore. Voi volete soltanto non annoiarvi più; e vi illudete che accarezzandomi, vi divertirete forse un poco. Ma io vi dico che non farete nulla. E se anche vorrete farle, queste cose, io non le farò.

Francesco: Perché non le faresti, Beatricciola?

Beatrice: Ve l'ho già detto, perché non sono più possibili, purtroppo. E siete voi che le avete rese impossibili.

Francesco: Dipende da me, però, renderle possibili.

Beatrice: Eh, no, gli uomini non sono fantocci cui si può far recitare indifferentemente una parte o un'altra. Sono uomini; e se voi potete forse illudervi di cambiare ogni cosa nella vostra vita, gli altri non sono disposti a fare altrettanto, forse appunto perché ciò che conta nella loro vita non è annoiarsi o divertirsi come nella vostra.

Francesco: Che cosa conta nella vita degli altri?

Beatrice: Nella vita degli altri non so, ma nella mia contava, finché fui una fanciullina, rimanere innocente e poi più tardi, quando crebbi, amare ed essere riamata e sposarmi e vivere felice con mio marito e i miei figli. Ecco quello che contava nella mia vita. Contava; quello che conta adesso, sarà meglio che io non ve lo dica.

Franceso: E perché? Forse potrei accontentarti.

Beatrice: Oh, no. Questo non è davvero possibile.

Francesco: Basta, basta, basta. Non voglio più sentire lamentele parole fosche, allusioni minacciose. Quel che è stato è stato. D'ora in poi tu devi amarmi, Beatrice. Anche per te sarà una novità che ti scuoterà la noia di dosso. Devi amarmi prima di tutto perché sono tuo padre e poi perché mi appresto ad esaudire pienamente tutti i tuoi desideri.

Beatrice: Io non vi amo né vi amerò mai, voi non siete più mio padre e io non ho più desideri che voi possiate esaudire.

Francesco: Beatrice, tu devi ubbidirmi.

(*La prende per un braccio*).

Beatrice: Lasciatemi.

Francesco: Devi ubbidirmi. E in questo caso ubbidirmi vuol dire amarmi.

Beatrice: Lasciatemi. Voi battete un cane e poi volete che

vi faccia le feste. Non le farà mai più. Come vi vedrà, andrà a nascondersi, con la coda tra le gambe.

FRANCESCO: Un padre ha il diritto di maltrattare la figlia quanto gli pare e poi ha il diritto di esserne amato lo stesso. Tu devi amarmi.

BEATRICE: Lasciatemi.

FRANCESCO: Su, dimmi che mi vuoi bene, altrimenti ti spezzo un braccio.

BEATRICE: Lasciatemi, ahi, ahi, lasciatemi.

FRANCESCO: Dillo.

BEATRICE: Sì, vi voglio bene. Lasciatemi.

FRANCESCO: No, tu devi dire: padre mio, sono la vostra figlia ubbidiente devota e grata che vi ama.

BEATRICE (*inginocchiata*): Padre mio, sono la vostra figlia ubbidiente, devota è grata che vi ama.

FRANCESCO: E che andrà a Roma, con voi, tra pochi giorni che si mariterà e vivrà felice col marito e i figli.

BEATRICE: ... E che andrà a Roma, con voi, tra pochi giorni e che si mariterà e vivrà felice col marito e i figli.

FRANCESCO: Adesso, però, devi abbracciarmi. Abbracciami. Non ti faccio forse del bene, non ti ho forse promesso di levarti di qui e di maritarti? Dunque devi dimostrare la tua gratitudine: abbracciami.
(*Beatrice esegue*).

FRANCESCO: Così va bene. Già mi pare di annoiarmi meno. Che sarà? Il bene può forse essere divertente?

BEATRICE: Questo è il vostro bene?

FRANCESCO: Ad ogni modo, oggi a tavola voglio annunziare queste mie decisioni con la massima solennità a Lucrezia, a Olimpio e a tutti quanti. Non fosse altro perché non vorrei pentirmi. Annunziandole e prendendone tutti a testimoni, in qualche modo mi impedirò di tirarmi indietro. Non si sa mai: ho un carattere così volubile. Intanto voglio vedere se il pranzo è pronto. Il bene fa venire un appetito del diavolo. Ho fame, ho fame, ho fame. (*exit*)

SCENA SETTIMA

Beatrice e Lucrezia

(*Beatrice rimasta sola si avvicina alla finestra e guarda a lungo fuori. Entra Lucrezia. Beatrice si volge di scatto*).

Beatrice: Proprio voi desideravo. Bisogna avvertire Olimpio: mio padre ha scoperto ogni cosa.

Lucrezia: Misericordia.

Beatrice: Mi ha detto che ha visto Olimpio l'altra notte entrare e poi uscire dalla mia stanza. Intanto ha deciso che si parte al più presto per Roma.

Lucrezia: E sa che io so?

Beatrice: Certo che lo sa. Ha detto: a Roma faremo i conti con te e con quella buona donna di Lucrezia.

Lucrezia: Povera me.

Beatrice: Egli non vuole, però, che né voi né Olimpio sappiate che lui sa. Mi ha fatto giurare che non ne avrei parlato né a voi né a Olimpio. Ha detto che se parlavo, mi ammazzava. Egli vuole adesso fare una sua commedia, come se si fosse pentito di averci tenute chiuse quassù per tanto tempo. A tavola, tra poco, annunzierà, che ci riporta a Roma e che vuol maritarmi. Ma è una commedia e altre sono le sue vere intenzioni.

Lucrezia: E che dobbiamo fare? Ah, lo sapevo che non poteva andare avanti così, avevo tanta paura ed ecco: quel che temevo è avvenuto.

Beatrice: Ha detto: tutti avranno quello che si meritano. Voi due, tu e Lucrezia, a Roma; Olimpio e Marzio quassù.

Lucrezia: Anche Marzio?

Beatrice: Sicuro, anche Marzio.

SCENA OTTAVA

Beatrice, Lucrezia e Marzio

Lucrezia: Marzio, il signor Francesco vuol farti impiccare. Ha scoperto ogni cosa di Olimpio e di Beatrice e vuole vendicarsi di tutti quanti. Ci riporta a Roma, me e Beatrice. Ma di voi due, di te e di Olimpio, vuol sbrigarsi quassù.

Marzio: Ohimé, povero me.

Beatrice: Egli vuol fare una sua commedia, come se volesse riparare i torti che ci ha fatto. Ma in realtà vuole addormentare i nostri sospetti e coglierci di sorpresa.

Marzio: Ah, io non volevo sapere. Ah, perché ho saputo?

SCENA NONA

Beatrice, Lucrezia, Marzio ed Olimpio

Marzio: Olimpio, fuggiamo, il signor Francesco ha scoperto ogni cosa, di Beatrice e di voi, ha deciso di riportare le signore a Roma e noi due di ammazzarci quassù, alla Petrella.

Olimpio: Piano, che è questo? Ho veduto or ora il signor Francesco, era affettuoso, non dava a vedere nulla di insolito.

Lucrezia: Perché non vuole che voi sappiate che egli sa. Vuol coglervi di sorpresa, una volta che siamo partite di qui. Ha fatto giurare a Beatrice che non doveva dirvi nulla. Vuole ammazzarvi. Non vi resta che scappare.

Olimpio: Beatrice, è vero questo?

Beatrice: È verissimo. Era qui con me poco fa e ha detto che ti ha visto entrare e poi uscire l'altra notte dalla mia stanza. E ha detto che ci portava via di qui, a Roma. E ha anche detto: con voi due, tu e Lucrezia, faremo i conti a Roma. Ma io voglio che Olimpio non sospetti nulla fino

all'ultimo momento. Mi ha ingannato, io ingannerò lui; mi ha portato via l'onore di mia figlia senza che io me ne accorgessi; io gli porterò via la vita senza che se ne accorga. Insomma vuole ammazzarti e vuole ammazzare anche Marzio.

OLIMPIO: Io non me ne andrò.

LUCREZIA: Che farete?

OLIMPIO: Volete dire che faremo. Lui vuole ammazzarci, noi faremo in modo di ammazzare prima lui.

LUCREZIA: Dio abbi pietà di noi.

MARZIO (*mettendosi ad urlare improvvisamente*): Ah, povero Marzio, povero Marzio, io voglio andarmene, tornerò quando tutto sarà finito, non voglio saper niente e voglio andarmene; per l'amor di Dio, lasciatemi partire, voglio andarmene.

OLIMPIO: Zitto.

MARZIO: Voglio andarmene, voglio andar...

(*Olimpio lo sopraffà, cingendogli il collo con un braccio e turandogli la bocca con la mano. Quasi nello stesso momento, la porta si apre e due servitori entrano portando le vivande del pranzo. Dietro di loro viene Francesco*).

SCENA DECIMA

OLIMPIO, FRANCESCO, LUCREZIA, BEATRICE, MARZIO E SERVITORI

FRANCESCO (*sedendosi a tavola*): A tavola, a tavola. Versate il vino, riempite i bicchieri. Prima di incominciare a mangiare, voglio fare una dichiarazione. A tavola, vi dico. (*Tutti eseguono*).

FRANCESCO: Dunque, con la massima solennità annunzio quanto segue: punto primo: si parte dalla Petrella e si va a Roma. Partiamo tutti: io, Lucrezia, Beatrice e anche tu Olimpio con la tua famiglia e anche tu Marzio con la tua. Punto secondo: siete tutti invitati alle nozze di mia figlia Beatrice che si celebreranno a Roma quanto prima con

il massimo splendore. Ora vi prego di bere alla mia salute e di augurarmi felicità e lunga vita.

(Tutti si alzano in piedi e brindano alla salute di Francesco).

TUTTI: Felicità e lunga vita.

MARZIO: Non è mai troppo tardi signor Francesco, per riconoscere i propri torti e fare il bene.

FRANCESCO: Bravo, Marzio, hai detto la verità. Non è mai troppo tardi per fare il bene.

ATTO TERZO

QUADRO PRIMO

SCENA PRIMA

FRANCESCO, BEATRICE, OLIMPIO, MARZIO E LUCREZIA

(La sala, di sera. Alla tavola sparsa di piatti e di posate stanno ancora seduti Francesco, Beatrice ed Olimpio. Marzo siede presso il camino. Lucrezia sta sparecchiando).

FRANCESCO: Allora avete finito i preparativi?

LUCREZIA: C'è poco da preparare: la roba mia e di Beatrice entra tutta in una sola valigia. Non abbiamo quasi nulla da preparare.

FRANCESCO: Vedi, come trovi sempre il pretesto per lamentarti. Io non ho chiesto se avevate molta roba o poca, io ho chiesto se eravate pronte per partire.

LUCREZIA: Sì, siamo pronte. Potremmo partire anche subito.

FRANCESCO: Partiremo domani mattina, senza fretta, prima di mezzogiorno.

LUCREZIA: Però sarà bene che andiate a coricarvi presto questa sera. Voi oggi vi siete molto affaticato su e giù per la Rocca. Dovreste prendervi qualche riposo. Dimenticate che non siete più giovane.

FRANCESCO: Che è questa storia del non essere più giovane?

LUCREZIA: Avete passato i cinquant'anni.

FRANCESCO: Ma perché mi sono sposato una donna così fastidiosa? Sciocca, fingi di fare la buona moglie ma in realtà non t'importa nulla di me e vuoi soltanto rattristarmi.

LUCREZIA: Perdonatemi.

FRANCESCO: Sì, perdonatemi. Ormai però è troppo tardi e mi hai fatto venire il malumore e in questa testa che si preparava al sonno hai aperto la porta ad una quantità di pensieri che non aspettavano altro che la tua frase: « non sei più giovane », per irrompere dentro come tanti sudici pipistrelli. Ah, lo sentivo tutto il tempo che qualche cosa non andava. Mi sono messo a tavola di malavoglia, non ho quasi mangiato, tutto il tempo un sentimento atroce di noia mi rodeva il cuore. Oh, la noia! La noia! La noia! È vero, non sono più giovane e per giunta mi annoio. Che fare?

BEATRICE: Ci avevate fatto sperare che non ci avreste più parlato della vostra noia per qualche tempo.

FRANCESCO: La colpa è tua se mi annoio. Me lo stavo domandando proprio ora: perché mi annoio tanto? E allora ti ho guardato, ho visto il tuo viso scuro, scontento e ostile ed ho capito. Sei tu, con questo tuo viso di malaugurio, che riconduci la noia nel mio cuore.

BEATRICE: Voi non sapete quello che dite.

FRANCESCO: Sì, tu che dovresti essere allegra, piena di gratitudine e di speranza, dal momento che sta per esaudirsi quello che tu affermavi fosse il tuo più grande desiderio: andare a Roma; tu che dovresti essere piena di letizia e invece sei piena di non so che apatico sconforto.

BEATRICE: E perché dovrei essere allegra, di grazia?

FRANCESCO: Perché partiamo, torniamo a Roma.

BEATRICE: Se volete, non partiamo affatto. Ve l'ho già detto

tante volte: non ho più alcuna ragione per lasciare questa Rocca.

FRANCESCO: Non l'hai mai avuta. Spinto dalla noia, io ho cercato di cambiare me stesso e tutto quanto, ma debbo riconoscere che la tua felicità se così può essere chiamata questa tua apatia, mi annoia altrettanto e più della tua infelicità. Ah, Marzio, sbagliavi quando dicesti che non è mai tardi per fare il bene.

MARZIO: Signor Francesco, non basta farlo, il bene, bisogna saperlo fare.

FRANCESCO: Si vede che io non lo so fare. Ma io penso invece che in certi casi, è tardi per fare qualsiasi cosa, il male, il bene e anche le cose che non sono né male né bene. Posto che tali cose esistano.

BEATRICE: Io vado a coricarmi.

FRANCESCO: Un momento, io stavo per parlare proprio di te. E tu te ne vuoi andare?

BEATRICE: Di me?

FRANCESCO: Sì, di te. Credi forse di potere ignorare quanto sto dicendo, come chi è sano vuole ignorare i lamenti del malato? Sappilo, Beatrice, non soltanto per me è tardi per fare qualsiasi cosa, ma anche per te.

BEATRICE: Io non vi capisco.

FRANCESCO: Oh, tu mi capisci benissimo, siamo fatti per capirci, noi due. Avete forse creduto che io dicessi per me: è tardi, perché Lucrezia, inopportunamente com'è solita, mi ha ricordato i miei cinquant'anni In tal caso vi sbagliate. Per me era tardi anche a venti, anche a dieci anni, anche prima che fossi nato. Ed è tardi anche per te, Beatrice, benché tu sia giovane e inesperta della vita.

BEATRICE: Io volevo andare a coricarmi e voi mi avete trattenuta per farmi ascoltare queste vostre farneticherie.

FRANCESCO: Io non farnetico. È tardi per me ed è tardi per te, Beatrice, perché siamo della stessa famiglia e per la nostra famiglia è tardi forse da qualche secolo. Quella che io chiamo noia è in realtà incapacità di vivere ed è un'eredità antica che i Cenci si trasmettono col sangue povero

e stanco di padre in figlio, da molte centinaia d'anni. Essa serpeggia per le generazioni e come un fiume che alla sorgente non è che un ruscello e poi scendendo a valle s'ingrossa dei tanti suoi affluenti, invece di diminuire è cresciuta con il tempo, ed è diventata per la nostra famiglia il solo motivo di vita se pure la mancanza di ogni motivo può essere chiamata un motivo. La noia disgrega la mia vita Beatrice, e mi fa volere e disvolere; ma ancor di più disgrega la tua e ti rende incapace di vivere e di volere veramente qualche cosa. È tardi per me Beatrice, ma è ancora più tardi per te.

BEATRICE: Parlate per voi stesso. Io non vi rassomiglio, non conosco questa noia e so benissimo quello che voglio.

FRANCESCO: Ma come, Beatrice? Ma come? Sosterresti una cosa simile tanto contraria alla verità? Tu sei fatta come me, a mia immagine e somiglianza e l'età non conta.

BEATRICE: Io vi dico che non sono fatta come voi, per fortuna.

FRANCESCO: Sì, c'è una differenza tra di noi: io mi conosco e non mi faccio illusioni. Tu invece non ti conosci e ti illudi su te stessa.

BEATRICE: Vi sbagliate.

FRANCESCO: Mi sbaglio? E se te lo provassi?

BEATRICE: Non potreste.

FRANCESCO: Allora te lo provo. Vediamo: sembrava, per esempio che tu volessi andare a Roma a tutti i costi. Infatti scrivesti quella lettera a tuo fratello dichiarandogli che pur di toglierti di qui, saresti stata anche disposta a prendere il velo. Non è così, Beatrice?

BEATRICE: Sì, è così.

FRANCESCO: Ebbene, quel giorno tanto desiderato è venuto e tutta la tua furia è sbollita d'un tratto e quando ti annunziai che partivamo per Roma tu mi rispondesti che volevi restare qui. Né la prospettiva di maritarti ti attira di più, come poteva sembrare nella tua lettera. Sono io che ti porto via, sono io che ti mariterò; ma se dipendesse da te, tu resteresti quassù, a languire in queste stanze, so-

litaria, stracciata, sporca, ignava, inerte, sempre lamentandoti del tuo stato e mai facendo nulla per uscirne. Non è così, Beatrice? E questa la chiami volontà, capacità, appetito di vita? Al primo avvicinarsi del cibo tanto invocato, la tua fame è svanita ad un tratto ed eccoti svogliata e nauseata ancor prima di mangiare. Per quale motivo? Per nessun motivo, soltanto perché sei fatta così, cioè sei fatta come me e come sono fatti tutti i Cenci da qualche secolo in qua.

BEATRICE: Le vostre prove non provano nulla, vi sbagliate. Io ho alcuni buonissimi motivi per non desiderare più le cose che desideravo qualche mese fa.

FRANCESCO: Dilli, allora questi motivi. Se sono validi, riconoscerò volentieri di essermi sbagliato.

BEATRICE: Io non ve li dirò. Ma vi dico soltanto questo: parlate per voi stesso non per me. E se i Cenci furono sempre così come dite, ebbene io non sono una Cenci.

FRANCESCO: Via, non adirarti, Beatricciola: tanto più che anche questo è un carattere dei Cenci: montare in collera quando hanno torto. Tu non vuoi dire i motivi perché non ci sono. Vuoi sapere chi non è Cenci? Ecco, Lucrezia non è Cenci, Olimpio non è Cenci.

LUCREZIA: Così fosse vero che non fossi una Cenci e non vi avessi mai incontrata.

FRANCESCO: Lucrezia desiderava anche lei tornare a Roma, seppure con meno violenza di te, Beatrice. Ma ella lo desidera tuttora, nevvero, Lucrezia?

LUCREZIA: Almeno starò a casa mia, e vivrò in una città e non andrò più vestita di stracci.

FRANCESCO: Ecco: stare in casa propria, vivere in città, non vestire più di stracci. Lucrezia voleva questo, lo vuole tuttora, non è una Cenci. E Olimpio, anche lui, non è un Cenci, non è vero Olimpio?

OLIMPIO: Signor Francesco, non lo sono ma vorrei esserlo.

FRANCESCO: Ottima risposta. Sì, tu vorresti esserlo perché non pensi alla noia che ci scorre nelle vene insieme con il sangue, bensì soltanto alle nostre ricchezze. È una risposta che

ti dipinge quale sei: un uomo d'ordine, un uomo ragionevole, un uomo ambizioso che vuol salire e migliorare il proprio stato. Tu vuoi essere meglio di tuo padre, Olimpio, come tuo padre voleva essere meglio del tuo avo. Ecco come rispondono coloro che non sono Cenci. Essi vogliono cose concrete, denari, roba, potenza, le vogliono con costanza e sanno che le vogliono. Ma tu, Beatricciola, tu sei come me: non vuoi nulla. E nulla volendo, ora ti pare di volere una cosa e ora la cosa opposta. E così avviene che non c'incontriamo, Beatrice, appunto perché siamo fatti allo stesso modo: quando tu vuoi partire di qui, io non voglio; quando io voglio, tu vuoi rimanere.

BEATRICE: Vi ho già detto: parlate per voi stesso, non per me.

FRANCESCO: Orgoglio, altro carattere dei Cenci. Tu sei orgogliosa, Beatrice e non vuoi ammettere che nulla ti spinge a fare una cosa o l'altra. Ma alla mia età diventerai più umile e confesserai la verità: nulla, nulla, nulla.

BEATRICE: Perché non andate a dormire?

FRANCESCO: Ci vado, Beatrice, questa è la sola cosa in cui i Cenci dovrebbero tutti quanti essere d'accordo: dormire, dormire, poiché la cosa più simile alla morte è il sonno ed è proprio la morte che essi invocano fin da quando si affacciano alla vita. Buona notte, Lucrezia. Buona notte, Beatrice, buona notte, Olimpio. Buona notte, Marzio.

SCENA SECONDA

LUCREZIA, BEATRICE, OLIMPIO E MARZIO

LUCREZIA (*con voce tremante*): Ed io adesso che debbo fare?

OLIMPIO: Ve l'abbiamo già spiegato: dovete andare a letto come tutte le altre sere a coricarvi accanto a lui. Più tardi Beatrice verrà a chiamarvi e allora uscirete e lo lascerete solo.

LUCREZIA: Non sarebbe meglio che io resti qui tutta la notte? Tanto lo so che non potrò dormire.

OLIMPIO: No che non sarebbe meglio, così voi l'insospettireste e neppure lui dormirebbe e tutto sarebbe da ricominciare. Voi dovete coricarvi con lui come tutte le altre sere.

LUCREZIA: Ohimè, coricarmi accanto a lui che deve morire. Se restassi qui, in certo modo mi sembrerebbe di non essere neppure complice. Ma coricarmi accanto a lui e poi levarmi e lasciarlo solo, addormentato, in vostra balìa, questo sì che è terribile.

OLIMPIO: Via, andate.

LUCREZIA: Beatrice, debbo andarci?

BEATRICE: Non avete udito quello che ha detto Olimpio?

LUCREZIA: Marzio, almeno voi ditemi che non debbo andarci!

MARZIO: Mi chiedete il parere su una cosa simile? E sul fatto intero non me l'avete chiesto.

LUCREZIA: Ci vado, ci vado. Ma sarà terribile. E potrebbe darsi che lui voglia prendere il suo piacere con me e anche questo sarà terribile. Ma non guardatemi in quel modo, voialtri. Ci vado, non vedete che ci vado?

(*exit*)

SCENA TERZA

MARZIO, OLIMPIO E BEATRICE

MARZIO: Anch'io me ne vado. La signora Lucrezia non voleva andare a coricarsi perché temeva che una volta accanto al marito le sarebbe venuto meno il coraggio. Io che ho paura più di lei, vado invece a coricarmi volentieri perché la vista della mia famiglia mi ridarà il coraggio che adesso mi manca. È per loro che lo faccio.

OLIMPIO: Sta tranquillo, verrò a chiamarti io stesso.

MARZIO: Non lo vedete che sono tranquillissimo?

OLIMPIO: Tranquillissimo in verità. Ti tremano le mani e quasi quasi suonerebbero la chitarra da sole.

MARZIO: Chi mai disse che il coraggio vuol dire non aver paura? Coraggio è vincere la paura. Io la vincerò.

(*exit*)

SCENA QUARTA

Olimpio e Beatrice

Olimpio: Beatrice, io e te dobbiamo parlare chiaro, per l'ultima volta, prima che sia troppo tardi.

Beatrice: Che cosa vuoi da me?

Olimpio: Beatrice, noi possiamo ancora scegliere.

Beatrice: Lo sai che non abbiamo scelta. Mio padre sa di noi due, con questa partenza egli vuol separarci e poi vendicarsi su ciascuno di noi.

Olimpio: Ma io potrei, domani mattina stessa, dopo che siete partiti, salire a cavallo e fuggire. In poche ore sarei lontano di qui, egli non mi rivedrebbe mai più.

Beatrice: E di me che avverrebbe? Non ci pensi tu a me?

Olimpio: Tuo padre non potrebbe trattarti molto peggio di quanto faccia adesso. Può anche darsi che egli intenda davvero di maritarti.

Beatrice: E sei tu che mi dici questo?

Olimpio: Ma che hai?

Beatrice: Così io dovrei andare a Roma e accettare un marito qualsiasi il quale, in cambio di una buona dote, mi accetti a sua volta come sono, salvo poi a rimproverarmelo tutta la vita mia. Tu mi dici questo?

Olimpio: Io non dico che tu debba farlo: dico che potresti farlo.

Beatrice: Ma io non posso più maritarmi.

Olimpio: Dì piuttosto che non vuoi.

Beatrice: No, non posso, anche se lo volessi. Aver sognato fin dall'infanzia il matrimonio secondo come lo intendono tutte le fanciulle della mia età e adattarmi invece ad un connubio senza amore, senza dignità, senza purezza, pieno di menzogna e di rimorso, di modo che dovrei arrossire di me stessa ogni giorno della mia vita e invidiare persino la più povera contadina che vada sposa scalza e senza casa. Questo è quello che io dovrei accettare

secondo te? Essere, insomma, Cenci fino alla fine dei miei giorni, se è vero come è vero, che i Cenci non fanno mai nulla di cui non ci si possa vergognare e che non sia simile ad un sepolcro imbiancato, bello di fuori e pieno di immondezza di dentro?

OLIMPIO: Io non dico questo.

BEATRICE: Io non posso maritarmi. Avrei potuto essere quello che sognavo ma mio padre me lo impedì e mi costrinse ad essere quello che non avrei mai voluto. Ora voglio essere ciò che egli mi costrinse ad essere, fino alla fine, senza pentimenti né rimorsi.

OLIMPIO: Beatrice, tutti noi possiamo essere tante cose, secondo la nostra volontà.

BEATRICE: Eh, no. Noi siamo figli delle nostre azioni. Ma perché parlare ancora? La verità è che tu hai paura e stai cercando un pretesto per abbandonarmi e non farne nulla.

OLIMPIO: No, non ho paura di quello che stiamo per fare. Ho paura di te.

BEATRICE: Di me? Sono già al punto da far paura?

OLIMPIO: Cerca di capirmi. Io non ho già paura di fare quello che stiamo per fare: è necessario, per la mia e la tua salvezza, e anche se non lo fosse, tuo padre mi è venuto in odio e ha fatto più lui per convincermi che tu con tutte le tue ragioni. Egli non è degno di vivere e forse persino se ne rende conto e ammazzandolo noi non facciamo che secondare il suo destino. Ma io ho paura di te perché tu sinora non sei mai stata ferma e più ti ho concesso più hai chiesto e quando ti ho dato la mano tu hai preso anche il braccio. Io voglio essere sicuro, Beatrice, che dopo avere compiuto questo fatto, tu ti fermerai e penserai una volta a te stessa e a me.

BEATRICE: Io mi fermerò, come tu dici, soltanto quando tutto sarà finito.

OLIMPIO: Queste cose finiscono soltanto con la morte. Io non chiedo tanto. Voglio soltanto essere rassicurato sulle tue intenzioni.

BEATRICE: Son'io che dovrei essere rassicurata. Tu hai più co-

se nella tua vita, ma io non ho che te, se pur questo è qualche cosa.

OLIMPIO (*commosso*): Tu hai detto che non hai che me nella tua vita?

BEATRICE: La mia vita ormai è ben poco, ma questo poco tu lo sei.

OLIMPIO: Ebbene Beatrice, cerca di ricordarti questo, domani, e vedrai che tutto si appianerà.

BEATRICE: Ora devi andare.

OLIMPIO: Sì, andrò. Tra cinque ore io tornerò con Marzio e passando davanti alla tua camera busserò piano come era prestabilito.

(*exit*)

QUADRO SECONDO

SCENA PRIMA

BEATRICE E LUCREZIA

(*La stessa sala alcune ore dopo. Una luce tremolante di candela illumina una porta e quindi Lucrezia, in veste da camera, entra reggendo un candeliere. Va al camino, depone il candeliere, siede e rimane immobile a lungo, guardando in terra e poi incomincia a piangere gemendo e lamentandosi sommessamente. Entra Beatrice, anche lei in veste da camera, portando un altro candeliere. Va al camino, vi posa il suo candeliere e guarda la matrigna*).

BEATRICE: Che fate qui? Mi sono svegliata di soprassalto e vi ho vista passare per il corridoio, simile ad uno spettro. Che fate? Perché piangete?

LUCREZIA: Lo sai perché piango.

BEATRICE: Dopo tutto è meglio che noi due restiamo qui. Ormai non tarderanno molto e noi non dobbiamo impacciarli.

LUCREZIA: Ah, io non vorrei star di qua, né di là, ma lontano. E non sapere nulla.

BEATRICE: E poi apprendere, come per caso, che vostro marito è morto ed esclamare: « Come? Poveretto! Chi l'avrebbe mai pensato? ». Non è così?

LUCREZIA: Forse non vorresti anche tu che fosse così?

BEATRICE: Non già io. Io ho sempre saputo tutto, quel che facevo e quel che facevano gli altri. E tra tutte le cose che ho saputo, questa della sua morte non è forse la più terribile.

LUCREZIA: Io invece, non ho mai saputo nulla. E tutto è sempre avvenuto fuori della mia volontà, senza che io lo sapessi.

BEATRICE: Voi non avete bisogno di sapere quello che fate. Avete bisogno soltanto di sentirvi dire che quello che fate è giusto.

LUCREZIA: Sarà vero, ma voi tutti avete qualche buona ragione per fare quello che fate: Marzio perché ha la famiglia nuda e affamata e spera di ricavare qualche vantaggio; Olimpio perché ti ama; tu perché l'hai sempre odiato. Ma io? Io ero una povera vedova e venne il signor Francesco e mi prese in moglie, e lui era uno dei maggiori gentiluomini di Roma e io non ero nulla e per molti anni fu mio marito, simile in tutto agli altri mariti, anche se qualche volta mi batteva e mi tradiva. E io e lui abbiamo avuto ancor ieri rapporti carnali, come marito e moglie. E lui non mi dispiace sebbene riconosca che è uomo terribile e cattivo. E adesso lui morirà e io non ho motivi di volere che muoia e mi sento tutta sbigottita e so che questo non è buono né giusto, almeno per me.

BEATRICE: È vero, quello che stiamo per fare non è né buono, né giusto, anzi è una grande scelleratezza.

LUCREZIA: Allora non si faccia, per l'amor di Dio. Siamo ancora in tempo.

BEATRICE: Si deve fare. Sebbene sia una scelleratezza, si deve fare.

LUCREZIA: Ma perché, perché?

BEATRICE: Perché non è possibile non farlo.

LUCREZIA: Io non ti capisco.

BEATRICE: Voi vorreste che io vi dicessi che quello che stiamo per fare è buono e giusto. E io potrei accontentarvi, se volessi. Potrei dirvi, per esempio, che questa nostra famiglia è durata abbastanza e che quando in una famiglia i padri sono peggiori dei figli, questo è segno che la famiglia deve finire. Ma non ve lo dirò.

LUCREZIA: Non è un buon motivo.

BEATRICE: È un motivo buonissimo, tutto finisce, anche le famiglie e noi talvolta non siamo che gli strumenti della natura che vuole la fine di tutte le cose. Ma come vi ho detto, non ve lo dirò. Potrei dirvi che egli ha meritato di morire per tutte le malvagità che ha commesso. Ma neppure questo vi dirò.

LUCREZIA: Non lo dirai perché sai che nessuno ha il diritto di farsi giustizia da sé.

BEATRICE: Infatti. Io non vi dirò se non questo: è una scelleratezza ma non è possibile non farla.

LUCREZIA (*alzandosi ad un tratto*): Io adesso vado nella sua stanza e lo sveglio con un urlo e poi gli dirò che ho avuto un incubo e così non succederà nulla. Io ci vado, sì, ci vado.

BEATRICE (*afferrandola*): No, non ci andate!

(*Le due donne lottano un momento, quindi Beatrice riduce Lucrezia in ginocchio, davanti a lei, con la testa nel suo grembo*).

LUCREZIA: Lasciami.

BEATRICE: No, non vi lascio. Questo è l'atteggiamento che dovrei tenere io, in ginocchio, con il viso in grembo ad una madre che mi amasse e mi comprendesse. E per consolarmi, forse, questa madre mi racconterebbe dolcemente qualche favola. Ma ve l'ho detto: questo è un tempo turbato in cui tutte le cose sono stravolte. E i figli sono migliori

dei padri e la matrigna sta inginocchiata, col viso in grembo alla figliastra, e piange e vuole essere consolata. Volete che ve la racconti, Lucrezia, una bella favola?

LUCREZIA: Ah, per me non ci sono, non ci saranno mai più favole..

BEATRICE: Eppure, ecco una bella favola. C'era una volta un re che aveva una figlia bella e buona. La regina era morta quando la figlia era ancora bambina e il re si era sposato di nuovo. La matrigna era anche lei bella e buona. E anche il re, strano a dirsi, era bello e buono. Eppure, come fu come non fu, tutto andò a finir male lo stesso, in questa famiglia così perfetta. La figliastra si mise d'accordo con la matrigna e con il suo fidanzato che era anche lui, manco a dirlo, bello e buono e ammazzarono tutti insieme questo re così bello e buono. L'ammazzarono davvero, chissà perché, ma dicono che poi vissero felici, lunghissimi anni.

LUCREZIA: Lasciami. L'hanno già ammazzato, ho sentito gridare di là.

BEATRICE: Non può essere, non ho sentito nulla.

LUCREZIA: Ho sentito un grido, come di uno che muore.

BEATRICE: Avrete sentito un gufo. Queste muraglie sono piene di gufi, anche l'altra notte li ho sentiti gridare.

SCENA SECONDA

LUCREZIA, BEATRICE, OLIMPIO E MARZIO

OLIMPIO: Che è questo? Perché Lucrezia sta così inginocchiata?

BEATRICE: Dorme.

OLIMPIO: E tu perché sei venuta in sala?

BEATRICE: Oh, non fare tante domande. Che importa?

OLIMPIO: In queste cose tutto è importante. Quel che stiamo per fare richiede molta prudenza.

LUCREZIA (*balzando in piedi*): Non l'avete ancora fatto?

MARZIO: Arriviamo adesso.

LUCREZIA: Allora, se non l'avete fatto ancora, non fatelo per l'amor di Dio.
(*Si getta addosso ad Olimpio*).

OLIMPIO: Eh, che è? Lasciatemi.

LUCREZIA: Non fatelo. Quell'uomo non è cattivo, credetemi. Ancor ieri, trovandosi con me, mi diceva: « Lucrezia, tra un mese è l'anniversario del nostro matrimonio. Voglio farti qualche gran regalo questa volta ». Un uomo cattivo non parla in questo modo, non vi pare?

OLIMPIO: Vi dico di lasciarmi.

LUCREZIA: No, finché non ci rinunziate, non vi lascio. E mi diceva pure: « Voglio far costruire una cappella votiva accanto al palazzo ». Un uomo che fa di questi progetti, non è cattivo, no?

MARZIO: Noi non l'ammazziamo già perché è cattivo, noi l'ammazziamo perché la signora Beatrice lo vuole.

LUCREZIA: Non fatelo. Giorni or sono, lui mi diceva: « Ho fatto dei torti a Olimpio che mi è così devoto ed è uomo valorosissimo e d'onore. Gli ho fatto dei torti e voglio ripararli. Gli farò del bene ». Un uomo che parla così, non è cattivo, no?

OLIMPIO: È la verità, sono uomo d'onore. E con questo?

LUCREZIA: Disse pure: ci sono molti gentiluomini, a Roma, che al paragone di Olimpio sembrano facchini.

OLIMPIO: Anche questa è la verità, né più né meno.

LUCREZIA: E allora se siete gentiluomo, come potete fare una azione simile? Un gentiluomo non ammazza a tradimento. Non fatelo, per l'amor di Dio, non fatelo.

MARZIO: Che dobbiamo fare?

BEATRICE: Non fatelo. Rientrate pure alle vostre case, tutti e due. Infilatevi di nuovo nel calduccio dei vostri letti, in braccio alle vostre mogli. E magari fateci all'amore, con le vostre mogli che non desiderano che di essere ingravi-

date da quegli uomini forti che siete. Quell'energia che ci avrebbe voluto per ammazzare quest'uomo, voi la deporrete in grembo alle vostre mogli e magari ne nascerà qualche cosa. Una energia ben nobile, in verità. Nasceranno figli paurosi, vili, tremebondi, che sveniranno ad ogni muovere di foglie.

OLIMPIO: A chi parli così?

BEATRICE: A chi ha paura, chiunque egli sia.

LUCREZIA: Non fatelo. Non date retta a Beatrice. Sarà la prima domani a ringraziarvi per non averlo fatto. Non fatelo. Ascoltate la voce della coscienza che non falla mai e che vi dice di non farlo.

BEATRICE: Fa quello che vuoi. Ma io ti diventerò nemica per la vita e fa conto di non avermi mai vista né conosciuta.

OLIMPIO: Io non ho detto nulla. Parla pure a Marzio così.

MARZIO: Oh, sì. Parlatemi, ditemi quel che volete. Ditemi pure che sono vile, giacché lo sono, in verità.

OLIMPIO: Ma io non lo sono né lo fui mai. Andiamo, Marzio.

LUCREZIA: Non fatelo, per l'amor di Dio.

OLIMPIO: Via, lasciatemi. Andiamo Marzio.

(*exeunt Olimpio e Marzio*)

SCENA TERZA

BEATRICE E LUCREZIA

BEATRICE: Il solo che mi faccia compassione, lo sai chi è?

LUCREZIA: Tutti siamo degni di compassione. Tutti.

BEATRICE: Il solo che mi faccia compassione è Marzio che lo fa per amore della famiglia. Denaro non è una ragione, è come nulla. E lui per nulla si sporcherà le mani di sangue. E mi fa compassione anche perché se avesse potuto, non l'avrebbe fatto e vi è stato costretto dalla necessità.

LUCREZIA (*andando alla finestra e spalancandola*): È già giorno...

BEATRICE: A quest'ora la povera donna della moglie di Marzio

e i suoi figli dormono ancora nella loro casetta ignuda. E lui rincaserà più tardi come un animale selvatico che è stato tutta la notte al freddo a cacciare e all'alba torna alla tana portando in bocca la preda. Così il male di Marzio nasce dal bene che lui vuole alla famiglia. E questo è peggio di tutto.

LUCREZIA (*affacciandosi*): È l'alba. Ecco il paese con tutti i suoi tetti, ancora addormentato, non un sol camino che fumi. Tutti dormono e tutti sono più felici di me, anche i più poveri, anche i malati, anche i moribondi.

BEATRICE: Gli altri ci sembrano sempre più felici di noi. Forse in questo momento, qualcuno ti vede dal paese, mentre ti affacci alla finestra e ti guarda e pensa: « Ecco là la signora Lucrezia che è tanto più felice di me ».

LUCREZIA: Ohimè, Olimpio si è affacciato al balcone della stanza e mi fa un segno. Ohimè! Ohimè!

BEATRICE: State zitta, è fatto. Perché strillate così alla finestra? Volete che tutto il paese lo sappia?

LUCREZIA: Ohimè! Perché non gli ero accanto e non sono morta anch'io? Che sarà di me, adesso?

BEATRICE: Ma tacete.

LUCREZIA: Ohimè, ecco, Olimpio e Marzio lo trasportano fuori della stanza, sul balcone. Ah, non voglio più guardare. Adesso vorrei pregare, se posso, per l'anima sua.

BEATRICE (*andando alla finestra e chiudendola rapidamente*): Pregare? Non è più tempo di pregare!

SCENA QUARTA

OLIMPIO, MARZIO, LUCREZIA E BEATRICE

(*Marzio ha indosso il mantello di Francesco, troppo grande e troppo lungo per lui*).

OLIMPIO: È fatto!

LUCREZIA: Disse qualche cosa?

OLIMPIO: Disse, come entravamo: olà, che è questo? Poi gli saltammo addosso e Marzio lo tenne fermo e io gli impedii di parlare oltre.

LUCREZIA: Non disse altro?

OLIMPIO: Neanche una parola.

LUCREZIA: Perfino ai condannati a morte si concede di raccomandare l'anima a Dio. Lui neppure questa grazia ha avuto.

OLIMPIO: Che volevate che si facesse? Che gli dicessi: signor Francesco, dovete morire, dite le vostre preghiere? Che si aspettasse dietro l'uscio che le avesse dette?

LUCREZIA: Io non so nulla, non ho visto nulla, non ho fatto nulla. Ricordatevelo: io non so nulla.

OLIMPIO: Tanto meglio: voi non sapete nulla e dunque non direte nulla.

MARZIO: Posso andarmene a casa?

OLIMPIO: Sì, vattene pure, quello che resta da fare, lo faremo noi.

MARZIO: Io tornerò più tardi.

OLIMPIO: Un momento, Marzio.

MARZIO: Che cosa volete ancora da me?

OLIMPIO: Nient'altro che ti togli questo mantello. Prima di tutto è conosciuto al paese come il mantello del signor Francesco. E poi ti sta lungo e largo il doppio.

MARZIO (*togliendosi il mantello e prendendolo sul braccio*): Avete ragione, mia moglie lo accorcerà.

OLIMPIO: Marzio, comunque io non ti consiglierei di portarlo a casa prima che si sappia che il signor Francesco è morto. Lascialo pur qui, non temere, te lo daremo tra qualche ora.

MARZIO: Avete ragione ancora una volta. Maledetto mantello, chi me lo mise sulle spalle? Certo quello stesso diavolo che mi suggerì di fare quello che ho fatto.
(*Getta il mantello a terra ed esce*).

BEATRICE: Non volevate pregare, Lucrezia?

LUCREZIA: Chi! Io? E per chi?

BEATRICE: Per chi volete: per lui, o per noi, o soltanto per

voi stessa. Purché ve ne andiate e non veda almeno per qualche ora la vostra faccia spaventata.

LUCREZIA: Ora, ecco, che tutto è fatto, voi non volete più saperne di me.

BEATRICE: Non avevate detto che non sapevate nulla?

LUCREZIA: Adesso ho paura di rimanere sola. Non so nulla, sì, non voglio saper nulla, ma fate come se sapessi, non lasciatemi sola.

BEATRICE: Di che avete paura? Andate, andate a pregare, se potete. Ecco, pregate per me, così non vi sentirete più sola e pregando per me vi sentirete vicina a me, se questo può consolarvi. Ma andate, per l'amor di Dio, andate!

LUCREZIA: Perché sei così infuriata? Vado; e pregherò per te, sì, come tu mi hai detto.

(*exit*)

SCENA QUINTA

OLIMPIO E BEATRICE

OLIMPIO: Beatrice che hai? Tu tremi tutta.

BEATRICE: Tremo di rabbia. Lucrezia, con i suoi piagnistei ha il potere di mettermi fuori di me.

OLIMPIO: Beatrice, da questo momento, tu devi lasciarti guidare completamente da me. Se tu farai tutto quello che ti dico di fare, noi riusciremo in breve tempo a cambiare in ordine questo disordine, in acquisto questa perdita, in benefizio questo che ancora adesso può sembrare un malefizio. Io non volli se non quanto tu volesti. Ma adesso che tutto è avvenuto, non mi tiro indietro e voglio prendere tutto sulle mie spalle; a patto però che tu mi aiuti con la tua ubbidienza e il tuo consenso.

BEATRICE: Dimmi quello che debbo fare.

OLIMPIO: Prima di tutto, noi dobbiamo fare in modo che i nostri animi non si svincolino dalle nostre azioni, e mentre noi, poniamo, ci presentiamo agli altri con gesti cal-

mi e sereni, il nostro animo, dentro di noi, tremi e abbia paura. Quel che abbiamo fatto, l'abbiamo fatto senza lasciar nulla fuori dell'azione, partecipandoci interamente. Così dovrà essere anche in futuro. Questa è la prima cosa che ti chiedo, Beatrice. Soltanto se sapremo essere calmi e sereni dentro di noi, lo sapremo essere di fuori.

BEATRICE: Io mi calmerò.

OLIMPIO: Sta bene così. Adesso io andrò a coricarmi e tu farai lo stesso e cercherai di riposarti. Appena si farà giorno pieno, come abbiamo convenuto, tu e Lucrezia, scoprirete la disgrazia e allora vi affaccierete alle finestre e griderete, in modo che tutto il paese vi senta. Io ho fatto nel pavimento del balcone un foro abbastanza grande perché si possa supporre che il suo corpo vi sia passato. Dunque, ricordati, è stata una disgrazia: egli si levò e uscì sul balcone, forse per prendere aria. Il legno del balcone, che era fradicio, gli cedette sotto i piedi e lui precipitò nell'orto di sotto, rimanendo ucciso sul colpo. Puoi anche confermare che Lucrezia lo sentì ripetere, nel momento che cadeva: Gesù, Gesù.

BEATRICE: Debbo dire questo?

OLIMPIO: Devi dire questo, né più, né meno. La nostra condotta deve esser simile ad una macchina ben costruita in cui nulla è lasciato al caso. Se tu costruissi una macchina, ci metteresti tu qualche congegno inutile, qualche rotella che non gira? No. Ebbene tu non devi lasciarti sgomentare dal fatto che qui si tratta di uomini e non di congegni. Essi appaiono a te uomini, se tu con la mente non sai incastrarli e farli giocare l'uno con l'altro, appunto come parti di macchina. Ma se tu questa macchina l'hai ben chiara nella mente, senza soprassalti del sentimento, ti avvedrai ben presto che anche gli uomini possono essere parti di macchina e giocare gli uni con gli altri per il tuo vantaggio, e secondo le tue necessità e i tuoi disegni.

BEATRICE: Sì, ho capito, una macchina.

OLIMPIO: Noi dobbiamo fidare nella mente perché siamo uomini e non bestie. È pur vero che, come le bestie, abbia-

mo sentimento, e finché facciamo le cose che fanno anche le bestie, possiamo, se ci fa piacere, abbandonarci al sentimento. Ma dal momento che vogliamo comportarci da uomini, dobbiamo lasciare da parte il sentimento e contare soltanto sulla mente.

BEATRICE: Sì, dobbiamo contare sulla mente.

OLIMPIO: Noi abbiamo agito sinora secondo un piano ben chiaro e così dobbiamo continuare ad agire in futuro. Purtroppo l'uomo è soggetto ai colpi della fortuna e ai salti del proprio umore: altrimenti si potrebbero fare forse piani esatti non dico per tutta la vita, ma almeno per un lungo periodo di anni.

BEATRICE: Sì, un lungo periodo di anni.

OLIMPIO: Ma che hai Beatrice? Tu sei pallida e continui a tremare. E pare che tu non mi oda e ripeti meccanicamente le ultime parole che dico, come se tu non capissi. Che hai?

BEATRICE: Non ti capisco, infatti.

OLIMPIO: Non ho parlato chiaro, forse?

BEATRICE: Sì, tu hai parlato chiaro.

OLIMPIO: E allora perché non mi capisci?

BEATRICE: Perdonami. Ma tutto il tempo, mentre parlavi, io non riuscivo ad ascoltarti. Udivo il rumore della tua voce ma non distinguevo il senso delle parole. La mia mente era altrove e così non ho udito né capito nulla.

OLIMPIO: A che pensavi?

BEATRICE: Io ti guardavo e vedevo chiaramente riflessa in te, come in uno specchio, un'immagine di me che vorrei ignorare. E mi dicevo che anche tu, pur parlandomi, vedevi riflessa in me, come in altro specchio simile, l'immagine di te stesso che forse hai già in odio. E pensavo che tu facessi uno sforzo supremo per non vedere questa tua immagine, per illuderti che tutto è rimasto come prima. E mi pareva che tu avvertissi tutto il tempo che questo tuo sforzo era inane e che tra di noi, ormai, non poteva più esservi nulla. E mi sentivo sola.

OLIMPIO: Ma io non ho fatto alcuno sforzo. Quanto ti ho detto l'ho sempre pensato, lo penserò sempre.

BEATRICE: Mi pareva invece che tu cercassi di illudermi e di illuderti di amarmi, mentre in realtà già ti facevo orrore, come ti faceva orrore l'immagine di te stesso che vedevi riflessa in me.

OLIMPIO: Io non vedevo se non la Beatrice che ho amato e amo tuttora.

BEATRICE: Anche l'amore più forte non resiste a certe prove; e, come un legno verde al fuoco, si spacca. E gli amanti si separano e bruciano ciascuno per conto suo. Sei sicuro di non desiderare in cuor tuo di non vedermi più, di liberarti di me?

OLIMPIO: Io non ho altro da dire se non quanto abbia già detto.

BEATRICE: Io mi sento sola con me stessa. E quello che sono mi sembra che sia ridotto a quello che ho fatto. E così mi sento sola con quello che ho fatto.

OLIMPIO: Noi faremo altre cose.

BEATRICE: Non hai davvero orrore di me? Veramente non l'hai? Perché se tu l'avessi, anch'io l'avrò. E allora mi getterò a capofitto nella morte, dove non è più nulla, orrore o altro.

OLIMPIO: Calmati. Io non ti lascerò e vivremo insieme.

BEATRICE: Vivremo insieme? Insieme, sì, staremo, ma vivremo? Potremo vivere dopo quanto abbiamo fatto?

OLIMPIO: Sai tu che è questo?

BEATRICE: Che cosa vuoi dire?

OLIMPIO: Questo è il tuo vecchio istinto di introdurre il dubbio e lo sgomento nell'animo altrui. Ma questa volta io non ti ascolterò. Pensa quello che vuoi ma non dirmelo: io non voglio più saper nulla.

BEATRICE: Sei tu che mi rispondi in questo modo?

OLIMPIO: Ecco il sole. Ora vattene nella tua stanza. Io andrò a casa mia e poi appena vi sentirò gridare, come è stato convenuto, tornerò alla Rocca.

(*exit*)

EPILOGO

SCENA PRIMA

OLIMPIO E MARZIO

(*La sala della Rocca, finestre aperte, tempo splendido. Olimpio in vestito da viaggio e Marzio con il mantello di Francesco*).

OLIMPIO: Tutto procede nel modo migliore, Marzio, come del resto avevo preveduto, voluto e prestabilito. Sono già alcuni giorni che il signor Francesco sta chiuso nella sua tomba nella chiesa di Santa Maria della Petrella, sia pace all'anima sua, se pure è possibile che una simile anima trovi pace in qualche luogo. L'inchiesta ha confermato in ogni punto le nostre dichiarazioni sulla disgrazia di cui egli fu vittima. E noi partiamo oggi per Roma, come era stato deciso. Per giunta anche il tempo ci è propizio: è una splendida giornata. Perché dunque, signor uccello del malaugurio, quella faccia così scura e così spaventata?

MARZIO: Olimpio, io vivo al paese e non alla Rocca. E nel paese si fa un gran mormorare e si dice chiaro e tondo che il signor Francesco non è stato vittima di una disgrazia, bensì è stato ammazzato.

OLIMPIO: E allora?

MARZIO: Come: allora? non vi basta?

OLIMPIO: Io, al tuo posto, non mi curerei più che tanto di questi mormorii. È giusto che sia così. Tutti sapevano dei maltrattamenti che il padre infliggeva alla figlia, naturale che adesso dicano che la figlia l'ha fatto ammazzare. Ma Marzio, questi mormorii sono come i cerchi che fa un sasso cadendo nell'acqua di uno stagno: prima forti, poi sempre più deboli e poi alla fine l'acqua torna calma e il sasso giace nel fondo.

MARZIO: Voi dite che si calmeranno?

OLIMPIO: Non potranno non calmarsi. È nella natura delle cose di perdere forza col passar del tempo. Io avevo calcolato questi mormorii come tutto il resto. Non mi ero mai illuso che la gente non avrebbe mormorato. Ma come l'architetto, quando fa una casa, calcola quanto peso debba sopportare ogni lastra del pavimento e lo calcola con larghezza per non avere sorprese a casa ultimata, io avevo calcolato la mia storia della disgrazia robusta e credibile più del necessario, in modo, appunto da reggere a qualsiasi contestazione. E così è stato. La gente ha mormorato, è perfino andata a confidarsi con il giudice, ma la storia ha retto e il giudice ha dato torto ai mormoratori e ragione a noi.

MARZIO: Sarà. Ma non vorrei che i mormorii, di bocca in bocca, giungessero fino a Roma. La giustizia romana è altra cosa da quella di quassù. Si fa presto a riaprire un'inchiesta criminale, Olimpio.

OLIMPIO: Non la riapriranno. Una volta a Roma, noi faremo in modo che le dicerie non oltrepassino il confine del pettegolezzo, e alla fine si estinguano come un fuoco senza nutrimento. La famiglia Cenci è potente ed ha legami di sangue con le migliori famiglie di Roma. Presenteremo quelle dicerie come un affronto e una diffamazione dei Cenci e delle famiglie che sono loro imparentate. Attraverso i Cenci e i loro parenti, muoveremo molte leve e, se sarà necessario, faremo intervenire qualche personaggio influente e di gran peso. Ma io sono convinto, Marzio, che non dovremo arrivare a tanto. Qualche anno fa, io uccisi un oste in una rissa. Che feci? Mi tenni nascosto per qualche tempo, mettendomi contemporaneamente sotto l'alta protezione del signor Colonna. Passato il fracasso, rispuntai fuori ed eccomi qui, sano e salvo.

MARZIO: Il signor Francesco non era un oste.

OLIMPIO: Ma tutti mi avevano visto ammazzare l'oste. E invece nessuno può dire di avermi visto ammazzare il signor Francesco.

MARZIO: Voi sembrate molto sicuro di voi stesso.

OLIMPIO: Prima di tutto l'esperienza mi rende sicuro: qualsiasi soldato ti dirà quello che ti dico io: ammazzare un uomo non è poi cosa tanto terribile. In secondo luogo la ragione: in tutta questa faccenda non ho fatto sinora niente che non fosse razionale.

MARZIO: Lo stesso, voi non mi rassicurate che in parte. Dite di avere tutto previsto e calcolato. Ma non potete aver previsto e calcolato anche ciò che può essere nel cuore degli uomini.

OLIMPIO: E che può esserci nel cuore degli uomini?

MARZIO: La paura, il rimorso, lo sconforto, l'orrore, tutte cose che voi non potete prevedere e che possono da un momento all'altro mandare all'aria questi vostri piani così ben congegnati.

OLIMPIO: Ti dirò che ho pensato anche a questo. E alla fine mi sono detto che questi sentimenti debbono e possono essere calcolati anch'essi per quanto è possibile. La grande risorsa su cui ho contato è l'istinto di conservazione che è tanto forte in tutti gli uomini. Si possono avere certamente nel cuore quei sentimenti ma nessuno credo, sarà così pazzo da rischiare la vita pur di sfogarli e liberarsene.

MARZIO: Ne siete proprio sicuro?

OLIMPIO: Per quanto è possibile essere sicuri di cose come queste. E io ti confesso, Marzio, che la mia massima preoccupazione era Beatrice, che pur è stata colei che ha voluto che si facesse quello che si è fatto. Io non ignoravo quanto ella fosse incostante, avventata, passionale, furiosa.

MARZIO: Io vi avvertii, ricordate? Vi dissi: attento, vi illudete di controllarla e lei invece vi porta dove vuole lei.

OLIMPIO: E a tua volta ricorderai che io ti risposi di sentirmi capace di fermarla. Ora, Marzio, i fatti mi hanno dato ragione.

MARZIO: Davvero?

OLIMPIO: Sì, davvero. Dapprima sembrò che la sua ragione vacillasse come una fiamma di candela sotto una ventata troppo forte. Faceva certi discorsi sconnessi e pur confor-

mandosi alle mie istruzioni, dava a vedere un animo in cui tutto era disordine, sconforto e passione. Ella sapeva rispondere al giudice criminale; ma non sapeva liberarsi di quell'altro giudice che, secondo lei, era insediato nella sua coscienza. Continuava a ritornare sulla sua bocca l'affermazione che avevamo commesso un gran delitto e che qualunque fossero le ragioni per cui l'avevamo commesso, esso restava inespiabile. Pareva d'altra parte che in tanta confusione della mente, avesse perduto di vista il fine che ci eravamo proposto: ripeteva senza tregua che la sua vita era finita e che il padre, nella sua caduta, aveva travolto anche lei.

MARZIO: Forse ella diceva la verità.

OLIMPIO: No, ella era soltanto sincera; e la verità della sincerità ossia della passione, può essere indifferentemente verissima o falsissima. Comunque, io mi sbigottii perché so che c'è in lei una capacità di furia molto pericolosa: quella stessa furia che l'aveva resa così inflessibile nel volere la morte del padre, poteva, adesso, renderla altrettanto inflessibile nel volere la propria perdita e la nostra.

MARZIO: Voi, adesso, cominciate a mettermi paura.

OLIMPIO: Voglio metterti paura soltanto per meglio rassicurarti in seguito. Che avresti fatto tu al mio posto?

MARZIO: Non saprei, avrei cercato di ragionare, di convincerla.

OLIMPIO: E avresti aggiunto esca al fuoco. Io invece procedetti in modo tutto diverso. Ogni volta che lei accennava di parlare della morte del padre, cambiavo discorso. Se lei insisteva, le ordinavo di tacere. Insomma le proibii assolutamente di fare qualsiasi allusione, anche la più piccola, a quanto è successo. Intanto mi studiavo di farla rientrare nelle vecchie abitudini, di farle fare le cose che aveva sempre fatte e nello stessissimo modo: mangiare, passeggiare, accudire alla casa, far piani per l'avvenire, dormire. La normalità, Marzio, ecco l'olio che gettavo a più riprese sulla sua tempesta.

MARZIO: E siete riuscito a calmarla?

OLIMPIO: Non ho finito. Io so che il corpo alimenta queste furie di quella stessa energia con la quale nutre la passione amorosa. Ed ho osservato che quando l'uomo è sazio d'amore, poca forza gli rimane per dedicarsi ad altro. Io dunque mi preoccupavo di stancare Beatrice. Io l'amo, Marzio e quest'amore, dopo quanto è successo, invece di diminuire è aumentato, in modo che ormai non potrei più fare a meno di lei. Così mi era facile amarla come prima e più di prima; e debbo dirti, Marzio, che è una mescolanza strana ma anche attraente quella della tristezza con il desiderio. In queste ultime notti, Beatrice, furiosa e disperata, finiva sempre per cedere e contraccambiare con ardore i miei trasporti. Un momento malediceva la sua vita; e un momento dopo, con infaticabile alacrità, secondava i miei abbracci. La tristezza dell'animo in lei non sapeva resistere all'allegria del corpo; e questa pareva farsi tanto più sfrenata quanto più, appunto, si mischiava di tristezza. La notte cominciava con le lacrime, le proteste, il disgusto, le smanie, e si concludeva con un pieno, violento abbandono. Tutto in lei si rivoltava contro l'amore e al tempo stesso tutto in lei lo favoriva e così c'era del desiderio nella sua rabbia, della lussuria nel suo rimorso, della voluttà nel suo sconforto; come c'era della mestizia nella sua voglia, del rammarico nelle sue carezze e della paura nella sua dedizione. Alla mattina ella era più stanca della notte, più bianca dell'alba, più fredda dell'aria di queste montagne. Allora, finalmente, esausta, rinunziava alla colpa e ritrovava nel sonno l'innocenza.

MARZIO: E quale è stato il risultato di questi vostri accorgimenti?

OLIMPIO: Un risultato ottimo, Marzio. Svuotata ogni notte della forza che ci voleva per alimentare di giorno la propria furia e imporla alla mia volontà, ella si è gradualmente calmata, illanguidita, rasserenata. Non ha più alluso alla morte del padre, ma non già per volontà, bensì per impotenza. Quei fantasmi che nei primi giorni le erano sembrati così vivi e incombenti, si sono piano piano allontanati

dalla sua mente, sono diventati pallidi, esangui; hanno finalmente lasciato trasparire attraverso le loro brume la placida, rassicurante realtà. Ella non ha più parlato; ma è stato un silenzio, il suo, di esaurimento, non di minaccia. Anche se volesse, adesso non avrebbe più la forza di disperarsi; e se prima ogni sorriso le costava uno sforzo di falsità, oggi dovrebbe compiere lo stesso sforzo per ritrovare un accento sincero di tristezza. Insomma, Marzio, tutti i nostri disastri vengono dal non volere accettare le cose come stanno e dall'aspirare invece alle cose come dovrebbero essere. Accettare, vuol dire restituire alla realtà che ci circonda, la vita che i nostri sogni le hanno sottratto. Vuol dire passare da un mondo ad un altro, da quello dell'impotenza e del rovello a quello della possibilità e della soddisfazione. Io tanto ho fatto che ho spinto Beatrice, come una bestia restìa che non voglia rientrare nell'ovile, da quel suo primo mondo rabbioso al secondo. Ella ormai ha accettato; il resto verrà da sé.

MARZIO: Voi mi dite dunque che dalla parte della signora Beatrice non abbiamo nulla da temere?

OLIMPIO: Assolutamente nulla. Il cavallo selvaggio ha trovato il suo cavaliere. Ancora qualche giorno e porterà la sella di buon grado.

MARZIO: Sì, ma per qualche tempo soltanto, forse. Il rimorso è simile a certi fiumi che si inabissano in una crepa del terreno e si pensa che la terra se li sia inghiottiti e poi erompono invece con forza raddoppiata, a gran distanza. Non vorrei che Beatrice ricordasse di aver ucciso suo padre quando noialtri ce ne fossimo già dimenticati.

OLIMPIO: Io conto per estinguere durevolmente ogni rimorso, sull'innesto di una nuova vita sorridente e sicura sul ceppo schiantato della vecchia. Io non mi limiterò ad amarla di notte, Marzio; ma cercherò anche di darle di giorno qualche motivo di contraccambiare con gratitudine il mio amore notturno. Ora noi andremo a Roma e resteremo tranquilli finché non sia finito il fracasso di questa morte. Quindi

io rimanderò mia moglie al suo paese, a Anticoli presso i genitori e farò in modo che ci rimanga insieme coi miei figli. Con Beatrice, conto di rimanere ancora poco in Roma; sistemata la mia famiglia, mi trasferirò con lei a Venezia, oppure a Milano. Ho amici dappertutto e così ne ha Beatrice, non ci sarà difficile di trovare protezioni e ospitalità e di vivere maritalmente senza preoccupazioni di alcun genere per l'avvenire. I giorni passeranno, Marzio, e le stagioni e gli anni; e la vita come un serpente sempre giovane e sempre verde, cambierà pelle più e più volte e Beatrice non sarà più quella di oggi o di ieri ma un'altra. E io voglio aver dei figli da lei, in modo che lei conosca dopo la dolcezza dell'amore anche quella della maternità e questa nuova dolcezza si porterà via persino il ricordo delle amarezze passate. La fanciulla diventerà allora donna, finalmente, e porgerà la mammella al figlio concepito nel proprio ventre e tutto questo, come sai, muta l'animo oltre al corpo e lo rende sempre più adatto alla vita. Insomma, Marzio, nulla di particolare nel nostro avvenire se non le cose che vuole la natura. Ma Beatrice, per fortuna, è ancora tanto giovane che la natura può volere per lei ancora molte cose.

SCENA SECONDA

Olimpio, Marzio e Lucrezia

Lucrezia: Non si può più partire. Siamo tutti perduti!

Olimpio: Ma che dite?

Lucrezia: Ah, io lo sapevo che non avrebbero creduto alla storia della disgrazia. L'ho sempre detto. Sapete chi sta venendo quassù?

Olimpio: Ma chi?

Lucrezia: Il signor Carlo Tirone. E sapete chi è il signor Carlo Tirone? Me l'ha spiegato quello stesso che mi ha portato la notizia. Il signor Carlo Tirone è auditore per la

provincia dell'Abruzzo ed è un uomo terribile che non crede a niente e a nessuno, che non risparmia nessuno e mette tutti alla tortura e da tutti estorce confessioni. Siamo perduti, vi dico.

OLIMPIO: Piano; come avete fatto a saperlo?

LUCREZIA: Me l'ha detto un merciaiolo ambulante che lo vide ieri sera all'osteria della Pace, cinquanta miglia da qui, dove lui pernottava. Questo merciaiolo parlò con uno del seguito e venne a sapere che il signor Tirone saliva quassù apposta per riaprire l'inchiesta. A quest'ora è già per strada, non tarderà molto che arriverà. Ah, lo sapevo che non avremmo potuto mai più partire da questo luogo maledetto.

MARZIO: Ecco, Olimpio, una novità che non avevate né preveduto, né calcolato.

OLIMPIO: Questo merciaiolo la notizia l'ha portata per incarico diretto del signor Tirone oppure per caso, senza alcun incarico?

LUCREZIA: Lo disse per caso, senza incarico, ma con malizia. Mi spiava tutto il tempo in viso per vedere che effetto mi facesse.

OLIMPIO: Per caso, dunque, e senza incarico. E allora noi partiamo, come si era deciso.

LUCREZIA: Noi partiamo?

OLIMPIO: Sicuro. Noi non siamo tenuti a sapere che il signor Tirone viene quassù. Abbiamo deciso di partire e partiremo.

LUCREZIA: E a che serve che partiamo?

OLIMPIO: A non farci incontrare col signor Tirone; a farci guadagnar tempo. Il signor Tirone è auditore del Regno di Napoli. Noi passiamo oggi stesso negli Stati della Chiesa. Il signor Tirone farà la sua inchiesta come potrà e poi tornerà a Napoli. Intanto noi saremo a Roma.

LUCREZIA: Io non voglio saper nulla, voi mi dite che partiamo e tanto mi basta. Partire, sì, partire, è tutto quello che voglio.

OLIMPIO: Ma non bisogna perdere tempo. I cavalli sono già

pronti nel cortile? Andate a dare ordine che portino immediatamente giù la roba. Marzio, va anche tu con Lucrezia, aiutala. Io penserò ad avvisare Beatrice.

MARZIO: Andiamo, andiamo..

OLIMPIO: Un momento, Marzio, Lucrezia. Se per caso incontrate Beatrice, non ditele nulla di questo arrivo del signor Tirone. Non una sola parola.

MARZIO: State tranquillo.

(*exeunt Lucrezia e Marzio*)

SCENA TERZA

OLIMPIO E BEATRICE

BEATRICE: Così è venuto finalmente questo giorno.

OLIMPIO: Quale giorno?

BEATRICE: Il giorno della partenza per Roma.

OLIMPIO: Sì, è venuto. Sei pronta? Saluta per l'ultima volta questa sala, perché non la vedrai mai più. Andiamo. (*Fa per avviarsi*).

BEATRICE: Un momento.

OLIMPIO: Che c'è? Non sei pronta?

BEATRICE: Sono pronta, sì.

OLIMPIO: E allora andiamo. È tardi, dobbiamo fare molta strada. Andiamo.

BEATRICE: Ho detto che sono pronta. Ma non a fare quello che credi.

OLIMPIO: Che c'è Beatrice? Che hai? Ma intanto, partiamo. Parleremo di tutto durante il viaggio, ne avremo il tempo.

BEATRICE: No, parliamone adesso.

OLIMPIO: Adesso? Ma non abbiamo che qualche minuto. Che si può dire in qualche minuto, Beatrice, che si può dire?

BEATRICE: Oh si possono dire tante cose. Siamo rimasti quassù più di due anni e ora non vorresti trattenerti ancora qualche minuto?

OLIMPIO: Allora parla, visto che vuoi parlare. Ma non ci sia-

mo già detto tutto? Che c'è? Hai paura di andare a Roma?

BEATRICE: No.

OLIMPIO: Hai paura dei mormorii che si sono fatti quassù per la morte di tuo padre? Non temere, tutto si aggiusterà.

BEATRICE: Non ho paura di nulla.

OLIMPIO: Che c'è allora? Ma parla. Perché non parli? Che hai?

BEATRICE: Tu vuoi che io parli e nello stesso tempo mi impedisci di parlare con la tua fretta. Io non ho nulla e non c'è nulla. Volevo soltanto dirti questo...

OLIMPIO: Che cosa?

BEATRICE: Che se lo desideri, possiamo anche partire insieme. Ma prima di Roma, dobbiamo separarci.

OLIMPIO: Se non vuoi che questo, va bene. È più prudente. Ma andiamo, adesso.

BEATRICE: Aspetta, non mi hai lasciato finire: separarci e non vederci mai più.

OLIMPIO: Mai più? Che vuol dire questo?

BEATRICE: Vuol dire che il nostro amore è finito.

OLIMPIO: Il nostro amore è finito?

BEATRICE: O meglio è finita questa nostra complicità di cui l'amore non era che uno degli aspetti, forse neppure il più importante. Il nostro amore non è mai stato che la maschera lusinghiera di cui si è servito il delitto per introdursi in queste stanze. Raggiunto il suo scopo, esso ha lasciato cadere la maschera ed ha mostrato il suo vero volto. Insomma provvedi alla tua salvezza e non occuparti più di me.

OLIMPIO: Queste sono parole oscure. Che vuoi dire Beatrice? Noi ci amiamo, ancora stanotte ci siamo amati; ed ora il nostro amore è finito, e io debbo provvedere alla mia salvezza. Qualcosa mi minaccia, dunque?

BEATRICE: Ricordi, quella mattina, ti domandai: non hai orrore di me?

OLIMPIO: Sì e io ti risposi che sognavi.

BEATRICE: Purtroppo però non avevo preveduto una cosa.

OLIMPIO: Ma quale?

BEATRICE: Che io avrei finito per avere orrore di te.

OLIMPIO: Di me?

BEATRICE: Sì, di te. E ancor più di te, di quella parte di me stessa che tu sei riuscito a conquistare e a rendere simile a te. Tu vuoi che io viva secondo una tua idea di normalità; e non ti accorgi che non c'è nulla di così orrendo come la normalità mischiata di delitto. Passeggiare e pensare: passeggio con l'uomo che mi aiutò ad uccidere mio padre. Mangiare e pensare: seggo a tavola con l'uomo che mi aiutò ad uccidere mio padre. Giacere insieme nel letto e pensare: prendo il mio piacere con l'uomo che mi aiutò ad uccidere mio padre. Il delitto è più sopportabile nella disperazione e nel terrore che nella sorda placidità delle abitudini quotidiane. Che vuol dire questo? Io mi sono sentita innocente il mattino del delitto, e poi sempre più colpevole a misura che i giorni sono passati e che noi siamo tornati a quella che tu chiami la normalità della vita. Ora io non voglio sentirmi colpevole, poiché non lo sono. E la tua normalità che accetta il delitto e se ne alimenta mi fa orrore come un'ipocrisia eterna che non potrei né rimuovere né dimenticare.

OLIMPIO: Noi siamo quello che facciamo, Beatrice. Non ci sarà forse ipocrisia se non nell'avvio di questa nostra nuova vita. Poi tu diventerai simile di dentro ai tuoi atti di fuori. Non avrai più bisogno di simulare la normalità: sarai normale.

BEATRICE: È proprio questo che mi fa orrore e che non voglio. Lo sai che cosa ho voluto vendicare contro mio padre?

OLIMPIO: Io so soltanto che discutere di queste cose, adesso, è una pazzia. Andiamo. Avremo tutto il tempo di spiegarci a Roma.

BEATRICE: No, noi dobbiamo spiegarci qui, per l'ultima volta. Io ho voluto vendicare la mia innocenza. E quest'innocenza adesso tu vorresti che io la perdessi una seconda volta e per sempre diventando la tua concubina, seguendoti per l'Italia, dandoti dei figli, vivendo con te maritalmente, normalmente. Io non farò questo. Io voglio serbare almeno la speranza di ritrovare un giorno la mia innocenza.

Olimpio: Ma come potrai, Beatrice? Tu non sarai mai più quello che eri. E quello che hai fatto tu non puoi abolirlo se non facendo altre cose, tutte diverse.

Beatrice: Tu l'hai detto. Facendo altre cose. Ma non quelle che tu vorresti che io facessi.

Olimpio: Ma quali allora, anima mia?

Beatrice: L'innocenza è forse in fondo ad una strada che mi allontana da te senza rimedio. La tua vita normale puzza di delitto, di complicità e di ipocrisia. Io avevo pur scritto in quella mia lettera che volevo che mi si maritasse o sarei entrata in un monastero. Maritarmi non potrò mai più. Ma una volta tornata a Roma saprò pur trovare un monastero che mi accolga.

Olimpio: Tu, proprio tu, vuoi questo?

Beatrice: Sì.

Olimpio: La vita normale con me, sarebbe un'ipocrisia, eh. Ma il velo gettato sul corpo che ancora stanotte si stringeva al mio, sulla testa che fino a ieri nutriva pensieri omicidi, questo no, non sarebbe ipocrisia. Andiamo, perché attardarci con queste assurdità?

Beatrice: Io non so che sarebbe. So soltanto che mi toglierei dal mondo e troverei una regola, e ogni ora del giorno mi mortificherei nell'ubbidienza, mi umilierei nella preghiera, mi annullerei nel sacrificio, come fanno appunto tutte le monache, così quelle che non hanno fatto nulla di male come quelle che hanno già vissuto una vita piena di errori. E vivendo con loro e come loro, senza ipocrisia poiché sarò al cospetto di Dio e con Dio non può essercene, io confido di ritrovare un giorno questo mio bene a cui tu vorresti che io rinunziassi, voglio dire l'innocenza. Se anche non la ritrovassi, mi basterebbe sperare di ritrovarla, come infatti spererò, con tutta l'anima, ardentemente. Mentre con te non potrei neppure nutrire questa speranza.

Olimpio: Tutto mi crolla addosso. Ah, lo so, se questo non mi capitasse così all'improvviso e non ci fosse questa fretta della partenza, io troverei il modo di farti uscire di

mente queste tue ubbie e di convincerti una volta di più. Ma sono preso alla sprovvista, coi cavalli già sellati nel cortile.

BEATRICE: No, disingannati, non mi avresti convinto neppure se ti avessi avvertito in tempo e avessimo avuto agio di parlarne con calma. Io sono rimasta quella che ero quando venni quassù, Olimpio, e non mi voglio cambiare per farti piacere. Io sono ancora la fanciulla che il giorno del delitto si guardava sbigottita le mani sporche di sangue e si domandava perché mai la ragione portasse al torto, la purezza alla corruzione, il desiderio di felicità all'infelicità. Non c'è nulla di comune tra di noi, Olimpio, salvo il delitto. Perciò separiamoci. Ma al tuo posto io non andrei a Roma, prenderei invece la via dei monti.

OLIMPIO: Che vuoi dire? Tu vuoi denunziarmi?

BEATRICE: Io non farò mai nulla che possa nuocerti. Ma se non ti fidi di me, uccidimi. La morte non posso darmela, ma vorrei riceverla. Fallo subito: te ne sarò grata.

OLIMPIO: No, è tardi anche per questo. Tutto avrei preveduto fuorché tu non volessi più vivere. Perché questo vuol dire la tua nuova decisione, Beatrice: non più vivere.

BEATRICE: Vattene, Olimpio. Io ti consiglio di fuggire per i monti perché non si può mai sapere quel che può succedere in questi casi, non perché voglia tradirti. Io tornerò a Roma e farò quello che ho detto. E se non potrò farlo, tanto peggio per me. Ma almeno tu non ci sarai e io non ti danneggerò.

OLIMPIO: Monaca. E io non ti rivedrò mai più.

BEATRICE: Si rivedono forse i morti? Io sarò morta per te.

OLIMPIO: È tardi, è tardi, è tardi. Addio.

(*Olimpio esce. Si odono di sotto la finestra spalancata delle voci. Qualcuno grida ad un tratto*: « Olimpio, Olimpio... » *Quindi si ode un rumore di zoccoli di cavallo che si allontana. Poco dopo entrano Marzio e Lucrezia, trafelati*).

LUCREZIA: Olimpio è fuggito. È saltato a cavallo ed è corso via.

BEATRICE: È partito, non è fuggito. Anche noi, tra poco partiremo.

MARZIO: Noi non partiremo.

BEATRICE: Che dici, Marzio? I cavalli sono già pronti.

MARZIO: Non partiremo. Il signor Carlo Tirone è qui.

SCENA QUARTA

BEATRICE, LUCREZIA, MARZIO, TIRONE E ALTRI

(*Entra Carlo Tirone, il seguito e molti abitanti del villaggio. La sala si riempie di gente*).

TIRONE: Chi è quell'uomo che al nostro arrivo sullo spiazzo della Rocca, è saltato a cavallo e nonostante le nostre intimazioni è corso via?

BEATRICE: Dovreste saperlo poiché, come sembra, già sapete tutto. È il mio amante, Olimpio Calvetti, castellano della Rocca.

TIRONE: Non andrà lontano, ho già provveduto a inviargli dietro due nostri uomini affinché lo fermino. Intanto, nessuno esca da questa sala, nessuno si muova, nessuno parli a nessuno.

LUCREZIA: Noi dobbiamo andare a Roma. Che è questo? I cavalli sono già sellati.

TIRONE: Voi resterete qui finché piacerà alla giustizia.

BEATRICE: Voi venite in nome della giustizia? Quale giustizia?

TIRONE: Quella del reame di Napoli: Beatrice Cenci, voi siete accusata di avere ucciso o fatto uccidere vostro padre Francesco. Lucrezia Cenci, voi siete accusata di aver partecipato al delitto. Marzio Catalano voi siete parimenti accusato dell'uccisione di Francesco Cenci.

BEATRICE: Accusatemi pure. Ma io sono innocente.

TIRONE: Parricida. Le mani ancora sporche di sangue, osate proclamare la vostra innocenza?

BEATRICE: Secondo la vostra giustizia voi potrete certamente dimostrare che io sono colpevole della morte di mio padre. Ma non potrete mai dimostrare che io non sia al tempo stesso innocente secondo un'altra giustizia che voi non potete né conoscere né tanto meno amministrare. Però venite lo stesso in buon punto, signor Tirone. Tutto qui richiedeva il vostro arrivo, la vostra presenza. Con voi, qualche cosa senza dubbio rientrerà nell'ordine. Che aspettate dunque per portarmi via?

TIRONE: Che la giustizia abbia fatto il suo corso.

BEATRICE: Sì, avete ragione, la giustizia deve fare il suo corso, quale essa sia. Andiamo.

TIRONE: Seguitela, guardate che ella non tenti di uccidersi. Ella potrebbe farlo per compiere il destino della sua famiglia che con questo delitto ha voluto la propria fine. Questa sala ha veduto cose che fanno impallidire la reggia di Micene. Ora non resta che lasciarla, luogo ormai sacro alla giustizia divina, misteriosa e imperscrutabile, che ha decretato la rovina e la distruzione dei Cenci.

FINE

ANGELO ROMANO'

DUE SONETTI

I

Vago di pace al suo riparo inchina
il giorno, con leggiadre aure i paesi
velando e il verde fiume e l'erbe accese
per poco da alte luci pellegrine.

L'oro delle fitte foglie la fina
grana del cielo intenerisce. Mese
soave, piogge, sacra calma, attese
d'una che geme in noi dolce rovina.

E alle contrade incognite ora voli
la luce e a loro s'affidi incorrotta.
La pena a noi rimane degli stuoli

fuggiti oltre i crinali, gridi rotti
di animali dal buio... Vivi e soli
preda saremo a sbigottite notti.

II

Negli occhi lenta ti si fa la sera,
muore il tumulto della luce; e pende

scarna la luna, dove sei. S'accende
la memoria a questi pallori di cera.

Hanno rapide voci nella sua spera
incrinata i cari anni, stupende
ombre che spirano appena, che leggende
di lutto e d'oro intessono se altera

l'aria la fronte pura t'incorona.
Hai dolce il viso nella tenue altura
degli orti, ora violento il vento sprona

nuvole alla collina. Non t'impaura
il temporale. È in te, questa che suona,
eco della tua sorte peritura.

NOTE BIO-BIBLIOGRAFICHE

degli autori che appaiono, nel presente volume, per la prima volta in « Botteghe Oscure »

GUADALUPE AMOR: Nació el año de 1922 en la Ciudad de México. En 1946 publica su primer volumen de poesía: *Yo soy mi casa, Puerta Obstinada* (1947) *Círculo de Augustia* (1948) y *Polvo* (1949). En 1951 publica en Madrid sus *Poesías Completas,* en las que, además de las obras ya citadas, se incluye una nuevo, *Más allá de lo obscuro.* Posteriormente vuelve a publicar en México *Décimas a Dios.* Prepara un nuevo libro de poemas, *Sobre el Amor,* y una novela autobiográfica.

RUSSELL A. ATKINS: Cleveland, Ohio, 1927. First studied painting which he left for music and poetry. Studied at the Cleveland Institute of Music. He has published in little magazines, is presently engaged in writing a *salon opera,* and two *poem plays,* and revising several piano compositions.

OLIVER BERNARD: Buckinghamshire, England, 1925. He lives and teaches in Corsica. His poems in this issue are his first published work. He is planning to write a novel and stories about Sartène.

ELIZABETH BOWEN: Ireland. Since the publication of her first book of stories *Encounter* 1923, Miss Bowen has published numerous works including: *The Demon Lover, The Last September, Look At All Those Roses* etc. She is now living and working in County Cork.

LUIS CERNUDA: Nació en Sevilla. Publica su primer libro en 1927. Fuera de España desde 1928. La colección de sus versos lleva el título de *La Realidad y ed Deseo.* En prosa ha publicado *Ocnos, Tres Narraciones* y *Variaciones sovre Tema Mexicano.* Ha traducido a su lengua una serie de poesías de Hölderling y *Troilo y Crésida,* de Shakespeare.

GIAN CARLO CONTI: Nato a Piacenza (1928), ma sempre vissuto a Parma, dove insegna in una scuola media. Opere: *Un mite ottobre ed altre poesie* (1952).

ANDRÉ CORBOZ: Né le 5 juin, 1928, à Genève.

DIEGO DE MESA Y GALLARDO: Nació en Madrid en 1912. Hizo la guerra de España. Pasó a México como refugiato político en 1939. Vive en Roma desde 1951. Ha publicado *Ciudades y días* (México 1949) con grabados de Juan Soriano.

PAUL ENGLE: U.S.A., 1908. Mr. Engle published an early volume of poems in the *Yale Series*, and more recently *A Word of Love* (Random House 1952). He teaches at the University of Iowa.

D. J. ENRIGHT: England. Besides translations of the highest order, D. J. Enright has published a book of poems, *The Laughing Hyena* (1953); and a novel, *Academic Year* (1955); he is now living in Japan.

CARLOS FUENTES: Noció en la Ciudad de México en 1929. Ha publicado un libro de cuentos, *Los días enmascarados* (Los Presentes, México, 1954). Prepara una novela, *La región más transparente del aire.*

JOSE MIGUEL GARCIA ASCOT: Nació en Túnez en 1927. Refugiado político español en México desde 1939, donde es profesor de Literatura en la Universidad Nacional (Facultad de Filosofía). Funda la revista *Presencia*. Publica *Baudelaire, poeta existencial* (1951). Participa en la adaptación de *Raíces* (Festival de Venecia, 1954).

ANTHONY HECHT: Born in 1923 in New City. B. A., M. A. Columbia University. Three years in the American Infantry during the war, in France, Germany, Czechoslavakia, and Japan. Prix de Rome, 1950. Guggenheim Fellow 1954. *A Summoning of Stones*, a volume of poems published by Macmillan, 1954.

ESMÉ HOOTON: England. Esmé Hooton has been published in various magazines.

ROLFE HUMPHRIES: U.S.A. He will soon publish a volume written in Welsh meters on Welsh themes: *Green Armor On Green Ground*, (Scribners, 1956). Many other volumes including, *Poems Collected and New* (1954). He has made the best English translation of Virgil's *Aeneid*; his translation of Ovid's *Metamorphoses* was just published by the Indiana Press.

JAMES KIRKUP: England, 1923. His first book of poems, *The Drowned Sailor* (1948). His most recent, *A Spring Journey* (1954). He is the author of several television plays and radio features, of which *The Descent Into The Cave* is the latest. In 1950 he won an Atlantic Award in Literature. He is now visiting poet at the Bath Academy of Art.

MELVIN WALKER LA FOLLETTE: U.S.A. 1930. Educated at Purdue and the University of Iowa. He has published in various magazines. At present he lectures at the University of British Columbia.

LÉNA LECLERQ: Née le 5 mars 1926. Vit à la campagne.

GUY LÉVIS MANO: 1904. Parmi ses recueils de poèmes: *Crâne sans lois, La nuit du prisonnier, Captif de ton jour et de ta nuit, Homme exclu de la vie et de la mort, Images de l'homme immobile, Mal à l'homme, L'extrême adversaire*, etc... Ses poèmes de captivité ont paru sous le nom de Jean Garamond. A publié de nombrueses traductions de la poésie espagnole: Lorca, Alberti, Neruda, Jimenez, des Coplas, des Romances, etc...

JOSE LEZAMA LIMA: Nacido en La Habana en 1912. Fundador y Director de las revistas « Espuela de Plata », « Nadie Parecía » y « Orígenes ». Ha publicado varios volúmenes de poesía, entre ellos: « Aventuras Sigilosas », « La Fijeza » y un volumen de ensayos, « Analecta del Reloj ».

JACKSON MATHEWS: U.S.A. Teaches at the University of Washington, Seattle. His translations of René Char will be publised in the Winter of 1955 by Random House. He has recently won a Bollingen grant for the purpose of translating Valéry.

ALBERTO MORAVIA: Nato a Roma (1908). Opere: *Gli Indifferenti* (1929); *Le ambizioni sbagliate* (1935); *L'imbroglio* (1937); *I sogni del pigro* (1940); *La mascherata* (1941); *Agostino* (1944); *La Romana* (1947); *La disubbidienza* (1948); *L'amore coniugale* (1949); *Il conformista* (1951); *Racconti* (1952); *Racconti romani* (1954); *Il disprezzo* (1954).

HAROLD NORSE: New York City. B. A. Brooklyn College, M. A., N. Y. U. first volume of poetry, *The Undersea Mountain* (Swallow 1953). He has lived in Rome for two years, translating the great vernacular poet, G. G. Belli, writing his own poems and a book about his experiences in Italy.

M. S. NUGENT-HEAD: Born in 1934. One year at Harvard. He is about to be commissioned in the British Army, and plans to go to Oxford in 1956. The poems in this issue are his first published work.

OCTAVIO PAZ: Nació en la Ciudad de México en 1914. En 1937 estuvo en España, durante la guerra civil, del lado de los republicanos españoles. En 1943 obtuvo una beca Guggenheim y vivió en los Estados Unidos. Poesia: *Luna Silvestre*, México, 1933; *Bajo tu clara sombra*, España, 1937; *Entre la Piedra y la Flor*, México, 1940; *A la Orilla del Mundo*, México, 1942; *Libertad Bajo Palabra*, México, 1949; *¿Aguila o Sol?*, México, 1951; *Semillas para un Himno*, México, 1954. Prosa: *El Laberinto de la Soledad*, México, 1950. Prepara dos libros de ensayos.

EMILIO PRADOS: Exiliado español en México. Nació en Málaga en 1899, donde fundó y dirigió, junto con Manuel Altolaguirre, la revista de poesía *Litoral*. Tipógrafo por afición. Ha publicado varios volúmenes de poemas, los más importantes son: *Tiempo*, *Canciones del Farero y Vuelta* (Málaga).

HENRY RAGO: U.S.A. Mr. Rago who is a poet and critic is now acting editor of *Poetry* (Chicago).

JOHN GEORGE RANDOLPH: Born in Chicago, U.S.A. Works on the staff of the *Chicago Tribune*. This is his first published story.

TOMAS SEGOVIA: Nació en Valencia en 1927. Exiliado español en México desde 1940. Ha publicado: *La luz provisional* (poemas), México, 1950; *Primavera muda* (relato), México, 1945; *Siete poemas*, México, 1955.

RICHARD SELIG: New York City, 1929. University of Seattle 1952. He was elected to a Rhodes Scholarship in the same year. He has publised in *Encounter*, and in the Oxford undergraduate magazines. A pamphlet of poems was published in Oxford (April 1954).

CALVIN THOMAS: Caldwell, N. J. 1929. Yale 1951. Spent some time with the Air Force in Germany as a first lieutenant. He has been awarded a grant from the University of Stanford.

ROBERT A. WALLACE: Springfield, Missouri, 1932. Graduated from Havard, 1953. At present he is a Fulbright Scholar at Cambridge University. He has previously published in *The Lyric*, and the *Colorado Quarterly.*

JAMES WRIGHT: U.S.A. Mr. Wright has previously published in *Poetry* (Chicago). He is married and lives in Seattle, Wash.

WAYLAND YOUNG: England. He has published two novels. He will soon publish a book about *The Churches of London.*

MARIA ZAMBRANO: Exiliada española. Nacida en Madrid en 1907. Profesora de Filosofía. Ha publicado: *Pensamiento y Poesía en la vida española, Filosofía y Poesía, La confesión género literario, El hombre y lo divino* (México); *El pensamiento vivo de Séneca, La agonía de Europa, Hacia un saber sobre el alma* (Buenos Aires).

ALTRI DISTRIBUTORI ALL'ESTERO DI *BOTTEGHE OSCURE*

AUSTRALIA	Edgar C. Harris 431, Bourke Street, Melbourne, C.1
CANADÀ	Ambassador Books, Ltd. 1149 King Street West, Toronto.
OLANDA, SCANDINAVIA	Hamish Hamilton, Ltd. 90, Great Russel Street, London, W.C.1
AFRICA DEL SUD	Hardingham & Donaldson Pallstate House, 51 Commissioner Street, Johannesburg
AMERICA DEL SUD, BELGIO, GRECIA, PORTOGALLO, SVIZZERA, TURCHIA	Département Etranger Hachette 79 Boulevard Saint-Germain, Paris VI

SALE AND SUBSCRIPTIONS

Botteghe Oscure appears twice a year, in Spring and Autumn, at the following prices:

	U.S.A.	Great Britain	France	Italy
Single issue	$ 2.50	12/6d.	500 fr.	1500 lire
Annual subscr.:	$ 4.50	24/	800 fr.	2800 lire

Subscriptions should be forwarded to the agents for the respective countries.

Manuscripts should be sent to the Editor, via delle Botteghe Oscure 32, Roma, and will be returned only if accompanied by a self-addressed envelope and sufficient international reply coupons.

FINITO DI STAMPARE NEL SETTEMBRE MCMLV
NELLO STABILIMENTO DI TIVOLI DELL'ISTITUTO
GRAFICO TIBERINO (ROMA - VIA GAETA, 14)

PRINTED IN ITALY